



**Collection complete des
oeuvres de J.J.
Rousseau. 15. Les**

pieces de Théâtre & les Ouvrages de Poésie

Jean-Jacques Rousseau

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze
minutes par jour.

LIVRE PREMIER

J E forme une entreprife qui n'eut jamais d'exemple , & dont l'execution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes femblables un homme dans toute la vérité de la nature ; & cet homme, ce fera moi.

Moi ftul. Je fens mon cœur & je connois les hommes. Je ne fuis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ofe croire n'être fait comme aucun de ceux qui exiftent. Si je ne. vaux pas mieux , au moins je fuis autre. Si la nature a bien ou mal fait de brifer le moule dans lequel elle m'a jetté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier fonne quand elle voudra ; je viendrai ce livre à la main me préfenter devant le fouverain Juge. Je dirai hautement : voilà ce que j'ai fait , ce que j'ai penfé, ce que je fus. J'ai dit le bien & le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tû de mauvais, rien ajouté de bon , & s'il m'elt arrivé d'employer quelque ome- Mémoires. A

LES CONFESSIONS

ment indifférent , ce n'a jamais été que pour remplir un vide occafionné par mon défaut de mémoire ; j'ai pu fuppofer vrai ce que je favois avoir pu l'être , jamais ce que je favois être faux. Je me fuis montré tel que je fus, méprifable &c vil quand je l'ai été, bon, généreux, fublime , quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Être éternel, raffemble autour de moi l'innombrable foule de mes fcmbles : qu'ils écoutent

mes Confeltions , qu'ils gémissent de mes indignités , qu'ils rougissent de mes miseres. Que chacun d'eux découvre le fou tour son cœur aux pieds de ton trône~avec la meme nncerlrt,-6c -puis qu'un seul te dise, s'il l'ose ; je fus meilleur que cet homme-là.

Je suis né à Geneve en 1711 d 'Isaac Rouff eau Citoyen Sc de Suzanne Bernard Citoyenne ; un bien fort médiocre, à partager entre quinze enfans ayant réduit presque à rien la portion de mon pere , il n'avoit pour subsister que son métier d'Horloger, dans lequel il étoit, à la vérité, fort capable. Ma mere , fille du Ministre Bernard , étoit plus riche ; elle avoit de la sagesse & de la beauté : ce n'étoit pas sans peine que mon pere l'avoit obtenue. Leurs amours avoient commencé presque avec leur vie : dès l'âge de huit à neuf ans ils se promettoient ensemble tous les soirs sur la Treille ; à dix ans ils ne pouvoient plus se quitter. La sympathie, l'accord des âmes affermit en eux le sentiment qu'avoit produit l'habitude. Tous deux, nés tendres & sensibles, n'attendoient que le moment de trouver dans un autre la même disposition , ou plutôt ce moment les attendoit eux-mêmes, & chacun d'eux jeta son cœur dans le premier qui s'ouvrit pour le

. Digitized by Google

LIVRE I

recevoir. Le sort qui sembloit contrarier leur passion ne fit que l'animer. Le jeune amant ne pouvant obtenir sa satisfaction , se consumoit de douleur ; elle lui conseilla de voyager pour l'oublier. Il voyagea sans fruit & revint plus amoureux que jamais. Il retrouva celle qu'il aimoit tendre & fidelle. Après cette épreuve il ne

refioit qu'à s'aimer toute la vie ; ils le jurèrent, & le Ciel bénit leur ferment.

Gabriel Bernard , frere de ma mere , devint amoureux d'une des fœurs de mon pere ; mais elle ne consentit à épouser le frere qu'à condition que fon frere épouferoit la fœur. L'amour arrangea tout, & les deux mariages fe firent le même jour. Ain fi mon oncle étoit le mari de ma tante , & leurs enfans furent doublement mes coufins-gtrmain. Il en naquit un de part 6e d'autre au bout d'une année; enfuite il fallut encore fe féparer.

Mon oncle Bernard étoit Ingénieur: il alla fervir dans l'Empire de en Hongrie fous le Prince Eugene. Il fe diftingua au liège & a la bataille île Belgrade. Mon pere , après la naiflance de mon frere unique, partit pour Conll.mtinople où il étoit appelle*, & devint horloger du Sérail, Durant fon abfence , la beauté de ma mere , fon efprit, fes talens (*) , lui attirèrent des hommages. M. de la Ciofure, Réfident de France, fut des

(*) Elle en avoit de trop brillans pour fon état; le Minière fon pere qui l'adoroit , ayant pris grand foin de fon éducation. Elle ddlinenoit, elle chantoit , elle s'accompagnoit du Thcorbe, elle avuit de la lecture & fâifoit des vers palfables. fin voici qu'elle fit impromptu dans l'abfence de fon frète

& de fon mari, fe promenant avec fa belle . fœur & leurs deujf enfans , fur un propos que quelqu'un lui tint à leur fujet.

Ce* deux Meffity* font il>fent Naus font chers de bien des manières j Ce font nos amis , nos amans ;

Ce font nos maris A* nos Ir.rcs*

Et les peres de ces en, ans.

LES CONFESSIONS

plus empressés à lui en offrir. Il falloit que sa passion fut vive, puisqu'au bout de trente ans je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle. Ma mere avoir plus que de la vertu pour s'en défendre , elle aimoit tendrement son mari; elle le pressa de revenir. Il quitta tout & revint. Je fus le triste fruit de ce retour. Dix mois après , je naquis infirme & malade ; je coûtai la vie à ma mere , & ma naissance fut le premier de mes malheurs.

Je n'ai pas su comment mon pere supporta cette perte ; mais je fais qu'il ne s'en consola jamais. Il croyoit la revoir en moi , sans pouvoir délier que je la lui avois ôtée ; jamais il ne m'embrassoit que je lui ferois souffrir , à ses convulsives étreintes, qu'un regret amer se mêloit à ses caresses ; elles n'en étoient que plus tendres. Quand il me disoit : Jean- Jacques, parlons de ta mere ; je lui disois ; hé bien , mon pere, nous allons donc pleurer ; & ce mot seul lui tiroit déjà des larmes. Ah ! disoit-il en gémissant; rends-la moi , console-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laissé dans mon ame. T'aimerois-je ainsi si tu n'étois que mon fils ? Quarante ans après l'avoir perdue , il est mort dans les bras d'une fécondée femme , mais le nom de la première à la bouche , & son image au fond du cœur.

Tels furent les auteurs de mes jours. De tous les dons que le Ciel leur avoir départis, un cœur sensible est le seul qu'ils me laissèrent ; mais il avoir fait leur bonheur, & fit tous les malheurs de ma vie.

J'étois né presque mourant ; on espéroit peu de me conserver. J'apportai le germe d'une incommodité que les ans ont renforcée , & qui maintenant ne me donne quelquefois des re-

LIVRE!. ç

lâches que pour me laiirer fouffrir plus cruellement d'une autre façon. Une fecur de mon pere , fille aimable & fage, prit fi grand foin de moi qu'elle me fauva. Au moment où j'écris ceci elle eft encore en vie , foignant à l'âge de quatre-vingts ans un mari plus jeune qu'elle, mais ufé par la boiffon. Chere tante , je vous pardonne de m'avoir fait vivre , & je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres foins que vous m'avez prodigués au commencement des miens. J'ai auffi ma mie Jaqueline encore vivante, faine & robufté. L« mains qui m'ouvrirent les yeux à ma naiÆmctf pourront me les fermer à ma mort.

Je fentis avant de penfer ; c'eft le fort commun de l'humanité. Je 1 éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis juCqu'à cinq ou fix ans : je ne fais comment j'appris à lire ; je ne me fouviens que de mes premières le&ures & de leur effet far moi : c'eft le rems d'où je date fans interruption la confcience de moi-même. Ma mère avoit laiffé des Romans. Nous nous mîmes à les lire après foupé , mon père & moi. Il n'étoit question d'abord que de m'exercer à la leéhire par des livres amufins; mais bientôt l'intérêt devint fi vif que nous lifions tourà-tour fans relâche , & palions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon pere, entendant le matin les hirondelles , difoit tout honteux : allons nous coucher, je fuis plus enfant que toi.

En peu de rems j acquies par cette dangercule méthode non - feulement une extrême facilité à lire & à m'entendre,' mais une intelligence unique à mon âge fur les paiffions. Je n'a vois aucune idée des chofes, que tous les fentimens m'é-

6 LES CONFESSIONS

toient déjà connus. Je n'avois rien conçu ; j'avois tout fenti. Ces émotions confuses que j'éprouvai coup sur coup n'altéroient point la raison que je n'avois pas encore ; mais elles m'en formèrent une d'une autre trempe , de me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres de romanesques , dont l'expérience & la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir.

Les Romans finirent avec l'été de 1719. L'hiver suivant ce fut autre chose. La bibliothèque de ma mère épuisée , on eut recours à la portion de celle de son père qui nous étoit échue. Heureusement il s'y trouva de bons livres ; de cela ne pouvoit gueres être autrement ; cette bibliothèque ayant été formée par un Ministre , à la vérité , & avant même ; car c'étoit la mode alors, mais homme de goût de d'esprit. L'histoire de l'Église de de l'Empire par Le Sueur , le discours de Bolingbroke sur l'histoire universelle , les hommes illustres de Plutarque , l'histoire de Venise par Nani , les métamorphoses d'Ovide , La Bruyère , les mondes de Fontenelle , ses Dialogues des morts , de quelques tomes de Molière , furent transportés dans le cabinet de mon père , de je les lui lisois tous les jours durant son travail. J'y pris un goût rare de peut-être unique à cet âge. Plutarque fut - tout devint ma lecture favorite. Le plaisir que je prenois à le relire sans celle me guérit un peu des Romans, de je préférerai bientôt Agésilas, Brutus , Arminius, à Orontide , Artamène de Juba. De ces intéressantes lectures , des entretiens qu'elles occasionnoient entre mon père de moi se forma cet esprit libre de républicain , ce caractère indomptable de fier , impatient de joug de de servitude qui m'a tourmenté tout le tems de ma vie , dans les situations les moins

propres h lui donner l'effor. Sans ceffe occupé de Rome 8c d'Athenes ; vivant, pour ainfi dire avec leurs grands hommes, ne moi-même Citoyen d'une République , & fils d'un pere dont l'amour de la patrie étoit la plus forte paffion , je m'en enflammois à fon exemple ; je me croyois Grec ou Romain ; je devenois le perfonnage dont je lifois la vie : le récit des traits de confiance & d'intrépidité qui m'avoient frappé me rendoit les yeux étincelans & la voix forte. Un jour que je racontois h table l'aventure de Scevola , on fut effrayé de me voir avancer & tenir la main fur un réchaud pour repréfenter fon action.

J'avois un frere plus âgé que moi de fept ans. Il apprenoit la preffion de mon pere. L'extrême affeéHon qu'on avoit pour moi le faisoit un peu négliger , & ce n'eft pas cela que j'approuve. Son éducation fe fentoit de cette négligence. Il prit le train du libertinage , même avant l'âge d'être un vrai libertin. On le mit chez un autre maître , d'où il faisoit des efczpades , comme il en avoit fait de la maifon paternelle. Je ne le voyois prefque point : à peine puis-je dire avoir fait connoiffance avec lui : mais je ne laiffois pas de l'aimer tendrement, & il m'aimoit autant qu'un polii-Ton peut aimer quelque chofe. Je me fouviens qu'une fois que mon pere le châtidit rudement de avec colere , je me jettai impérieufement entre deux l'embraflant étroitement. Je le couvris ainfi de mon corps recevant les coups qui lui étoient portés , & je m'obftinai fi bien dans cette attitude qu'il fallut enfin que mon pere lui fît grâce , foit défarmé par mes cris & mes larmes , foit pour ne pas me maltraiter plus que lui. Enfin mon fiere tourna

* <s LES CONFESSIONS.

<* fi mal qu'il s'enfuie & difparut tout-à-fait. Quelques tems

après on fut qu'il étoit en Allemagne. Il n'écrivit pas une feule fois. On n'a plus eu de lès nouvelles depuis ce tems-là, 6c voilà comment je fuis demeuré fils unique.

Si ce pauvre garçon fut élevé négligemment, il n'en fut pas ainfi de fon frere, 6c les enfans des Rois ne fauroient être foignés avec plus de zele que je le fus durant mes premiers ans , idolâtré de tout ce qui m'environnoit , 6c toujours , ce qui eit bien plus rare , traité en enfant chéri , jamais en enfant gâté. Jamais une feule fois , jufqu'à ma fortie de la maifon paternelle on ne m'a laiffé rom-ir f«ul dans la rue avec les autres enfans : jamais on n'eut à réprimer en moi ni à fatisfaire aucune de ces fantafques humeurs qu'on impute à la nature, 6c qui naiffent toutes de la feule éducation. J'avois les défauts de mon âge ; j'étois babillard , gourmand , quelquefois menteur. J'aurois volé des fruits , des bonbons , de la mangeailk ; mais jamais je n'ai pris plaifir à faire du mal , du dégât, à charger les autres, à tourmenter de pauvres animaux. Je me fouviens pourtant d'avoir une fois pifTé dans la marmite d'une de nos voifines appcllée Madame C/or, tandis qu'elle étoit au prêche. J'avoue même que ce fouvenir me fait encore rire , parce que Madame Clôt , bonne femme au demeurant , étoit bien la vieille la plus grognon que je connus de ma vie. Voilà la courte 6c véridique hilloirc de tous mes méfaits enfantins.

Comment ferois-je devenu méchant , quand je n'avois fous les yeux que des exemples de douceur, & autour de moi gue les meilleures gens du monde ? Mon pere , ma tance ,

ma

• Digilizedtqt.GQ.Qgle

LIVRE I

ma mie , mes parens , nos amis , nos voifins i tour ce qui m'environnoit ne m'obéiffoit pas à la vérité, mais m'aimoir ; &c moi je les aimois de même. Mes volontés étoient fi peu excitées & fi peu contrariées qu'il ne me venoit pas dans l'efprit d'en avoir. Je puis jurer que jufqu'à mon affervifTement fous un maître , je n'ai pas fu ce que c'étoit qu'une fantaifie. Hors le tems que je paffois à lire ou écrire auprès de mon pere , & celui où ma mie memenoit promener , j'étois toujours avec ma tante , à la voir broder , à l'entendre chanter , aflis ou debout à côté d'elle , & j'étois content. Son enjouement, fa douceur, fa figure agréable , m'ont laiffé de fi fortes impreffions , que je vois encore fon air, fon regard , fon attitude ; je me fouviens de fes petits propos careflans : je dirais comment elle étoit vêtue & coiffée, fans oublier les deux crochets que fes cheveux noirs faifoient fur fes tempes, félon la mode de ce tems-li.

Je fuis perfuadé que je lui dois le goût ou plutôt la paffion pour la mufique qui ne s'eft bien développée en moi que longtems après. Elle làvoit une quantité prodigieufe d'airs & de chanfons qu'elle chantoit avec un filet de voix fort douce. La féréntité d'ame de cette excellente fille éloignoit d'elle & de tout ce qui l'environnoit la rêverie & la trilleffe. L'attrait que fon chant avoit pour moi fut tel que non-feulement plusieurs de fes chanfons me font toujours reliées dans la mémoire ; mais qu'il m'en revient même , aujourd'hui que je l'ai perdue, qui , totalement oubliées depuis mon enfance, le retracent à mefure que je vieillis , avec un charme que je ne puis exprimer. Dirait-on que moi , vieux radeur , rongé Mémoires. B

LES CONFESSIONS

de foudris & de peines , je me surpris quelquefois à pleurer comme un enfant en martelant ces petits airs d'une voix déjà caftée & tremblante ? Il y en a un fur-tout , qui m'est bien revenu tout entier , quant à l'air ; mais la fécondé moitié des paroles s'est confié mment refusée à tous mes efforts pour me la rappeler, quoiqu'il m'en revienne confusément les rimes. Voici le commencement , & ce que j'ai pu me rappeler du reste.

Tircis , je n'ose Ecouter ton Chalumeau Sous l'Ormeau ;

Car on en cause Déjà dans notre hameau.

.... un Berger

'engager

... fans danger ;

Et toujours l'épine est Tous la rose.

Je cherche où est le charme attendrissant que mon cœur trouve à cette chanson : c'est un caprice auquel je ne comprends rien ; mais il m'est de toute impossibilité de la chanter jusqu'à la fin, sans être arrêté par mes larmes. J'ai cent fois projeté d'écrire à Paris pour faire chercher le reste des paroles , si tant est que quelqu'un les connoisse encore. Mais je suis presque sûr que le plaisir que je prends à me rappeler cet air s'évanouiroit en partie , si j'avois la preuve que d'autres que ma pauvre tante Sufon l'ont chanté.

Telles furent les premières affections de mon entrée à la vie ; ainsi commençoit à se former ou à se montrer en moi

LIVRE I

ce cœur à la fois fi fier & fi tendre, ce caractère efféminé, mais pourtant indomptable, qui, Hottant toujours entre la foibleffe & le courage , entre la molleflè & la vertu , m'a jufqu'au bout mis en contradiction avec moi-même , & a fait que l'abltinence & la jouiflance, le plaifir & la fageffe, m'ont également échappé.

Ce train d'éducation fut interrompu par un accident dont les fuites ont influé fur le refte de ma vie. Mon père eut un démêlé avec un M. G***. , Capitaine en France , & apparenté dans le Confeil. Ce G * * *. , homme infolent & lâche , figna du nez , & pour fe venger accufa mon pere d'avoir mis l'épée à la main dans la ville. Mon pere qu'on voulut envoyer en prifon , s'obftinoit à vouloir que , félon la loi , l'accufateur y entrât aufii bien que lui. N'ayant pu l'obtenir , il aima mieux fortir de Geneve & s'expatrier pour le refte de fa vie, que de céder fur un point où l'honneur & la liberté lui paroiffoient compromis.

Je reftai fous la tutelle de mon oncle Bernard alors employé aux fortifications de Geneve. Sa fille aînée étoit morte , mais il avoir un fils de même âge que moi. Nous fûmes mis enfemble à Boffey en penfion chez le Miniftre Lambercier , pour y apprendre , avec le latin , tout le menu fatras dont on l'accompagne fous le nom d'éducation.

Deux ans paffés au village adoucirent un peu mon âpreté romaine , & me ramenèrent à l'état d'enfant. A Geneve où l'on ne m'impofoit rien , j'aimois l'application , la leéture ; c'étoit prefque mon feul amufement. A Bolfey le travail me fit aimer les jeux qui lui fervoient de relâche. La campagne

LES CONFESSIONS

étoit pour moi fi nouvelle que je ne pouvois me lasser d'en jouir. Je pris pour elle un goût fi vif qu'il n'a jamais pu s'éteindre. Le fouvenir des jours heureux que j'y ai passés m'a fait regretter fon féjour & fes plaifirs dans tous les âges ; jufqu'à celui qui m'y a ramené. M. Lamercier étoit un homme fort raifonnable , qui , fans négliger notre inftruétion , ne nous chargeoit point de devoirs extrêmes. La preuve qu'il s'y prenoit bien eft que , malgré mon averfion pour la gêne , je ne me fuis jamais rappelle avec dégoût mes heures d'étude, & c que , fi je n'appris pas de lui beaucoup de chofes , ce que j'appris je l'appris faus peine , &: n'en ai rien oublié..

La fimPLICITÉ de cette vie champêtre me fit un bien d'un prix ineftimable en ouvrant mon cœur à l'amitié. Jufqu'alors je n'avois connu que des fentimens élevés , mais imaginaires. L'habitude de vivre enfemble dans un état paifible m'unit tendrement à mon coufin Bernard. En peu de tems j'eus pour lui des fentimens plus affectueux que ceux que j'avois eu pour mon frere , & qui ne fe font jamais eflacés. Cétoit un grand garçon fort efflanqué , fort fluët , auffi doux d'efprit que foible de corps , & qui n'abufait pas trop de la prédilection qu'on avoit pour lui dans la maifon , comme fils de mon tuteur. Nos travaux, nos amufemens , nos goûts croient les mêmes; nous étions feuls ; nous étions de même âge ; chacun des deux avoit "befoin d'un camarade r nous féparer étoit en quelque forte nous anéantir. Quoique nous euffions peu d'occasions de faire preuve de notre attachement l'un pour l'autre, il croit extrême, 8c non - feulement nous ne pou-

vions vivre un intant ücparcs , mais nous n'imaginions pas que nous pallions jamais

LIVRE I

Pétre. Tous deux d'un efprit facile h céder aux carefles , complai-fans quand on ne vouloir pas nous contraindre , nous étions toujours d'accord fur tout. Si , par la faveur de ceux qui nous gouvernoient, il avoir fur moi quelque afcendant fous leurs yeux, quand nous étions feuls j'en avois un fur lui qui rétabliïoic l'équilibre. Dans nos études , je lui Ibulfïois fa leçon quand il héfïtoit; quand mon thème étoit fait, je lui aidois à faire le lien , & dans nos amufemens mon goût plus actif lui fervoit toujours de guide. Enfin nos deux caractères s'accordoïenc fi bien , & l'amitié qui nous unifïoit étoit fi vraie , que dans plus de cinq ans que nous fiâmes prcfque infcparables tant à BolTey qu'à Geneve , nous nous bat-tîmes fouvent , je l'avoue; mais jamais on n'eut befbïn de nous fé-parer , jamais une de nos querelles ne dura plus d'un quart-d'heure , & jamais une feule fois nous ne portâmes l'un contre l'autre aucune accufation. Ces remarques font , fi l'on veut , pué-riles , mais il en réfulte pourtant un exemple peut-être unique , depuis qu'il exifte des enfâns.

La maniéré dont je vivois à BolTey me convenoit fi bien , qu'il ne lui a manqué que de durer plus long-tetns pour fixer abfo-lument mon caractère. Les fentimens tendres , affectueux , pai-fibles en failbient le fond. Je crois que jamais individu de notre efpece n'eut naturellement moins de vanité que moi. Je m'élevois par élans à des fentimens fublimes ; mais je retombois aulfi-tôt

dans ma langueur. Etre aimé de tout ce qui m'approchoit étoit le plus vif de mes délits. J'étois doux , mon cousin l'étoit ; ceux qui nous gouvernoient l'éroient euxmemes. Tendant deux ans entiers je ne fus ni témoin , ni vic-

LES CONFESSIONS

rime d'un fentiment violent. Tout nourrilToit dans mon cœur les difpofitions qu'il reçut de la nature. Je ne connoiffois rien d'aufli charmant que de voir tout le monde content de moi & de toute chofe. Je me fouviendrai toujours qu'au temple répondant au catéchifme , rien ne me troubloit plus quand il m'arrivoit d'hé-fiter, que de voir fur le vifage de Mlle. Lambercier des marques d'inquiétude & de peine. Cela feul m'affligeoit plus que la honte de manquer en public, qui m'affcéioit pourtant extrêmement : car quoique peu fenfible aux louanges , je le fus toujours beaucoup à la honte , & je puis dire ici que l'attente des réprimandés de Mlle. Lambercier me donnoit moins d'alarmes que la crainte de la chagriner.

Cependant elle ne manquoit pas au befoin de févérité , non plus que fon frere : mais comme cette févérité , prefque toujours jufte, n'étoit jamais emportée, je m'en affligeois & ne m'en mutinois point. J'étois plus fâché de déplaire que d'être puni, & le ligne du mécontentement m'étoit plus cruel que la peine affliée. Il eft embarralfant de m'expliquer mieux , mais cependant il le faut. Qu'on changerait de méthode avec la jeunefle , fi l'on voyoit mieux les effets éloignés de celle qu'on emploie toujours indiftinclement , & fouvent indiféremment ! La grande leçon qu'on peut tirer d'un exemple aufli commun que fûnefte , me fait réfoudre à le donner.

Comme Mlle. Lambercier avoit pour nous l'affection d'une mere , elle en avoit aussi l'autorité , & la portoit quelquefois jusqu'à nous infliger la punition des enfans , quand nous l'avions méritée. Affez long-tems elle s'en tint à la menace , & cette menace d'un châtiment tout nouveau pour moi me fem-

LIVRE I

bloit très-effrayante ; mais après l'exécution je La trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avoit été , & ce qu'il y a de plus bizarre est que ce châtiment m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avoit imposé. Il falloit même toute la vérité de cette affection & toute ma douceur naturelle pour m'empêcher de chercher le retour du même traitement en le méritant : car j'avois trouvé dans la douleur , dans la honte même , un mélange de sensibilité qui m'avoit laissé plus de desir que de crainte de l'éprouver derechef par la même main. Il est vrai que , comme il se mêloit sans doute à cela quelque instinct précoce du sexe , le même châtiment reçu de son frere , ne m'eût point du tout paru plaisant. Mais de l'humeur dont il étoit , cette substitution n'étoit gueres à craindre , & si je m'abstenois de mériter la correction , c'étoit uniquement de peur de fâcher Mlle. Lambercier; car tel est en moi l'empire de la bienveillance , & même de celle que les sens ont fait naître, qu'elle leur donna toujours la loi dans mon cœur.

Cette récidive que j'éloignois sans la craindre arriva sans qu'il y eût de ma faute; c'est-à-dire, de ma volonté, & j'en profitai, je puis dire , en sûreté de conscience. Mais cette fécondé fois fut aussi la dernière : car Mlle. Lambercier s'étant sans doute aperçue

à quelque ligne que ce châtiment n'alloic pas à fon but , déclara qu'elle y renonçoit & qu'il la fatiguoit trop. Nous avions jufques-là couché dans fa chambre, & même en hiver quelquefois dans fon lit. Deux jours après on nous fit coucher dans une autre chambre , & j'eus déformais l'honneur dont je me ferois bien pafle d'être traité par elle en grand garçon.

LES CONFESSIONS

Qui croiroit que ce châtiment d'enfant reçu à huit ans par la main d'une fille de trente a décidé de mes goûts , de mes defirs , de mes*paffions , de moi pour le refte de ma vie , & cela précifément dans le fens contraire à ce qui devoir s'enfuivre naturellement ? En même tems que mes fens furent allumés , mes defirs prirent fi bien le change , que , bornes à ce que j'avois éprouvé ils ne s'aviferent point de chercher autre chofe. Avec un fang brûlant de fenfualité prefque dès ma nai fiance je me confervai pur de toute fouillure jufqu'à l'âge où les tempéramens les plus froids & les plus tardifs fe développent. Tourmenté long-tems , fans favoir de quoi , je dévorais d'un œil ardent les belles perfonnes; mon imagination me les rappelloit fans cefie ; uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode, & en faire autant de Demoifelles Lambercier.

Même après l'âge nubile, ce goût bizarre toujours perfifiant, & porté jufqu'à la dépravation , jufqu'à la folie , m'a confervé les mœurs honnêtes qu'il fembleroit avoir dû m'ôter. Si jamais éducation fut modefte & charte , c'eft aflurément celle que j'ai reçue. Mes trois tantes n'étoient pas feulelement des perfonnes d'une fagefie exemplaire , mais d'une réferve que depuis long-tems les femmes ne connoiffent plus. Mon père homme deplaifir, mais galant à la vieille mode, n'a jamais tenu près des femmes qu'il ai-

moit le plus , des propos dont une vierge eût pu rougir, & jamais on n'a poulie plus loin que dans ma famille & devant moi le refpecl qu'on doit aux enfans. Je ne trouvai pas moins d'attention chez M. Lambercier fur le même article, & une fort bonne fervante y fut

mife

LIVRE I

mife à la porte, pour un mot un peu gaillard qu'elle avoit prononcé devant nous. Non-feulement je n'eus jufqu'à mon adolcfcence aucune idée diftincte de l'union des fexes ; mais jamais cette idée confufe ne s'offrit à moi que fous une image odieufe & dégoûtante. Pavois pour les filles publiques une horreur qui ne s'eft jamais effacée; je ne pouvois voir un débauché fans dédain , fans effroi même : car mon averfion pour la débauche alloit jufques-li, depuis qu'allant un jour au petit Sacconex par un, chemin creux, je vis des deux côtés des cavités dans la terre où l'on me dit que ces gens-là faifoient leurs accouplemens. Ce que j'avois vu de ceux des chiennes me revenoit aufli toujours à l'efprit en penfant aux autres , & le cœur me foulevoit à ce feul fouvenir.

Ces préjugés de l'éducation , propres par eux-mêmes à retarder les premières explofions d'un tempérament combuftible , furent aidés , comme j'ai dit , par la diverfion que firent fur moi les premières pointes de la fenfualité. N'imaginant que ce que j'avois fenti, malgré des effervescences de fang trèsincommodes , je ne favois porter mes defirs que vers l'efpece de volupté qui m'étoit connue , fans aller jamais jufqu'à celle qu'on m'avoit ren-

due haïffable , & qui tenoit de fi près à l'autre , fans que j'en euffe le moindre foupçon. Dans mes fottes fantaisies , dans mes érotiques fureurs , dans les actes extravagans auxquels elles me portoient quelquefois , j'empruntois imaginaiement le fecours de l'autre fexe , fans penfer jamais qu'il fut propre à nul autre ufàge qu'à celui que je brûlois d'en tirer.

Non-feulement donc c'eſt ainſi qu'avec un tempérament

Mémoires. C

LES CONFESSIONS

très-ardent , très-laſcif , très-précoce , je paſſai toutefois l'âge de puberté fans defirer , fans connoître d'autres plaifirs des ſens que ceux dont Mlle. Lambercier m'avoit très-innocemment donné l'idée; mais quand enfin le progrès des ans m'eût fait homme, c'en encore ainſi que ce qui devoit me perdre me conferva. Mon ancien goût d'enfant , au lieu de s'évanouir s'aſſocia tellement à L'autre que je ne pus jamais l'écarter des defirs allumés par mes ſens ; & cette folie, jointe à ma timidité naturelle m'a toujours rendu très-peu entreprenant près des femmes, faute d'oſer tout dire ou de pouvoir tout faire ; l'eſpece de jouiſſance dont L'autre n'ottok pour moi que le dernier terme ne pouvant être ufurpée par celui qui la defire , ni devinée par celle qui peut l'accorder. Fai ainſi paſſé ma vie à convoiter & me taire auprès des perſonnes que j'ai— mois le plus. N'oſant jamais déclarer mon goût je l'amuſois du moins par des rapports qui m'en confervoient l'idée. Etre aux genoux d'une maîtrefſe impérieuſe , obéir à ſes ordres, avoir des pardons à lui demander, étoient pour moi de très-douces jouiſſances , & plus ma vive imagination m'enflammoit le ſang, plus j'avois l'air d'un amant tranſi. On conçoit que cette ma-

niéré de faire l'amour n'amène pas des progrès bien rapides , & n'est pas fort dangereuse à la vertu de celles qui en font l'objet. J'ai donc fort peu possédé , mais je n'ai pas laissé de jouir beaucoup à ma manière ; c'est-à-dire , par l'imagination. Voilà comment mes sens, d'accord avec mon humeur timide & mon esprit romanesque , m'ont conservé des sentimens purs & des mœurs honnêtes , par les mêmes goûts qui , peut-être avec un peu plus d'effronterie , m'auroient plongé dans les plus brutales voluptés.

- Digitized by Google

LIVRE

J'ai fait le premier pas & le plus pénible dans le labyrinthe obscur & fangeux de mes confessions. Ce n'est pas ce qui est criminel qui coûte le plus à dire , c'est ce qui est ridicule & honteux. Dès-à-présent je suis sûr de moi , après ce que je viens d'oser dire, rien ne peut plus m'arrêter. On peut juger de ce qu'ont pu me coûter de semblables aveux, sur ce que dans tout le cours de ma vie, emporté quelquefois près de celles que j'aimais par les fureurs d'une passion qui m'ôtoit la faculté de voir, d'entendre, hors de sens, & failli d'un tremblement convulsif dans tout mon corps; jamais je n'ai pu prendre sur moi de leur déclarer ma folie , ôc d'implorer d'elles dans la plus intime familiarité la seule faveur qui manquoit aux autres. Cela ne m'est jamais arrivé qu'une fois dans l'enfance avec un enfant de mon âge; encore fût-ce elle qui en fit la première proposition.

En remonrant de cette forte aux premières traces de mon être fenfible , je trouve des élémens qui , feblant quelquefois incompatibles , n'ont pas laiffé de s'unir pour produire avec force un effet uniforme & fimple, & j'en trouve d'autres qui, les mêmes en apparence, ont formé par le concours de certaines circonftances de fi différentes combinaifons, qu'on n'imagineroit jamais qu'ils euffent entr'eux aucun rapport. Qui croirait , par exemple , qu'un des refforts les plus vigoureux de mon ame fût trempé dans la même fource d'où la luxure & la molleffe ont coulé dans mon fang ? Sans quitter le fùjet dont je viens de parler on en va voir fortir une impreffion bien différente.

J'étudiois un jour feul ma leçon dans la chambre conti-

iO

LES CONFESSIONS

gue à la culfine. La fervante avoir mis fécher à la plaque les peignes de Mlle. Lanibercier. Quand elle revint les prendre , il s'en trouva un dont tout un côté de dents étoit brifé. A qui s'en prendre de ce dégât ? perfonne autre que moi n'étoit entré dans la chambre. On m'interroge; je nie d'avoir touché le peigne. M. 6c Mlle. Lanibercier fe réunifient ; m'exhortent, me preflent, me menacent ; je perfide avec opiniâtreté ; mais la conviction étoit trop forte , elle l'emporta fur toutes mes proteftations , quoique ce fut la première fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. La chofe fat priffc au férieux » «U*- muntou de l'être. La méchanceté , le menfonge , l'obftination parurent également dignes de punition : mais pour le coup ce ne fat pas par Mlle. Lambercier qu'elle me fat infligée. On écrivit à mon oncle Bernard ; il vint. Mon pauvre coufin étoit chargé d'un autre délit non moins

grave : nous fâmes enveloppés dans la même exécution. Elle fut terrible. Quand , cherchant le remède dans le mal même , on eût voulu pour jamais amortir mes sens dépravés , on n'auroit pu mieux s'y prendre. Aussi me laiflerent-ils en repos pour longtemps.

On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeoit. Repris à plusieurs fois, & mis dans l'état le plus affreux, je fus inébranlable. J'aurois souffert la mort & j'y étois résolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant ; car on n'appella pas autrement ma confiance. Enfin je sortis de cette cruelle épreuve en pièces, mais triomphant.

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure ,

LIVRE I

& je n'ai pas peur d'être puni derechef pour le même fait. Hé bien , je déclare à la face du Ciel que j'en étois innocent , que je n'avois ni carte ni touché le peigne, que je n'avois pas approché de la plaque, & que je n'y avois pas même fongé. Qu'on ne me demande pas comment ce dégât se fit; je l'ignore , & ne puis le comprendre ; ce que je fais très-certainement, c'est que j'en étois innocent.

Qu'on se figure un caractère timide & docile dans la vie ordinaire , mais ardent , fier , indomptable dans les parties ; un enfant toujours gouverné par la voix de la raison , toujours traité' avec douceur , équité , complaisance ; qui n'avoit pas même l'idée de l'injustice , & qui , pour la première fois , en éprouve une si ter-

rible , de la part précifément des gens qu'il chérit &c qu'il refp&e le plus. Quel renverfemenc d'idées ! quel défordre de fentimens ! quel bouleverfement dans fon cœur , dans fa cervelle , dans tout fon petit être intelligent & moral ! Je dis qu'on s' imagine tout cela, s'il eft poffible ; car pour moi, je ne me fens pas capable de démêler, de fuivre la moindre trace de ce qui fe paiToic alors en moi.

Je n'avois pas encore allez de raifon pour fentir combien les apparences me condamnoient , &c pour me mettre à la place des autres. Je me tenois à la mienne , &c tout ce que je fentois, c'étoit la rigueur d'un châtiment effroyable pour un crime que je n'avois pas commis. La douleur du corps , quoique vive , m'étoit peu fenfible , je ne fentois que l'indignation, la rage, le défefpoir. Mon coufin, dans un cas à peu près femblable, & qu'on avoit puni d'une faute in-

LES CONFESSIONS

'II

volontaire comme d'un acte prémédité , fe mettoit en fureur à mon exemple, & fe montoit, pourainfi dire, à mon uniflon. Tous deux dans le même lit nous nous embraffions avec des tranfports convulfifs , nous étouffions ; & quand nos jeunes cœurs un peu foulagés , pouvoient exhaler leur colcre, nous nous levions fur notre féant, & nous nous mettions tous deux à crier cent fois de toute notre force : Carnifex , Carnifex , Carnifex !

Je fens en écrivant ceci que mon pouls s'élève encore ; ces momens me feront toujours pré lens , quand je vivrais cent mille ans. Ce premier fe ncirrrenc de la violence & de l'injuftice eft relié fi profondément gravé dans mon ame , que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma première émotion ; & ce fentiment ,

relatif à moi dans fon origine , a pris une telle confiance en lui-même , & s'elt tellement détaché de tout intérêt perfonntl , que mon cœur s'enflamme au fpeâacle ou au récit de toute aétion injufte, quel qu'en foit l'objet & en quelque lieu qu'elle fe commette, comme fi l'effet en retomboit fur moi. Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce , les fubtiles noirceurs d'un fourbe de prêtre , je partirais volontiers pour aller poignarder ces miférables, duffai-je cent fois y périr. Je me fuis fouvent mis en nage, à pourfuivre à la courfe , ou à coups de pierre un coq , une vache , un chien, un animal que j'en voyois tourmenter un autre, uniquement parce qu'il fe fentoit le plus fort. Ce mouvement peut m'être naturel , & je crois qu'il l'eft ; mais le fouvenir profond de la première injuf- tice que j'ai foufferte y fut trop longtems Sc trop fortement lié , pour ne l'avoir pas beaucoup renforcé.

— - Digitiz-edby Gi)Og'

Là fut le terme de la fibre ni té de ma vie enfantine. Dès ce moment je ceffai de jouir d'un bonheur pur , & je fèns aujourd'hui même que le fouvenir de? charmes de mon enfance s'arrête-là. Nous refiâmes encore à Boffey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous repréfente le premier homme encore dans le paradis terreflre , mais ayant ceffé d'en jouir. C'étoic en apparence la même fituation , & en effet une route autre maniéré d'être. L'attachement , le refpecl , l'intimité , la confiance , ne lioient plus les élèves à leurs guides ; nous ne les regardions plus comme des Dieux qui lifoient dans nos cœurs : nous étions moins honteux de mal faire , & plus craintifs d'être accusés : nous commençons à nous cacher , à nous mutiner , à mentir. Tous les vices de notre âge corrompoient notre innocence & enlaidiffoienr nos jeux. La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur

& de simplicité qui va au cœur. Elle nous fembloit déferre & fombre ; elle s'étoit comme couverte d'un voile qui nous en cachoit les beautés. Nous ceclames de cultiver nos petits jardins , nos herbes , nos fleurs. Nous n'allions plus gratter légèrement la terre & crier de joie, en découvrant le germe du grain que nous avions femé. Nous nous dégoûtâmes de cette vie ; on fe dégoûta de nous ; mon oncle nous retira , & nous nous féparâmes de M. & Mlle. Lambtrcier raffafiés les uns des autres , & regrettant peu de nous quitter.

Près de trente ans fe font paffés depuis ma fortie de BofTey fans que je m'en fois rappelle le féjour d'une maniéré agréable par des fouvenirs un peu liés : mais depuis qu'ayant paffé lage mûr je décline vers la vieillesce , je fens que ces mêmes fou-

LÉS CONFESSIONS

venirs renaiffent , candis que les autres s'effacent , & fe gravent dans ma mémoire avec des traits dont le charme & la force augmentent de jour en jour; comme fi feulant déjà la vie qui s'échappe , je cherchois à la refaifir par fes commencemens. Les moindres faits de ce tems-là me plaifent par cela feul qu'ils font de ce tems-là. Je me rappelle toutes les circonftances des lieux , des perfonnes , des heures. Je vois la fervance ou le valet agifant dans la chambre , une hirondelle entrant par la fenêtre , une mouche fe pofer fur ma main , tandis que je récicois ma leçon ; je vois tout l'arrangement de la chambre oh nous étions-, le cabinet de M. Lambercier à main droite, une eftampe repréféntant tous les Papes , un baromètre , un grand calendrier ; des framboifiers qui , d'un jardin fort élevé , dans lequel la maifon s'enfonçoit fur le derrière , venoienc ombrager la fenêtre , & palibient quelque-fois jufqu'en dedans. Je fais bien que le leeleur n'a pas grand be-

foin de favoir tout cela ; mais j'ai befoin, moi, de le lui dire. Que n'ofé-je lui raconter de même toutes les petites anecdotes de cet heureux âge , qui me font encore tre (faillir d'aïfe quand je me les rappelle. Cinq ou fix fur-tout. . . compofons. Je vous fais grâce des cinq , mais j'en veux une , une foule ; pourvu qu'on me la laide conter le plus longuement qu'il me fera poffible pour prolonger mon plaifir.

Si je ne cherchois que le vôtre , je pourrais choifir celle du derrière de Mlle. Lambercier , qui, par une malheureufe culbute au bas du pré , fut étalé tout en plein devant le Roi de Sardaigne à fon palfage ; mais celle du noyer de la terraffe eft plus amufante pour moi qui fus aêeur , au lieu que je ne

fos

fus que fpcélateur de la culbute , & j'avoue que je ne trouvai pas le moindre mot pour rire à un accident qui , bien que comique en lui-même , m'alarmoit pour une perfonue que j'ai—mois comme une mere , & peut-être plus.

O vous, lecteurs curieux de la grande hiftoire du noyer de la terraffe , écoutez-en l'horrible tragédie , 6c vous abflcnez de fré—mir fi vous pouvez!

Il y avoir hors la porte de la cour une terra (Te à gauche en entrant fur laquelle on alloit fouvent s'affeoir l'après-midi , mais qui n'avoit point d'ombre. Pour lui en donner M. Lambercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre fe fit avec folemnité. Les deux pénfionnaires en furent les parrains , & tandis qu'on combloit le creux , nous tenions l'arbre chacun d'une main , avec des citants de triomphe. On fit pour l'arrofer une efpce de baflin tout autour du pied. Chaque jour, ardens fpeclateurs de cet arro—

fement , nous nous confirmions mon coufin & moi, dans l'idée très-naturelle qu'il étoit plus beau de planter un arbre fur la terrasse , qu'un drapeau fur la brèche ; & nous réfolûmes de nous procurer cette gloire , fans la partager avec qui que ce fut.

Pour cela , nous allâmes couper une bouture d'un jeune faule , 6c nous la plantâmes fur la terrasse , à huit ou dix pieds de Paugulle noyer. Nous n'oublîâmes pas de faire auffi un creux autour de notre arbre : la difficulté étoit d'avoir de quoi le remplir ; car l'eau venoit d'affez loin , 6c on ne nous laiffoit pas courir pour en aller prendre. Cependant il en falloir abfolument pour notre faule. Nous employâmes toutes fortes de rufes pour lui en fournir durant quelques jours , 6c cela nous Mémoires. D

LES CONFESSIONS

réurtit fi bien que nous le vîmes bourgeonner & pouffer de petites feuilles dont nous mefurions l'accroiffement d'heure en heure ; perfuadés , quoiqu'il ne fut pas à un pied de terre , qu'il ne tarderait pas à nous ombrager.

Comme notre arbre , nous occupant tout entiers , nous rendoit incapables de toute application , de toute étude , que nous étions comme en délire , & que ne fâchant h qui nous en avions , on nous tenoit de plus court qu'auparavant; nous vîmes l'infant fatal où l'eau nous alloit manquer , & nous nous défolions dans l'attente de voir notre arbre périr de fêchereffe. Enfin la nceffité, mere de l'induftrie, nous fuggéra une invention pour garantir l'arbre 6c nous d'une mort certaine : ce fut de faire par-deffous terre une rigole qui conduisît fecrètement au faule une partie de l'eau dont on arrofoit le noyer. Cette entreprife , exécutée avec ardeur , ne réuffit pourtant pas d'abord. Nous avions fi mal pris la

pente que l'eau ne couloit point. La terre s'ébouloit & bouchoit la rigole ; l'entrée se remplissoit d'ordures ; tout alloit de travers. Rien ne nous rebuta. Omnia vincit labor improbus. Nous creu-fâmes davantage la terre & notre baffin pour donner à l'eau son écoulement ; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites , dont les unes mises de plat à la file , & d'autres posées en angle des deux côtés furent celles-là nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces & à claire-voie qui , formant une espèce de grillage ou de crapaudine, retenoient le limon & les pierres, sans boucher le partage à l'eau. Nous recouvrîmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée ,

Dtgiizedby-Oooalt:

LIVRE I

& le jour où tout fut fait , nous attendîmes dans des tranfes d'espérance & de crainte l'heure de l'arrosement. Après des siècles d'attente cette heure vint enfin : M. Lamercier vint aussi à son ordinaire assister à l'opération , durant laquelle nous nous tenions tous deux derrière lui pour cacher notre arbre, auquel très-heureusement il tournoit le dos.

A peine achevoit-on de verser le premier seau d'eau que nous commençâmes d'en voir couler dans notre baffin. A cet aspect la prudence nous abandonna ; nous nous mîmes à pouffer des cris de joie qui firent retourner M. Lamercier , & ce fut dommage : car il prenoit grand plaisir à voir comment la terre du noyer étoit bonne & buvoit avidement son eau. Frappé de la voir se partager

entre deux ballins , il s'écrie à fon tour , regarde , apperçoit la friponnerie , fe fait brufquement apporter une pioche , donne un coup , fait voler deux ou trois éclats de nos planches , & criant à pleine tête : un aqueduc , un aqueduc ! il frappe de toutes parts des coups impitoyables , dont chacun portoit au milieu de nos cœurs. En un moment les planches, le conduit , le badin , le faule , tout fût détruit , tout fut labouré ; fans qu'il y eût durant cette expédition terrible , nul autre mot prononcé , finon l'exclamation qu'il répétoit fans ceffe. Un aqueduc , s'écrioit-il en brifant tout , un aqueduc , un aqueduc !

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architeâes. On fe trompera : tout fut fini. M. Lambercier ne nous dit pas un mot de reproche , ne nous fit pas plus mauvais vifage , & ne nous en parla plus ; nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de là fœur à gorgé déployée ; car le rire de M. Lam-

LES CONFESSIONS

bercier s'enrendoit de loin ; & ce qu'il y eut de plus étonnant encore , c'elt que, paffé le premier faiffement , nous ne fumes pas nous-mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre , & nous nous rappellions fouvent la catatrophe du premier , en répétant entre nous avec emphafe , un aqueduc , un aqueduc ! Jufques-là j'avois eu des accès d'orgueil par intervalles quand j'étois Ariltide ou Brutus. Ce fut ici mon premier mouvement de vanité bien marquée. Avoir pu conf^f* truire un aqueduc de nos mains , avoir mis une bouture en concurrence avec un grand arbre me paroiffoit le fupreme degré de la gloire. A dix ans j'en jugeois mieux que Céfâr à trente.

L'idée de ce noyer & la petite hiltore qui s'y rapporte m'ert 11 bien reliée ou revenue , qu'un de mes plus agréables projets dans mon voyage de Geneve en 1754, étoit d'aller à Boffey revoir les monumens des jeux de mon enfance, de fur-tout le cher noyer qui devoir alors avoir déjà le tiers d'un fiecle. Je fus 11 continuellement obfédé, 11 peu maître de moi-même, que je ne pus trouver le moment de me fatisfâire. Il y a peu d'apparence que cette occasion renaiffè jamais pour moi. Cependant je n'en ai pas perdu le delir avec Fefpérance; & je fuis prefque fur, que 11 jamais, retournant dans ces lieux chéris j'y retrouvois mon cher noyer encore en être , je l'arroferois de mes pleurs.

De retour à Geneve, je palfai deux ou trois ans chez mon oncle en attendant qu'on réfolût ce que l'on feroit de moi. Comme il deftinoit fon fils au génie, il lui fit apprendre un peu de deffein de lui enfeignoit les élémens d'Euclide.

LIVRE I

Fapprenois tout cela par compagnie , &: j'y pris goût , furtout au deffein. Cependant on dclibéroit fi l'on me feroic horloger, procureur ou miniftre. J'aimois mieux être miniftre , car je trouvois bien beau de prêcher. Mais le petit revenu du bien de ma mere , à partager entre mon frere & moi, ne fuffiifoit pas pour pouffer mes études. Comme l'âge où j'étpis ne rendoit pas ce choix bien prefant encore , je reftois en attendant chez mon oncle, perdant à peu près mon tems , & ne laiffantpas de payer, comme il étoit jufte, une allez forte penfion.

Mon oncle, homme de plaisir, ainsi que mon pere, ne faisoit pas comme lui se captiver pour ses devoirs , & prenoit assez peu de soin de nous. Ma tante étoit une dévote un peu pieûlle , qui aimoit mieux chanter les psaumes que veiller à notre éducation. On nous laissoit presque une liberté entière dont nous n'abusâmes jamais. Toujours inseparables , nous nous suivoions l'un à l'autre , & n'étant point tentés de fréquenter les polissons de notre âge , nous ne prîmes aucune des habitudes libertines que Poissiveté nous pouvoit inspirer. J'ai même tort de nous supposer oisifs , car de la vie nous ne le fûmes moins, & ce qu'il y avoit d'heureux étoit que tous les amusemens dont nous nous passionnions successivement nous tenoient ensemble occupés dans la maison , sans que nous fûssions même tentés de descendre à la rue. Nous faisions des cages , des flûtes, des volans, des tambours , des maisons, des équilibres , des arbalètes. Nous gâtions les outils de mon bon vieux grand-pere , pour faire des montres à son imitation. Nous avions surtout un goût de pré-

LES CONFESSIONS

face , pour barbouiller du papier , dessiner , laver , enluminer . faire un dégât de couleurs. Il vint à Geneve un charlatan Italien , appelle Gamba-corta ; nous allâmes le voir une fois, &c puis nous n'y voulûmes plus aller : mais il avoit des marionnettes, & nous nous mis à faire des marionnettes ; Ses marionnettes jouoient des manières de comédies , & nous fîmes des comédies pour les nôtres. Faute de pratiques nous contrefaisions du gosier la voix de polichinelle, pour jouer ces charmantes comédies que nos pauvres bons parens avoient la patience de voir & d'entendre. Mais mon oncle Bernard ayant un jour lu dans la famille un très-beau sermon de cette façon , nous quittâmes les comédies , &

nous nous mêmes à compofer des fermons. Ces détails ne font pas fort intérelfans, je l'avoue; mais ils montrent à quel point il falloit que notre première éducation eût été bien dirigée pour que , maîtres prefque de notre tems & de nous dans un âge fi tendre , nous fullions fi peu tentés d'en abufer. Nous avions fi peu befoin de nous faire des camarades , que nous en négligions même l'occafion. Quand nous allions nous promener nous regardions en paftant leurs jeux fans convoitife , fans fonger même â y prendre part. L'amitié rempliffoit fi bien nos cœurs , qu'il nous fuffifoit d'être enfemble, pour que les plus fimples goûts fiirent nos délices.

A force de nous voir inféparables on y prit garde ; d'autant plus que mon coufin étant très-grand & moi très-petit , cela faifoit un couple allez plaifamment alforti. Sa longue figure effilée , fon petit vifage de pomme cuite , fon air mou , fa démarche nonchalante excitoient les enfans à fe moquer de lui. Dans

B+gitized -by GuuJl

LIVRE I

Je patois du pays on lui donna le furnom de Barna Bredanna , & fi-tôt que nous fortions nous n'entendions que Barna Bredanna tout autour de nous. Il encluroit cela plus tranquillement que moi. Je me fâchai , je voulus me battre ; c'étoit ce que les petits coquins demandoient. Je battis , je fus battu. Mon pauvre coufin me foutenoit de fon mieux ; mais il étoit foible , d'un coup de poing on le renverfoit. Alors je devenois furieux. Cependant quoique j 'attrapa fie force horions , ce n'étoit pas à moi qu'on en

vouloit , c'étoit à Barna Bredanna , mais j'augmentai tellement le mal par nuf mucine colère, que tious n'ofions plus fortir qu'aux heures où l'on étoit en clafic , de peur d'être hués & fuivis par les écoliers.

Mc voilà déjà redrefleur des torts. Pour être un paladin dans les formes il ne me manquoit que d'avoir une Dame; j'en eus deux. Pallois de rems en tems voir mon père à Nion , petite ville du pays de Vaud où il s'étoit établi. Mon pere étoit fort aimé , & fon fils fe fentoit de cette bienveillance. Pendant le peu de féjour que je fnois près de lui , c'étoit à qui me fêterait. Une Madame de Vulfon fur-tout me faifoit mille carefles ; & pour y mettre le comble , fa fille me prit pour fon galant. On fent ce que c'est qu'un galant d'onze ans , pour une fille de vingt-deux. Mais toutes ces friponnes font fi aïfées de mettre ainfi de petites poupées en avant pour cacher les grandes , ou pour les tenter par l'image d'un jeu qu'elles favent rendre attirant. Pour moi qui ne voyois point entre elle & moi de difconvenance , je pris la chofe au férieux ; je me livrai de tout mon cœur , ou plutôt de toute ma tête ; car je n'érois gueres amoureux que par-là , quoique je le fuffie à la folie ,

LES CONFESSIONS

& que mes trar.fports , mes agitations , mes fureurs donnaient des fcences à pâmer de rire.

Je comtois deux fortes d'amours très-diftincts , très-réels , & qui n'ont prefque rien de commun ; quoique très-vifs l'un & l'autre; & tous deux différens de la cendre amitié. Tout le cours de ma vie s'est partagé entre ces deux amours de fi diverfes natures , & je les ai même éprouvés tous deux à la fois ; car , par

exemple , au moment dont je parle , tandis que je m'emparais de Mlle, de Vulfon fi publiquement fie fi tyranniquement que. je ne pouvois fouffrir qu'aucun homme approchât d'elle , j'avois avec une petite Mlle. Goton des tête-à-têtes allez courts mais allez vifs , dans lesquels elle daignoit faire la maîtresse d'école , fie c'étoit tout ; mais ce tout , qui en effet étoit tout pour moi , me paroiffoit le bonheur fuprême , & fendant déjà le prix du myltere , quoique je n'en fuiffe ufer qu'en enfant , je rendois à Mlle, de Vulfon , qui ne s'en doutoit gueres , le foin qu'elle prenoit de m'employer à cacher d'autres amours. Mais à mon grand regret mon fecret fut découvert ou moins bien gardé de la part de ma petite maîtresse d'école que de la mienne; car on ne tarda pas à nous féparer.

C'étoit en vérité une finguliere perfonne que cette petite Mlle. Goton. Sans être belle elle avoit une ligure difficile à oublier , fie que je me rappelle encore ; fouvent beaucoup trop pour un vieux fou. Ses yeux fur-tout n'étoient pas de fou âge, ni fa taille ni fon maintien. Elle avoit un petit air impofant & fier, très-propre à fon rôle, fie qui en avoit occafionné la première idée entre nous. Mais ce qu'elle avoit de plus bizarre

étoit

Digilized by CiPQgle

droit un mélange d'audace & de réfcrve difficile à concevoir. Elle fe permettoit avec moi les plus grandes privautés fans jamais m'en permettre aucune avec elle ; elle me traitoit exactement en enfant. Ce qui me fait croire , ou qu'elle avoit déjà ceffé de l'être , ou qu'au contraire elle l'étoit encore a fies ellemême pour ne voir qu'un jeu dans le péril auquel elle s'expofoit.

J'étois tout entier pour ainfi dire à chacune de ces deux per-
sonnes, & (i parfaitement qu'avec aucune des deux il ne nt'arri-
voit jamais de fonger à l'autre. Mais du refte rien de femblable en
ce qu'elles me faifoient éprouver. J'aurois pafic ma vie entière
avec Mlle, de Vulfon fans fonger à la quitter ; mais en l'abordant
ma joie étoit tranquille & ri'alloit pas à l'émotion. Je l'aimois fur-
tout en grande compagnie , les plaifanteries , les agaceries , les ja-
loufies mêmes m'attachoient , m'intérefloient ; je triomphois
avec orgueil de fes préférences, prés des grands rivaux qu'elle pa-
roifloit maltraiter. J'étois tourmenté ; mais j'aimois ce tourment.
Les applaudifiemens , les encouragemens , les ris m'échauffoient,
m'animoient. J'avois des emportemens , des faillies ; j'étois tranf-
porté d'amour dans un cercle. Tête-à-tête j'rurois été contraint,
froid, peut-être ennuyé. Cependant je m'intérefibis tendrement à
elle , je fouffrois quand elle étoit malade : j'aurois donné ma famé
pour rétablir la fiemme , & notez que je favois très-bien par expé-
rience ce que c'étoit que maladie , & ce que c'étoit que fanté.
Abfent d'elle j'y penfois, elle me manquoit ; préfent, fes carefles
m'étoient douces au cœur , non aux fens. J'étois impunément fa-
milier avec elle ; mon imagination ne me demandoiç Mémoires.
E

LES CONFESSIONS

que ce qu'elle m'accordoit : cependant je n'aurois pu fupporter
de lui en voir faire autant à d'autres. Je l'aimois en frere ; mais
j'en crois jaloux en amant.

Je l'eu (Te été de Mlle. Goton en Turc, en furieux, en tigre, fi
j'avois feulement imaginé qu'elle put faire à un autre le meme
traitement qu'elle m'accordoit ; car cela même ctoit une grâce
qu'il falloir demander à genoux. J'abordoï Mlle, de Vutfon avec

un plaifir très - vif, mais fans trouble ; au lieu qu'en voyant feulement Mlle. Goton , je ne voyois plus rien ; tous mes fens étoient bouleverfés. J'étois familier avec la première, fans avoir de familiarités •, au contraire j'étois auffi tremblant qu'agité devant la fécondé , même au fort des plus grandes familiarités. Je crois que fi j'avois relié trop long-tems avec elle je n'aurois pu vivre ; les palpitations m'auroient étouffé. Je craignois également de leur déplaire , mais j'étois plus complaifant pour l'une & plus obéiffant pour l'autre. Pour rien au monde je n'aurois voulu fâcher Mlle, de Vulfon , mais fi Mlle. Goton m'eût ordonné de me jetter dans les Hammes , je crois qu'à l'inflant j'aurois obéi.

Mes amours ou plutôt mes rendez - vous avec celle-ci durèrent peu , très-heureufement pour elle & pour moi. Quoique mes liaifons avec Mlle, de Vulfon n'eulfent pas le même danger , elles ne laiffèrent pas d'avoir auffi leur caraftrophe , après avoir un peu plus long-tems duré. Les fins de tout cela dévoient toujours avoir l'air un peu romaneſque & donner priſe aux exclamations. Quoique mon commerce avec Mlle, de Vulfon fût moins vif, il étoit plus attachant peut-être. Nos réparations ne fe faiſoient jamais fans larmes , & il eſt fingulier dans quel

Digifeed by Google

LIVRE I

vide accablant je me fentois plongé après l'avoir quittée. Je ne pouvois parler que d'elle , ni penſer qu'à elle , mes regrets étoient vrais & vifs : mais je crois qu'au fond ces héroïques regrets n'étoient pas tous pour elle , & que , fans que je m'en apperçuffe ,

les amufemens dont elle étoit le centre y avoient leur bonne part. Pour tempérer les douleurs de l'abfence , nous nous écrivions des lettres d'un pathétique à faire fendre les rochers. Enfin j'eus la gloire qu'elle n'y put plus tenir & qu'elle vint me voir à Geneve. Pour le coup la tête acheva de me tourner ; je fus ivre & fou les deux jours qu'elle y refta. Quand elle partit , je voulois me jeter dans l'eau après elle , & je fis long-tems retentir l'air de mes cris. Huit jours après elle m'envoya des bonbons & des gants ; ce qui m'eût paru fort galant, fi je n'eufle appris en même tems qu'elle étoit mariée, & que ce voyage dont il lui avoir plû de me faire honneur , étoit pour acheter fes habits de noces. Je ne décrirai pas ma fureur , elle fe conçoit. Je jurai dans mon noble courroux de ne plus revoir la perfide , n'imaginant pas pour elle de plus terrible punition. Elle n'en mourut pas , cependant ; car vingt ans après étant allé voir mon pere , & me promenant avec lui fur le lac , je demandai qui étoient des Dames que je voyois dans un bateau peu loin du nôtre. Comment me dit mon pere en fouriant , le cœur ne te le dit-il pas ? Ce font tes anciennes amours ; c'eft Madame Criflin , c'eft Mlle, de Vu/fori. Je trdTaillis à ce nom prefque oublié : mais je dis aux bateliers de changer de route; ne jugeant pas, quoique j'eufie affez beau jeu pour prendre alors ma revanche , que ce fût la peine d'être parjure , & de renouveler une querelle de vingt ans avec une femme de quarante. E 2.

3 <5 LES CONFESSIONS

Ainfi fe perdait en niaiferies le plus précieux tems de mon enfance , avant qu'on eût décidé de ma deftination. Après de longues délibérations pour fuivre mes difpofitions naturelles, on prit enfin le parti pour lequel j'en avois le moins, & l'on me mit chez M. AlaJJeron, greffier de la ville, pour apprendre fous lui,

comme difoit M. Bernard , l'utile métier de grapignan. Ce furnom me déplairoit fouverainement ; l'efpoir de gagner force écus par une voie ignoble flattoit peu mon humeur hautaine ; l'occupation me paroifloit ennuyeufe , infupportable ; l'affiduité , l'aflûjettriffement achevèrent de m'en rebuter, & je n'entrois . jamais au greffe qu'avec une horreur qui croiffoit de jour en jour. M. Mafferon , de fon côté, peu content de moi, me traitoit avec mépris, me reprochant fans ceffe mon engourdiffement , ma betife ; me répétant tous les jours que mon oncle l'avoit affuré , que je J'avois , que je J'avais , tandis que dans le vrai je ne favois rien; qu'il lui avoir promis un joli garçon, & qu'il ne lui avoir donné qu'un âne. Enlin je fus renvoyé du greffe ignominieufement pour mon inepatie , &c il fut prononcé par les clerks de M. MaJ/eron que je n'étois bon qu'à mener la lime.

Ma vocation ainfi déterminée , je fus mis en apprentiffuge ; non toutefois chez un horloger, mais chez un graveur. Les dédains du greffier m'avoient extrêmement humilié , & j'obéis fans murmure. Mon maître appellé M. Ducommun étoit un jet ;ne homme ruftre & violent, qui vint à bout en très-peu de tems de ternir tout l'éclat de mon enfonce , d'abrutir mon caratere aimant & vif, 6c de me réduire par l'efprit ainfi

LIVRE I

que par la foraine à mon véritable état d'apprentif. Mon latin , mes antiquités , mon hiltore , tout fut pour long-tems oublié : je ne me fouvenois pas meme qu'il y eût eu des Romains au monde. Mon pere , quand je l'allois voir , ne trouvoit plus en moi fon

idole; je n'étois plus pour les Dames le galant Jean - Jaques , & je fentois fi bien moi-même que M. &c Mlle. Lamercier n'auroient plus reconnu en moi leur élève , que j'eus honte de me représenter à eux, & ne les ai plus reras depuis lors. Les goûts les plus vils, la plus baffe poliffonuerie fuccéderent à mes aimables amusemens , fans m'en iaiffer même la moindre idée. Il faut que malgré l'éducation la plus honnête, j'euffe un grand penchant à dégénérer; car cela fe fit très-rapidement , fans la moindre peine , & jamais Céfar fi précoce ne devint fi promptement Laridon.

Le métier ne me déplairoit pas en lui-même; j'avois un goût vif pour le deffein ; le jeu du burin m'amufoit affez , & comme le talent du graveur pour l'horlogerie eft trèsborné , j'avois l'cfpoir d'en atteindre la perfection. J'y ferais parvenu, peut-être, fi la brutalité de mon maître &c la gêne exceffive ne m'avoient rebuté du travail. Je lui dérobois mon tems, pour remployer en occupations du même genre, mais qui avoient pour moi l'attrait de la liberté. Je gravois des efpeccs de médailles pour nous fervir à moi & h mes camarades d'ordre de Chevalerie. Mon maître me furprit à ce travail de contrebande , & me roua de coups , difant que je m'exerçois à faire de la fauffe monnoie, parce que nos médailles avoient les armes de la République. Je puis bien jurer que je n'avois nulle idée de la fauffe monnoie, & très-peu

LES CONFESSIONS

de la véritable. Je favois mieux comment fe fuifoient les As romains que nos pièces de trois fous.

La tyrannie de mon maître finit par me rendre infupportable le travail que j'aurois aimé , & par me donner des vices que j'aurois haïs , tels que le menfonge , la fainéantife , le vol. Rien ne

m'a mieux appris la différence qu'il y a de la dépendance filiale à l'esclavage fervile , que le souvenir des changemens que produisit en moi cette époque. Naturellement timide & honteux, je n'eus jamais plus d'éloignement pour aucun défaut que pour l'effronterie. Mais j'avois joui d'une liberté honnête qui feulement s'étoit restreinte jusques-là par degrés , & s'évanouit enfin tout-à-fait. J'étois hardi chez mon pere , libre chez M. Lamercier , discret chez mon oncle ; je devins craintif chez mon maître , & dès-lors je fus un enfant perdu. Accoutumé à une égalité parfaite avec mes supérieurs dans la manière de vivre , à ne pas connoître un plaisir qui ne fut à ma portée , à ne pas voir un mets dont je n'eusse ma part , il n'avoit pas un desir que je ne témoignasse , à mettre enfin tous les mouvemens de mon cœur sur mes lèvres, qu'on juge de ce que je dus devenir dans une maison où je n'osois pas ouvrir la bouche , où il falloit sortir de table au tiers du repas , & de la chambre aussitôt que je n'y avois rien à faire , où sans cesse enchaîné à mon travail , je ne voyois qu'objets de jouissances pour d'autres & de privations pour moi seul, où l'image de la liberté du maître & des compagnons augmentoit le poids de mon assujettissement , où , dans les disputes fut ce que je faisois le mieux , je n'osois ouvrir la bouche , où tout enfin ce que je voyois devenoit pour mon cœur un

objet de convoitise, uniquement parce que j'étois privé de tout. Adieu l'enfance , la gaieté , les mors heureux qui jadis fouvent dans mes fautes m'avoient fait échapper au châtiment. Je ne puis me rappeler sans rire qu'un soir chez mon pere, étant condamné pour quelque espièglerie à m'aller coucher sans souper , & partant par la cuisine avec mon triste morceau de pain , je vis & flairai le rôti tournant à la broche. On étoit autour du feu ; il fallut en partant saluer tout le monde. Quand la ronde fut faite , lorgnant du

coin de l'œil ce rôti qui avoir fi bonne mine 6c qui fentoit fi bon, je ne pus m'abftenir de lui faire aurti la révérence &c de lui dire d'un ton piteux : adieu rôti . Cette faillie de naïveté parut fi plai-fante qu'on me fit relire à fouper. Peut-être eût -elle eu le même bonheur chez mon maître , mais il elt fur qu'elle ne m'y feroit pas venue , ou que je n'aurois ofé m'y livrer.

Voilà comment j'appris à convoiter en filence , à me cacher , à diffimuler , à mentir & à dérober , enfin ; fantaifie qui jufqu'alors ne m'étoit pas venue, & dont je n'ai pu depuis lors bien me guérir. La ccnvoitife 6c l'impuiffance mènent toujours là. Voilà pour-quoi tous les laquais font fripons, 6c pourquoi tous les apprentifs doivent l'être ; mais dans un état égal & tranquille, où tout ce qu'ils voient eft à leur portée, ces derniers perdent en grandiflant ce honteux penchant. N'ayant pas eu le même avantage , je n'en ai pu tirer le même profit.

Ce font prefque toujours de bons fentimens mal dirigés qui font faire aux enfans le premier pas vers le mal. Malgré les priva-tions 6c les tentations continuelles , j'avois demeuré

LES CONFESSIONS

plus d'un an chez mon maître fans pouvoir me ré foudre \$ rien prendre , pas même des chofes à manger. Mon premier vol fut une affaire de complaifance ; mais il ouvrit la porte à d'autres, qui n'avoient pas une fi louable fin.

Il y avoit chez mon maître un compagnon appelle M. Verrat, dont la maifon , dans le voifinage , avoit un jardin allez éloigné qui produifoit de très-belles afperges. Il prit envie h M. Verrat , qui n'avo'it pas beaucoup d'argent , de voler à fa mere des af-perges dans leur primeur , & de les vendre pour faire quelques

bons déjeunés. Comme il ne vouloir pas s'exposer lui-même &c qu'il n'était pas fort ingambe , il me choifit pour cette expédition. Après quelques cajoleries préliminaires qui me gagnèrent d'autant mieux que je n'en voyois pas le but , il me la propofa comme une idée qui lui venoit fur le champ. Je difputai beaucoup , il infifta. Je n'ai jamais pu réfi (1er aux carelles ; je me rendis. J'allois tous les matins moiffonner les plus belles afperges ; je les portois au Molard , où quelque bonne femme qui voyoit que je venois de les voler , me le difoit pour les avoir à meilleur compte. Dans ma frayeur je prenois ce qu'elle vouloir bien me donner ; je le portois à M. Verrat. Cela fe changeoit promptement en un déjeûné dont j'étois le pourvoyeur , &c qu'il partageoit avec un autre camarade ; car pour moi très-content d'en avoir quelque bribe , je ne touchois pas même à leur vin.

Ce petit manège dura plufieurs jours fans qu'il me vînt même l'efprit de voler le voleur , &c de dîmer fur M. Verrat le produit de fes afperges. Fexécutois ma friponnerie avec la plus grande fidélité ; mon feul motif étoit de complaire à celui

Digitiz-od-by Qxj^İ'

qui me la faifoit faire. Cependant fi j'enfe été furpris , que de coups , que d'injures , quels traitemens cruels n'eufiai-je point efluyés , tandis que le miférable en me démentant eût été cru fur fa parole , & moi doublement puni pour avoir ofé le charger, attendu qu'il étoit compagnon , & que je n'étois qu'apprentif. Voilà comment en tout état le fort coupable fe fauve aux dépens du foible innocent.

Pappris ainfi qu'il n'étoit pas fi terrible de voler que je l'avois cru , & je tirai bientôt fi bon parti de ma ftience , que rien de ce

que je convoitois n'étoit à ma portée en fureté.

Je n'étois pas abfolument mal nourri chez mon maître , & la fobriété ne m'étoit pénible qu'en la lui voyant fi mal garder. L'ufage de faire fortir de table les jeunes gens quand on y fert ce qui les tente le plus , me paroît très-bien entendu pour les rendre aufli friands que fripons. Je devins en peu de tems l'un & l'autre , & je m'en trouvois fort bien pour l'ordinaire , quelquefois fort mal , quand j'étois furpris.

Un fouvenir qui me fait frémir encore & rire tout à la fois, efi: celui d'une chafle aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étoient au fond d'une dépenfc , qui par une jaloufie . élevée recevoir du jour de la cuifine. Un jour que j'étois feul dans la maifon , je montai fur la may pour regarder dans le jardin des Hefpérides ce précieux fruit dont je ne pouvois approcher. J'allai chercher la broche pour voir fi elle y pourrait atteindre : elle étoit trop courte. Je l'alongeai par une autre petite broche qui fervoit pour le menu gibier ; car mon maître aimoit la chafle. Je piquai plusieurs fois fans fuccès ; enfin je fentis avec tranfport que j'ame-nois une pomme. Je tirai Mémoires. F

LES CONFESSIONS

très-doucement : déjà la pomme touchoit à la jaloufie ; j'étois prêt à la faifir. Qui dira ma douleur? La pomme étoit trop grade ; elle ne put palier par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en ufage pour la tirer ? Il fallut trouver des fupports pour tenir la broche en état , un couteau allez long pour fendre la pomme , une latte pour la foutenir. A force d'adrefle & de tems je parvins à la partager , efpérant tirer enfuite les pièces l'une après l'autre.

Mais à peine furent-elles féparées qu'elles tombèrent toutes deux dans la dépenfe. Le&eur pitoyable , partagez mon affliction !

Je ne perdis point courage ; mais i'avois perdu beaucoup de tems. Je craignois d'être furpris ; je renvoyé au lendemain une tentative plus heureufe ; & je me remets à l'ouvrage tout auflî tranquillement que fi je n'avois rien fait , fans fonger aux deux témoins indiferets qui dépofaient contre moi dans la dépenfe.

Le lendemain retrouvant l'occafion belle , je tente un nouvel effai. Je monte fur mes trétaux , j'alonge la broche , je l'ajufte ,

j'étois prêt à piquer malheureufement lé dragon ne dor-

moit pas ; tout-i-coup la porte de la dépenfe s'ouvre ; mon maître en fort , croife les bras , me regarde , de me dit : courage La plume me tombe des mains-

Bientôt à force d'effluer de mauvais traitemens , fy devins moins fenfible; ils me parurent enfin une forte de compenfation du vol , qui me mettoit en droit de le continuer. Au lieu de retourner les yeux en arriéré & de regarder la punition , je les portois en avant & je regardois la vengeance. Je jugeois que me battre comme fripon , c'étoit m'autorifer

- Oigitized by Goggle

LIVRE I

ii l'être. Je trouvois que voler & écre battu alloient enfemble, & confituoient en quelque forte un état, & qu'en rempliflant la partie de cet état qui dépendoit de moi , je pouvois laiffer le foin de

l'autre à mon maître. Sur cette idée je me mis à voler plus tranquillement qu'auparavant. Je me disois ; qu'en arrivera-t-il , enfin ? Je ferai battu. Soit : je suis fait pour l'être.

J'aime à manger sans être avide ; je -suis fénuel & non pas gourmand. Trop d'autres goûts me distraient de celui-là. Je ne me suis jamais occupé de ma bouche que quand mon cœur étoit oisif , & cela m'est si rarement arrivé dans ma vie que je n'ai guères eu le tems de fonger aux bons morceaux. Voilà pourquoi je ne bornai pas long-tems ma friponnerie au comestible , je l'étendis bientôt à tout ce qui me tentoit , & si je ne devins pas un voleur en forme , c'est que je n'ai jamais été beaucoup tenté d'argent. Dans le cabinet commun mon maître avoit un autre cabinet à part , qui fermoit à clef ; je trouvai le moyen d'en ouvrir la porte & de la refermer sans qu'il y parût. Là je mettois à contribution les bons outils , les meilleurs défilés , les empreintes , tout ce qui me faisoit envie , & qu'il affectoit d'éloigner de moi. Dans le fond ces vols étoient bien innocens , puisqu'ils n'étoient faits que pour être employés à son service ; mais j'étois transporté de joie d'avoir ces bagatelles en mon pouvoir ; je croyois voler le talent avec les productions. Du relie il y avoit dans des boîtes des recoupes d'or & d'argent, de petits bijoux, des pièces de prix , de la monnaie. Quand j'avois quatre ou cinq fous dans ma poche , c'étoit beaucoup ; cependant loin de toucher à rien de tout cela , je ne me souvins pas même d'y avoir jetté de ma

LES CONFESIONS

vie un regard de convoitise. Je le voyois avec plus d'effroi que de pluvir. Je crois bien que cette horreur du vol de l'argent & de ce qui en produit me venoit en grande partie de l'éducation. Il se mêloit à cela des idées secrètes d'infamie , de prison , de châti-

ment , de potence , qui m'auroient fait frémir si j'avois été tenté ; au lieu que mes tours ne me sembloient que des espiègleries , & n'étoient pas autre chose en effet. Tout cela ne pouvoir valoir que d'être bien étrillé par mon maître ; ôc d'avance je m'arrangeois là-deffus.

Mais encore une fois , je ne convoitois pas même assez pour avoir à m'abstenir ; je ne fentois rien à combattre. Une seule feuille de beau papier à défrayer me tentoit plus que l'argent pour en payer une rame. Cette bizarrerie tient à une des singularités de mon caractère ; elle a eu tant d'influence sur ma conduite , qu'il importe de l'expliquer.

J'ai des passions très-ardentes , & tandis qu'elles m'agitent rien n'égale mon impétuosité ; je ne connois plus ni ménagement, ni respect, ni crainte, ni bienfaisance; je suis cynique, effronté , violent , intrépide : il n'y a ni honte qui m'arrête , ni danger qui m'effraye. Hors le seul objet qui m'occupe l'univers n'est plus rien pour moi ; mais tout cela ne dure qu'un moment , & le moment qui fuit me jette dans l'anéantissement. Prenez-moi dans le calme je suis l'indolence & la timidité même : tout m'effarouche , tout me rebute , une mouche en volant me fait peur ; un mot à dire , un geste à faire épouvante ma paresse, la crainte & la honte me subjuguent à tel point, que je voudrais m'éclipser aux yeux de tous les mortels. S'il faut agir je ne fais que faire; s'il faut parler je ne fais que dire ;

si l'on me regarde* je suis décontenancé. Quand je me passionne , je fais trouver quelquefois ce que j'ai à dire ; mais dans les entretiens ordinaires je ne trouve rien, rien du tout; ils me font insupportables par cela seul que je suis obligé de parler.

Ajoutez qu'aucun de mes goûts dominans ne confifte en chofes qui s'achètent. Il ne me faut que des plaifirs purs , 8c l'argent les empoifonne tous. J'aime , par exemple , ceux de la table ; mais ne pouvant fouffrir , ni la gêne de la bonne compagnie , ni la crapule du cabaret , je ne puis les goûter qu'avec un ami , car feul , cela ne m'eft pas poffible : mon imagination s'occupe alors d'autre chofe, & je n'ai pas le plaifir de manger. Si mon fang allumé me demande des femmes , mon cœur ému me demande encore plus de l'amour. Des femmes à prix d'argent perdraient pour moi tous leurs charmes ; je doute même s'il ferait en moi d'en profiter. Il en eft ainfi de tous les plaifirs à ma portée : s'ils ne font gratuits je les trouve infipides. J'aime les feuls biens qui ne font à perfonne qu'au premier qui fait les goûter.

Jamais l'argent ne me parut une chofe auffi précieufe qu'on la trouve. Bien plus ; il ne m'a même jamais paru fort commode ; il n'eft bon à rien par lui-même ; il faut le transformer pour en jouir ; il faut acheter, marchander , fouvent être dupe , bien payer , être mal fervi. Je voudrais une chofe bonne dans fa qualité : avec mon argent je fuis sûr de l'avoir mauvaife. J'achete cher un œuf frais , il eft vieux ; un beau fruit , il eft verd ; une fille , elle eft gâtée. J'aime le bon vin ; mais où en prendre ? Chez un marchand de vin ? Comme que je fifle il

!«i|f 46 LES CONFESIONS.

m'empoifonnera. Veux-je abfolument être bien fervi ? Que de foins , que d'embarras ! avoir des amis , des correpondans , donner des commiffions , écrire , aller , venir , attendre , & fouvent au bout être encore trompé. Que de peine avec mon argent ! je la crains plus que je n'aime le bon vin.

Mille fois durant mon apprentissage & depuis , je fuis forti dans le deffein d'acheter quelque ffiandife. J'approche de la

boutique d'un pâtiflier ; j'apperçois des femmes au comptoir ; je crois déjà les voir rire & fe moquer entr'elles du petit gourmand. Je paffe devant une fruitière , je lorgne du coin de l'œil de belles poires, leur. parfum me tente; deux ou trois jeunes gens tout près de-là me regardent; un homme qui me connoît cft devant fa boutique ; je vois de loin venir une fille ; n'elt-ce point la fervante de la maifon ? Ma vue courte me fiit mille illufions. Je prends tous ceux qui paffent pour des gens de ma connoiffance : par-tout je fuis intimidé , retenu •i par quelque obftacle : mon defir croît avec ma honte , & je

rentre enfin comme un fot, dévoré de convoitife , ayant dans - ma poche de quoi la fatisfaire , & n'ayant ofé rien acheter.

Fentrerois dans les plus infipides détails , fi je fuivois dans l'emploi de mon argent , foit par moi foit par d'autres , l'embarras , la honte ,la répugnance, les inconvéniens , les dégoûts de « toute cfpcce que j'ai toujours éprouvés. A mefure qu'avançant

dans ma vie le lcéteur prendra connoiffance de mon humeur , il fentira tout cela fans que je m'appenfantiffe *à le lui dire.

Cela compris, on comprendra fans peine une de mes prétendues contradi&ions ; celle d'allier une avarice prefque fordide avec le plus grand mépris pour l'argent, C'eft un meuble pour

LIVRE I

1 aJ

moi fi peu commode , que je ne m'avife pas même de defirer celui que je n'ai pas , & que quand j'en ai je le garde long-tems fans le dépenfer , faute de favoir l'employer à ma fentaifie : mais l'occafion commode & agréable fe préfentet-elle? j'en profite fi bien que ma bourfe fe vide avant que je m'en fois apperçu. Du refte, ne cherchez pas en moi le tic des avarés , celui de dépenfer pour l'oftentation ; tout au contraire, je dépenfe en fecret & pour le plaifir : loin de me faire gloire de dépenfer je m'en cache. Je fens fi bien que l'argent n'eft pas à mon ufage, que je fuis prefque honteux d'en avoir, encore plus de m'en fervir. Si j'avois eu jamais un revenu fuffifant pour vivre commodément, je n'aurois point été tenté d'être avare , j'en fuis très-fûr. Je dépenferois tout mon revenu fans chercher à l'augmenter, mais ma fituation précaire me tient en crainte. J'adore la liberté : j'abhorre la gêne , la peine , l'affujettiffement. Tant que dure l'argent que j'ai dans ma bourfe , il aflure mon indépendance , il me difpenfe de m'intriguer pour en trouver d'autre ; néceffité que j'eus toujours en horreur : mais de peur de le voir finir je le choyé : l'argent qu'on poffede eft l'instrument de la liberté; celui qu'on pourchaffe eft celui de la fervitude. Voilà pourquoi je ferre bien & ne convoite rien.

Mon défintéreflement n'eft donc que pareffe; le plaifir d'avoir ne vaut pas la peine d'acquérir; & ma diflipation n'eft encore que pareffe : quand l'occafion de dépenfer agréablement fe préfente , on ne peut trop la mettre à profit. Je fiais moi-même tenté de l'argent que des chofes, parce qu'entre fargent &c la poffeffion defirée il y a toujours un intermé-

LES CONFESSIONS

diaire, au lieu qu'entre la chofe même & fa jouiflance il n'y en a point. Je vois la chofe, elle me tente; fi je ne vois que le moyen de l'acquérir , il ne me tente pas. Fai donc été fripon, & quelque-fois je le fuis encore de bagatelles qui me tentent & que j'aime mieux prendre que demander. Mais , petit ou grand , je ne me fouviens pas d'avoir pris de ma vie un liard à perfonne ; hors une feule fois , il n'y a pas quinze ans , que je volai fept livres dix fous. L'aventure vaut la peine d'érre contée ; car il s'y trouve un concours impayable d'effronterie & de bêtife , que j'aurois peine moi-même à croire s'il regardoit un autre que moi. _ .

C'étoit à Paris. Je me promenois avec M. de Francueil au Palais-Royal , fur les cinq heures. Il tire fa montre, la regarde , & me dit ; allons à l'Opcra : je le veux bien ; nous allons. Il prend deux billets d'amphithéâtre , m'en donne un, & parte le premier avec l'autre ; je le fuis , il entre. En entrant après lui , je trouve la porte embarraffée. Je regarde; je vois tout le monde debout , je juge que je pourrai bien me perdre dans cette foule , ou du moins lai rte r fuppofer à M. de Francueil que j'y fuis perdu. Je fors , je reprends ma contre-marque, puis mon argent; & je m'en vais, fans fonger qu'à peine avois-je atteint la porte que tout le monde étoit aflis , & qu'alors M. de Francueil voyoit clairement que je n'y étois plus.

Comme jamais rien ne fut plus éloigné de mon humeur que ce trait-là , je le note , pour montrer qu'il y a des momens d'une cfpece de délire, où il ne faut point juger des hommes par leurs actions. Ce n'étoit pas precciféménr voler

cet

cet argent ; c'étoit en voler l'emploi ; moins c'étoit un vol , plus c'étoit une infamie.

Je ne finirais pas ces détails si je voulois fuivre toutes les routes par lesquelles durant mon apprentissage je passai de la futilité de l'héroïsme à la baffe (Te d'un vaurien. Cependant en prenant les vices de mon état il me fut impossible d'en prendre tout-à-fait les goûts. Je m'ennuyais des amusemens de mes camarades, & quand la trop grande gêne m'eut aussi rebuté du travail je m'ennuyai de tout. Cela me rendit le goût de la lecture que j'avois perdu depuis longtemps. Ces lectures , prises sur mon travail devinrent un nouveau crime , qui m'attira de nouveaux châtimens. Ce goût irrité par la contrainte devint paillon , bientôt fureur. La Tribu , farouche loueur de livres m'en fournissoit de toute espèce. Bons & mauvais tout passoit , je ne choisissois point; je lisois tout avec une égale avidité. Je lisois à l'établi , je liseis en allant faire mes messages, je lisois à la garde-robe & m'y oubliois des heures entières , la tête me tournoit de la lecture , je ne faisois plus que lire. Mon maître m'épioir, me surprenoit, me battoir, me prenoit mes livres. Que de volumes furent déchirés , brûlés , jetés par les fenêtres ! Que d'ouvrages restèrent dépareillés chez la Tribu ! Quand je n'avois plus de quoi lui payer , je lui donnois mes chemises , mes cravates, mes hardes ; mes trois fous d'étrennes tous les dimanches lui étoient régulièrement portés.

Voilà donc , me dira-t-on l'argent devenu nécessaire. Il est vrai ; mais ce finit quand la lecture m'eut ôté toute activité. Livré tout entier à mon nouveau goût je ne faisois plus que Aie, noires. G •'

LES CONFESSIONS

lire , je ne voloie plus. C'est encore ici une de mes différences caraélériftiques. Au fort d'une certaine habitude d'être, un rien me diftrait , me change , m'attache , enfin me paffionne ; & alors tout eft oublié. Je ne fonge plus qu'au nouvel objet qui m'occupe. Le cœur me battoit d'impatience de feuilleter le nouveau livre que j'avois dans la poche ; je le tirois auflirôt que j'étois feul & ne fongeois plus à fouiller le cabinet de mon maître. J'ai même peine è croire que j'euffe volé quand même j'aurois eu des pallions plus coûteufes. Borné au moment préfent, il n'étoit pas dans mon tour d'efprit de m'arranger ainfi pour l'avenir. La Tribu me faifoit crédit, les avances étoient petites , & quand j'avois empoché mon livre, je ne fongeois plus à rien. L'argent qui me venoit naturellement paffoit de même à cette femme , & quand elle devenoit prenante , rien n'étoit plutôt fous ma main que mes propres effets. Voler par avance étoit trop de prévoyance, & voler pour payer n'étoit pas même une tentation.

A force de querelles , de coups , de leéhires dérobées & mal choifies , mon humeur devint taciturne , fauvage , ma tête commençoit à s'altérer , & je vivois en vrai loup-garou. Cependant fi mon goût ne me préferva pas des livres plats & fades, mon bonheur me préferva des livres obfcenes & licencieux ; non que la Tribu , femme à tous égards très - accommodante , fe fît un fcrupule de m'en prêter. Mais pour les faire valoir elle me les normoit avec un air de myftere , qui me forçoit précifément à les refufer , tant par dégoût que par honte , & le hafard féconda fi bien mon humeur pudique , que j'avois plus de trente ans avant que j'euffe jetté les yeux fur aucun de ces dangereux livres.

LIVRE I

St

En moins d'un an j'épuisai la mince boutique de la Tribu , & alors je me trouvai dans mes loifirs cruellement défoeuillé. Guéri de mes goûts d'enfant & depoliffon par celui de l'adulte , & même par mes lectures , qui , bien que fans choix & fouvent mauvaises , ramenoient pourtant mon cœur à des fenrimens plus nobles que ceux que m'avoit donné mon état. Dégoûté de tout ce qui étoit à ma portée , & fentant trop loin de moi tout ce qui m'auroit tenté , je ne voyois rien de poffible qui pût flatter mon cœur. Mes fens émus depuis longtems me demandoient une jouiffance dont je ne favois pas meme imaginer l'objet. J'étois aulfi loin du véritable que fi je n'avois point eu de fexe , & déjà pubere & fenfible , je penfois quelquefois à mes folies , mais je ne voyois rien au-delà. Dans cette étrange fituation mon inquiété imagination prit un parti qui me fauva de moi-même & calma ma naiffante fenfualité. Ce fut de fe nourrir des fituations qui m'avoient intéreffé dans mes lectures , de les rappeler, de les varier, de les combiner, de me les approprier tellement que je devinffe un des perfonnages que j'imaginois , que je me ville toujours dans les polirions les plus agréables félon mon goût , enfin que l'état • fictif où je venois à bout de me mettre me fît oublier mon état réel dont j'étois fi mécontent. Cet amour des objets imaginaires & cette facilité de m'en occuper achevèrent de me dégoûter de tout ce qui m'entourait , & déterminèrent ce goût pour la folitude , qui m'ell toujours reflé depuis ce rems - là. On verra plus d'une fois dans la fuite les effets bizarres de cette difpofition fi mifanthrope & fi fombre en apparence , mais qui vient en effet d'un cœur trop affedueux , trop aimant , trop

LES CONFESSIONS

tendre , qui , faute d'en trouver d'exiftans qui lui refTemblenc eft force de s'alimenter de Giclions. Il me fuffit, quant à préfent , d'avoir marqué l'origine & la première caufe d'un penchant qui a modifié toutes mes pallions , & qui , les contenant par elles-mêmes , m'a toujours rendu parefleux à faire , par trop d'ardeur à defirer.

J'atteignis ainfi ma feizieme année , inquiet , mécontent de tout & de moi, fans goûts de mon état, fans plaifirs de mon âge, dévoré de defirs dont j'ignorois l'objet, pleuïant fans fujet de larmes, foupirant fans favoir de quoi; enfin careffant tendrement mes chimcres, faute de rien voir autour de moi qui les valût. Les dimanches mes camarades venoient me chercher après le prêche pour aller m'ébattre avec eux. Je leur aurois volontiers échappé fi j'avois pu : mais une fois en train dans leurs jeux, j'étois plus ardent & j'allois plus loin qu'aucun autre ; difficile â ébranler &c à retenir. Ce fut-là de tout tems ma difpofition confiante. Dans nos promenades hors de la ville j'allois toujours en avant fans fonger au retour, à moins que d'autres n'y fongeaffent pour moi. J'y fus pris deux fois ; les portes furent fermées avant que je pufle arriver. Le lendemain je fus traité comme • on s' imagine 6c la fécondé fois il me fut promis un tel accueil pour latroifieme, que je réfolus de ne m'y pas expofer. Cette troifieme fois fi redoutée arriva pourtant. Ma vigilance fut mife en défaut par un maudit Capitaine appellé M. Mimuoili , qui fermoit toujours la porte où il étoit de garde une demiheure avant les autres. Je revenois avec deux camarades. A demi-licue de la ville j'entends fonner la retraite ; je double

LIVRE I

le pas ; j'entends battre la caisse , je cours à toutes jambes ; j'arrive effoufflé, tout en nage : le cœur me bat; je vois de loin les soldats à leur porte; j'accours, je' crie d'une voix étouffée. Il étoit trop tard. A vingt pas de l'avancée , je vois lever le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, finifre & fatal augure du fort inévitable que ce moment commençoit pour moi.

Dans le premier tranfport de ma douleur je me jettai fur le glacis, & mordis la terre. Mes camarades riant de leur malheur prirent à l'inrtant leur parti. Je pris auffi le mien , mais ce fut d'une autre manière. Sur le lieu même je jurai de ne retourner jamais chez mon maître; & le lendemain, quand , à l'heure de la découverte ils rentreront en ville , je leur dis adieu pour jamais, les priant feulement d'avertir en fecret mon coufin Bernard de la réblution que j'avois prise, & du lie* où il pourrait me voir encore une fois.

A mon entrée en apprentissage, étant plus féparé de lui, je le vis moins. Toutefois durant quelque tems nous nous raffcmblions les dimanches : mais infenfiblement chacun prit d'autres habitudes, & nous nous vîmes plus rarement. Je fus perfuadé que fa niere contribua beaucoup à ce changement. Il étoit , lui , un garçon du haut ; moi, chétif apprentif, je n'étois plus qu'un enfant de St. Gênais. Il n'y avoit plus entre nous d'égalité malgré la naiffance ; c'étoit déroger que de me fréquenter. Cependant les liaifons ne celèrent point tout-à-fait entre nous , & comme c'étoit un garçon d'un bon naturel , il fuivoit quelquefois fon coeur malgré les leçons de là mere. Lifruit de ma réblution, il accourut ,

non pour m'en difiiiader ou la partager , maïs pour jeter par de petits préfens quelque agrément dans ma fuite; car mes propres rclTources ne pouvoient me mener fort loin. Il me donna entr'autres une petite épée dont j'étois fort épris , & que j'ai portée jufqu'à Turin , où le befoin m'en fit défaire , & où je me la pa-fiai , comme on dit , au travers du corps. Plus j'ai réfléchi depuis à la maniéré dont il fe conduifit avec moi dans ce moment critique , plus je me fuis perluadé qu'il fui vit les infructions de fa mere & peut-être de fonpere; car il n'eft pas poffible que de lui - même il n'eût fait quelque effort pour me retenir, ou qu'il n'eût été tenté de me fuivre : mais point. Il m'encouragea dans mon deflein plutôt qu'il ne m'en détourna : puis quand il me vit bien réfolu , il me quitta fans beaucoup de larmes. Nous ne nous fommes jamais écrit ni revus; c'ell dommage. Il étoit d'ufl cara&ere eflentiellement bon : nous étions faits pour, nous aimer.

»

Avant de m'abandonner à la fatalité de ma deftinée , qu'on me permette de tourner un moment les yeux fur celle qui m'attendoit naturellement , fi j'étois tombé dans les mains d'un meilleur maître. Rien n'étoit plus convenable à mon humeur ni plus propre à me rendre heureux , que l'état tranquille & obfcure d'un bon artizan , dans certaines cia (Tes fur-tout , telle qu'eft à Geneve celle des graveurs. Cet état , a fiez lucratif pour donner une fubfiftance aifée , & pas afiez pour mener à la fortune , eût borné mon ambition pour le refte de mes jours , & me laiffant un loifir honnête pour cultiver des goûts modérés , il m'eût contenu dans ma fphere fins m'offrir aucun moyen d'en fortir. Ayant une imagination afiez

LIVRE I

SS

riche pour orner de fes chimères tous les états , allez puiffante pour me tranfporter , pour ainll dire , à mon gré de l'un à l'autre , il m'importoit peu dans lequel je fûffe en effet. Il ne pouvoit y avoir fi loin du lieu où j'étois au premier château en Efpagne , qu'il ne me fut aifé de m'y établir. De cela feul il fuivoit que l'état le plus fimple , celui qui donnoit le moins de tracas 5c de foins , celui qui laiffoit l'efprit le plus libre , étoit celui qui me convenoit le mieux , 5c Gérait précifément le mien, faurois paffé dans le fein de ma religion , de ma patrie , de ma famille 5c de mes amis , une vie paifible 6c douce , telle qu'il la falloir à mon caraélere , dans l'uniformité d'un travail de mon goût , 5c d'une fociété félon mon cœur. Taurois été bon chrétien, bon citoyen, bon père de femflle, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toutes chofes. J'aurois aimé mon état , je l'aurois honoré peut - être ; 5c après avoir paffé une vie obfcure 5c fimple, mais égale 5c douce, je ferais mort paifiblement dans le fein des miens. Bientôt oublié, fans doute , j'aurois été regretté du moins aufli long-tems qu'on fe ferait fouvenu de moj.

Au lieu de cela quel tableau vais-je faire? Ah ! n'antici-

pons point fur les miferes de ma vie , je n'occuperai que trop mes le&eurs de ce trille fujet.

Fin du premier Livre.

■ ■j ■ il»

LES

CONFESSIONS

: t-magg

LIVRE SECOND

Autant le moment où l'effroi me fuggéra le projet de fuir m'avait paru trille , autant celui où je l'exécutai me parut charmant. Encore enfant , quitter mon pays - mes parens , mes appuis , mes reffources , laiffer un apprentissage à moitié fait fans lavoïr mon métier affez pour en vivre ; me livrer aux horreurs de la mifere fans voir aucun moyen d'en fortir; dans l'âge de la foibleffe & de l'innocence nfexpofer à foutes les tentations du vice & du defef-poir ; chercher au loin les maux , les erreurs , les pièges , l'efclavage & la mort , fous un joug bien plus inflexible que celui que je n'avois pu fouffrir ; c'étoit-là ce que j'allois faire , c'étoit la perfpéélive que j'aurois dû envifager. Que celle que je me peignois étoit différente! L'indépendance que je croyois avoir acquife étoit le feul fentiment qui m'affe&oit. Libre & maître de moi-même , je croyois pouvoir tout faire , atteindre à tout : je n'avois qu'à m'é-lancer pour m'élever de voler dans les airs. J'entrois avec

fécûrité

LIVRE II

fécûrité dans le valte efpace du monde ; mon mérite alloit le remplir : à chaque pas j'allois trouver des feltins , des tréfors , des

aventures , des amis prêts à me fervir , des maîtrelles em* preltées à me plaire : en me montrant j'allois occuper de moi l'univers : non pas pourtant l'univers tout entier ; je l'en difpenfois en quelque forte , il ne m'en falloît pas tant. Une fociété charmante me fuffifoit fans m'embarraffer du relie. Ma modération m'infcrivoit dans une fphere étroite mais délicièufement choifie , où j'étois a (Tu ré de régner. Un feul château bornoit mon ambition. Favori du feigneur 6c de la dame , amant de la demoifelle , ami du frere & protcéleur des voilins , j'étois content ; il ne m'en falloit pas davantage.

En attendant ce modefte avenir , j'errai quelques jours autour de la ville , logeant chez des payfans de ma connoiffance , qui tous me reçurent avec plus de bonté que n'auroient fait des urbains. Ils m'accueilloient , me logeoient , me nourrilToient trop bonnement pour en avoir le mérite. Cela ne pouvoir pas s'appcler faire l'aumône ; ils n'y mettoient pas allez l'air de la fupériorité.

A force de voyager & de parcourir le monde, j'allai jufqu'à Confignon , terres de Savoye , à deux lieues de Geneve, Le curé s'appelloit M. de Pont-verre. Ce nom fameux dans l'hilloire de la République me frappa beaucoup. J'étois curieux de voir comment étoient faits les defcendans des gentilshommes de la cuiller. J'allai voir M. de Pontverre. Il me reçut bien , me parla de l'hérélie de Geneve , de l'autorité de la fainte mere Eglife , 6c me donna à dîner. Je trouvai peu de chofes à répondre à des argumens qui finilfoient ainfi , 6c Mémoires. H

LES CONFESSIONS

je jugeai que des curés chez qui l'on dinoit si bien valaient tout au moins nos ministres. J'étois certainement plus avancé que M. de Pontverre , tout gentilhomme qu'il étoit ; mais j'étois trop bon convive pour être si bon théologien ; & son vin de Frangi , qui me parut excellent , argumentoit si victorieusement pour lui , que j'aurois rougi de fermer la bouche à un si bon hôte. Je cédois donc , ou du moins je ne réiftois pas en face. A voir les ménagemens dont j'usois on m'auroit cru faux ; on se fût trompé. Je n'étois qu'honnête , cela est certain. La flatterie , ou plutôt la condescendance n'est pas toujours un vice , elle est plus souvent une vertu , sur - tout dans les jeunes gens. La bonté avec laquelle un homme nous traite , nous attache à lui ; ce n'est pas pour l'abuser qu'on lui cède , c'est pour ne pas l'artifier , pour ne pas lui rendre le mal pour le bien. Quel intérêt avoit M. de Pontverre à m'accueillir , à me bien traiter , à vouloir me convaincre ? Nul autre que le mien propre. Mon jeune cœur se disoit cela. J'étois touché de reconnaissance & de respect pour le bon prêtre. Je fentois ma supériorité ; je ne voulois pas l'en accabler pour prix de son hospitalité. Il n'y avoit point de motif hypocrite à cette conduite : je ne songeois point à changer de religion ; & bien loin de me familiariser si vite avec cette idée , je ne l'envifageois qu'avec une horreur qui devoit l'écarter de moi pour long-tems ; je voulois seulement ne point fâcher ceux qui me caressoient dans cette vue ; je voulois cultiver leur bienveillance & leur laisser l'espoir du succès en paroissant moins armé que je ne l'étois en effet. Ma fuite en cela ressembloit à la coquetterie des honnêtes femmes, qui quelquefois pour parvenir à

LIVRE II

kurs fins , favent , fans rien permettre ni rien promettre , faire ef-pérer plus qu'elles ne veulent tenir.

La raifon , la pitié , l'amour de l'ordre exigeoient affurément que loin de fc prêter à ma folie , on m'éloignât de ma perte où je courois , en me renvoyant dans ma famille. C'eftlà ce qu'auroit fait ou tâché de faire tout homme vraiment vertueux. Mais quoique M. de Pontverre fut un bon homme , ce n'étoit affurément pas un homme vertueux. Au contraire, c'étoit un dévot qui ne connoifToit d'autre vertu que d'adorer les images 6c de dire le rofaire ; une efpece de millionnaire qui n'imaginoit rien de mieux pour le bien de la foi , que de faire deS libelles contre les miniftres de Geneve. Loin de penfer h me renvoyer chez moi il profita du defir que j'avois de m'en éloigner , pour me mettre hors d'ccat d'y retourner , quand même il m'en prendrait envie. Il y avoit . tout à parier qu'il m'envoyoit périr de mifere ou devenir un vaurien. Ce n'étoit point-là ce qu'il voyoit. Il voyoit une ame ôtée à l'héréfie & rendue à l'Eglife. Honnête homme ou vaurien , qu'importoit.cela pourvu que j'allaffe à la nie (Te ? Il ne faut pas croire , au refte , que cette façon de penfer foit particulière aux catholiques ; elle cil celle de toute religion dogmatique où l'on fait l'effentiel , non de faire , mais de croire.

Dieu vous appelle , me dit M. de Pontverre. Allez à Annecy ; vous y trouverez une bonne dame bien charitable , que les bienfaits du Roi mettent en état de retirer d'autres âmes de l'erreur dont elle cft fortie elle-même. Il s'a gil foit de madame de ll^arens , nouvelle convertie , que les prêtres forçoient en effet de partager avec la canaille qui venoit vendre fa

LES CONFESSIONS

foi , une penfion de deux mille francs que lui donnoit le roi de Sardaigne. Je me fentois fort humilié d'avoir befoin d'une bonne dame bien charitable. Faimois fort qu'on me donnât mon nécel-faire , mais non pas qu'on me fit la charité , & une dévote n'étoit pas pour moi fort attirante. Toutefois preffé par M. de Pontverre , par la faim qui me talonnoit ; bien aife auflî de faire un voyage & d'avoir un but , je prends mon parti , quoiqu'avec peine , & je pars pour Annecy. J'y pouvois être aifément en un jour; mais je ne me preffois pas , j'en mis trois. Je ne voyois pas un château à droite ou à gauche , fans aller chercher l'aventure que j'étois filr qui m'y attendoit. Je n'ofois entrer dans le château , ni heurter ; car j'étois fort timide. Mais je chantois fous la fenêtre qui avoit le plus d'apparence , fort furpris , après m'être long - tems épou-monné , de ne voir paraître ni dames ni demoifelles qu'attirât la beauté de ma voix , ou le fel de mes chanfons ; vu que j'en favois d'admirables que mes camarades m'avoienr apprifes , & que je chantois admirablement.

J'arrive enfin ; je vois madame de Warens. Cette époque de ma vie a décidé de mon caraétere ; je ne puis me réfoudre à la parler légèrement. J'étois au milieu de ma feizieme année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon , j'étois bien pris dans ma petite taille ; j'avois un joli pied , la jambe fine , l'air dégagé , la phyfionomie animée , la bouche mignonne , les fourcils & les cheveux noirs , les yeux petits & même enfoncés, mais qui lançoient avec force le feu dont mon fang étoit embrafé. Malheureufement je ne favois rien de tout cela , & de ma vie il ne m'ell arrivé de fonger à

LIVRE II

ma figure , que lorfqu'il n'éroit plus tems d'en tirer parti. A infil j'avois avec la timidité de mon âge celle d'un naturel très-aimant , toujours troublé par la crainte de déplaire. D'ailleurs , quoique j'euffe l'efprit alTez orné , n'ayant jamais vu le monde je manquois totalement de manières ; & mes connoiffances loin d'y fuppléer , ne fervoient qu'à m'intimider davantage , en me faiant fentir combien j'en manquois.

Craignant donc que mon abord ne prévint pas en ma faveur , je pris autrement mes avantages , & je fis une belle lettre en fyle d'orateur , où , coufant des phrafes des livres avec des locutions d'apprentif, je déployois toute mon éloquence pour capter la bienveillance de madame de Jf^arens. J'enfermai la lettre de M. de Pontverre dans la mienne , Sc je partis pour cette terrible audience. Je ne trouvai point madame de Warens ; on me dit qu'elle venoit de fortir pour aller à l'églife. C'étoit le jour des Rameaux de l'année 1718. Je cours pour la fuivre : je la vois , je l'atteins , je lui parle.... je dois me fouvenir du lieu ; je l'ai fouvent depuis mouillé de mes larmes & couvert de mes baifers. Que ne puis-je enrourer d'un baluflrr d'or cette heureufe place ! que n'y puis-je attirer les hommages de toute la terre ! Quiconque aime à honorer les monumens du falut des hommes n'en devoit approcher qu'à genoux.

C'étoit un paflage derrière fa maifon , entre un ruifleau à main droite qui la féparoit du jardin , & le mur de la cour à gauche , conduifant par une fauflë porte à l'églife des Cordeliers. Prête à entrer dans cette porte , madame de JVarens fe retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue ! Je m'étois

LES CONFESSIONS

figuré une vieille dévote bien réchignée : la bonne dame de M. de Pontverre ne pouvoit être autre chose à mon avis. Je vois un vifage pétri de grâces , de beaux yeux bleus pleins de douceur , un teint éblouissant , le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup-d'œil du jeune profélyte; car je devins à l'instant le sien ; fût qu'une religion prêchée par de tels millionnaires ne pouvoit manquer de mener en paradis. Elle prend en fouriant la lettre que je lui présente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup -d'œil sur celle de M. de Pontverre , revient à la mienne qu'elle lit toute entière, & qu'elle eut relue encore , fit fon laquais ne l'eût avertie qu'il étoit tems d'entrer. Eh ! mon enfant , me dit-elle d'un ton qui me fit treflaillir , vous voilà courant le pays bien jeune ; c'eit dommage , en vérité. Puis fans attendre ma réponse , elle ajouta : allez chez moi m'attendre ; dites qu'on vous donne à déjeuner : apres la méfié j'irai causer avec vous.

Louise-Eléonore de Wi arens étoit Une demoiselle de la Tour de Pii , noble & ancienne famille de Vevay ville du pays de Vaud. Elle avoit époufé fort jeune M. de IVarens de la maison de Loys , fils aîné de M. de Villardin de Lauffinne. Ce mariage , qui ne produisit point d'enfans , n'ayant pas trop réu ! fit ; madame de Warens pouffée par quelque chagrin domestique , prit le tems que le roi Victor-Amédée étoit à Evian pour palier le lac & venir se jeter aux pieds de ce Prince ; abandonnant ainfi fon mari , sa famille & fon pays , par une étourderie allez femblable à la mienne , qu'elle a eu tout le tems de pleurer aussi. Le Roi , qui aimoit à faire le zélé catholique», la prie sous sa protection, lui donna une pen-

LIVRE II

fion de quinze cents livres de Piémont , ce qui étoit beaucoup pour un prince aufl peu prodigue, & voyant que fur cet accueil on l'en croyait amoureux , il l'envoya à Annecy , efeortée par un détachement de fes Gardes , où , fous la direction de Michel Gabriel de Bernex Evêque titulaire de Gencve , 'elle fit abjuration au couvent de la Vibration.

Il y avoir fix ans qu'elle y étoit quand j'y vins , & elle en avoir alors vingt-huit, étant née avec le fiecle. Elle avoit de ces beautés qui fe confervent, parce qu'elles font plus dans la phyfionomie que dans les traits; auifi la tienne étoit-elle encore dans tout fon premier éclat. Elle avoit un air carelfant 6c tendre, un regard très-doux, un fourire angélique , une bouche à la mefure de la mienne , des cheveux cendrés d'ur.e beauté peu commune , & auxquels elle donnoit un tour négligé qui la rendoit très-piquante. Elle étoit petite deftacure, courte même, & rama fiée un peu dans fa taille , quoique fans difformité. Mais il étoit impoffible de voir une plus belle tête , un plus beau fein , de plus belles mains , 6c de plus beaux bras.

Son éducation avoit été fort mêlée. Elle avoit ainfi que moi perdu £à mere dès fa naiffance , & recevant indifféremment des inftru étions comme elles s'éroient préfentées , elle avoit appris un peu de fa gouvernante , un peu de fon £>ere , un pea de fes maîtres, & beaucoup de fes amans; fur-tout d'un M. de Tavel, qui, ayant du goût & des counoiffances , en orna la perfonne qu'il aimoit. Mais tant de genres différons fe nuifirent les uns aux autres , Ôc le peu d'ordre qu'elle y mit empêcha que fes diverfes études

n'étendirent la justesse naturelle de son esprit. Ainsi quoiqu'elle eût quelques principes de phi-

LES CONFESIONS

lophie & de physique , elle ne laissa pas de prendre le goût que son perc avoit pour la médecine empirique Ôc pour l'alchimie ; elle faisoit des élixirs , des teintures , des baumes , des magisteres , elle prétendoit avoir des secrets. Les charlatans profitant de sa foiblesse s'emparèrent d'elle , l'obfédèrent , la ruinèrent , ôc confumerent au milieu des fourneaux & des drogues son esprit , ses talens & ses charmes , dont elle eût pu faire les délices des meilleures sociétés.

Mais fi de vils fripons abusèrent de son éducation mal dirigée pour obscurcir les lumières de sa raison , son excellent cœur fut à l'épreuve & demeura toujours le même : son caractère aimant & doux , sa sensibilité pour les malheureux , son inépuisable bonté , son humeur gaie , ouverte ôc franche ne s'altérèrent jamais ; ôc même aux approches de la vieillesse , dans le sein de l'indigence, des maux, des calamités diverses, la félicité de sa belle ame lui conserva jusqu'à la fin de sa vie toute sa gaieté de ses plus beaux jours.

Ses erreurs lui vinrent d'un fond d'avidité inépuisable qui vouloir sans cesse de l'occupation. Ce n'étoient pas des intrigues de femmes qu'il lui falloit , c'étoit des entreprises à faire & à diriger. Elle étoit née pour les grandes affaires. A sa place madame de Longueville n'eût été qu'une tracassière ; à la place de madame de Longueville elle eût gouverné l'Etat. Ses talens ont été déplacés , ôc ce qui eût fait sa gloire dans une situation plus élevée a fait sa perte dans celle où elle a vécu. Dans les choses qui étoient à

fa portée elle étendoit toujours fon plan dans fo tête ôc voyoit toujours fon objet en grand. Cela foifoit qu'employant des moyens proportionnés à fes vues plus

qu'à

LIVRE II

qu'à fes forces , elle échouoit par la faute des autres , & fon projet venant à manquer elle étoit ruinée où d'autres n'auroient prefque rien perdu. Ce goût des affaires qui lui fit tant de mau», lui fit du moins un grand bien dans fon afyle monaftique , en l'empêchant de s'y fixer pour le refte de fes jours comme elle en étoit tentée. La vie uniforme & fimple des Religieufes, leur petit cailletage de parloir, tout cela ne pou voit flatter un efprit toujours en mouvement, qui, formant chaque jour de nouveaux fyftêmes , avoit befoin de liberté pour s'y livrer. Le bon Evêque de Bernex r, avec moins d'efprit que François de Sales , lui reffembloit fur bien des points , & Madame de Warens qu'il appelloit fa fille , & qui reffembloit à Madame de Chantal fur beaucoup d'autres , eût pu lui reffembler encore dans fa retraite , Ci fon goût ne l'eût détournée de l'oifiveté d'un couvent. Ce ne fût point manque de zèle fi cette aimable femme ne fe livra pas aux menues pratiques de dévotion qui fembloit convenir à une nouvelle convertie vivant fous La direction d'un Prélat. Quel qu'eût été le motif de fon changement de religion , elle fut fincere dans celle qu'elle avoit embraffée. Elle a pu fe repentir d'avoir commis la faute , mais non pas defirer d'en revenir. Elle n'elt pas feulement morte bonne catholique , elle a vécu telle de bonne foi , & j'ofe affirmer , rtioi qui penfe

avoir lu dans le fond de son âme , que c'était uniquement par aversion pour les flâgrées qu'elle ne faisoit point en public la dévote. Elle avoit une piété trop folle pour affecter de la dévotion. Mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ses principes ; j'aurai d'autres occasions d'en parler.

Mémoires. I

LES CONFESSIONS

• Que ceux qui nient la sympathie des âmes expliquent , s'ils peuvent, comment de la première entrevue , du premier mot , du premier regard , Madame de Varennes m'inspira , non-seulement le plus vif attachement , mais une confiance parfaite , & qui ne s'est jamais démentie. Supposons que ce que j'ai senti pour elle fût véritablement de l'amour ; ce qui paroîtra tout au moins douteux à qui suivra l'histoire de nos liaisons ; comment cette passion fut-elle accompagnée dès sa naissance des sentimens qu'elle inspire le moins ; la paix du cœur , le calme , la sérénité, la sécurité , l'assurance ? Comment en approchant pour la première fois d'une femme aimable , polie , éblouissante; d'une Dame d'un état supérieur au mien, dont je n'avois jamais abordé la pareille , de celle dont dépendoit mon sort en quelque sorte par l'intérêt plus ou moins grand qu'elle y prendrait; comment , dis-je, avec tout cela me trouvai-je à l'instant aussi libre , aussi à mon aise , que si j'eusse été parfaitement sûr de lui plaire? Comment n'eus-je pas un moment d'embarras, de timidité, de gêne ? Naturellement honnête, décontenancé , n'ayant jamais vu le monde , comment pris-je avec elle du premier jour , du premier instant les manières faciles , le langage tendre, le ton familier que j'avois dix ans après , lorsque la plus grande intimité l'eut rendu naturel ? A-t-on de l'amour , je ne dis pas sans desirs , j'en ai ; mais sans inquié-

tude , fans jaloufie ? Ne veut - on pas au moins¹ apprendre de l'objet qu'on aime fi l'on elt aimé ? C'elt une queftion qu'il ne m'eft pas plus venue dans l'efprit de lui faire une fois en ma vie , que de me demander à moi-même fi je m'aimois , & jamais elle n'a été plus curieufe' avec moi. Il y

— - Digitized by Google

eut certainement quelque chofe de fingulier dans mes fentimens pour cette charmante femme , & l'on y trouvera dans la fuite des bizarreries auxquelles on ne s'attend pas.

• Il fut queftion de ce que je deviendrais , & pour en caufer plus à loifir elle me retint à dîner. Ce fut le premier repas de ma vie où j'euffe manque d'appétit, & fa femme-de-chambre qui nous fervoit , dit auffi que j'étois le premier voyageur de mon âge & de mon étoffe qu'elle en eût vu manquer. Cette remarque , qui ne me nuit pas dans l'efprit de fa maîtrefle , tomboit un peu à plomb fur un gros manan qui dînoit avec nous, & qui dévora lui tout feul un repas honnête pour flx perfonnes. Pour moi j'étois dans un raviiffement qui ne me permettoit pas de manger. Mon cœur fe nourriffoit d'un fentiment tout nouveau dont il occupoit tout mon être : il ne me laiffoit des efprits pour nulle autre fonction.

Madame de W arens voulut favoir les détails de ma petite hiftoire; je retrouvai pour la 18ⁱ conter,' tout le feu que j'avois perdu chez mon maître. Plus j'intéreffois cette excellente ame en ma faveur, plus elle plaignoit le fort auquel j'allois m'expofer*Sa tendre compaffion fe marquoit dans fon air, dans fon regard , dans fes geftes. Elle n'ouïoit m'exhorter à retourner à Geneve. Dans fa poffition c'eût été un crime de l'èze-catholicité , & elle n'ignoroit pas

combien elle étoit furveillée & combien fes difeours étoient pefés. Mais elle me parloir d'un ton fi touchant de l'affliction de mon pere , qu'on voyoit bien qu'elle eût approuvé que j'allaffe le confoler. Elle ne favoit pas combien fans y fonger elle plaidoit contre elle-même. Outre que ma réfolution croit prife comme je crois l'avoir dit;

LES CONFESSIONS

plus je la trouvois éloquente , perfuafive, plus fes difeours m'alloient au cœur , & moins je pouvois me réfoudre à me détacher d'elle. Je fentois que retourner à Geneve étoit mettre entr'elle & moi une barrière prefque infurmontable , à moins de revenir à la démarche que j'avois faite , & à laquelle mieux valoir me tenir tout d'un coup- Je m'y tins donc. Madame de Warms voyant fes efforts inutiles ne les pouffa pas jufqu'à fe compromettre: mais elle me dit avec un regard de commifération. Jhiuvre petit , tu dois aller où Dieu t'appelle; mais quand tu feras grand ru te fouviendras de moi. Je crois qu'elle ne penfoit pas elle-même que cette prédiction s'accompliroit fi cruellement.

La difficulté reftoit toute entière. Comment fubfifter fi jeune hors de mon pays ? A peine à la moitié de mon apprentiffage j'étois bien loin de favoir mon métier. Quand je l'aurois fu je n'enaurois pu vivre en Savoye , pays trop pauvre pour avoir des arts. Le manan qui dînoit pour nous, forcé de faire une pause pour repofer fa' mâchoire, ouvrit un avis qu'il difoit venir du Ciel , & qui , à juger par les fuites venoit bien plutôt du côté contraire. C'étoit que j'allaffe h Turin , où., dans un Hofpice établi pour l'infruction descathécumenes, j'aurois^ ditil, la vie temporelle & fpirituelle, jufqu'à ce qu'entré dans le fein de l'Eglife je trouvaffe par la charité des bonnes âmes une place qui me convînt. A

l'égard des frais du voyage , continua mon homme , fa Grandeur . Monfeigneur l'Evêque , ne manquera pas, fi Madame lui propofç cette fainte œuvre, de vouloir charitablement y pourvoir , & Madame la Baronpe qui cft fi charitable, dit-il en s'inclinant fur fon afflicte , s'etnpreflera furement d'y contribuer auffi.

DigiiiizeO-tey

LIVRE IL

Je trouvois toutes ces charités bien dures ; j'avois le coeur • ferré , je ne- difois rien , & Madame de Warens , fans fi^lir ce projet avec autant d'ardeur qu'il étoit offert , fe contenta de répondre que chacun devoir contribuer au bien félon fon pouvoir & qu'elle en parlerait à Monfeigneur: mais mon diable d'homme, qui craignit qu'elle n'en parlât pas à -fon gré, & qui avoir fon petit intérêt dans cette affaire, courut prévenir les aumôniers , & emboucha fi bien les bons prêtres , que quand Madame de Warens , qui craignoit pour moi ce voyage en voulut parler à l'Evêque , elle trouva que c'étoit une affaire arrangée , & il lui remit à l'inftant l'argent deftiné pour mon petit viaciq.ic. Elle n'ofa infifter pour me faire refter: j'approchois d'un âge où une femme du lien ne pouvoir décemment vouloir retenir un jeune homme auprès d'elle.

Mon voyage étant ainfi réglé par ceux qui prenoient foin de moi , il fallut bien me foumettre , & c'eft même ce que je fis fa ns beaucoup de répugnance. Quoique Turin fut plus loin que Geneve , je jugeai qu'étant la capitale, elle avoit avec Annecy des relations plus étroites qu'une ville étrangère d'état & de rel'gion , & puis , partant pour obéir à Madame de Warens , je me regardois

comme vivant toujours fous fa direélion ; c'étoir plus que vivre à fon voilnage. Enfin l'idée d'un grand voyage (lattoit ma manie ambulante qui déjà commençoit à fe déclarer. Il me paroiltÔit beau de palier les monts à mon âge & de m'élever au-deffus de mes camarades de toute la hauteur des Alpes. Voir du pays elt un appât auquel un Genevois ne réfillc gueres : je donnai donc mon confentement. Mon manan devoir partir dans deux jours avec la

LES CONFESSIONS

femme. Je leur fus confié & recommandé. Ma bourfe leur fut ret»fc renforcée par Madame de JVarens , qui de plus me donna fecrèrement un petit pécule auquel elle joignit d'amples infnitions , & nous partîmes le mercredi Saint. , •

Le lendemain de mon départ d'Annecy , mon pere y arriva courant à ma pille avec Un M. Rival fon ami , horloger comme lui , homme d'efprit , bel - cfprit même , qui faifoit des vers mieux que la Motte 6c parloit prefque aufli bien que lui , de plus , parfaitement honnête homme , mais dont la littérature déplacée n'aboutit qu'à faire un de fes fils comédien.

Ces Meilleurs virent Madame de IVarens ^ 6c fe contentèrent dé pleurer mon fort avec elle , au lieu de me fuivre 6c de m'atteindre , comme ils l'auroient pu facilement , étant à cheval & moi à pied. La même chofc étoit arrivée à mon oncle Bernard. Il étoit venu à Confignon , & de - là , fachant que j'étois à Annecy , il s'en retourna à Geneve. Il fembloit que mes proches confpiraffent avec mon étoile pour me livrer au deftin qui m'attendoit. Mon frere s'étoir perdu par une femblable négligence, 6c fi bien perdu qu'on n'a jamais fu ce qu'il étoit devenu.

Mon pere n'étoit pas feulement un homme d'honneur ; c'étoic un homme d'une probité fure 6c il avoit une de ces âmes fortes qui font les grandes vertus. De plus , il étoit bon pere , fur-tout pour moi. Il m'aimoit très-tendrement mais il aimoit auflî fes plaifirs , 6c d'autres goûtj avoicnt un peu attiédi l'affection paternelle depuis que je vivois loin de lui. il s'étoit remarié à Nion , & quoique fa femme ne fut plus en âge de me donner des freres , elle avoit des parens : cela faifoit une

LIVRE IL

autre famille , d'autres' objets , un nouveau ménage , qui ne rappelloit plus fi fouvent mon fouvernir. Mon pere.vieilliffoit & n'avoit aucun bien pour foutenir fa vieilleflè. Nous avions - mon frere & moi quelque bien de ma mere' dont le revenu devoir appartenir à mon pere durant notre éloignement. Cette idée ne s'offroit pas à lui djreâement & ne l'empéchoit pas de faire fon devoir, mais elle agiffoit fourdement fans qu'il s'en, apperçûp lui-même , de ralcn-tiffoit quelquefois fon zeile qu'il eût pouffé plus loin fans cela. Voilà , je crois , pourquoi , venu d'abord à Annecy fur mes traces , il ne me fuivit pas jufqu'à Chambéri où il étoit moralement fur de m'atteindre. Voilà pourquoi encore l'étant allé voir fouvent depuis ma fuite , je reçus toujours de lui des careffes de pere , mais fans grands efforts pour me retenir.

. Cette conduite d'un pere dont j'ai fi bien connu la tendre (Te & la vertu , m'a fait foire des réflexions fur moi-même , qui n'ont ^>as peu contribué à me maintenir le cœur foin. J'en ai tiré cette grande maxime de morale , la feule peut-être d'ufoge dans la pra-

tique , d'éviter les fituations qui mettent nos devoirs en oppofition avec nos intérêts , & qui nous montrent notre bien dans le mal d'autrui : fùr que dans de telles fituations , quelque fincere amour de la vertu qu'on y porte , on foiblit tôt ou tard fans s'en appercevoir , & l'on devient injufte & méchant dans le fait , fans avoir ceffé d'être jufte & bon dans l'ame.

Ce. te maxime fortement imprimée au fond de mon cœur & mife en pratique , quoiqu'un peu tard , dans toute ma conduite , cil une de celles qui m'ont donné l'air le plus bizarre & le

plus fou dans le public & fur-tout parmi mes connoiffances. On m'a impute de vouloir être original & faire autrement que les autres. En vérité je ne fongeois gueres à faire ni comme les autres ni autrement qu'eux. Je defirois fincérement de faire ce qui étoit bien. Je me dérobois de toute ma force à des fituations qui me donnaient un intérêt contraire à l'intérêt d'un autre homme, & par conféquent un defir fecret quoiqu'involontaire du mal de cet homme-là. *

Il y a deux ans que Mylord Maréchal me voulut mettre dans fon teftament. Je m'y oppofai de toute ma force. Je lui marquai que je ne voudrois pour rien au monde me lavoir dans le teftament de qui que ce fut , & beaucoup moins dans le ficn. Il fe rendit ; maintenant il veut me faire une penfion viagère , & je ne m'y oppofe pas. On dira que je trouve mon compte à ce changement : cela peut être. Mais ô mon bienfaiteur & mon pere , fi j'ai le malheur de vous furvivre je' fais qu'en vous perdant j'ai tout à perdre , & que je n'ai rien à gagner.

C'eft - là , félon moi , la bonne philofophie , la feule vraiment affortie au cœur humain. Je me pénétré chaque jour davantage

de fa profonde folidité , 6c je l'ai retournée de différentes manières dans tous mes derniers écrits; mais le public qui eft frivole ne l'y a pas fu remarquer. Si je furvis allez à cette entreprise confommée pour en reprendre- une autre , je me propofe de donner dans la fuite de l'Emile un exemple fi charmant 6c fi frappant de cette même maxime que mon leéleur foie forcé d'y faire attention. Mais c'eft allez de réflexions pour un voyageur ; il eft tems de reprendre ma rpute.

Je

LIVRE IL

Je la fis plus agréablement que je n'aurois dû m'y attendre , & mon manan ne fut pas fi bourru qu'il en avoit l'air. C croit un homme entre deux âges , portant en queue fcs cheveux noirs grifonnans ; l'air grenadier , la voix forte , allez gai , marchant bien , mangeant mieux , & qui faifoit toute forte de métiers faute d'en favoir aucun. Il avoit propofé , je crois , d'établir à Annecy , je ne fais quelle manufacture. Madame de Warens n'avoit pas manqué de donner dans le projet , & c'étoit pour tâcher de le faire agréer au Miniftre , qu'il faifoit , bien défrayé , le voyage de Turin. Notre homme avoit le talent d'intriguer en fe fourrant toujours avec les prêtres , & , faifant l'emprefe pour les fervir , il avoit pris h leur école un certain jargon dévot dont il ufoit fans ceife , fe piquant d'être un grand prédicateur. Il favoit même un pa d'âge latin de la bible , & c'étoit comme s'il en avoit fu mille , parce qu'il le répétoit mille fois le jour. Du refte , manquant rarement d'argent quand il en favoit dans la bourfe des autres. Plus adroit pourtant

que fripon , & qui , débitant d'un ton de racoleur fes capucinades , reffembloit à l'hermite Pierre , prêchant la croifade le fabre au côté.

Pour Madame Sabrait fon époufe , c'étoit une a (fez bonne femme , plus tranquille le jour que la nuit. Comme je couchois toujours dans leur chambre , fes bruyantes infomnies m'éveilloient fouvent , & m'auroient éveillé bien davantage fi j'en avois compris le fujet. Mais je ne m'en doutois pas même , & j'étois fur ce chapitre d'une bêtife qui a laiffé à la feule nature tout le foin de mon inftruCHon.

Je m'acheminois gaîment avec mon dévot guide & fa fernil-Mémoires. K

LES CONFESSIONS

lante compagne. Nul accident ne troubla mon voyage ; j'étois dans la plus heureufe fituation de corps & d'e (prit où j'aye été de mes jours. Jeune, vigoureux, plein de fanté, defécuredé, de confiance en moi & aux autres , j'étois dans ce court mais précieux moment de la vie où fa plénitude expanfive étend pour ainfi dire notre* être par toutes nos fenfations , & embellit à nos yeux la nature entière du charme de notre existence. Ma douce inquiétude avoir un objet qui la rendoit moins errante &. fixoit mon imagination. Je me regardois comme Fouvrage, l'élève , l'ami , prefque l'amant de Madame de W'a- Kns. Les chofes obligeantes qu'elle m'avoit dites , les petites careffes qu'elle m'avoit faites , l'intérêt fi tendre qu'elle avoir paru prendre à moi , fes regards cliarmans qui me fembloient pleins d'amour parce qu'ils m'en infpiroient ; tout cela nourrilToit mes idées durant la marche , & me faifoit rêver délicieufement. Nulle crainte, nul doute fur mon

fort ne troubloit ces rêveries. M'envoyer à Turin c'étoit , félon moi , s'engager à m'y faire vivre , à m'y placer convenablement. Je n'ayois plus de souci fur moi-même ; d'autres s'étoient chargés de ce soin. Ainfi je marchois légèrement allégé de ce poids; les jeunes desirs , l'espoir enchanteur , les brillants projets remplissoient mon ame. Tous les objets que je voyois me sembloient les garans de ma prochaine félicité. Dans les maisons j'imaginois des festins indiques ; dans les prés de folâtres jeux ; le long des eaux , les bains , des promenades , la pêche ; sur les arbres des fruits délicieux, sous leur ombre de voluptueux rêveries , sur les montagnes des cuves de lait & de crème , une oisiveté charmante,, la paix, la simplicité, le plaisir d'aller tins

LIVRE II

favorable où. Enfin rien ne frappoit mes yeux sans porter à mon cœur quelque attrait de jouissance. La grandeur, la variété, la beauté réelle du spectacle rendoit cet attrait digne de la raison ; la vanité même y méloit sa pointe. Si jeune , aller en Italie, avoir déjà vu tant de pays. Suivre Annibal à travers les monts me paroissoit une gloire au-dessus de mon âge. Joignez à tout cela des distractions fréquentes & bonnes, un grand appétit & de quoi le contenter: car en vérité ce n'étoit pas la peine de m'en faire faute , & sur le dîner de M. Sabran le mien ne paroiffoit pas.

Je ne me souviens pas d'avoir eu dans tout le cours de ma vie d'intervalle plus parfaitement exempt de soucis & de peine , que celui des sept ou huit jours que nous mîmes à ce voyage ; car le pas de Madame Sabran sur lequel il falloit régler le nôtre n'en fit

qu'une longue promenade. Ce fouvenir m'a laide le goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte , fur-tout pour les montagnes & les voyages pédestres. Je n'ai voyagé à pied que dans mes beaux jours , & toujours avec délices. Bientôt les devoirs , les affaires , un bagage à porter m'ont forcé de faire le Monfieur & de prendre des voitures , les foucis rongeurs , les embarras , la gêne y font montés avec moi , & dès-lors , au lieu qu'auparavant dans mes voyages je ne fentois que le plaisir d'aller, je n'ai plus fend que le befoin d'arriver. J'ai cherché long-tems à Paris deux camarades du même goût que moi , qui voulurent confacrer chacun cinquante louis de fà bourfe & un an de fbn tems à faire ensemble à pied le tour de l'Italie , fans autre équipage qu'un garçon qui portât avec nous un fac de nuit. Beaucoup de gens

76 LES CONFESSIONS

se font pfectés enchantés de ce projet en apparence : mais au fond le prenant tous pour un pur château en Espagne donc on caufe en conversation fans vouloir l'exécuter en effet. Je me fouviens que parlant avec paffion de ce projet avec Diderot & Grimm , je leur en donnai enfin la fantaisie. Je crus une fois l'affaire faite ; mais le tout se réduisit à vouloir faire un voyage par écrit, dans lequel Grimm ne trouvoit rien de fi plaifant que de faire faire à Diderot beaucoup d'impiétés , & de me faire fourrer h l'inquifition à fa place.

Mon regret d'arriver fi vite à Turin fût tempéré par le plaisir de voir une grande ville , & par l'efpoir d'y faire bientôt une figure digne de moi ; car déjà les fumées de l'ambition me montoient à la tête ; déjà je me regardois comme infiniment au-deffus de mon ancien état d'apprentif ; j'étois bien loin de prévoir que dans peu j'allois être fort au-deffous.

Avant que d'aller plus loin je dois au lecteur mon excuse ou ma justification tant sur les menus détails où je viens d'entrer que sur ceux où j'entrerai dans la fuite , & qui n'ont rien d'intéressant à ses yeux. Dans l'entreprise que j'ai faite de me montrer tout entier au public , il faut que rien de moi ne lui reste obscur ou caché ; il faut que je me tienne incessamment sous ses yeux , qu'il me suive dans tous les égarements de mon cœur, dans tous les recoins de ma vie; qu'il ne me perde pas de vue un seul instant , de peur que , trouvant dans mon récit la moindre lacheté , le moindre vide , & se demandant qu'a-t-il fait durant ce temps - là , il ne m'accuse de n'avoir pas voulu tout dire. Je donne assez de prise à la malignité des hommes par mes récits sans lui en donner encore par mon silence.

— Dipitized by Ciocj

LIVRE II

Mon petit pécule étoit parti ; j'avois jafé , & mon indiscrétion ne fut pas pour mes conducteurs à pure perte. Madame Sabran trouva le moyen de m'arracher jusqu'à un petit ruban glacé d'argent que Madame de TVarens m'avoit donné pour ma petite épée , & que je regrettai plus que tout le reste si l'épée même eût relié dans leurs mains. Ils se m'étoient moins obstinés. Ils m'avoient fidèlement défrayé dans la route , mais ils ne m'avoient rien laissé. J'arrive à Turin sans habits , sans argent , sans linge , & biffant très-exactement à mon seul mérite tout l'honneur de la fortune que j'allois faire.

J'avois des lettres , je les portai ; & tout de fuite je fus mené à l'hospice des cathécumenes , pour y être infirme dans la religion pour laquelle on me vendoit ma fublance. En entrant je vis une greffe porte à barreaux de fer , qui dès que je fus passé , fut fermée à double tour sur mes talons. Ce début me parut plus important qu'agréable & commençoit à me donner à penser , quand on me fit entrer dans une assez grande pièce. J'y vis pour tout meuble un autel de bois surmonté d'un grand crucifix au fond de la chambre , six autour , quatre ou cinq chaises au lieu de bois qui paroissoient avoir été cirées , mais qui seulement étoient luites à force de s'en frotter six de les frotter. Dans cette Cille d'assemblée étoient quatre ou cinq affreux bandits , mes camarades d'instruction , six qui sembloient plutôt des archers du Diable que des aspirans à se faire enfans de Dieu. Deux de ces coquins couvoient des Ecclésiastiques qui se disoient Juifs six Maures , six qui comme ils me l'avouèrent , passaient leur vie à courir l'Espagne six l'Italie , embrassant le christianisme & se faisant baptiser , par-

LES CONFESSIONS

tout où le produit en valoit la peine. On ouvrit une autre porte de fer , qui partageoit en deux un grand balcon régnant sur la cour. Par cette porte entrèrent nos frères les cathécumenes , qui comme moi s'alloient régénérer , non par le baptême , mais par une solennelle abjuration. C'étoient bien les plus grandes salopes & les plus vilaines coureuses qui jamais aient empuanti le berceau du Seigneur. Une seule me parut jolie & assez intéressante. Elle étoit à-peu-près de mon âge , peut-être un an ou deux de plus. Elle avoit des yeux fripons qui rencontroient quelquefois les miens. Cela m'inspira quelque desir de faire connaissance avec elle ; mais pendant près de deux mois qu'elle demeura encore

dans cette maison où elle étoit depuis trois , il me fut absolument impossible de l'accoler ; tant elle croit recommandée à notre vieille geolière & obédée par le faint millionnaire qui travailloit à sa conversion avec plus de zèle que de diligence. Il falloit qu'elle fut

extrêmement stupide , quoiqu'elle n'en eût pas l'air ; car ja-

mais instruction ne fut plus longue. Le faint homme ne la trouvoit toujours point en état d'abjurer ; mais elle s'ennuya de sa clôture , & dit qu'elle vouloir fortir , chrétienne ou non. Il fallut la prendre au mot tandis qu'elle confessoit encore à l'être , de peur qu'elle ne se mutinât & qu'elle ne le voulût plus.

La petite communauté fut assemblée en l'honneur du nouveau venu. On nous fit une courte exhortation , à moi pour m'engager à répondre à la grâce que Dieu me faisoit , aux autres pour les inviter à m'accorder leurs prières & à m'édifier par leurs exemples. Après quoi , nos vierges étant ren-

LIVRE II

trées dans leur clôture , j'eus le temps de m'étonner tout à mon aise de celle où je me trouvois.

Le lendemain matin on nous assembla de nouveau pour l'infirmité , & ce fut alors que je commençai à réfléchir pour la première fois sur le pas que j'allois faire , & sur les démarches qui m'y avoient entraîné.

J'ai dit , je répété , âc je répéterai peut-être une chose dont je fus tous les jours plus pénétré; c'est que si jamais enfant reçut une éducation raisonnable &c fâine , ç'a été moi. Né dans une famille que ses mœurs distinguoient du peuple , je n'avois reçu que des leçons de sagesse &c des exemples d'honneur de tous mes parens. Mon pere quoique homme de plaisir avoit non-seulement une probité pure , mais beaucoup de religion. Galant homme dans le monde &c chrétien -dans l'intérieur , il m'avoit inspiré de bonne heure les sentimens dont il étoit pénétré. De mes trois tantes , toutes sages &c vertueuses , les deux aînées étoient dévotes , & la troisième , fille à la fois pleine de grâces, d'esprit &c de sens, l'étoit peut-être encore plus qu'elle? , quoiqu'avec moins d'ollentation. Du sein de cette estimable famille je passai chez M. Lambertier , qui , bien qu'homme d'Eglise &c prédicateur , étoit croyant en dedans , &c faisoit presque aussi bien qu'il disoit. Sa sœur &c lui cultivèrent par des instructions douces & judicieuses les principes de piété qu'ils trouvèrent dans mon cœur. Ces dignes gens employèrent pour cela des moyens si vrais , si discrets, si raisonnables , que loin de m'ennuyer au sermon , je n'en fortois jamais sans être intérieurement touché & sans faire des résolutions de bien vivre auxquelles je manquois rarement

LES CONFESSIONS

en y pensant. Chez ma tante Bernard la dévotion m'ennuyoit un peu plus parce qu'elle en faisoit un métier. Chez mon oncle .tre je n'y pensais plus gueres , sans pourtant penser différemment. Je ne trouvais point de jeunes gens qui me pervertissent. Je devins polisson , mais non libertin.

J'avois donc de la religion tout ce qu'un enfant à l'âge où j'étois en pouvoit avoir. J'en avois même davantage , car pour-

quoi déguiser ici ma pensée ? Mon enfance ne fût point d'un enfant. Je sentis , je pensai toujours en homme. Ce n'est qu'en grandissant que je suis rentré dans la classe ordinaire , en naissant j'en étois forti. L'on rira de me voir me donner modestement pour un prodige. Soit ; mais quand on aura bien ri , qu'on trouve un enfant qu'à dix ans les romans attachent , intéressent , transportent , au point d'en pleurer à chaudes larmes ; alors je sentirai ma vanité ridicule , & je conviendrai que j'ai tort.

Ainsi quand j'ai dit qu'il ne falloit point parler aux enfans de religion si l'on vouloit qu'un jour ils en eussent , de qu'ils étoient incapables de connoître Dieu , même à notre manière , j'ai tiré mon sentiment de mes observations , non de ma propre expérience : je savois qu'elle ne concluoit rien pour les autres. Trouvez des J. J. Roussseau à dix ans & parlez leur de Dieu à sept , je vous réponds que vous ne courez aucun risque.

On sent , je crois , qu'avoir de la religion pour un enfant , & même pour un homme , c'est fuir celle où il est né. Quelquefois on en ôte , rarement on y ajoute ; la foi dogmatique est un fruit de l'éducation. Outre ce principe commun

qui

L I. V R E II

qui m'attachoit au culte de mes pères , j'avois l'aversion particulière à notre ville pour le catholicisme , qu'on nous donnoit pour une affreuse idolâtrie , & dont on nous peignoit le clergé sous les plus noires couleurs. Ce sentiment alloit si loin chez moi qu'au

commencement je n'entrevois jamais le dedans d'une Eglise , je ne rencontrais jamais un prêtre en furplis , je n'entendois jamais la sonnette d'une procession (sans un frémissent de terreur & d'effroi qui me quitta bientôt dans les villes , mais qui souvent m'a repris dans les paroisses de campagne , plus semblables à celles où je l'avois d'abord éprouvé. Il est vrai que cette impression croit singulièrement contractée par le souvenir des carelfes que les curés des environs de Geneve font volontiers aux enfans de la ville. En même tems que la sonnette du viatique me faisoit peur , la cloche de la messe & de vêpres me rappelloit un déjeuner , • i\m goûté , du beurre frais , des fruits , du laitage. Le bon dîner de M. de Pontverre avoit produit encore un grand effet. Ainsi je m'étois aisément étourdi sur tout cela. N'envifageant le papisme que par ses liaisons avec les amusemens & la gourmandise , je m'étois apprivoisé sans peine avec l'idée d'y vivre ; mais celle d'y entrer solennellement ne s'étoit présentée à moi qu'en fuyant & dans un avenir éloigné. Dans ce moment il n'y eut plus moyen de prendre le change : je vis avec l'horreur la plus vive l'espece d'engagement que j'avois pris & (à fuite inévitable. Les futurs néophytes que j'avois autour de moi n'étoient pas propres à soutenir mon courage par leur exemple , & je ne pus me dissimuler que la faible œuvre que j'allois faire n'étoit au fond que l'action d'un bandit. Tout Mémoires. L

LES CONFESSIONS

Si

jeune encore je sentis que quelque religion qui fut la vraie j'allois vendre la mienne , & que , quand même je choisirois bien , j'allois au fond de mon cœur mentir au Saint Esprit , & mériter le mépris des hommes. Plus j'y pensois , plus je m'indignois contre

moi-même , & je gémissois du fort qui m'avoit amené là , comme si ce fort n'eût pas été mon ouvrage. Il y eut des momens où ces réflexions devinrent si fortes que 'si j'avois un instant trouvé la porte ouverte, je me ferois certainement évadé ; mais il ne me fut pas possible , &c cette résolution ne tint pas non plus bien fortement.

Trop de desirs secrets la combattoient pour ne la pas vaincre. D'ailleurs l'obstination du dertain formé de ne pas retourner à Geneve ; la honte , la difficulté même de repafler les monts ; l'embarras de me voir loin de mon pays sans amis , sans ressources ; tout cela concourait à me faire regarder comme un repentir tardif les remords de ma conscience ; j'effeclois de me reprocher ce que j'avois fait pour exécuter ce que j'allois faire. En aggravant les torts du parti , j'en regardois l'avenir comme une fuite nécessaire. Je ne me disois pas ; rien n'est fait encore & tu peux être innocent si tu veux ; mais je me disois : gémiss du crime dont tu t'es rendu coupable , & que tu t'es mis dans la nécessité d'achever.

.. En effet , quelle rare force d'ame ne me falloit— il point à mon âge , pour révoquer tout ce que jusques - là j'avois pu, promettre ou biffer espérer , pour rompre les chaînes que je m'étois données , pour déclarer avec intrépidité que je voulois rester dans la religion de mes peres , au risque de tout ce qui en pouvoir arriver? Cette vigueur n'étoit pas de moi

L I , V R E II. tj

lige , & il est peu probable qu'elle eût eu un heureux succès. Les choses étoient trop avancées pour qu'on voulût en avoir le dé-

menti , & plus ma réſiſtance eût été grande , plus de maniéré ou d'autre on ſe fût fait une loi de la furmonter.

Le fophiſme qui me perdit eſt celui de la plupart des hommes , qui ſe plaignent de manquer de force quand il eſt déjà trop tard pour en iſſir. La vertu ne nous coûte que par notre faute , & ſi nous voulions être toujours ſages , rarement aurions-nous beſoin d'être vertueux. Mais des penchans faciles à ſurmonter nous entraînent ſans réſiſtance : nous cédonſ i des tentations légères dont nous mépriſonſ le danger. Inſenſiblement nous tombonſ dans des ſituations périlleuſes dont nous v pouvionſ aſſez nous garantir , mais dont nous ne pouvonſ plus nous tirer ſans des efforts héroïques qui nous effrayent ,& nous tombonſ enfin dans l'abyme , en diſant tûDieu : pourquoi m'as-tu fait ſi foible ? Mais malgré nous il répond à nos confidences ; je t'ai fait trop foible pour fortir du gouffre , parce que je t'ai fait aſſez fort pour n'y paſ tomber.

Je ne priſ paſ précifément la réſolution de me faire catholique : mais voyant le terme encore éloigné , je priſ le temſ de m'approprier à cette idée , & en attendant je me figuroiſ quelque événement imprévu qui me tireroit d'embarras. Je réſolui pour gagner du temſ de faire la pluſ belle défenſe qu'il me ferait poſſible. Bientôt ma vanité me diſpenſa de ſonger à ma réſolution , & dès que je m'apperçuiſ que j'embarraiſſoiſ quelqueſoiſ ceux qui vouloient m'inſtruire, il ne m'en fallut paſ davantage pour chercher à leſ terraffer tout-à-fuit.

LES CONFESSIONS

Je miſ même à cette entrepriſe un zèle bien ridicule : car tandis qu'ilſ travailloient ſur moi je vouluſ travailler ſur eux. Je

croyois bonnement qu'il ne falloit que les convaincre , pour les engager à se faire protestans.

Ils ne trouvèrent donc pas en moi tout - à - fait autant de facilité qu'ils en attendoient , ni du côté des lumières ni du côté de la volonté. Les protestans sont généralement mieux instruits que les catholiques. Cela doit être : la doctrine des uns exige la discussion , celle des autres la foudroyante. Le catholique doit adopter la décision qu'on lui donne , le protestant doit apprendre à se décider. On favoit cela ; mais on n'attendoit ni de mon état ni de mon âge de grandes difficultés pour des gens exercés. D'ailleurs , je n'avois point fait encore ma première communion , ni reçu les instructions qui s'y rapportent : on le favoit encore ; mais on ne favoit pas qu'en revanche j'avois été bien instruit chez M. Lambrecier ; & que de plus , j'avois par devers moi un petit magasin fort incommode à ces Meilleurs dans l'histoire de l'Eglise & de l'Empire que j'avois apprise presque par cœur chez mon pere , & depuis à-peu-près oubliée , mais qui me revint , à mesure que la dispute s'échauffoit.

Un vieux prêtre , petit , mais allez vénérable , nous fit en commun la première conférence. Cette conférence étoit pour mes camarades un catéchisme plutôt qu'une controverse , & il avoit plus à faire à les instruire qu'à réfoudre leurs objections. Il n'en fut pas de même avec moi. Quand mon tour vint , je l'arrêtai sur tout , je ne lui fauvai pas une des difficultés que je pus lui faire. Cela rendit la conférence fort lon-

Die

gue & fort ennuyeuse pour les auditeurs. Mon vieux prêtre parloit beaucoup , s'échauffoit , battoit la campagne , & se tiroir d'af-

faire en difant qu'il n'entendoit pas bien le françois. Le lendemain de peur que mes indifferetes objections ne scandalifaffent mes camarades , on me mit à part dans une autre chambre avec un autre prêtre plus jeune , beau parleur , c'est-à-dire , fâifeur de longues phrafes & content de lui fi jamais docteur le fut. Je ne me laiffai pourtant pas trop fubjuguer à fa mine impofante, & fentant qu'après tout je faifois ma tâche, je me mis à lui répondre avec affez d'aliurance & à le bourrer par-ci par-là du mieux que je pus. Il croyoit m'affommer avec Saint Auguftin , Saint Grégoire & les autres Peres , & il trouvoit avec une furprifê incroyable que je maniois tous ces Pces-li prefque aufli légèrement que lui ; ce n'étoit pas que je les enfle jamais lus , ni lui peut-être ; mais j'en avois retenu beaucoup de paffages tirés de mon Le Sueur; & fi-tôt qu'il m'en citoit un , fans difputer fur la citation je lui ripoftois par un autre du même Pcre , & qui fouvent l'cmbarraffoit beaucoup. Il l'emportoit pourtant à la fin , par deux raifons. L'une qu'il étoit le plus fort , & que me fëntanc pour ainfi dire à fa merci , je jugeois très-bien quelque jeune que je fuffe , qu'il ne falloir pas le pouffer à bout ; car je voyois affez que le vieux petit prêtre n'avoit pris en amitié ni mon érudition ni moi. L'autre raifon étoit que le jeune avoir de l'étude & que je n'en avois point. Cela faifoit qu'il mettoit dans fa maniéré d'argumenter une méthode que je ne pouvois pas fuivre , & que , fi-tôt qu'il fe fentoit preffé d'une objection imprévue , il la remettoit au lendemain , difant que

LES CONFESSIONS

je forrois du fujet pcfenr. Il rejettoit même quelquefois joutes mes citations , foutenant qu'elles étoient faillies , & s'offrant à m'aller . chercher le livre , me défioit de les y trouver. Il fentoit

qu'il ne rifquoit pas grand'chofe , & qu'avec toute mon érudition d'emprunt , j'étois trop peu exercé à manier les livres , & trop peu latiniile pour trouver un pallage dans un gros volume , quand même je ferais affuré qu'il y cil. Je le fotipçonne même d'avoir ufé de l'infidélité dont il accufoit les Minières , & d'avoir fabriqué quelquefois des paflagcs pour fe tirer d'une objection qui l'in—commodoit.

Mais enlin le féjour de l'hofpice me devenant chaque jour plus défagréable , & n'appervant pour en forcir qu'une feule voie , je m'emprellai de la prendre autant que jufques-Ü je m'étois efforcé de l'éloigner.

Les deux Africains avoient été baptifés en grande cérémonie , habillés de blanc de la tête aux pieds pour repréfenter la candeur de leur ame régénérée. Mon tour vint un mois après ; car il fallut tout ce rems -là pour donner à mes dircéleurs l'honneur d'une converfion difficile , & l'on me fit palier en revue tous les dogmes pour triompher de ma nouvelle docilité.

Enfin, fuffiûmment inflruit & fuffifamment difpofé au gré de mes maîtres, je fus mené proceffionnellcment à l'églife métropolitaine de St. Jean pour y faire une abjuration folemnelle, & recevoir les accelloires du baptême, quoiqu'on ne me rebaptifât pas réellement : mais comme ce font i-peuprès les mêmes cérémonies , cela fert à perfuader au peuple

LIVRE IL

que les proteftans ne font pas chrétiens. J'étois revêcu d'une certaine robe grife, garnie de brandebourgs blancs & deftinée pour ces fortes d'occafions. Deux hommes portoient devant & derrière moi des baffins de cuivre fur lefquels ils frappaient avec une clef, & où chacun mettoic fon aumône au gré de fa dévotion ou de l'intérêt qu'il prenoie au nouveau converti. Enfin rien du farte catholique ne fut omis pour rendre la folemnité plus édifiante pour le public, & plus humiliante pour moi. Il n'y eut que l'habit blanc qui m'eût été fort utile , & qu'on ne me donna pas comme au Maure, ateendu que je n'avois pas l'honneur d'être Juif.

Ce ne fut pas tout. Il falluc enfuite aller à l'inquificion recevoir l'abfolution du crime d'hérélie & rentrer dans le fein de l'Eglife avec la- même cérémonie, à laquelle Henri IV fut fournis par fon Ambafladeur. L'air & les manières du très-révérend pereinquifiteur , n'étoient pas propres à dilliper la terreur fecrete qui m'avoit faifi en entrant dans cette maifon. Après plufieurs queftions fur ma foi , fur mon état , fur ma famille , il me demanda brufquement fi ma mere étoic damnée. L'effroi me fit réprimer le premier mouvement de mon indignation ; je me contentai de répondre que je voulais efpérer qu'elle ne l'étoic pas , ôc que Dieu avoir pu l'éclairer h fa derniere heure. Le moine fe tut, mais il fit une grimace qui ne me parut point du tout un ligne d'approbation.

Tout cela fait; au moment où je penfois être enfin placé félon mes efpérances, on me mit à la porte avec un peu plus de vingt francs en petite monnoie qu'avoit produit ma quête. On me recommanda de vivre en bon chrétien , d'être fidlle

LES CONFESSIONS

à la grâce ; on me fouhaita bonne fortune , on ferma fur moi la porte, & tout difparut.

Ainfi s'éclipferent en un infant toutes mes grandes efpérances , & il ne me relia de la démarche intérelTée que jevenois de faire, que le fouvenir d'avoir etc apoftat & dupe tout à la fois. Il eft aifé de juger quelle brufque révolution dut fe faire dans mes idées, lorfque de mes brillans projets de fortune , je me vis tomber dans la plus complété mifere, & qu'après avoir délibéré le matin fur le choix du palais que j'habiterois , je me vis le foir réduit à coucher dans la rue. On croira que je commençai par me livrer à un défef-poir d'autant plus cruel, que le regret de mes fautes devoir s'irriter en. me reprochant que tout mon malheur étoit mon ouvrage. Il en de tout cela. Je venois pour la première fois de ma vie d'être enrmmé pendant plus de deux mois. Le premier fentiment que je goûtai fut celui de la liberté que j'avois recouvrée. Après un long efclavage , redevenu maître de moi-même & de mes actions , je me voyois au milieu d'une grande ville abondante en reflources , pleine de gens de condition , dont mes talens & mon mérite ne pouvoient manquer de me faire accueillir fi-tôt que j'en ferais connu. Favois , de plus , tout le tems d'attendre , & vingt francs que j'avois dans ma poche , me fembloient un rréfor qui ne pouvoir s'épuifer. J'en pouvois difpofer à mon grc , fans rendre compte h perfonne. C'étoit la première fois que je m'étois vu fi riche. Loin de me livrer au découragement & aux larmes , je ne fis que changer d'efpérances ; & l'amour-propre n'y perdit rien. Jamais je ne me fentis tant de confiance & de fécurité : je croyois déjà ma

fortune

LIVRE IL

fortune faite , & je trouvois beau de n'en avoir l'obligation qu'à moi feul.

La première chofe que je fis , fut de facisfaire ma curiofité en parcourant toute la ville, quand ce n'eût cté que pour fiiirc un aète de ma liberté. J'allai voir monter la garde; les inftrumens militaires me plaifoient beaucoup. Je fuivis des proceffions ; j'ai-mois le faux-bourdon des prêtres. J'allai voir le palais du Roi : j'en approchois avec crainte; mais voyant d'autres gens entrer , je fis comme eux , on me laiffa faire. Peut-être dùs-je cette grâce au petit paquet que j'avois fous le bras. Quoi qu'il en foit, je conçus une grande opinion de moi-même en me trouvant dans ce palais : déjà je m'en regardois prefque comme un habitant. Enfin , à force d'aller & venir, je me laffai, j'avois faim , il fiufoit chaud; j'entrai chez une marchande de laitage : on me donna de la giuncà , du lait caillé, & avec deux griffes de cet excellent pain de Piémont que j'aime* plus qu'aucun autre , je fis pour mes cinq on lix fols un des bons dinés que j'aye faits de mes jours.

Il fallut chercher un gîte. Comme je favois déjà affez de piémontois pour me faire entendre , il ne me fut pas difficile à trouver, & j'eus la prudence de le choifir , plus félon ma bourfe que félon mon goût. On m'enfeigna dans la rue du Pô la femme d'un foldat , qui retirait à un fou par nuit des domefliques hors de fervice. Je trouvai chez elle un grabat vide & je m'y établis. Elle étoit jeune , & nouvellement mariée , quoiqu'elle eût déjà cinq ou fix enfans. Nous couchâmes tous dans la même chambre , la mère , les enfans , les hôtes , de Mémoires. M

cela dura de cette façon tant que je reliai chez elle. Au demeurant c'étoit une bonne femme, jurant comme un charretier, toujours débraillée & décoiffée, mais douce de cœur, oflicieule , qui me prit en amitié , & qui même me fut utile.

Je paffai plufieurs jours à me livrer uniquement au plaifir de l'indépendance & de la curiofité. J'allois errant dedans & dehors la ville , furetant , vifitant tout ce qui me paroiffoit curieux & nouveau, & tout l'étoit pour un. jeune homme fortant de fil niche , qui n'avoit jamais vu de capitale. J'étois fur - tout fort exact à faire ma cour & j'affliftois régulièrement tous les matins à la meffe du Jfoi. Je trouvois beau de me voir dans la même chapelle avec ce Prince & fa fuite : mais ma paffion pour la Mufique , qui commençoit à fe déclarer , avoir plus de part à mon afliduité que la pompe de la Cour qui bientôt vue & toujours la même ne frappe pas long-tems. Le roi de Sardaigne avoit alors la meilleure fymphonie de l'Europe. Somis, Desjardins , les Bezuzzi y brilloient alternativement. Il n'en falloit pas tant pour attirer un jeune homme que le jeu du moindre infiniment , pourvu qu'il fût julte , tranfportoit d'aife. Du relie , je n'avois pour la magnificence qui frappoit mes yeux qu'une admiration llupide & fans convoitife. La feule chofe qui m'intérefsât dans tout l'éclat de la cour , étoit de voir s'il n'y aurait point là quelque jeune princeffe qui méritât mon hommage , & avec laquelle je pulfe faire un roman.

Je faillis en commencer un dans un état moins brillant, mais où , fi je l'euffe mis à fin, j'aurais trouvé des plaifirs mille fois plus délicieux.

Quoique je vccuffe avec beaucoup d'économie, ma bourfe in-

-Bigitizedby-GoQ^jc

Tenfiblement s'cpuifoit. Cette économie au refle étoit moins l'effet de la prudence que d'une simplicité de goût que même f aujourd'hui l'ufage des grandes tables n'a point altéré. Je ne connoiflois pas , & je ne connois pas encore de meilleure chere que celle d'un repas indique. Avec du laitage , des œufs , des herbes , du fromage , du pain bis & du vin paffable , on eft toujours (Tir de me bien régaler ; mon bon appétit fera le relie quand un maitre-d'hôtel & des laquais autour de moi ne me raffaieront pas de leur importun afpeâ. Je faifois alors de beaucoup meilleurs repas avec fix ou fept fols de dépenfe que je ne les ai fait depuis à fix ou fept francs. J'étois donc fobre faute d'être tenté de ne pas l'être ; encore ai-je tort d'appeller tout cela fobriété ; car j'y mettois toute la fènfualité polfible. Mes poires , ma giuncà , mon fromage , mes griffes , & quelques verres d'un gros vin de Montferrat à couper par tranches, me rendoienr le plus heureux des gourmands. Mais encore avec tout cela pouvoit-on voir la fin de vingt livres. C'étoic ce que j'appercevois plus fenfiblement de jour en jour , & malgré l'étourderie de mon âge , mon inquiétude fur l'avenir alla bientôt jufqu'à l'effroi. De tous mes châteaux en Efpagne , il ne me relia que celui de chercher une occupation qui me fie vivre , encore n'étoir-il pas facile à réalifer. Je fongeai à mon ancien métier ; mais je ne le fâvois pas affez pour aller travailler chez un maître , & les maîtres même n'abondoient pas à Turin.

Je pris donc en attendant mieux le parti d'aller m'offrir de boutique en boutique pour graver un chiffre ou des armes (ùr de la vaiffelle , efpérant tenter les gens par le bon marché en me mettant à leur diferétion. Cet expédient ne fut pas fort

pi £ E S CONFESSIONS.

heureux. Je fus presque par-tout éconduit , & ce que je trouvois à faire étoit si peu de chose , qu'i peine y gagnai - je * quelques repas. Un jour cependant passant d'aïiez bon matin dans la contrée nova , je vis à travers les vitres d'un comptoir une jeune marchande de si bonne grâce & d'un air si attirant, que malgré ma timidité près des dames , je n'héfitai pas d'entrer & de lui offrir mon petit talent. Elle ne me rebuta point , n.e fit attention , conter ma petite histoire , me plaignit , me dit d'avoir bon courage , & que les bons chrétiens ne m'abandonneroient pas : puis , tandis qu'elle envoyoit chercher chez un orfèvre du voisinage les outils dont j'avois dit avoir besoin, elle monta dans sa cuisine & m'apporta elle-même à déjeuner. Ce début me parut de bon augure ; la fuite ne le démentit pas. Elle parut contente de mon petit travail ; encore plus de mon petit babil quand je me fis un peu rassuré : car elle étoit brillante & parée , & malgré son air gracieux , cet éclat m'en avoit imposé. Mais son accueil plein de bonté, son ton compatissant, ses manières douces & caressantes me mirent bientôt à mon aise. Je vis que je réussirois , & cela me fit réussir davantage. Mais quoiqu'Italienne & trop jolie pour n'être pas un peu coquette , elle étoit pourtant si modeste , & moi si timide qu'il y étoit difficile que cela vînt si-tôt à bien. On ne nous laissa pas le tems d'achever l'aventure. Je ne m'en rappelle qu'avec plus de charmes les courts momens que j'ai passés auprès d'elle ; & je puis dire y avoir goûté dans leurs prémices les plus doux ainsi que les plus purs plaisirs de l'amour.

C'étoit une brune extrêmement piquante , mais dont le bon naturel peint sur son joli vil âge reudoit la vivacité touchante.

Digitized-by Google

L I V R E I I. pj

Elle s'appelloic Madame Bafile. Son mari plus âgé qu'elle & paffablement jaloux la laifloir durant fes voyages fous la garde d'un commis trop mauLTade pour être féduifant , & qui ne laiffoit pas d'avoir des prétentions pour fon compte qu'il ne montrait gueres que par fa mauvaife humeur. Il en prit beaucoup contre moi , quoique j'aimaTe à l'entendre jouer de la Hôte , dont il jouoit allez bien. Ce nouvel Egide grognoit toujours quand il me voyoit entrer chez fa dame : il nie trairait avec un dédain qu'elle lui rendoit bien. Il fembloit même qu'elle fe plût pour le tourmenter à me carelfer en là prélence , ôc cette forte de vengeance, quoique fort de mon goût , l'eût été bien plus dans le tête-à-tête. Mais elle ne la poulfloit pas jufques-là ou du moins ce n'étoit pas de la même maniéré. Soit qu'elle me trouvât trop jeune, foit qu'elle ne fût point faire les avances, foit qu'elle voulût férieufement être fage , elle avoit alors une forte de réferve qui n'étoit pas repoulfante , mais qui m'intimidoit fans que je fuflé pourquoi. Quoique je ne me fentiffé pas pour elle ce refpecl auflî vrai que tendre que j'avois pour Madame de JVarens , je me fentois plus de crainte & bien moins de familiarité. J'ctoïis embarralfé, tremblant , je n'olbis la regarder , je n'ofois reffpirer auprès d'elle ; cependant je craignois plus que la mort de m'en éloigner. Je devo-rais d'un œil avide tout ce que je pouvois regarder fans être aperçu : les fleurs de fa robe, le bout de fon joli pied , l'intervalle d'un bras ferme & blanc qui paroillbit entre fon gant& fa manche , & . celui qui fe faifoit quelquefois entre fon tour de gorge & fon mouchoir. Chaque objet ajourait à l'impreflion des autres- A force de regarder ce que je pouvois

LES CONFESSIONS

voir & meme au-delà , mes yeux se troubloient , ma poitrine s'oppreffoit , ma respiration d'infanten infie me plus embarrassiée me donnoit beaucoup de peine à gouverner, & tout ce que je pouvois faire étoit de filer sans bruit des foupirs fort incommodes dans le silence où nous étions à fiez fouvent. Heureufement Madame Bafile occupée à fon ouvrage, ne s'en appercevoit pas à ce qu'il me fembloit. Cependant je voyois quelquefois par une forte de fympathie fon fichu se renfler afiez fréquemment. Ce dange-reux fpeclacle achevoit de me perdre , &c quand j'étois prêt à céder à mon tranfport, elle m'adreffoit quelque mot d'un ton tranquille qui me faisoit rentrer en moimême à l'infiant.

Je la vis plufieurs fois feule de cette manière , sans que jamais un mot , un geste , un regard même trop expreffif marquât entre nous la moindre intelligence. Cet état , très-tourmentant pour moi , faisoit cependant mes délices , & à peine dans la fimPLICITÉ de mon cœur pouvois-je imaginer pourquoi j'étois fi tourmenté. Il paroiffoit que ces petits tête-à-têtes ne lui déplaisoient pas non plus ; du moins elle en rendoit les occafions afiez frequentes ; foin bien gratuit afiurement de fa part pour l'ufage qu'elle en faisoit , & qu'elle m'en laiffbit faire.

Un jour qu'ennuyée des fots colloques du commis , elle avoit monté dans fa chambre , je me hâtai dans l'arriereboutique où j'étois d'achever ma petite tâche & je la fuivis. Sa chambre étoit entr'ouverte ; j'y entrai sans être apperçu. Elle brodoit près d'une fenêtre ayant en face le côté de la fhambre oppofé à la porte. Elle ne pouvoit me voir entrer ,

LIVRE II

nî m'entendre , à caufe du bruit que des chariots fâifoient dans la rue. Elle fe mettoit toujours bien : ce jour - là fa parure approchoit de la coquetterie. Son attitude étoit gracieufe , fa tête un peu baiiïce laiffoit voir la blancheur de fon cou , fes cheveux relevés avec élégance étoient ornés de Heurs. Il régnoit dans toute fa figure un charme que j'eus le rems de confidérer , & qui me mit hors de moi. Je me jetrai à genoux ■ à l'entrée de la chambre en tendant les bras vers elle d'un mouvement pallionné , bien fur qu'elle ne pouvoir m'entefdre , & ne penfant pas qu'elle pût me voir : mais il y avoir à la cheminée une glace qui me trahit. Je ne fais quel effet ce tranfport fit fur elle ; elle ne me regarda point , ne me parla point; mais tournant à demi la tête, d'un fi m pie mouvement de doigt elle me montra la natte à fes pieds. Tref-faillir , pouffer un cri , m'élancer à la place qu'elle m'avoit marquée ne lut pour moi qu'une même chofe : mais ce qu'on aurait peine à croire eft que dans cet état je n'ofai rien entreprendre au-delà , ni dire un feul mot , ni lever les yeux fur elle , ni la toucher même dans une attitude auffi contrainte , pour m'appuyer un infant fur fes genoux. J'étois muet , immobile ; mais non pas tranquille affurément : tout marquoir en moi l'agitation , la joie , la reconnoiffance , les ardens defirs incertains dans leur objet , <Sc contenus par la frayeur de déplaire fur laquelle mon jeune cœur ne pouvoir fe raffurer. •

Elle ne paroiffoit ni plus tranquille ni moins timide que moi. Troublée de me voir là , interdite de m'y avoir attiré , &. commençant à fentir toute la conféquence d'un ligne parti

fans doute avant la réflexion, elle ne m'accueilloit ni ne me repoullibit ; elle n'ôtoit p;js les yetix de deflus fon ouvrage ; elle tâchoit de faire comme fi elle ne m'eût pas vu à fes pieds , mais toute ma bétife ne m'empêchoit pas de juger qu'elle partageoit mon embarras , peut-être mes defirs , & qu'elle étoit retenue par une honte femblable à la mienne , fans que cela me donnât la force de la furmonter. Cinq ou fix ans qu'elle avoit de plus que moi , dévoient , félon moi , mettre de fon côté toute la hardielTe , & je me difois que puifqu'elle ne faifoit rien pour exciter la mienne elle ne vouloir pas que j'en eulTe. Même encore aujourd'hui je trouve que je penfois jurte, & furement elle avoit trop d'efprit pour ne pas voir qu'un novice tel que moi avoit befoin , non-feulement d'être encourage , mais d'être initruit.

Je ne fais comment eût fini cette feene vive & muette , ni combien de tems j'aurois demeuré immobile dans cet état ridicule & délicieux , fi nous n'euffions été interrompus. Au plus fort de mes agitations , j'entendis ouvrir la porte de la cuifine qui touchoit la chambre où nous étions , & Madame Baffie alarmée me dit vivement de la voix & du gefte ; levez-vous , voici Rofina. En me levant en hâte, je faifis une main qu'elle me tendoit , & j'y appliquai deux baifers brûlans , au fécond defquels je fentis cette charmante main fe preffer un peu contre mes levres. De mes jours je n'eus un fi doux moment : mais l'occafion que j'avois pendue ne revint plus , & nos jeunes amours en relièrent là.

C'elt peut-être pour cela même que l'image de cette aimable femme elt reliée empreinte au fond de mon cœur en traits

fi

LIVRE IL

fi charmans. Elle s'y eft même embellie à mefure que j'ai mieux connu le monde & les femmes. Pour peu qu'elle eût eu d'expérience , elle s'y fût prife autrement pour animer un petit garçon : mais fi fon cœur étoit foible il étoit honnête ; elle cédoit involontairement au penchant qui l'entraînoit , c'étoit félon route apparence (a première infidélité , & j'aurois peut-être eu plus à faire à vaincre fa honte , que la mienne. Sans en être venu-là j'ai goûté près d'elle des douceurs inexprimables. Rien de tout ce que m'a fait fentir la poffeffion des femmes ne vaut les deux minutes que j'ai paffées à fes pieds fans même ofer toucher à fa robe. Non , il n'y a point de jouiffances pareilles à celles que peut donner une honnête femme qu'on aime : tout eft faveur auprès d'elle. Un petit figne du doigt, une main légèrement preffée contre ma bouche font les feules faveurs que je reçus jamais de Madame Bafile , & le fouvenir de ces faveurs fi légères me tranfporte encore en y penfanr.

Les deux jours fuivans j'eus beau guetter un nouveau tête-à-tête; il me fut impoffible d'en trouver le moment , & je n'apperçus de fa part aucun foin pour le ménager. Elle eut même le maintien , non plus froid , mais plus retenu qu'à l'ordinaire , & je crois qu'elle évitoit mes regards de peur de ne pouvoir allez gouverner les fiens. Son maudit commis fut plus défolant que jamais. Il devint même railleur, goguenard; il me dit que je ferais mon chemin près des dames. Je tremblois d'avoir commis quelque indifération , & me regardant déjà comme d'intelligence avec elle , je voulus couvrir du myftere un goût qui jufqu'alors n'en avoir pas grand befoin. Cela me rendit Mémoires . N

LES CONFESSIONS

plus circonspéèl à faifir les occafions de le fatisfaire , & 5 force de les vouloir fores , je n'en trouvai plus du tout.

Voici encore une autre folie romanefque dont jamais je n'ai pu me guérir , & qui , jointe à ma timidité naturelle , a beaucoup démenti les prédirions du commis. J'aimois trop fincérement , trop parfaitement , j'ofe dire , pour pouvoir aifément être heureux. Jamais pallions ne furent en même tems plus vives & plus pures que les miennes ; jamais amour ne fut plus tendre , plus vrai , plus défintérdfé. J'aurois mille fois focrilié mon bonheur à celui de la perfonne que j'aimois ; fa réputation m'étoit plus chere que ma vie , & jamais pour tous les plaifirs de la j oui (Tu ne'e je n'aurois voulu compromettre un moment fon repos. Cela m'a fait apporter tant de foins, tant de fetret , tant de précaution dans mes entreprifes que jamais aucune n'a pu réuflir. Mon peu de fuccès près des femmes eft toujours venu de les trop aimer.

Four revenir au flûteur Egide , ce qu'il y avoir de fingulier étoit qu'en devenant plus infoportable , le traître fembloit devenir plus complaifant. Dès le premier jour que fa dame m'avoit pris en affection , elle avoit fongé à me rendre utile dans le magafin. Je favois paffablement l'arithmétique ; elle lui avoit propofé de m'apprendre à tenir les livres : mais mon bourru reçut très -mal la proportion , craignant peut-être d'être fopplanté. Ainfi tout mon travail , après mon burin , étoit de tranferire quelques comptes & mémoires , de mettre au net quelques livres & de traduire quelques lettres de commerce d'italien en français. Tout-d'un-coup mon homme s'avifa de revenir à la proportion faite de rejetée , de dit qu'il

LIVRE II

m'apprendroit les comptes à parties doubles , & qu'il voulo't me mettre en état d'offrir mes fen'iccs h M. Bafile , quand il {croit de fetour. Il y avoir dans fon ton, dans fon air, je ne fais quoi de faux , de malin , d'ironique qui ne me donnoit pas de la confiance. Madame Bafile , fans attendre ma réponfe , lui dit {tellement que je lui étois obligé de fes offres , qu'elle efpéroit que la fortune favoriseroit enfin mon mérite, & que ce ferait grand dommage qu'avec tantd'efprit je ne fuffe qu'un commis.

Elle m'avoit dit plufieurs fois qu'elle vouloit me faire faire une connoiffance qui pourrait rn'ctre utile. Elle penfoit affez fagement pour fentir qu'il 'étoit tems de me détacher d'elle. Nos muettes déclarations s'étoient faites le jeudi. Le dimanche elle donna un dîné où je me trouvai ; & où fe trouva auffi un Jacobin de bonne mine auquel elle me préfenta. Le moine me traita très-afféctueufement , me félicita fur ma converfion , & me dit plufieurs chofes fur mon hiftoire qui m'apprirent qu'elle la lui avoit détaillée : puis me donnant deux petits coups d'un revers de main fur la joue , il me dit d'être fage , d'avoir bon courage , & de l'aller voir , que nous cauferions plus à loifir enfemble. Je jugeai par les égards que tout le monde avoit pour lui que c'étoit un homme de confidération, & par le ton paternel qu'il prenoit avec Madame Bafile qu'il étoit fon confeffeur. Je me rappelle bien auffi que fit décente familiarité étoit mêlée de marques d'ellime &c même tfe refpcél pour fa pénitente qui me firent alors moins d'impreffion qu'elles ne m'en font aujourd'hui. Si j'avois eu plus d'intelligence , combien j'euffe été touché d'avoir pu ren-

LES CONFESSIONS

dre fenfible une jeune femme refpeélée par fon confefieurî La table ne fe trouva pas aflez grande pour le nombre que nous étions. Il en fallut une petite où j'eus l'agréable tête-à-tête de monfieur le commis. Je n'y perdis rien du côté des attentions & de la bonne chere ; il y eut bien des a (bettes envoyées à la petite table dont l'intention n'éroit furement pas pour lui. Tout alloit très-bien jufques-là ; les femmes étoient fart gaies , les hommes fort galons , Madame B a fila faifoit fes honneurs avec une grâce charmante. Au milieu du diné l'on entend arrêter une chaife à la porte , quelqu'un monte ; c'eft M. Bajîle. Je le vois comme s'il entroit actuellement , en habit d'écarlate à boutons d'or ; couleur que j'ai prifè en averfion depuis ce jour-là. M. Bafîle étoit un grand & bel homme » qui fe préfentoit très-bien. Il entre avec fracas , & de l'air de quelqu'un qui furprend fon monde , quoiqu'il n'y eût là que de fes amis. Sa femme lui faute au cou , lui prend les mains , lui fait mille careffes qu'il reçoit fans les lui rendre. Il lalue la compagnie, on lui donne un couvert, il mange. A peine avoit-on commencé de parler de fon voyage , que jettant les yeux fur la petite table , il demande d'un ton févere ce que c'elt que ce petit garçon qu'il apperçoit là. Madame Bafîle le lui dit tout naïvement. Il demande fi je loge dans la maifon? On lui dit que non. Pourquoi non ? reprend-il grolïièrement: puifqu'il s'y tient le jour , il peut bien y relia la nuit. Le moine prit la parole , & après un éloge grave & vrai de Madame Bafîle , il fit le mien en peu de mots ; ajoutant que loin de blâmer la pieufe charité de fa femme , il devoir s'emprdfèr d'y prendre part ; puifque rien n'y palfoit les bornes de la

LIVRE IL

ior

difcrétion. Le mari répliqua d'un ton d'humeur dont il cachoit la moitié , contenu par la préférence du moine , mais qui fuffit pour me faire fentir qu'il avoit des inftru étions fur mon compte , & que le commis m'avoit fervi de fa façon.

A peine étoit-on hors de table , que celui-ci dépêche par fon bourgeois , vint en triomphe me fignifier de fa part de fortir à l'inftant de chez lui & de n'y remettre les pieds de ma vie. Il aflai-fonna fa commiffion de tout ce qui pouvoir la rendre infultante & cruelle. Je partis fans rien dire , mais le cœur navré , moins de quitter cette aimable femme , que de la laiiier en proie à la brutalité de fon mari. Il avoit raifon , fans doute , de ne vouloir pas qu'elle fût infidelle ; mais quoique fage & bien née , elle étoit italienne , c'elt-â-dire , fenfible & vindicative , & il avoit tort , ce me femble , de prendre avec elle les moyens les plus propres à s'attirer le malheur qu'il craignoit.

Tel fut le fuccès de ma première aventure. Je voulus eflayer de repall'er deux ou trois fois dans la rue , pour revoir au moins celle que mon cœur regrettoit fans ceffe : mais au lieu d'elle je ne vis que fon mari & le vigilant commis , qui m'ayant apperçu , me fit avec l'aune de la boutique un gcrte plus expreflif qu'attirant. Me voyant fi bien guette , je perdis courage & n'y pu (lai plus. Je voulus aller voir au moins le patron quelle m'avoit ménagé. Malheureusement je ne favois pas fon nom. Je rôdai plufieurs fois inutilement autour du couvenc pour tâcher de le rencônrrer. Enfin d'autres événemens m'ôterent les charmans fouvenirs de Ma-

dame Eijtle , & dans peu je l'publiai fi bien qu'aufli fimple &c
auffi novice qu'au-

paravant , je ne refiai pas même affriandé de jolies femmes;

Cependant fes libéralités avoient un peu remonté mon petit équipage ; tivs-modellement toutefois , & a%rec la précaution d'une femme prudente , qui regardoit plus à la propreté qu'à la parure , & qui vouloir m'empêcher de fouffrir , & non pas me faire briller. Mon habit que j'avois apporté de Geneve ctoic bon & portable encore ; elle y ajouta feulement un chapeau & quelque linge. Je n'avois point de manchettes ; elle ne voulut point m'en' donner , quoique j'en euffe bonne envie. Elle fe contenta de me mettre en état de me tenir propre , & c'cfl: un foin qu'il ne fallut pas me recommander , tant que je parus devant elle.

Peu de jours apres ma cataflrophe , mon hôtelle qui , comme j'ai dit , m'avoit pris en amitié , me dit qu'elle m'avoit peut-être trouvé une place , & qu'une dame de condition voulait me voir. A ce mot , je me crus tout de bon dans les hautes aventures , car j'en revenois toujours là. Celle-ci ne fe trouva pas aulii brillante que je me l'étois figurée. Je fus chez cette dame avec le domeffique qui lui avoir parlé de moi. Elle m'interrogea , m'examina ; je ne lui déplus pas ; & tout de fuite j'entrai à fon fervice , non pas tout-à-fait en qualité de favori , mais en qualité de laquais. Je fus vêtu de la couleur de fes gens : la feule diminution fut qu'ils portoient l'éguillette , &c qu'on ne me la donna pas : comme il n'y avoit point de galons à fa livrée , cela faifoit à-peu-près un habit bourgeois. Voilà le terme inattendu auquel aboutirent enfin toutes mes grandes efpérances.

Madame la Comteffe de Vercdlis , chez qui j'entrai , étoit

LIVRE II

ioj

Veuve & fans enfans , fon mari étoit piémontois ; pour elle , je l'ai toujours crue favoyarde, ne pouvant imaginer qu'une piémontoife parlât fi bien françois & eût un accent fi pur. Elle étoit entre deux âges » d'une figure fort noble , d'un efprit orné , aimant la littérature françoife , & s'y connoiffant. Elle écrivoit beaucoup , & toujours en françois. Ses lettres avoient le tour & prefque la grâce de celles de Madame de Sc vigne ; on auroit pu s'y tromper à quelques - unes. Mon principal emploi , & qui ne me deplaifoit pas , étoit de les écrire fous fa dictée ; un cancer au fein , qui la faifoit beaucoup fôuffrir , ne lui permettant plus d'écrire elle-mème.

Madame de Vercellis avoit , non-feulement beaucoup d'efprit , mais une ame élevée & forte. J'ai fuivi fa derniere maladie , je l'ai vue fôuffrir & mourir fans jamais marquer un infiant de fbibleffe , fans faire le moindre effort pour fe contraindre , fans fortir de fon rôle de femme , & fans fe douter qu'il y eût à cela de la philofophie , mot qui n'étoit pas encore à la mode , & qu'elle ne connoiffoit meme pas dans le feus qu'il porte aujourd'hui. Cette force de caractère alloit quelquefois jufqu'à la féchereffe. Elle m'a toujours paru auffi peu fenfible pour autrui que pour el^mème, & quand elle faifoit du bien aux malheureux , c'étoit pour faire ce qui étoit bien en foi , plutôt que par une véritable commifération. J'ai un peu éprouvé de cette infenfibiliré pendant les trois mois que j'ai paffés auprès d'elle. Il étoit naturel qu'elle prît en affection un jeune homme de quelque efpérance qu'elle avoit inccf-

fair.ment fous les yeux , & qu'elle fongeât , fe fentant mourir , qu'après elle il auroit befoin de fecours & d'ap-

LES CONFESSIONS

pui : cependant, foit qu'elle ne me jugeât pas digne d'une attention particulière , foit que les gens qui l'obfédioient ne lui aient permis de fonger qu'à eux , elle ne fit rien pour moi.

Je me rappelle pourtant fort bien qu'elle avoit marqué quelque curiofité de me connoître. Elle m'interrogeoit quelquefois; elle étoit bien aife que je lui montralfe les lettres que j'écrivois à Madame de IV arens , que je lui rendifie compte de mes fentimens. Mais elle ne s'y prenoit affluément pas bien pour les connoître en ne me montrant jamais les liens. Mon cœur aimoit à s'épancher pourvu qu'il fentît que c'étoit dans un autre. Des interrogations lèches & froides , fans aucun ligne d'approbation ni de blâme fur mes réponfes , ne me donnoient aucune confiance. Quand rien ne m'apprenoit li mon babil plaifoit ou déplaisoit j'étois toujours en crainte, & je cherchois moins à montrer ce que je penfois qu'à ne rien dire qui pût me nuire. J'ai remarqué depuis que cette maniéré fche d'interroger les gens pour les connoître , cft un tic affez commun chez les femmes qui fe piquent d'efprit. Elles s'imaginent qu'en ne laiffant point paraître leur fentiment , elles parviendront à mieux pénétrer le vôtre ; mais elles ne voyent pas qu'elles ôtent par-là le courage de le montrer. Un homme qu'on interroge commence par cela feul à fe mettre en garde , & s'il croit que , fans prendre à lui un véritable intérêt , on ne veut que le faire jafer , il ment , ou fe tait , ou re-

double d'attention fur lui-même , & aime encore mieux palTer pour un fot que d'erre dupe de votre curiofité. Enfin c'etl toujours un mauvais moyen de lire dans le cœur des autres que d'afFeéler de cacher le fien.

Madame

LIVRE II

ios

Madame de Vercellis ne m'a jamais dit un mot qui fende l'affection , la pitié , la bienveillance. Elle m'interrogeoit froidement , je répondois avec réfeive. Mes réponfes étoient fi timides qu'elle dût les trouver baffes & s'en ennuya. Sur la fin elle ne me queftionnoit plus , ne me parloit plus que pour fon fervice. Elle me jugea moins fur ce que j'crois , que fur ce qu'elle m'avoit fait , & à force de ne voir en moi qu'un laquais , elle m'empêcha de lui paraître autre chofe.

Je crois que j'éprouvai dès-lors ce jeu malin des intérêts cachés qui m'a traversé toute ma vie , & qui m'a donné une averfion bien naturelle pour l'ordre apparent qui les produit. Madame de Vercellis n'ayant point d'enfans, avoit pour héritier fon neveu le comte de la Roque qui lui faifoit affiduement fa cour. Outre cela fes principaux domeftiques qui la voyoient tirer à fa fin ne s'oublioient pas , & il y avoit tant d'empreffés autour d'elle , qu'il étoit difficile qu'elle eût du tems pour penfer à moi. A la tête de fa maifon croit un nommé M. Loren\y , homme adroit , dont la femme encore plus adroite , s'étoit tellement infinuée dans les bonnes

grâces de fa maîrresse , qu'elle étoit plutôt chez elle fur le pied d'une amie que d'une femme à fes gages. Elle lui avoit donné pour femme de chambre une nieceàelle, appelléc Mlle. Pontal, fine mouche, qui fe donnoit des airs de demoifelle fuivante 6c ai-
doit fa tante à obféder fi bien leur maîtresse qu'elle ne voyoit que par leurs yeux 6c n'agiffoit que par leurs mains. Je n'eus pas le bonheur d'agrée à ces trois perfonnes: je leur oteiffois, mais je ne les ferois pas ; je n'imaginóis pas qu'outre le fervice de notre commune maîtresse je duffe être encore le valet de fes valets.

Mémoires. O

Io 6 LES CONFESSIONS

J'étois d'ailleurs une efpece de perfonnage inquietant pour eux. Ils voyoient bien que je n'érois pas à ma place ; ils craignoient que Madame ne le vît auffi , & que ce qu'elle feroit pour m'y mettre ne diminuât leurs portions ; car ces fortes de gens , trop avides pour être jufles , regardent tous les legs qui font pour d'autres comme pris fur leur propre bien. Ils fe réunirent donc pour m'écarter de fes yeux. Elle aimoit à écrire des lettres; c'étoit un amufement pour elle dans fon état; ils l'en dégoûtèrent & l'en firent détourner par le médecin en la perfuadant que cela la fatiguoit. Sous prétexte que je n'entendois pas le fervice, on employoit au lieu de moi deux gros manans de porteurs de chaifes autour d'elle : enfin l'on fit fi bien que quand elle fit fon teflament , il y avoit huit jours que je n'étois entré dans fa chambre. Il efl vrai qu'après cela j'y entrai comme auparavant , & j'y fus même plus affidu que perfonne : car les douleurs de cette pauvre femme me déchiraient, la confiance avec laquelle elle les fouffroit me la rendoit extrêmement refpectable & chere , & j'ai bien verfé dans

fa chambre des larmes finccres , fans qu'elle ni perfonne s'en apperçût.

Nous la perdîmes enfin. Je la vis expirer. Sa vie avoit été celle d'une femme d'efprit & de fens ; fa mort fut celle d'un fage. Je puis dire qu'elle me rendit la religion catholique aimable par la féréntité d'ame avec laquelle elle en remplit les devoirs , fans négligence & fans affeéhition. Elle étoit naturellement férieufe. Sur la fin de fa maladie elle prit une. forte de gaîté trop égale pour être jouée, & qui'n'é-oit qu'un contrepoids donné par la raifon même , contre la trifteffe de fon état.

i ! Qpi 1

LIVRE II

Elle ne garda le lit que les deux derniers jours, & ne ceffà de s'entretenir paifiblement avec tout le monde. Enfin ne parlant plus , & déjà dans les combats de l'agonie , elle fit un gros pet. Bon dit-elle en fe retournant , femme qui perte n'est pas morte. Ce furent les derniers mots qu'elle prononça.

Elle avoir légué un an de leurs gages à fes bas domeftiques ; mais n'étant point couché fur l'état de fa maifon je n'eus rien. Cependant le comte de la Roque me fit donner trente livres & me laiffa l'habit neuf que j'avois fur le corps , & que M. Loren\y vouloir m'ôter. Il promit même de chercher à me placer & me permit de l'aller voir. Vy fus deux ou trois fois fans pouvoir lui parler. J'étois facile à rebuter , je n'y retournai plus. On verra bientôt que j'eus tort.

Que n'ai-je achevé tout ce que j'avois à dire de mon séjour chez Madame de Vercellis ! Mais , bien que mon apparente situation demeurât la même , je ne fortis pas de ma maison comme j'y étois entré. J'en emportai les longs souvenirs du crime & l'insupportable poids des remords dont au bout de quarante ans ma conscience est encore chargée , & dont l'amer sentiment , loin de s'affaiblir , s'irrite à mesure que je vieillis. Qui croiroit que la faute d'un enfant pût avoir des suites aussi cruelles ? C'est de ces suites plus que probables que mon cœur ne sauroit se consoler. J'ai peut-être fait périr dans l'opprobre & dans la misère une fille aimable , honnête , estimable , & qui furement valoit beaucoup mieux que moi.

Il est bien difficile que la dissolution d'un ménage n'entraîne un peu de confusion dans la maison , & qu'il ne s'égare bien des choses. Cependant, telle étoit la fidélité des domestiques,

108 LES CONFESIONS

& la vigilance de M. & Madame Lorenzy, que rien ne leur trouva de manque pour l'inventaire. La seule Mlle. Pontal perdit un petit ruban couleur de rose & argent déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choses étoient hors de sa portée ; ce ruban seul me tenta , je le volai , & comme je ne le cachais guères on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avois pris. Je me trouble , je balbutie , & enfin je dis en rougissant , que c'est Marion qui me l'a donné. Marion étoit une jeune mauriennoise , dont Madame de Vercellis avoit fait sa cuisinière , quand , cedant de donner à manger , elle avoit renvoyé la fiemme , ayant plus besoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Non-seulement Marion étoit jolie , mais elle avoit une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes , & surtout un air de modestie & de douceur qui faisoit qu'on ne

pouvoit la voir fans l'aimer. D'ailleurs bonne fille , fage , & d'une fidélité à toute épreuve.. C'est ce qui furprit quand je la nommai. L'on n'avoit gueres moins de confiance en moi qu'en elle , & l'on jugea qu'il importoit de vérifier lequel étoit le fripon des deux. On la fit venir; l'ademblée étoit nombreufe, le comte de la Roque y étoit. Elle arrive , on lui montre le ruban , je la charge effrontément ; elle refte interdite , fe tait , me jette un regard qui aurait défarmé les démons & auquel mon barbare cœur réfifte. Elle nie enfin avec adurance , mais fans emportement , m'apoltrophe , m'exhorte à rentrer en moimême , à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal ; & moi avec une impudence infernale je confirme ma déclaration & lui foutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille fe mit à pleurer , & ne me dit

IO

que ces mots. Ah Roujfeau ! je vous croyois un bon cara&ere. Vous me rendez bien malheureufe , mais je ne voudrois pas être à votre place. Voilà tout. Elle continua de fe défendre avec autant de fimplicité que de fermeté , mais fans fe permettre jamais contre moi la moindre inveâive. Cette modération comparée à mon ton décidé lui fit tort. Il ne fembloit pas naturel de fuppofer d'un côté une audace auffi diabolique , & de l'autre une auffi angélique douceur. On ne parut pas fe décider abfolument , mais les préjugés étoient pour moi. Dans le tracas où l'on étoit on ne fe donna pas le tems d'approfondir la chofe , & le comte de la Roque en nous renvoyant tous deux fe contenta de dire que la conf-

science du coupable vengeroit a fiez l'innocent. Sa prédiélion n'a pas été vaine ; elle ne cefie pas un feul jour de s'accomplir.

Tignore ce que devint cette viâime de ma calomnie ; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à fe bien placer. Elle emportoit une imputation cruelle à fon honneur de toutes manières. Le vol n'étoit qu'une bagatelle , mais enfin c'étoit un vol, & qui pis eft, employé à réduire un jeune garçon ; enfin le menfonge & l'obftination ne laifioienc rien à efpérer de celle en qui tant de vices étoient réunis. Je ne regarde pas même la mifere & l'abandon comme le plus grand danger auquel je l'aye expofée. Qui fait, à fon âge, où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter. Eh ! fi le remords d'avoir pu la rendre malheureufe eft infupportable , qu'on juge de celui d'avoir pu la rendre pire que moi.

Ce fouvenir cruel me trouble quelquefois & me bouleverfe au point de voir dans mes infomnies cettc pauvre fille venir me

IIO

reprocher mon crime , comme s'il n'étoic commis que d'hier. Tant que j'ai vécu tranquille il m'a moins tourmenté , mais au milieu d'une vie orageufe il m'ôte la plus douce confolation des innocens perfécutés ; il me fait bien fentir ce que je crois avoir dit dans quelque ouvrage , que le remords s'endort durant un deftin profpere & s'aigrit dans l'adverfité. Cependant je n'ai jamais pu prendre fur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le fein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à perfonne , pas même à Madame de Jf^arens. Tout ce que j'ai pu faire a été d'avouer que j'avois à me reprocher une aâion atroce , mais jamais je n'ai dit en quoi elle confiftoit. Ce poids eft donc

refté jufqu'à ce jour fans allégement fur ma confcience , & je puis dire que le défi r de m'en délivrer en quelque forte a beaucoup contribué à la réfolution que j'ai prife d'écrire mes confeffions.

J'ai procédé rondement dans celle que je viens de faire, & l'on ne trouvera furement pas que j'aye ici pallié la noirceur de mon forfait. Mais je ne remplirais pas le but de ce livre fi je n'expofois en même tems mes difpofitions intérieures , & que je craigniffe de m'exeufer en ce qui eft conforme à la vérité. Jamais la méchanceté ne fut plus loin de moi que dans ce cruel moment , & lorfque je chargeai cette malheureufe fille , il eft bizarre mais il eft vrai que mon amitié pour elle en fut La caufe. Elle étoit préfente à ma penfée ; je m'exeu fai fur le premier objet qui s'offrit. Je l'accufai d'avoir fait ce que je voulois faire & de m'avoir donné le ruban parce que mon intention étoit de le lui donner. Quand je la vis paroître enfuite mon cœur fut déchiré , mais la préférence de tant

Bigtfeed -byXloogle

L I V R E I I. in

de monde fut plus forte que mon repentir. Je craignois peu la -- punition , je ne craignois que la honte ; mais je la craignois plus que la mort , plus que le crime , plus que tout au monde.

J'aurois voulu m'enfoncer , m'étouffer dans le centre de la terre: l'invincible honte l'emporta fur tout , la honte feule fit mon impudence, & plus je devenois criminel, plus l'effroi d'en convenir me rendoit intrépide. Je ne voyois que l'horreur d'être reconnu , déclaré publiquement , moi préfent , voleur , menteur, calomniateur. Un trouble univerfel m'ôtoit tout autre fentiment. Si l'on m'eût laiffé revenir à moi-même , j'aurois infailliblement

tout déclaré. Si M. de la Roque m'eût pris à part , qu'il m'eût dit ; ne perdez pas cette pauvre fille. Si vous êtes coupable avouez-le moi ; je me ferais jetté à ses pieds dans l'instant; j'en fuis. parfaitement fur. Mais on ne fit que m'intimider quand il falloir me donner du courage. L'âge est encore une attention qu'il est juste de faire. A peine étois-je forti de l'enfance , ou plutôt j'y étois encore. Dans la jeunesse les véritables noirceurs font plus criminelles encore que dans l'âge mûr ; mais ce qui n'est que foiblesse l'est beaucoup moins , & ma faute au fond n'étoit gueres autre chose. Audi son fouvenir m'afflige-t-il moins à cause du mal en lui-même, qu'à cause de celui qu'il a dû causer. Il m'a même fait ce bien de me garantir pour le reste de ma vie de tout acte tendant au crime par l'impression terrible qui m'est reliée du seul que j'aie jamais commis; & je crois sentir que mon averfion pour le mensonge me vient en grande partie du regret d'en avoir pu faire un aussi noir. Si c'est un crime qui puisse être expié , comme j'ose le croire , il doit l'être par tant de malheurs dont

LES CONFESSIONS

la fin de ma vie est accablée , par quarante ans de droiture & d'honneur dans des occasions difficiles , & la pauvre Marion trouve tant de vengeurs en ce monde , que quelque grande qu'ait été mon offense envers elle , je crains peu d'en emporter la culpabilité avec moi. Voilà ce que j'avois à dire sur cet article. Qu'il me soit permis de n'en reparler jamais.

Fin du fécond Livre .

LES

Digütkpd by Coo

LES
CONFESSIONS

Ja y,, ROUSSEAU.

LIVRE TROISIEME, gfr ~ = ^i

Sûrti de chez Madame de Vercdlis à-peu-près comme j'y étois entré , je retournai chez mon ancienne hôteTe , & j'y reliai cinq ou fix femaincs , durant lefquelles la fanté , la jeunelle & l'oifiveté me rendirent fouvent mon tempérament importun. J'étois inquiet, diilrait, réveuis je plcurois , je foupierois , je defirois un bonheur dont je n'avois pas d'idée , & dont je fentois pourtant la privation. Cet état ne peut fe décrire & peu d'hommes même le peuvent imaginer ; parce que la plupart ont prévenu cette plénitude de vie , à la fois tourmentante & délicateufe qui dans l'ivrefle du defir donne un avant-goût de la jouiffance. Mon fang allumé rempliffoit inceffamment mon cerveau de filles '& de femmes, mais n'en Tentant pas le véritable ufage, je les occupois bizarrement en idée à mes fantaifies fans en favoir rien faire de plus ; & ces idées tenoient mes fens dans une aélivité très-incommode , dont par bonheur elles ne m'apprenoient point à me délivrer. J'aurois Mémoires. P

ti4

donné nia vie pour retrouver un quart-d'heure une demoifelle Gù'on. Mais ce n'étoit plus le tems où les jeux de l'enfance alloient-lè comme d'eux - mêmes. La honte , compagne de la conficence du mal , étoit venue avec les années ; elle avoit accru ma ti-

midité naturelle au point de la rendre invincible , & jamais ni dans ce tems-là ni depuis , je n'ai pu parvenir à faire une propofition lafcive , que celle à qui je la faisois ne m'y ait en quelque forte contraint par fes avances , quoique fachant qu'elle n'étoit pas fcrupuleufe , & prefque aïïuré d'être pris au mot.

Mon féjour chez Madame de Vercellis , m'avoit procuré quelques connoiffances que j'entretenois dans l'efpoir qu'elles pourraient m'être utiles. J'allois voir quelquefois entr'autres un abbé favoyard appelé M. Gaime , précepteur des enfans du comte de Mellaredé. Il étoit jeune encore, & peu répandu , mais plein de bon fens, de probité, de lumières & l'un des plus honnêtes homme* que j'aye connus. Il ne me fut d'aucune relfource pour l'objet qui m'attirait chez lui ; il n'avoit pas aflez de crédit pour me placer ; mais je trouvai près de lui des avantages plus précieux qui m'ont profité toute ma vie ; les leçons de la faine morale , & les maximes de la droite raifort. Dans l'ordre fucccflif de mes goûts & de mes idées, j'avois toujours été trop haut ou trop bas; Achille ou Therfite , tantôt héros & tantôt vaurien. M. Gaime prit le foin de me mettre à ma place & de me montrer à moi-même fans m'épargner ni me décourager. Il me parla très-honorablement de mon naturel & de mes talens ; mais il ajouta qu'il en voyoit naître les obftades qui m'empêcheraient d'en tirer parti , de forte qu'ils

LIVRE III

dévoient , félon lui , bien moins me fervir de degrés pour monter à la fortune que de reffources pour m'en palier. Il me fit un tableau vrai de la vie humaine dont je n'avois que de faufes idées ; il me montra comment dans un deftin contraire l'homme fage peut toujours tendre au bonheur & courir au plus près du vent pour y parvenir , comment il n'y a point de vrai bonheur fans fageffe , & comment la fageffe ell de tous les états. Il amortit beaucoup mon admiration pour la grandeur, en me prouvant que ceux qui dominoient les autres , n'étoient ni plus fages ni plus heureux qu'eux. Il me dit une chofe qui m'eût fouvent revenue à la mémoire , c'eft que fi chaque homme pouvoir lire dans les cœurs de tous les autres, il y aurait plus de gens qui voudraient defeendre que de ceux qui voudraient monter. Cette réflexion dont la vérité frappe, & qui n'a rien d'outré m'a été d'un grand ufage dans le cours de ma vie pour me faire tenir à ma place paifiblement. Il me donna les premières vraies idées de l'honnête , que mon génie ampoulé n'avoir faifi que dans fes excès. Il me fit fentir que l'enthoufiafme des vertus fublimes étoit peu d'ufage dans la fociété ; qu'en s'élançant trop haut , on étoit fujet aux chûtes , que la continuité des petits devoirs toujours bien remplis ne demandoit pas moins de force que les aéfions héroïques , qu'on en tirait meilleur parti pour l'honneur & pour le bonheur , & qu'il valoit infiniment mieux avoir toujours l'eftime des hommes , que quelquefois leur admiration.

Pour établir les devoirs de l'homme il falloit bien remonter à leurs principes. D'ailleurs le pas que je venois de faire , & dont mon état prêtent étoit la fuite, nous conduifoit à parler

LES CONFESSIONS

de religion. L'on conçoit déjà que l'honncte M. Gaime est, du moins en grande partie l'original du Vicaire Savoyard. Seulement la prudence l'obligeant à parler avec plus de réserve , il s'expliqua moins ouvertement tir certains points ; mais au relie fes maximes , fes fentimens , fes avis furent les mêmes; & jufqu'au confeil de retourner dans ma patrie , tout fut comme je l'ai rendu depuis au public. Ainfi fans m'étendre fur des entretiens dont chacun peut voir la fubilance , je dirai que fes leçons , fages , mais d'abord fans effet , furent dans mon coeur un germe de vertu & de religion qui ne s'y étouffa jamais , & qui n'attendoit pour fructifier que les foins d'une main plus chérie.

Quoiqu'alors ma converfion fut peu folide , je ne laiffois pas d'être ému. Loin de m'ennuyer de fes entretiens, j'y pris goût à caufe de leur clarté , de leur fimplité , & furtout d'un certain intérêt de cœur dont je fentois qu'ils étoient pleins. J'ai l'ame aimante, & je me fuis toujours attaché aux gens, moins à proportion du bien qu'ils m'ont fait que de celui qu'ils m'ont voulu, & c'est fur quoi mon tact ne me trompe gueres. Audi je m'affectionnois véritablement à M. Gaime , j'étois pour ainfi dire fon fécond difciple , & cela me fit pour le moment même l'ineftimable bien de me détourner de la pente au vice, où m'entraînoit mon oifiveté.

Un jour que je ne penfois à rien moins, on vint me chercher de la part du comte de la Roque. A force d'y aller & de ne pouvoir lui parler, je m'étois ennuyé , je n'y allois plus : je crus qu'il m'avoit oublié , ou qu'il lui étoit relié de mauvaifes impreffions de moi. Je me trompois. Il avoir été témoin plus

LIVRE III

d'une fois du plaîfir avec lequel je rempliffois mon devoir "auprès de fa tante; il le lui avoir même dit , & il m'en reparla quand moi-même je n'y fongeois plus. Il me reçut bien , me dit que fans m'amufer de promeffes vagues il avoir cherché à me placer , qu'il avoir réuflî , qu'il me mettoit en chemin de devenir quelque chofe , que c'étoit à moi de faire le relie ; que la maifon où il me faifoit entrer étoic pu i (Tante & confidérée, que je n'avois pas befoin d'autres protecteurs pour m'avancer , & que ^quoique traite d'abord en fimple domeftique , comme je venois de l'être , je pouvois être a (Turc que fi l'on me jugeoit par mes fentimens Ôc par ma conduite au-delTus de cet état, on étoit difpofc à ne m'y pas biffer. La fin de ce difcours démentit cruellement les brillantes 'efprances que le commencement m'avoit données. Quoi ! toujours laquais ? me dis-je en moi-même avec un dépit amer que la confiance effaçà bientôt. Je me fentois trop peu fait pour cette place pour craindre qu'on m'y laiffât.

Il me mena chez le Comte de Gouvon premier écuyer de La reine , & chef de l'illultre maifon de Solar. L'air de dignité de ce respectable vieillard me rendit plus touchante l'affabilité de fon accueil. Il m'interrogea avec intérêt & je lui répondis avec lincérité. Il dit au Comte de la Roque que j'avois une phyfionomie agréable & qui promettoit de l'efprit , qu'il lui paroiffoit qu'en effet je n'en manquois pas , mais que ce n'étoit pas là tout, & qu'il falloît voir le refte. Puis fe tournant vers moi ; mon enfant , me dit-il , prefqu'en toutes chofes les commencemens font rudes ; les vôtres ne le feront pourtant pas beaucoup. Soyez fage & cherchez à plaîre ici à tout le monde ;

LES CONFESSIONS

ii*

voilà quant à présent votre unique emploi. Du relie , ayez bon courage ; on veut prendre foin de vous. Tout de fuite if paffa chez la Marquife de Breil fa belle-fille , & me préfenta à elle , puis à l'abbé de Gouvon fon fils. Ce début me parut de bon augure. J'en favois altez déjà pour juger qu'on ne fait pas tant de façon à la réception d'un- laquais. En effet on ne me traita pas comme tel. Feus la table de l'Office ; on ne me donna point o'habit de livrée , • & le Comte de Favria , jeune étourdi , m'ayant voulu faire monter dcïTitre fon carroffe , fon grand-pere défendit que je montaffe derrière aucun carroffe & que je fuiviffe perfonnt hors de la maison. Cependant je fcrvois à table , & je faifois à-peu-pris au dedans le fervice d'un laquais ; mais je le faifois en quelque façon librement , fans être attaché nommément à perfonne. Hors quelques lettres qu'on me di&oit , & des images que le Comte de Favria me faifoi: découper , j'étois prefque le maître de tout mon tems dans la journée. Cette épreuve dont je ne m'appercevois pas é oit affurément très-dangereufe ; elle n'étoit pas même fort humaine; car cette grande oïfiveté pouvoir me faire cont racler des vices que je n'aurois pas eus fans cela.

Mais c'cfl ce qui très-heureufement n'arriva point. Les leçons de M. Gaime avoient fait impreffion fur mon cœur , & j'y pris tant de goût que je m'échappois quelquefois pour aller 1 s entendre encore. Je crois que ceux qui me voyoient fortir ainfi furtivement ne devinoient gueres où j'allois. Il ne te peut rien de plus fenfé que les avis qu'il me donna fur ma conduite. Mes commencemens furent admirables; j'étois d'une affiduité , d'une attention , d'un zcle qui tharmoicnc tout le

LIVRE I r L

iiij»

monde. L'abbé Gaime m'avoir fagement averti de modérer certe première ferveur , de peur qu'elle ne vînt à fe relâcher & qu'on n'y prit garde. Votre début, me dit-il , eft la réglé de ce qu'on exigera de vous : tâchez de vous ménager de quoi faire plus dans la fuite , mais gardez-vous de faire jamais moins.

Comme on ne m'avoit gueres examiné fur mes petits talens & qu'on ne me fuppofoit que ceux que m'avoit donné la nature , il ne paroifloit pas , malgré ce que le Comte de Gouvon m'avoit pu dire , qu'on fongeât à tirer parti de moi. Des affaires vinrent à la traverfe , & je fus à-peu-près oublié. Le Marquis de Breil, fils du Comte de Gouvon , étoit alors Ambafladeur à Vienne. Il furvint des mouvemens à la Cour, qui fe firent fentir dans la famille , &c l'on y fur quelques femaines dans une agitation qui ne laiffoit gueres le tems de penfer à moi. Cependant jufques-là je m'étois peu relâché. Une chofe me fit du bien & du mal , en m'cloignant de toute difipation extérieure , mais en me rendant un peu plus diftrait fur mes devoirs.

Mademoifelle de Breil étoit une jeune perfonne à-peu-près de mon âge , bien faite , a fiez belle , très-blanche , avec des cheveux très-noirs , jk , quoique brune , portant fur fon vifage cet air de douceur des blondes auquel mon cœur n'a jamais refifte. L'habit de Cour, fi favorable aux jeunes perfonnes , marquoit fa jolie

taille , dégageoit fa poitrine âc fes épaules, & rendoit fon teint encore plus éblouissant par le deuil qu'on portoit alors. On dira que ce n'est fis à un demest'que de s'appercevoir de ces chofes là; j'avois tort, fans

LES CONFESSIONS

ii<5

doute , mais je m'en appercevois toutefois , & même je n'étois pas le feu!. Le maître-d'hôtel & les valets-de-chambre en parloient quelquefois à table avec une grofliéreté qui me faifoit cruellement fouffrir. La tête ne me tournoir pourtant pas au point d'être amoureux tout de bon. Je ne m'oubliais point; je me tenois à ma place, & mes defirs même ne s'émancipoient pas. J'dimais à voir Mademoifelle de Brdl , à lui entendre dire quelques mots qui marquoient de l'efprit, du fens , de l'honnêteté ; mon ambition bornée au plaifir de la fervir n'alloir point au-delà de mes droits. A table j'étois attentif à chercher l'occafion de les faire valoir. Si fon laquais quittoit un moment fa chaife, à l'inftant on m'y voyoit établi : hors de-là je me tenois vis-à-vis d'elle ; je cherchois dans fes yeux ce qu'elle alloit demander, j'épiois le moment de changer fon alliette. Que n'aurois- je point fait pour qu'elle daignât m'ordonner quelque choie, me regarder, me dire un feul mot; mais point ; j'avois la mortification d'être nul pour elle ; elle ne s'appercevoit pas même que j'étois là. Cependant fon frère qui m'adrelToit quelquefois la parole à table , m'ayant dit je ne fais quoi de peu obligeant , je lui fis une réponlè fi fine & fi bien tournée qu'elle y fit attention & jetta les yeux fur moi. Ce coup-d'œil qui fut court ne laiffa pas de me tranfporter. Le lendemain l'occafion le'prélbnta d'en obtemr lin fécond & j'en profitai. On donnoit ce jour-là un grand dîné, où pour la première fois je vis avec

beaucoup d'étonnement le mairre-d'hôtel fervir l'épée au côté & le chapeau fur. la tête. Par l*f..rd on vint à parler de la devife de la maifon de Solar qui croit fur la tapifienc avec les armoiries.

Tel

LIVRE III

ut

Tel fiert qui ne tue pas. Comme les Piémontois ne font pas pour l'ordinaire conformés dans la langue . françoife , quelqu'un trouva dans cette devife une faute d'orthographe, & dit qu'au mot fiert il ne falloit point de t.

Le vieux comte de Gouvon alloit répondre , mais ayant jette les yeux fur moi , il vit que je fouriois fans ofer rien dire : il m'ordonna de parler. Alors je dis que je ne croyois pas que le t fiât de trop ; que fiert étoit un vieux mot françois qui ne venoit pas du nom férus fier , menaçant ; mais du verbe ferit il frappe, il blefie. Qu'ainfi la devife ne me paroiflbit pas dire, tel menace , mais tel frappé qui ne tue pas.

Tout le monde me regardoit & fe regardoit fins rien dire. On ne vit de la vie un pareil étonnement. Mais ce qui me Hatta davantage fut de voir clairement fur le vifage de Mademoifelle de Breil un air de fatisfaéHon. Cette perfonne fi dédaigneufe daigna me jetter un fécond regard qui valoir tout au moins le premier; puis tournant les yeux vers fon grand-papa, elle fembloit attendre avec une forte d'impatience la louange qu'il me devoit , & qu'il me donna en effet fi pleine & entière ôc d'un air fi content que

toute la table s'emprefla de faire chorus. Ce moment fut court, mais délicieux à tous égards. Ce fut un de ces tjgimens trop rares qui replacent les chofes dans leur ordre naturel ôc vengent le mérite avili des outrages de la fortune. Quelques minutes après , Mademoifelle de Breil levant derechef les yeux fur moi me pria d'un ton de voix auffi timide qu'aftuble de lui donner à boire. On juge que je ne la fis pas attendre. Mais en approchant je fus faifi d'un tel tremblement qu'ayant trop rempli le verre je répandis une partie de Mémoires . Q

LES CONFESSIONS

l'eau far Ta/Cette & même fur elle. Son frere me demanda étourdiment pourquoi je tremblois fi fort. Cette queftion ne fervit pas à me raflurer , & Mademoifelle de Breil rougit jufqu'au blanc des yeux.

Ici finit le roman ; où l'on remarquera , comme avec Madame Bafile & dans toute la fuite de ma vie que je ne fuis pas heureux dans la conclufion de mes amours. Je m'affeâionnai inutilement à l'antichambre de Madame de Breil; je n'obtins plus une feule marque d'attention de la part de fa fille. Elle fortoit & entraît fans me regarder , & moi j'ofois à peine jetter les yeux fur elle. Fétois même fi bête & fi mal-adroit qu'un jour qu'elle avoit eû paflant laiffe tomber fon gant ; au lieu de m'élancer fur ce gant que j'aurais voulu couvrir de baifers , je n'ofai fortir de ma olace , & je laiffai ramafler le gant par un gros butor de valet q. e j'aurais volontiers écrasé. Pour achever de m'intimider , je m'apperçus que je n'avois pas le bonheur d'agréer à Madame de Breil. Non-feulement elle ne m'ordoanoit rien , mais elle n'acceptoit jamais mon fervice , & deux fois me trouvant dans fon antichambre elle me demanda d'un ton fort fec fi je n'avois rien à faire ? Il fallut re-

noncer à cette chere antichambre : j'en eus d'abord du regret ; mais les diftraâions vinrent à la traversfe , & bientôt je n'y penfai plus.

J'eus de quoi me confoler du dédain de Madame de Breil par les bontés de fon beau-pere , qui s'apperçut enfin que j'étois là. Le foir du dîné dont j'ai parlé , il eut avec moi un entretien d'une demi-heure , dont il parut content & dont je fiis enchanté. Ce bon vieillard quoiqu'homme d'efprit, en avoit moins que Madame de Vercellis , mais il avoit plus d'entrailles, & je

Digitized by Google

LIVRE IIL x

réuflis mieux auprès de lui. Il me dit de m'attacher à l'abbé de Gouvon fon fils , qui m'avoit pris en affection , que cette affection fi j'en profitois pouvoir m'être utile , & me faire acquénr ce qui me manquoit pour les vues qu'on avoitfurmoi. Dès*le j ' lende-
main matin je volai chez M. l'abbé. Il ne rr.e reçut point en do-
meftique ; il me fit affeoir au coin de fon feu , & m'interrogeant
avec la plus grande douceur , il vit bientôt que mon éducation ,
commencée fur tant de ch.ofes , n'étoit achevée fur aucune. Trou-
vant fur-tout que j'avois peu de latin , il entreprit de m'en enfei-
gner davantage. Nous convînmes que je me rendrais chez-lui
tous les matins , & je commençai dès le lendemain. Ainfi par une
de ces bizarreries qu'on trouvera fouvent dans le cours de ma vie
, en même tems au-deffus & au-deffous de mon état , j'étois dif-
ciple & valet dans la même maifon , 6c dans ma fervitude j'avois

cependant un précepteur d'une naissance à ne l'être que des enfans des Rois.

M. l'abbé de Gouvion étoit un cadet destiné par sa famille à l'épiscopat , 6c dont par cette raison l'on avoit poussé les études , plus qu'il n'est ordinaire aux enfans de qualité. On l'avoit envoyé à l'université de Sienne , où il avoit resté plusieurs années , 6c dont il avoit rapporté une assez forte dose de crucantisme pour être à-peu-près à Turin ce qu'étoit jadis à Paris l'abbé de Dangeau . Le dégoût de la théologie l'avoit jetté dans les belles-lettres , ce qui est très-ordinaire en Italie à ceux qui courent la carrière de la prélature. Il avoit bien lu les poètes; il faisoit passablement des vers latins 6c italiens. En un mot , il avoit le goût qu'il falloit pour former le mien, 6c j'entre quelque choix dans le fatras dont je m'étois farci la tête. Mais

soit que mon babil lui eût fait quelque illusion sur mon savoir, soit qu'il ne pût supporter l'ennui du latin élémentaire , il me mit d'abord beaucoup trop haut, de là peine m'eut-il fait traduire quelques fables de Phèdre qu'il me jeta dans Virgile qd je n'entendois presque rien. J'étois destiné , comme on verra * ^ dans la suite , à apprendre souvent le latin , de là ne le savoir jamais. Cependant je travaillois avec assez de zèle , de M. l'Abbé me prodiguoit ses soins avec une bonté dont le souvenir m'attendrit encore. Je passois avec lui une bonne partie de la matinée , tant pour mon instruction que pour son service : non pour celui de sa personne , - car il ne souffrit jamais que je lui en rendisse aucun , mais pour écrire sous sa dictée de pour copier, de ma fonction de secrétaire me fut plus utile que celle d'écolier. Non-seulement j'appris ainsi l'Italien dans sa pureté , mais je pris du goût pour la littérature de quelque discernement des bons livres qui ne s'ac-

quéroit pas chez la Tribu , de qui me fervit beaucoup dans la fuite , quand je me mis à travailler feul.

Ce tems fut celui de ma vie où fans projets romancfques , je pouvois le plus raifonnablement me livrer à l'efpoir de parvenir. M. l'Abbé , très-content de moi, le difoit h tout le monde, de fon pere m'avoit pris dans une affeéHon fi finguliere que le Comte de Favria m'apprit qu'il avoir parlé de moi au Roi. Madame de Bnil elle-même avoit quitté pour moi fon air méprifant. Enfin je devins une efpece de favori dans la maifon , à la grande jaloufie des autres domeffiques , qui , me voyant honoré des inftruélions du fils de leur maître , fentoient bien que ce n'étoit pas pour refier long-tems leur égal.

D rjitiz - by ■ •— <

Autant que j'ai pu juger des vues qu'on avoit fur moi par quelques mots lâchés à la volée , de auxquels je n'ai réfléchi qu'après coup , il m'a paru que la maifon de Solar voulant courir la carrière des ambaflades , de peut-être s'ouvrir de loin celle du miniltere, aurait été bien aife de fe former d'avance un fujet qui eût du mérite de des talens , de qui dépendant uniquement d'elle, eût pu daas la fuite obtenir fa confiance de la fervir utilement. Ce projet du Comte de Gouvon étoit noble , judicieux , magnanime , & vraiment digne d'un grand feigneur bienfaifant de prévoyant : mais outre que je n'en voyois pas alors toute l'étendue , il étoit trop fenfé pour ma tête , de demandoit un trop long airujettiffement. Ma folle ambition ne cherchoit la fortune qu'û travers les aventures ; de ne voyant point de femme û tout cela , cette manière de parvenir me p raiflbit lente, pénible de trille; tandis que j'aurais dû la trouver d'autant plus honorable de fure que les

femmes ne s'en mcloient pas , l'efpecc de mérite qu'elles pro-
tègent ne valant aflurérrent pas celui qu'on me fuppofoit.

Tout alloit à merveilles. J'avois obtenu , prefque arraché l'ef-
time de tout le monde : les épreuves étoient finies de l'on me
♦egardoit généralement dans la maifon comme un jeune homme
de la plus grande efpérance , qui n'étoit pas à fa place de qu'on
s'attendoit d'y voir arriver. Mais ma place n'étoit pas celle qui
m'étoit aflignée par les hommes , de j'y devois parvenir par des
chemins bien différens. Je touche à un de ces traits caraâérif-
tiques qui me font propres , de qu'il fiiffit de présenter au lecteur,
fans y ajouter de réflexion.

Quoiqu'il y eût à Turin beaucoup de nouveaux convertis de

n6 LES CONFESIONS.

mon efpece , je ne les aimois pas , & n'en avois jamais voulu
voir aucun. Mais j'avois vu quelques Genevois qui ne l'étoient pas
; enrr'aures un M. Muÿard furnommé tord-gueule , peintre en
miniature & un peu mon parent. Ce M. Muffard déterra ma de-
meure chez le Comte de Gouvon , & vint m'y voir avec un autre
Genevois appcllé Bâcle , dont j'avois été camarade durant mon
apprentiffage. Ce Bâcle étoit un garçon trèsamufant , très-gai ,
plein de faillies bouffonnes que fon âge rendoit agréables. Me
voilà tout d'un coup engoué de M. Bâcle , mais engoué au point
de ne pouvoir le quitter. Il alloit partir bientôt pour s'en retour-
ner à Geneve. Quelle perte j'allois faire ! J'en fentis bien toute la
grandeur. Pour mettre du moins à profit le tems qui m'étoit laif-
té , je ne le quittois plus , ou plutôt il ne me quirtoit pas lui-
même , car la tête ne me tourna pas d'abord au point d'aller hors
de l'hôtel pafler la journée avec lui fans congé: mais bientôt

voyant qu'il m'obfédait entièrement on lui défendit la porte , & je m'échauffai si bien qu'oubliant tout hors mon ami Bâcle , je n'allois ni chez M. l'Abbé ni chez M. le Comte , & l'on ne me voyoit plus dans la maison. On me fit des réprimandes que je n'écoutai pas. On me menaça de me congédier. Cette menace fit ma perte; elle me fit entrevoir qu'il étoit possible que Bâcle ne s'en allât pas seul. Dès-lors je ne vis plus d'autre plaisir , d'autre fort, d'autre bonheur que celui de faire un pareil voyage , & je ne voyois à cela que l'ineffable félicité du voyage , au bout duquel , pour surcroît, j'entrevois Madame de IVarens , mais dans un éloignement immense ; car pour retourner à Genève , c'est à quoi je ne pensai jamais. Les monts, les prés, les bois, les

LIVRE III

ru idéaux, les villages se succédoient sans fin & sans cesse avec de nouveaux charmes ; ce bienheureux trajet sembloit devoir absorber ma vie entière. Je me rappellois avec délices combien ce même voyage m'avoit paru charmant en venant. Que devoit-ce être lorsqu'à tout l'attrait de l'indépendance , se joindrait celui de faire route avec un camarade de mon âge , de mon goût & de bonne humeur, sans gêne , sans devoir , sans contrainte , sans obligation d'aller ou rester que comme il nous plairait? Il falloit être fou pour sacrifier une pareille fortune à des projets d'ambition d'une exécution lente, difficile, incertaine, &c qui, les supposant réalisés un jour ne valaient pas dans tout leur éclat un quart-d'heure de vrai plaisir & de liberté dans la jeunesse.

Plein de cette fage fantaïfie je me conduifis fi bien que je vins à bout de me faire chafler , & en vérité ce ne fut pas fans peine. Un foir comme je rentrais, le maître-d'hôtel me fignifia mon congé de la part de M. le Comte. C'étoit précifémeñt ce que je demandois ; car fentant malgré moi l'extravagance d'-ma conduite , j'y ajoutois pour m'excufer l'injuftice & l'ingratitude , croyant mettre ainfi les gens dans leur tort , & me juftitier à moi-même un parti pris par néceffité. On me dit de la part du Comte de Favria d'aller lui parler le lendemain matin avant mon départ, & comme on voyoit que la tête m'ayant tourné j'étois capable de n'en rien foire , le maître - d'hôtel remit après cette vifite à me donner quelque argent qu'on m'avoit deftiné & qu'aflurément j'avois fort mal gagné : car , ne voulant pas me laiffer dans l'état de valet on ne m'avoit pas fixé de gages.

Le Comte de Favria , tout jeune & tout étourdi qu'il étoit.

iiij LES CONFESSIONS.

me tint en cette occafion les difcours les plus fenfés , & j'offerois prefque dire , les plus tendres ; tant il m'expofa d'une manière flatteufe & touchante les foins de fon oncle & les intentions de fon grand - pere. Enfin , après m'avoir mis vivement devant les yeux tout ce que je facrifiois pour courir à ma perte , il m'offrit de faire ma paix , exigeant pour route condition que je ne viffe plus ce petit malheureux qui m'avoir féduit.

Il étoit fi clair qu'il ne difoit pas tout cela de lui-même, que malgré mon ftupide aveuglement je fentis toute la bonté de mon vieux maître & j'en fus touché : mais ce cher voyage étoit trop empreint dans mon imagination pour que rien pût en balancer le charme. J'écois tout-à-fait hors de fens, je me raffermis, je m'en-

durcis, je fis le fier, & je répondis arrogamment que puisqu'on m'avoit donné mon congé je l'avois pris , qu'il n'étoit plus tems de s'en dédire , & que , quoiqu'il pût m'arriver en ma vie , j'étois bien réfolu de ne jamais me faire chaffer deux fois d'une maifon. Alors ce jeune hon[^]jie , juftement irrité , me donna les noms que je méritoïi , me mit hors de fa chambre par les épaules , & me ferma la porte aux talons. Moi , je fortis triomphant comme fi je venois d'emporter la plus grande victoire , & de peuf d'avoir un fécond combat à foutenir , j'eus l'indignité de partir, fans aller remercier M. l'Abbé de fes bontés.

Pour concevoir jufqu'où mon délire alloit dans ce moment, il faudroit connoître à quel point mon cœur ell fujet à s'échauffer fur les moindres chofes & avec quelle force il fe plonge dans l'imagination de l'objet qui l'attire, quelque vain quefoit

quelquefois cet objet. Les plans les plus bizarres , les plus enfantins ,

LIVRE III

ll9

fantins , les plus foux , viennent careffer mon idée favorite & me montrer de la vraifemblance à m'y livrer. Croiroit-on qu'à près de dix-neuf ans on puiſſe fcfndcr fur une phiole vide la fubſtance du reſte de ſes jours ? Or écoutez.

L'abbé de Gouvon m'avoit fait préfent il y avoir quelques semaines d'une petite fontaine de héron fort jolie , & donc j'étois tfanfporté. A force de faire jouer cette foncaine & de parler de

notre voyage , nous penfâmes , le fage Bâcle 6c moi , que l'une pourrait bien fervir à l'autre & le prolonger. Qu'y avoit-il dans le monde d'aufli curieux qu'une fontaine de héron? Ce principe fut le fondement fur lequel nous bâtîmes l'édifice de notre fortune. Nous devions dans chaque village aflcmblcr les payfans autour de notre fontaine , & là les repas & la bonne chere dévoient nous tomber avec d'autant plus d'abondance que nous étions perfuadés l'un 6c l'autre que les vivres ne coûtent rien à ceux qui les recueillent, & que quand ils n'en gorgent pas les paffans , c'eft pure mauvaife volonté de leur part. Nous n'imaginions par - tout que fefflins 6c noces , comptant que fans rien débourfer que le vent de nos poumons 6c l'eau de notre fontaine , elle pouvoit nous défrayer en Piémont , en Savoye , en France 6c par tout le monde. Nous faisons des projets de voyage qui ne finifToient point , Sc nous dirigions d'abord notre courfe au nord , plutôt pour le plaifir de paffier les Alpes , que pour la néceffité fuppofée de nous arrêter enfin quelque part.

Tel fut le plan fur lequel je me mis en campagne , abandonnant fans regret mon protecteur , mon précepteur , mes études , mes efpérances 6c l'attente d'une fortune prefque aftii- Mé moire s. R

LES CONFESSIONS

rée , pour commencer la vie d'un vrai .vagabond. Adieu la capitale , adieu la Cour , l'ambition , la vanité , l'amour, les belles & toutes les grandes aventures dont l'efpoir m'avoit amené l'année précédente. Je pars avec ma fontaine & mon ami Bâcle , la bourfe légèrement garnie , mais le cœur faturé de joie & ne fongeant qu'à jouir de cette ambulante félicité à laquelle j'avois tout - à - coup borné mes brillans projets.

Je fis cet extravagant voyage prefque aufli agréablement toutesfois que je m'y étois attendu, mais non pas tout-à-fait de la meme maniéré ; car bien que notre fontaine amufat quelques momens dans les cabarets les hôtelles & leurs fervantes , il n'en falloir pas moins payer en fortant. Mais cela ne nous troubloit gueres & nous ne fongions à tirer parti tout de bon de cette rel-Tource que quand l'argent viendrait à nous manquer. Un accident nous en évita la peine; la fontaine fc calTa près de Bramant , & il en étoit tems ; car nous fendons Cuis ofer nous le dire qu'elle commençoit à nous ennuyer. Ce malheur nous rendit plus gais qu'auparavant , & nous rimes beaucoup de notre étourderie , d'avoir oublié que nos habits & nos fouliers s'uferoient , ou d'avoir cru les renouveler avec le jeu de notre fontaine. Nous continuâmes notre voyage aufli allègrement que nous l'avions commencé , mais filant un peu plus droit vers le terme , où notre bourfe tarifiante nous faifoit une néceffité d'arriver.

A Chambéri je devins penfif , non fur la fottife que je venois de faire : jamais homme ne prit fi-tôt ni fi bien fon paru fur le palfé ; mais fur l'accueil qui ra'attendoit chez Madame

Digitized by Google

LIVRE II

«3e Warens ; car j'envifageois exactement Ta maifon comme ma maifon paternelle. Je lui avois écrit mon entrée chez le Comte de Gouvon ; elle favoit fur quel pied j'y étois , & en m'en félicitant elle m'avoit donné des leçons très-fages fur la maniéré dont je devois correpondre aux bontés qu'on avoit pour moi. Elle regardoit

ma fortune comme a duree ü je ne la détruifois pas par ma faute. Qu'alloit-elle dire en me voyant arriver ? Il ne me vint pas même à l'efprit qu'elle pût me fermer fâ porte ; mais je craignois le chagrin que j'allois lui donner ; je craignois fes reproches plus durs pour moi que la mifere. Je réfolus de tout endurer en filence , & de tout faire pour l'appaifer. Je ne voyois plus dans l'univers qu'elle feule : vivre dans fa difgrace étoit une chofe qui ne fe pouvoir pas.

Ce qui m'inquiétoit le plus étoit mon compagnon de voyage dont je ne voulois pas lui donner le furocroît , & dont je craignois de ne pouvoir me débarrasser aifément. Je préparai cette feparation en vivant adez froidement avec lui la derniere journée. Le drôle me comprit ; il étoit plus fou que fot. Je crus qu'il s'affe&eroit de mon incondance ; j'eus tort ; mon ami Bade ne s'afpecloit de rien. A peine en entrant à Annecy avions-nous mis le pied dans la ville , qu'il me dit ; te voilà chez toi , m'embrada , me dit adieu , fit une pirouette , &c difparut. Je n'ai jamais plus entendu parler de lui. Notre connoidance & notre amitié durèrent en tout environ fix femaines , mais les fuites en dureront autant que moi.

Que le cœur me battit en approchant de la maifon de Madame de Warens ! mes jambes trembloient fous moi , mes yeux fe couvraient d'un voile , je ne voyois rien , je n'enten-

dois rien , je n'aurois reconnu perfonne ; je fus contraint de m'arrêter plufieurs fois pour refpirer & reprendre mes fens. Etoit-ce la crainte de ne pas obtenir les fecours dont j'avois befoin qui me troubôit à ce point ? A l'âge où j'étois , la peur de mourir de faim donne -t-elle de pareilles alarmes ? Non, non , je le dis avec autant de vérité que de fierté; jamais en aucun tems de

ma vie il n'appartint à l'intérêt ni à l'indigence de m'épanouir ou de me ferrer le coeur. Dans le cours d'une vie inégale & mémorable par ses vicissitudes , souvent sans a (y le & sans pain , j'ai toujours vu du même œil l'opulence & la misère. Au besoin j'aurais pu mendier ou voler comme un autre , mais non pas me troubler pour en être réduit là. Peu d'hommes ont autant gémi que moi , peu ont autant versé de larmes dans leur vie , mais jamais la pauvreté ni la crainte d'y tomber ne m'ont fait pousser un soupir ni répandre une larme. Mon âme à l'épreuve de la fortune n'a connu de vrais biens ni de vrais maux que ceux qui ne dépendent pas d'elle , & c'est quand rien ne m'a manqué pour le nécessaire que je me suis senti le plus malheureux des mortels.

À peine parus -je aux yeux de Madame de T'arens que son air me rassura. Je treillis au premier son de sa voix , je me précipitai à ses pieds , & dans les transports de la plus vive joie je collai ma bouche sur sa main. Pour elle , j'ignore si elle avait eu de mes nouvelles , mais je vis peu de surprise sur son visage , & je n'y vis aucun chagrin. Pauvre petit , me dit - elle d'un ton caressant , te voilà donc ? Je savais bien que tu étais trop jeune pour ce voyage ; je suis bien

LIVRE III

au moins qu'il n'ait pas aussi mal tourné que j'avais craint. Enfin elle me fit conter son histoire , qui ne fut pas longue , & que je lui fis très-bien , en supprimant cependant quelques articles ; mais au reste sans m'épargner ni m'exécuter.

Il fut question de mon gîte. Elle consulta sa femme-de-chambre. Je n'osois respirer durant cette délibération , mais quand j'entendis que je coucherais dans la maison j'eus peine à me contenir , &c je vis porter mon petit paquet dans la chambre qui m'étoit destinée , à-peu-près comme St. Preux vit remiser sa chaise chez Madame de Volniar. J'eus pour surcroît le plaisir d'apprendre que cette faveur ne feroit point palfigère , & dans un moment où l'on me croyoit attentif à toute autre chose , j'entendis qu'elle disoit : on dira ce qu'on voudra, mais puisque la providence me le renvoyé , je suis déterminée à ne pas l'abandonner.

Me voilà donc enfin établi chez elle. Cet établissement ne fut pourtant pas encore celui dont je date les jours heureux de ma vie , mais il servit à le préparer. Quoique cette sensibilité de cœur qui nous fait vraiment jouir de nous soit l'ouvrage de la nature & peut-être un produit de l'organisation , elle a besoin de situations qui la développent. Sans ces causes occasionnelles , un homme né très-sensible ne feroit rien, & mourrait sans avoir connu son être. Tel à-peu-pres j'avois été jusqu'alors , & tel j'aurois toujours été peut-être , si je n'avois jamais connu Madame de J^arens , ou si même l'ayant connue , je n'avois pas vécu assez long-tems auprès d'elle pour contracter la douce habitude des sentimens affectueux qu'elle

LES CONFESIONS

m'inspira. Loferai le dire ; qui ne sent que l'amour ne sent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Je connois un autre sentiment , moins impétueux peut-être , mais plus délicieux mille fois , qui quelquefois est joint à l'amour & qui souvent en est le paré. Ce sentiment n'est pas non plus l'amitié seule ; il est plus voluptueux , plus tendre ; je n'imagine pas qu'il puisse agir pour

quelqu'un du même sexe ; du moins je fus ami fi jamais homme le fut, & je ne l'éprouvai jamais près d'aucun de mes amis. Ceci n'est pas clair , mais il le deviendra dans la fuite ; les sentimens ne se décrivent bien que par leurs effets.

' Elle habitoit une vieille maison , mais assez grande pour avoir une belle pièce de réserve dont elle fit sa chambre de parade , & qui fut celle où l'on me logea. Cette chambre étoit sur le palTage dont j'ai parlé où se fit notre première entrevue , & au-delà du ruisseau & des jardins on découvrait la campagne. Cet aspect n'étoit pas pour le jeune habitant une chose indifférente. C'étoit depuis Bolney , la première fois que j'avois du vert devant mes fenêtres. Toujours masqué par des murs , je n'avois eu sous les yeux que des toits ou le gris des rues. Combien cette nouveauté me fut sensible & douce ! elle augmenta beaucoup mes dispositions à l'attendrissement. Je faisois de ce charmant paysage encore un des bienfaits de ma chère patronne : il me sembloit qu'elle l'avoit mis là tout exprès pour moi ; je m'y plaçois paisiblement auprès d'elle ; je la voyois par-tout entre les fleurs & la verdure ; ses charmes & ceux du printemps se confondoient à mes yeux. Mon cœur jusqu'alors comprimé se trouvoit plus au large dans cet espace , & mes soupirs s'exhaloient plus librement parmi ces vergers.

LIVRE III

ijs

On ne trouvoit pas chez Madame de Warens la magnificence que j'avois vue à Turin , mais on y trouvoit la propreté, la décence , & une abondance patriarcale avec laquelle le faste ne s'al-

lie jamais. Elle avoir peu de vaieTelle d'argent, pointée porcelaine, point de gibier dans fa cuifine , ni dans fa cave de vins étrangers ; mais l'une & l'autre étoient bien garnies au fervice de tout le monde , & dans des tartes de fayance elle donnoit d'excellent café. Quiconque la venoit voir , étoit invité à dîner avec elle ou chez elle , & jamais ouvrier , meffagcr ou partant ne fortoit fans manger ou boire. Son domeCtique étoit compofé d'une femme -de-chambre fribourgeoife allez jolie appellée Merceret , d'un valet de fon pays appelle Claude Anet dont il fera queftion dans la fuite , d'une cuiliniere & de deux porteurs de louage quand elle alloit en vifite , ce qu'elle faifoit rarement. Voilà bien des chofes pour deux mille livres de rente ; cependant fon petit revenu bien ménagé eût pu fuffire à tout cela , dans un pays où la terre eft très-bonne & l'argent très-rare. Malheureufement l'cconomie ne fut jamais fa vertu favorite ; elle s'endettoit , elle payoit ; l'argent faifoit la navette & tout alloit.

La manière dont fon ménage étoit monté étoit précifément celle que j'aurois choifie ; on peut croire que j'en profitois avec plaifir. Ce qui m'en plaifoit moins étoit qu'il falloit refter très-long-tems à table. Elle fupporoit avec peine la première odeur du potage & des mets. Cette odeur la faifoit prefque tomber en défaillance, & ce dégoût durait long -tems. Elle fe remettoit peu-à-peu , caufoit , & ne mangeoit point. Ce n'étoit qu'au bout d'une demi-heure qu'elle eflayoit le premier

13<? LES CONFESIONS.

morceau. J'aurois dîné trois fols dans toc intervalle : mon. repas étoit fait long-tems avant qu'elle eut commencé le fien. Je recommençois de compagnie ; ainfi je tnangeois pour deux, 6c ne m'en trouvois pas plus mal. Eniin je me livrais d'autant plus au

doux remiment du bien-être que j'éprouvois auprès d'elle, que ce bien-être dont je jouillois n'étoit mêlé d'aucune inquiétude fur les moyens de le foutenir. N'étant point encore dans l'étroite confiance de fes affaires , je les fupposois en état d'aller toujours fur le même pied. J'ai retrouvé les mêmes agrcmens dans fa maifon par la fuite; mais, plus inllruit de fa fituation réelle , & voyant qu'ils anticipoient fur fes rentes , je ne les ai plus goûtés fi tranquillement. La prévoyance a toujours gâté chez moi la jouiffance. J'ai vu l'avenir à pure perte : je n'ai jamais pu l'éviter.

Dès le premier jour la familiarité la plus douce s'établit entre nous au même degré où elle a continué tout le relie de fa vie. Petit fut mon nom , Maman fut le fien , & toujours nous demeurâmes Petit & Maman , même quand le nombre des années en eut prefque effacé la différence entre nous. Je trouve que ces deux noms rendent à merveille l'idée de notre ton , la fimplicité de nos manières & fur-tout la relation de nos coeurs. Elle fut pour moi la plus tendre des meres qui jamais ne chercha fon plaifir mais toujours mon bien ; & fi les fens entrèrent dans mon attachement pour elle , ce n'étoit pas pour en changer la nature , mais pour le rendre feulement plus exquis, pour m'enivrer du charme d'avoir une Maman jeune & jolie qu'il m'étoit délicieux de careffi'er ; je dis , carclR-r au pied de la lettre ; car jamais elle n'imagina de m'épargner

pargner les baifers ni les plus tendres carefles maternelles , & jamais il n'entra dans mon cœur d'en abuser. On dira que nous avons pourtant eu h la fin des relations d'une autre efpece ; j'en conviens , mais il faut attendre ; je ne puis tout dire à la fois.

Le coup-d'œil de notre première entrevue fut le feul moment vraiment paffioané qu'elle m'ait jamais fait fentir; encore ce mo-

ment fût-il l'ouvrage de la surprise. Mes regards indifférents n'alloient jamais furetant sous son mouchoir, quoiqu'un embonpoint mal caché dans cette place eût bien pu les y attirer. Je n'avais ni transports ni desirs auprès d'elle : j'étais dans un calme ravissant , jouissant sans faveur de quoi. J'aurais ainsi passé ma vie & l'éternité même sans m'ennuyer un instant. Elle est la seule personne avec qui je n'ai jamais senti cette faiblesse de conversation qui me fait un supplice du devoir de la soutenir. Nos tête-à-têtes étaient moins des entretiens qu'un babil intarissable qui pour finir avoir besoin d'être interrompu. Loin de me faire une loi de parler , il falloit plutôt m'en faire une de me taire. A force de méditer ses projets elle tomboit souvent dans la rêverie. Hé bien , je la laissais rêver ; je me taisais , je la contemplois , & j'étais le plus heureux des hommes. J'avais encore un tic fort singulier. Sans prétendre aux faveurs du tête-à-tête, je le recherchais sans cesse, & j'en jouissais avec une passion qui dégénéroit en fureur , quand des importuns venaient le troubler. Si -tôt que quelqu'un arrivoit , homme ou femme , il n'importait pas , je fortais en murmurant , ne pouvant souffrir de rester en tiers auprès d'elle. J'allois compter les minutes dans son antichambre , Mémoires. S

LES CONFESIONS

maudissant mille fois ces éternels visiteurs , & ne pouvant concevoir ce qu'ils avaient tant à dire , parce que j'avais à dire encore plus.

Je ne sentais toute la force de mon attachement pour elle que quand je ne la voyais pas. Quand je la voyais je n'étais que content; mais mon inquiétude en son absence alloit au point d'être douloureuse. Le besoin de vivre avec elle me donnoit des élans d'attendrissement qui pouvaient aller jusqu'aux larmes. Je

me fouviendrai toujours qu'un jour de grande fête , tandis qu'elle étoit à vêpres , j'allai me promener hors de la ville, le cœur plein de fon image & du defir ardent de paffer mes jours auprès d'elle. J'avois aflez de fens pour voir que quant à préfent cela n'étoit pas poffible, & qu'un bonheur que je goûtois fi bien ferait court. Cela donnoit à ma rêverie une trifteffe qui n'avoit pourtant rien de fombre & qu'un cfpoir flatteur tempérerait. Le fon des cloches qui m'a toujours fingulièrement affcélc, le chant des oifeaux, la beauté du jour, la douceur du payfage, les maifons éparfes & champêtres dans lefquelles je plaçois en idée notre commune demeure , tout cela me frappoit tellement d'une impreffion vive, tendre, trifte & touchante , que je me vis comme en extafe tranfporté dans cet heureux teins- & dans cet heureux féjour , où mon cœur poffédant toute la félicité qui pouvoit lui plaire^ la goûtoit dans des raviffemens inexprimables , fans fonger même à la volupté des fens. Je ne me fouviens pas de m'être élané jamais dans l'avenir avec plus de force & d'illufion que je fis alors ; & ce qui m'a frappé le plus dans le fouvenir de cette rêverie quand elle s'eft réalifée ,

Digi:«ed-by Cüooÿl

LIVRE III

c'eft d'avoir retrouvé des objets tels exactement que je les avois imaginés. Si jamais rêve d'un homme éveillé eut l'air d'une vifion prophétique, ce fût afTurément celui-là. Je n'ai été déçu que dans fa durée imaginaire ; car les jours & les ans & la vie entière s'y paffoient dans une inaltérable tranquillité, au lieu qu'en effet tout

cela n'a duré qu'un moment. Hélas ! mon plus confiant bonheur fut en fonge. Son accomplissement fût prefque à l'inftant fuivi du réveil.

Je ne finirois pas fi j'entrois dans le détail de toutes les folies que le fouvenir de cette chere Maman me faifoit faire , quand je n'étois plus fous fes yeux. Combien de fois j'ai baifé mon lit en fongeant qu'elle y avoit couché, mes rideaux, tous les meubles de ma chambre en fongeant qu'ils étoient à elle , que fa belle main les avoit toifchés , le plancher même fur lequel je me proflernois en fongeant qu'elle y avoit marché. Quelquefois même en fa préférence il m'échappoit des extravagances que le plus violent amour feul fembloit pouvoir infpirer. Un jour à table, au moment qu'elle avoit mis un morceau dans fa bouche , je m'écrie que j'y vois un cheveu ; elle rejette le morceau fur fon aflictte, je m'en faifis avidement & l'avale. En un mot , de moi à l'amant le plus paffionné il n'y avoit qu'une différence unique , mais effentielle , & qui rend mon état prefque inconcevable à la raifon.

J'étois revenu d'Italie , non tout-à-fait comme j'y étois allé ; mais comme peut-être jamais à mon âge on n'en eft revenu. J'en avois rapporté non ma virginité , mais mon pucelage. J'avois fenti le progrès des ans ; mon tempérament inquiet s'étoit enfin déclaré, & là première éruption très-involontaire,

LES CONFESSIONS

m'avoir donné fur ma fan té des alarmes qui peignent mieux que toute autre chofe l'innocence dans laquelle j'avois vécu jufqu'alors. Bientôt rafluré j'appris ce dangereux fupplément qui trompe la nature & fauve aux jeunes gens de mon humeur beaucoup de défordres aux dépens de leur fanté , de leur vigueur , &

quelquefois de leur vie. Ce vice que la honte & la timidité trouvent si commode, a de plus un grand attrait pour les imaginations vives ; c'est de disposer pour ainsi dire à leur gré de tout le sexe , & de faire fervir à leurs plaisirs la beauté qui les tente sans avoir besoin d'obtenir son aveu. Séduit par ce funeste avantage je travaillois à détruire la bonne constitution qu'avoit rétablie en moi la nature , & à qui j'avois donné le tems de se bien former. Qu'on ajoute à cette disposition le local de ma situation présente ; logé chez une jolie femme , caressant son image au fond de mon cœur , la voyant sans ce (Te dans la journée ; le voir entouré d'objets qui me la rappellent, couché dans un lit où je fais qu'elle a couché. Que de stimulans ! tel lecteur qui se les représente me regarde déjà comme à demi mort. Tout au contraire ; ce qui devoir me perdre fut précisément ce qui me sauva , du moins pour un tems. Enivré du charme de vivre auprès d'elle , du desir ardent d'y palier mes jours , absente ou présente je voyois toujours en elle une tendre mere , une sœur chérie , une délicieuse amie , & rien de plus. Je la voyois toujours ainsi , toujours la même , & ne voyois jamais qu'elle. Son image toujours présente à mon cœur n'y laissoit place à nulle autre ; elle étoit pour moi la seule femme qui fiat au monde, & l'extrême douceur des sentimens qu'elle m'inspiroit ne laissant pas à mes sens le tems de s'éveiller

LIVRE III

pour d'autres , me garantissoit d'elle & de tout son sexe. En un mot, j'étois sage parce que je l'aimois. Sur ces effets que je rends mal , dire qui pourra de quelle espèce étoit mon attachement

pour elle. Pour moi tout ce que j'en puis dire est que s'il paroît déjà fort extraordinaire, dans la fuite il le paroîtra beaucoup plus.

Je passois mon tems le plus agréablement du monde , occupé des choses qui me plaifoient le moins. C'étoient des projets à rédiger, des mémoires à mettre au- net, des recettes à transcrire ; c'étoient des herbes à trier, des drogues à piler , des alambics à gouverner. Tout à travers tout cela venoient des foules de paflans , de mendians , de visites de toute espece. Il falloit entretenir tout à la fois un foldat , un apothicaire , un chanoine , une belle dame , un frere ta y. Je peffois, je grommelois, je jurois, je donnois au diable toute cette maudite cohue. Pour elle qui prenoit tout en gaîté, mes fureurs la faisoient rire aux larmes , & ce qui la faisoit rire encore plus étoit de me voir d'autant plus furieux que je ne pouvois moi-même m'empêcher de rire. Ces petits intervalles où j'avois le plaisir de grogner étoient charmans, & s'il survenoit un nouvel importun durant la querelle , elle en faisoit encore tirer parti pour l'amusement en prolongeant malicieusement la visite , & me jettant des coups -d'œil pour lesquels je l'aurois volontiers battue. Elle avoit peine à s'abstenir d'éclater en • me voyant contraint & retenu par la bienfiance lui faire des yeux de possédé , tandis qu'au fond de mon cœur & même en dépit de moi , je trouvois tout cela très-comique.

Tout cela, sans me plaire en soi , m'amusoit pourtant, parce

LES CONFESSIONS

qu'il faisoit partie d'une manière d'être qui m'étoit charmante. Rien de ce qui se faisoit autour de moi , rien de tout ce qu'on me faisoit faire n'étoit félon mon goût, mais tout étoit félon mon cœur. Je crois que je ferois parvenu à aimer la médecine , si mon

dégoût pour elle n'eût fourni des scènes folâtres qui nous égayoient sans ce fief : c'est peut-être la première fois que Cet art a produit un pareil effet. Je prétendois connoître à l'odeur un livre de médecine , & ce qu'il y a de plaifant est que je m'y trompois rarement. Elle me faisoit goûter des plus détestables drogues. J'avois beau fuir ou vouloir me défendre; malgré ma réfillance & mes horribles grimaces , malgré moi & mes dents ; quand je voyois ces jolis doigts barbouillés s'approcher de ma bouche , il falloit finir par l'ouvrir & fucer. Quand tout son petit ménage étoit raffemblé dans la même chambre , à nous entendre courir & crier au milieu des éclats de rire , on eût cru qu'on y jouoit quelque farce , & non pas qu'on y faisoit de l'opiate ou de l'élixir.

Mon tems ne se passoit pourtant pas tout entier à ces poliffonneries. J'avois trouvé quelques livres dans la chambre que j'occupois: le *Spe&ateur*, *Puffendorff*, *St. Evremond* , la *Henriade*. Quoique je n'eusse plus mon ancienne fureur de leéhire , par défœuvrement je lisois un peu de tout cela. Le *Spe&ateur* fut tout me plut beaucoup & me fit du bien. M. l'abbé de Gouvion m'avoit appris à lire moins avidement & avec plus de réflexion ; la le&cture me profitoit mieux. Je m'accoutumois à réfléchir sur l'élocution, sur les constructions élégantes ; je m'exerçois à diffuser le françois pur de mes idiomes provinciaux. Par exemple , je fus corrigé d'une faute d'or-

LIVRE III

thographe que je faisois avec tous nos Genevois par ces deux vers de la Henriade.

Soit qu'un ancien rtfpert pour le fanç de leurs maîtres ,

Parlât encore pour lui dans le cœur de ces traîtres :

Ce mot parlât qui me frappa , m'apprit qu'il falloit un t à la troifieme perfonne du fubjonctif ; au lieu qu'auparavant je l'écrivois & prononçois parla , comme le préfent de l'indicatif

Quelquefois je caufois avec Maman de mes lectures ; quelquefois je lifois auprès d'elle; j'y prenois grand plaifir; je m'exerçois h bien lire , & cela me fût utile auflî. J'ai dit qu'elle avoit l'cfprit orné. Il étoit alors dans toute fa fleur, l'ufieurs gens de lettres s'étoient empreffés à lui plaire , & lui avoient appris à juger des ouvrages d'efprit. Elle avoit , fi je puis parler ainfi , le goût un peu proteftant ; elle ne parloit que de Bayle & faifoit grand cas de St. Evremond , qui depuis longtems étoit mort en France. Mais cela n'empêchoit pas qu'elle ne connût la bonne littérature & qu'elle n'en parlât fort bien. Elle avoit été élevée dans des fociétés choisies , & venue en Savoye encore jeune , elle avoit perdu dans le commerce charmant de la nobleffe du pays , ce ton maniéré du pays de Vaud où les femmes prennent le bel cfprit pour l'efprit du monde , & ne favent parler que par épigrammes.

Quoiqu'elle n'eût vu la Cour qu'en paffant, elle y avoit jetté un coup-d'ceil rapide qui lui avoit fuffi pour la connoître. Elle s'y conferva toujours des amis, & malgré de fecretes jaloufies, malgré les murmures qu'excitoient fa conduite & fes dettes , elle n'a jamais perdu fà penfion. Elle avoit l'expé-

ricence du monde , & l'esprit de réflexion qui fait tirer parti de cette expérience. C'étoit le fujet favori de ses conventions , & c'étoit précifément , vu mes idées chimériques , la force d'instruction dont j'avois le plus grand befoin. Nous lifions enfemble la Bruyère: il lui plaifoit plus que la Rochefoucault , livre trille & défolant, principalement dans la jeunefse où l'on n'aime pas à voir l'homme comme il est. Quand elle moralisoit , elle se perdoit quelquefois un peu dans les espaces ; mais en lui baillant de tems en tems la bouche ou les mains je prenois patience , & ses longueurs ne m'ennuyoient pas.

Cette vie étoit trop douce pour pouvoir durer. Je le sentoais & l'inquiétude de la voir finir étoit la seule chose qui en rroubloit la jouie (Tance. Tout en folâtrant Maman m'étudioit, m'observoit , m'interrogeoit , & bâtilloit pour ma fortune force projets dont je me ferois bien passer. Heureusement ce n'étoit pas le tout de connoître mes penchans , mes goûts , mes petits talens , il falloit trouver ou faire naître les occasions d'en tirer parti , & tout cela n'étoit pas l'affaire d'un jour. Les préjugés même qu'avoit conçus la pauvre femme en faveur de mon mérite reculoient les momens de le mettre en œuvre , en la rendant plus difficile sur le choix des moyens ; enfin tout alloit au gré de mes desirs , grâce à la bonne opinion qu'elle avoit de moi ; mais il en fallut rabattre , & dès-lors , adieu la tranquillité. Un de ses parens appelé M. SAubonne la vint voir. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit , intrigant, génie „ à projets comme elle , mais qui ne s'y ruinoit pas , une espèce d'aventurier. Il venoit de proposer au Cardinal de Fleury un plan de lotterie très-compofée , qui n'avoit pas été goûté. Il

alloit

alloit le propofer à la Cour de Turin où il fut adopte & mis en exécution. Il s'arrêta quelque tems à Annecy & y devint amoureux de Madame l'Intendante , qui étoit une perfonne fort aimable , fort de mon goût , & la feule que je vide avec plaifir chez Maman. M. ÜAubonnt me vit , fa parente lui parla de moi , il fe chargea de m'examiner , de voir à quoi j'étois propre , & s'il me trouvoit de l'étoffe , de chercher à me placer.

Madame de JVarens m'envoya chez lui deux ou trois matins de fuite , fous prétexte de quelque commiffion , & fans me prévenir de rien. Il s'y prit très-bien pour me faire jafer , fe fàmiliarifa avec moi , me mit à mon aife autant qu'il étoit pollible , me parla de niaiferies & de toutes fortes de fujets. Le tout fans paroître m'obferver, fans la moindre affectation, & comme fi , fe plaifant avec moi , il eût voulu converfer fans gêne. J'étois enchanté de lui. Le réfultat de fes obfervations fiit que malgré ce que promettoient mon extérieur & ma phyfionomie animée , j'étois , finon tout-à-fait inepte , au moins un garçon de peu d'efprit , fans idées , prefque fins acquis , très - borné en un mot à tous égards , & que l'honneur de devenir quelque jour Curé de village étoit la plus haute fortune à laquelle je dufle afpirer. Tel fut le compte qu'il rendit de moi à Madame de JVarens. Ce fut la fécondé ou troi-fieme fois que je fos ainfi jugé ; ce ne fi.it pas la derniere , & l'arrêt de M. MaJJernn a fouvent été confirmé.

La caufe de ces jugemens tient trop à mon caraélere , pour n'avoir pas ici befoin d'explication: car en confcience, on lent bien que je ne puis fincérement y fouferire , & qu'avec toute Alé-moires. T

i4tf LES CONFESIONS.

l'impartialité possible , quoiqu'aient pu dire Mrs. Majferon i HAulonne , & beaucoup d'autres , je ne les faurois prendre au mot.

Deux choses pref. j'ue inali iabîes s'unifient en moi fans que j'en pui. Te concevoir la maniéré. Un tempérament très-ardent, des pallions vives, impétueufes, & des idées lentes à naître, embarrassées , & qui ne se prefentent jamais qu'après-coup. On diroit que mon cœur & mon efprit n'appartiennent pas ïiu meme individu. Le fenriment plus prompt que l'éclair vient remplir mon ame , mais au lieu de m'éclairer il me brûle & m'éblouit. Je fens tout & je ne vois rien. Je fuis emporté , mais ftupide ; il faut que je fois de fang-froid pour penfer. Ce qu'il y a d'étonnant cft que j'ai cependant le taél allez fur , de la pénétration , de la finefle même , pourvu qu'on m'attende ; je fais d'excellens impromptus à loifir ; mais fur le tems je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille. Je ferais une fort jolie converfation par la polie , comme on dit que les Efpagnols jouent aux échecs. Quand je lus le trait d'un Duc de Savoye qui se retourna, failànt route , pour crier; à votre gorge , marchand de Paris , je dis , me voilé.

Cette lenteur de penfer jointe à cette vivacité de fentir, je ne l'ai pas feulement dans la converfation , je l'ai même feul & quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent fourdement ; elles y fermentent jufqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations ; & au milieu de toute cette émotion je ne vois rien nettement ; je ne faurois écrire un feul mot , il faut que j'attende. Infenfiblement ce grand mouvement s'appaife ,

LIVRE III

ce cahos se débrouille ; chaque chose vient se mettre à sa place , mais lentement & après une longue & confiante agitation. N'avez-vous point vu quelquefois l'opéra en Italie ? Dans les changemens de scène il règne sur ces grands théâtres un désordre défagréable , & qui dure assez long-tems : toutes les décorations sont entre-mêlées ; on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine; on croit que tout va renverser. Cependant peu-à-peu tout s'arrange , rien ne manque, & l'on est tout surpris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant. Cette manœuvre est à-peu-près celle qui se fait dans mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avois pu premièrement attendre , puis rendre dans leur beauté les choses qui s'y sont ainsi peintes , peu d' Auteurs m'auroient surpassé.

De-là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuscrits raturés , barbouillés , mêlés , indéchiffrables , attellent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse. Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table & de mon papier: c'est à la promenade au milieu des rochers & des bois , c'est la nuit dans mon lit puis durant mes insomnies que j'écris dans mon cerveau , l'on peut juger avec quelle lenteur , sur-tout pour un homme absolument dépourvu de mémoire verbale , & qui de la vie n'a pu retenir fixe vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée puis retournée cinq ou six nuits dans ma tête avant qu'elle fut en état d'être mise sur le papier. De-là vient encore que je réussis mieux aux ouvrages qui demandent du travail , qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légèreté

LES CONFESSIONS

comme les lettres ; genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton, & dont l'occupation me met au supplice. Je n'écris point de lettres sur les moindres fujets qui ne me coûtent des heures de fatigue , ou si je veux écrire de suite ce qui me vient , je ne fais ni commencer ni finir , ma lettre est un long & confits verbiage ; à peine m'entend-on quand on la lit.

Non - feulement les idées me coûtent à rendre , elles me coûtent même à recevoir. J'ai étudié les hommes & je me crois à (Te z bon observateur. Cependant je ne fais rien voir de ce que je vois; je ne vois bien que ce que je me rappelle, & je n'ai de l'esprit que dans mes fovenirs. De tout ce qu'on dit , de tout ce qu'on fait , de tout ce qui se passe en ma présence , je ne fens rien , je ne pénétré rien. Le ligne extérieur est tout ce qui me frappe. Mais ensuite tout cela me revient : je me rappelle le lieu , le tems , le ton , le regard , le geste , la circonstance , rien ne m'échappe. Alors sur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a pensé , & il est rare que je me trompe.

Si peu maître de mon esprit , seul avec moi-même , qu'on juge de ce que je dois être dans la conversation , où , pour parler à propos, il faut penser à la fois & sur le champ à mille choses. La seule idée de tant de convenances dont je suis sûr d'oublier au moins quelqu'une , suffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on ose parler dans un cercle: car à chaque mot il faudrait passer en revue tous les gens qui sont là : il faudrait connaître tous leurs caractères , savoir leurs histoires , pour être sûr de ne rien dire qui puisse offenser quelqu'un. L'excès de ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage: sachant mieux ce qu'il faut taire, ils sont plus sûrs

LIVRE III

de ce qu'ils difent: encore leur échappe-t-il Couvent desbalourdifes. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues ! il lui eft prefque impoffible de parler une minute impunément. Dans le tête-à-tête il y a un autre inconvéniement que je trouve pire ; la néceffité de parler toujours. Quand on vous parle , il faut répondre, & il l'on ne dit mot, il fai# relever la converfation. Cette infupportable contrainte m'eût feule dégoûté de la fociété. Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'obligation de parler fur le champ &c toujours. Je ne fais fi ceci tient à ma mortelle averfion pour tout afiujettitement ; mais c'eft allez qu'il faille abfolument que je parle pour que je dife une fottife infailliblement.

Ce qu'il y a de plus fatal eft qu'au lieu de lavoir me taire quand je n'ai rien à dire , c'eft alors que pour payer plutôt ma dette j'ai la fureur de vouloir parler. Je me hâte de balbutier promptement des paroles fans idées , trop heureux quand elles ne lignifient rien du tout. En voulant vaincre ou cacher mon ineptie , je manque rarement de la montrer.

Je crois que voilà de quoi faire allez comprendre comment n'étant pas un fot , j'ai cependant Couvent palfé pour l'être , même chez des gens en état de bien juger : d'autant plus malheureux que ma phyfionomie & mes yeux promettent davantage, & que cette attente fruftrée rend plus choquante aux autres ma ftupidité. Ce détail qu'une occafion particulière a fait naître n'eft pas inutile à ce qui doit fuivre. Il contienc la clef de bien des chofes

extraordinaires qu'on m'a vu faire,, & qu'on attribue à une humeur fauvage que je n'ai point. J'ai— merois la fociécé conutie un autie, fi le n'étois fûr de m'jr

LES CONFESSIONS

montrer non-feulement à mon dcfavantage , mais tout autre que je ne fuis. Le parti que j'ai pris d'écrire & de me cacher elt précifément celui qui me convenoit. Moi préfent on n'auroit jamais fu ce que je valois , on ne l'auroit pas foupçonné même; & c'eft ce qiii cft arrivé à Madame Dupin , quoique femme d'efprit , & quelque j'aye vécu dans fa maifon plufieurs années. Elle me l'a dit bien des fois elle-même depuis ce temslà. Au refte , tout ceci fouft're de certaines exceptions , & j'y reviendrai dans la fuite.

La mefure de mes ralens ainfi fixée , l'état qui me convenoit ainfi défigné , il ne fiit plus queltion pour la fécondé fois que de remplir ma vocation. La difficulté fut que je n'avois pas fait mes émdes & que je ne fovois pas même aflez de latin pour être prêtre. Madame de Warens imagina de me foire inftruire au féminaire pendant quelque tems. Elle en parla au fapérieur ; c'étoit un lazarifte appelle M. Gros , bon petit homme à moitié borgne , maigre , grifon , le plus fpirituel de le moins pédant lazarifte que j'aye connu ; ce qui n'eft pas beaucoup dire , à la vérité.

Il venoit quelquefois chez Maman qui l'accueilloit , le careffoit , l'agaçoit même , & fe faifoit quelquefois lacer par lui ,v emploi dont il fe chargeoit aflez volontiers. Tandis qu'il croit en fonction , elle courait par la chambre de côte & d'autre foifant tantôt ceci tantôt cela. Tiré par le lacet Monfieur le Supérieur fuivoit en grondant , & difant à tout moment ; mais Madame , tenez-vous donc. Cela faifoit un fujet aflez pittorefque.

M. Gros se prêta de bon cœur au projet de Maman. Il se

L I V 11 E III

«Si

contenta d'une pension très-modique & se chargea de l'instruction. Il ne fût que l'enfant du commencement de l'Evêque % qui non-seulement l'accorda , mais qui voulut payer la pension. Il permit aussi que je restasse en habit laïque , jusqu'à ce qu'on pût juger par un essai du succès qu'on devoit espérer.

Quel changement! Il fallut m'y frotter. J'allai au séminaire comme j'aurois été au supplice. La trille maison qu'un séminaire ; fut-tout pour moi fort de celle d'une aimable femme. J'y portai un seul livre que j'avois prié Maman de me prêter, & qui me fut d'une grande ressource. On ne devinera pas quelle sorte de livre c'étoit : un livre de musique. Parmi les talents qu'elle avoit cultivés la musique n'avoit pas été oubliée. Elle avoit de la voix , chantoit parfaitement & jouoit un peu du clavecin. Elle avoit eu la complaisance de me donner quelques leçons de chant , & il fallut commencer de loin , car à peine avois-je la musique de nos pères. Huit ou dix leçons de femme & fort interrompues , loin de me mettre en état de siffler ne m'apprirent pas le quart des lignes de la musique. Cependant j'avois une telle passion pour cet art , que je voulus essayer de m'exercer seul. Le livre que j'emportai n'étoit pas même des plus faciles ; c'étoient les cantates de Clerambault. On concevra quelle fut mon application & mon obligation , quand je dirai que sans connaître ni transposition ni quantité, je parvins à déchiffrer & chanter sans faute le premier

récitatif & le premier air de la cantate d 'Alphée de Aréthufe ; & il eft vrai que cet air eft feandé fi jufle , qu'il ne Lut que réciter les vers avec leur mefure pour y mettre celle de l'air.

LES CONFESSIONS

Il y avoir au féminaire un maudit lazarifte qui m'entreprit

qui me fit prendre en horreur le latin qu'il vouloir m'enfeigner. Il avoir des cheveux plats , gras & noirs , un vifage de pain d'épice , une voix de buffle , un regard de chat-huant, des crins de fanglier au lieu de barbe ; fon fourire étoit fardonique; fcs membres jouoient comme les poulies d'unmanequin : j'ai oublié fon odieux nom ; mais fa figure effrayante &c doucereufe m'elt-bien reliée, & j'ai peine à me la rappeler fans frémir. Je crois le rencontrer encore dans les corridors , avançant gracieufement fon craffeux bonnet quarré pour me faire ligne d'entrer dans fa chambre , plus affreufe pour moi qu'un cachot. Qu'on juge du contralle d'un pareil maître pour le difciple d'un abbé de Cour !

Si j'ctois relié deux mois à la merci de ce monllre , je fuis perfuadé que ma tcte n'y auroit pas réfillé. Mais le bon M. Gros qui s'apperçut que j'étois trille , que je ne mangeois pas , que je maigriffois , devina le fujet de mon chagrin ; cela n'étoit pas difficile. Il m'ôta des griffes de ma bête , & par un autre contralle encore plus marqué me remit au plus doux des hommes. C'étoit un jeune abbé Faucigneran , appellé M. Giitier qui faifoit fon féminaire & qui par complaifance pour M. Gros , & je crois , par humanité , vouloit bien prendre fur fcs études le tems qu'il donnoit h diriger les miennes. Je n'ai jamais vu de phyfionomic plus touchante que celle de M. Gâtier. Il étoit blond & fa barbe tiroit fur le roux. Il avoic le maintien ordinaire aux gens de fa province , qui

fous une figure épaisse cachent tous beaucoup d'esprit ; mais ce qui se marquoit vraiment en lui étoit une ame sensible , affectueuse ,

aimante.

Digitized by Google

LIVRE III

aimante. Il y avoit dans ses grands yeux bleus un mélange de douceur , de tendresse & de tristesse , qui faisoit qu'on ne pouvoit le voir sans s'intéresser à lui. Aux regards , au ton de ce pauvre jeune homme , on eût dit qu'il prévoyoit sa destinée , & qu'il se sentoît né pour être malheureux.

Son caractère ne démentoit point sa physionomie. Plein de patience & de complaisance , il sembloit plutôt étudier avec moi que m'induire. Il n'en falloit pas tant pour me le faire aimer, son prédécesseur avoir rendu cela très-facile. Cependant malgré tout le temps qu'il me donnoit, malgré toute la bonne volonté que nous y mettions l'un & l'autre , & quoiqu'il s'y prît très-bien , j'avançai peu en travaillant beaucoup. Il est singulier qu'avec assez de conception je n'ai jamais pu rien apprendre avec des maîtres , excepté mon père & M. Lamercier. Le peu que je fais de plus , je l'ai appris seul ,

comme on verra ci-après. Mon esprit impatient de toute es-

pece de joug ne peut s'affranchir à la loi du moment. La crainte même de ne pas apprendre m'empêche d'être attentif. De peur

d'impatienter celui qui me parle , je feins d'entendre ; il va en avant & je n'entends rien. Mon esprit veut marcher à son heure , il ne peut se foudroyer à celle d'autrui.

Le tems des ordinations étant venu , M. Gâtier s'en retourna diacre dans sa province. Il emporta mes regrets, mon attachement , ma reconnaissance. Je fis pour lui des vœux qui n'ont pas été plus exaucés que ceux que j'ai faits pour moi-même. Quelques années après j'appris qu'étant vicaire dans une paroisse il avait fait un enfant à une fille , la fille dont avec un cœur très-tendre il eût jamais été amoureux. Ce fut un scan- Mémoires. . V

dale effroyable dans un diocèse administré très - févèrement. Les Prêtres , en bonne règle , ne doivent faire des enfans qu'à des femmes mariées. Pour avoir manqué à cette loi de convenance il fut mis en prison , diffamé , chassé. Je ne fais s'il aura pu dans la fuite rétablir ses affaires ; mais le sentiment de son infortune profondément gravé dans mon cœur me revint quand j'écrivis l'Emile , & réunissant M. Gâtier avec M. Gaime , je fis de ces deux dignes prêtres l'original du Vicaire Savoyard. Je me Hâte que l'imitation n'a pas déshonoré ses modèles.

Pendant que j'étais au séminaire , M. d'Aubonne fut obligé de quitter Annecy. M * * *. s'avisa de trouver mauvais qu'il fit l'amour à sa femme. C'était faire comme le chien du jardinier ; car quoique Madame * * *. fut aimable , il vivait fort mal avec elle : & la traitait si brutalement qu'il fut question de séparation. M * * *. étoit un vilain homme , noir comme , une taupe , fripon comme une chouette , & qui à force de vexations , finit par se faire chasser lui-même. On dit que les Provençaux se vengent de leurs ennemis par des chançons ; M. d'Aubonne se vengea du sien par une comédie : il envoya cette pièce à Madame de Turenne qui me la fit

voir. Elle me plut & me fit naître la fantaisie d'en faire une pour effayer si j'étois en elfet aussi bête que l'auteur l'avoit prononcé : mais ce ne fut qu'à Chambéri que j'exécutai ce projet en écrivant l'Amant de lui-même. Ainsi quand j'ai dit dans la préface, de cette pièce que je l'avois écrite à dix-huit ans, j'ai menti de quelques années.

C'est à-peu-près à ce tems - ci que se rapporte un événe-

LIVRE III. iss

ment peu important en lui-même, mais qui a eu pour moi des suites, & qui a fait du bruit dans le monde quand je l'avois oublié. Toutes les semaines j'avois une fois la permission de sortir, je n'ai pas besoin de dire quel usage j'en faisois. Un dimanche que j'étois chez Maman, le feu prit à un bâtiment des Cordeliers appartenant à la maison qu'elle occupoit. Ce bâtiment où étoit leur four étoit plein jusqu'au comble de fascines seches. Tout fut embrasé en très - peu de tems. La maison étoit en grand péril & couverte par les flammes que le vent y portoit. On se mit en devoir de déménager en hâte & de porter les meubles dans le jardin, qui étoit vis-à-vis mes anciennes fenêtres & au-delà du ruissseau dont j'ai parlé. J'étois si troublé que je jettois indifféremment par la fenêtre tout ce qui me tomboit sous la main, jusqu'à un gros mortier de pierre qu'en tout autre tems j'aurois eu peine à soulever : j'étois prêt à y jeter de même une grande glace, si quelqu'un ne m'eût retenu. Le bon Evêque qui étoit venu voir Maman ce jour-là ne resta pas, non plus, oisif. Il l'emmena dans le jardin où il se mit en prières avec elle & tous ceux qui étoient là, en sorte qu'arrivant quelque tems après je vis tout le monde à genoux & m'y mis comme les autres. Durant la prière du pauvre homme le vent changea, mais si brusquement & si à propos que les flammes qui

couvraient la maison & entroient déjà par les fenêtres forent portées de l'autre côté de la cour , & la maison n'eut aucun mal. Deux ans après , M. de Bernex étant mort , les Antonins , les anciens confrères commencèrent à recueillir les pièces qui pouvoient servir à sa béatification. A la prière du P. Bouda je joignis à

LES CONFESSIONS

xstf

ces pièces une attestation du fait que je viens de rapporter , en quoi je fis bien ; mais en quoi je fis mal , ce fut de donner ce fait pour un miracle. J'avois vu l'Evêque en prière , & durant sa prière j'avois vu le vent changer , & même très-à propos : voilà ce que je pouvois dire & certifier : mais qu'une de ces deux choses fût la cause de l'autre , voilà ce que je ne devois pas attester , parce que je ne pouvois le savoir. Cepen-

dant autant que je puis me rappeler mes idées , alors sincèrement catholique , j'étois de bonne foi. L'amour du merveilleux si naturel au cœur humain , ma vénération pour ce vertueux Prélat, l'orgueil secret d'avoir peut-être contribué moi-même au miracle , aidèrent à me séduire , & ce qu'il y a de sûr est que si ce miracle eût été l'effet des plus ardentes prières , j'aurois bien pu m'en attribuer ma part.

Plus de trente ans après , lorsque j'eus publié les Lettres de la montagne , M. Fréron détacha ce certificat , je ne fais comment , & en fit usage dans ses feuilles. Il faut avouer que la découverte étoit heureuse & l'à-propos me parut à moi-même très-plaisant.

J'étois destiné à être le rebut de tous les états. Quoique M. Gâtier eût rendu de mes progrès le compte le moins défavorable

qu'il lui fût possible , on voyoit qu'ils n'étoient pas proportionnés à mon travail , & cela n'étoit pas encourageant pour me faire pouffer mes études. Aussi l'Evêque & le Supérieur se rebuterent-ils , & on me rendit à Madame de IFarens comme un fujet qui n'étoit pas même bon pour être prêtre ; au reste assez bon garçon, disoit-on, & point vicieux; ce qui fit que malgré tant de préjugés rebuteurs sur mon compte, elle ne m'abandonna pas.

livre III

Je rapportai chez elle en triomphe mon livre de musique dont j'avois tiré si bon parti. Mon air d'Alphée & Aréthuse étoit à-peu-près tout ce que j'avois appris au séminaire. Mon goût marqué pour cet art lui fit naître la pensée de me faire musicien. L'occasion étoit commode. On faisoit chez elle au moins une fois la semaine de la musique , & le maître de musique de la cathédrale qui dirigeoit ce petit concert venoit la voir très-souvent. C'étoit un Parisien nommé M. le Maître , bon compositeur, fort vif, fort gai, jeune encore , assez bien fait, peu d'esprit, mais au demeurant très-bon homme. Maman me fit faire sa connaissance ; je m'attachois à lui , je ne lui déplaisois pas : on parla de peu /ion ; l'on en convint. Bref, j'entrai chez lui , & j'y passai l'hiver d'autant plus agréablement que la maîtrise n'étant qu'à vingt pas de la maison de Maman , nous étions chez elle en un moment , & nous y fussions très - souvent ensemble.

On jugera bien que la vie de la maîtrise toujours chantante & gaie, avec les musiciens & les enfans de chœur, me plaisoit plus que celle du séminaire avec les peres de St. Lazare. Cependant

cette vie , pour être plus libre , n'en étoit pas moins égale & réglée. Tétois fait pour aimer l'indépendance & pour n'en abuser jamais. Durant fix mois entiers , je ne fortis pas une feule fois que pour aller chez Maman ou à l'église , & je n'en fiis pas même tenté. Cet intervalle efl un de ceux où j'ai vécu dans le plus grand calme , & que je me fuis rappellésavec le plus de plaifir. Dans les fituations diverfes où je me fuis trouvé, quelques-uns ont été marqués par un tel fentiment de bien-être , qu'en les remémorant j'en fuis affeélé comme fi

158 LES CONFESSIONS

j'y écois encore. Non-feuleir.ent je me rappelle les tems, les lieux , les perfonnes , mais tous les objets environnans la température de l'air. Ton odeur, fa couleur, une certaine impreffion locale qui ne s'eft fait fentir que là , & dont le fouvenir vif m'y tranfporte de nouveau. Par exemple , tout ce qu'on répétoit à la maîtrise , tout ce qu'on chantoit au chœur , tout ce qu'on y faifoit , le bel & noble habit des Chanoines , les chafubles des Prêtres , les mitres des chantres , la figure des muficiens , un vieux charpentier boiteux qui jouoit de la contrebaffe , un petit abbé blondin qui jouoic du violon , le lambeau de foutane qu'a près avoir pofé fon épée , M. le Maître endoffoit par-deffus fon habit laïque , & le beau furplis fin dont il en couvroit les loques pour aller au chœur: l'orgueil avec lequel j'allois , tenant ma petite flûte à bec m'établir dans l'orcheftre à la tribune , pour un petit bout de récit que M. le Maître avoit fait exprès pour moi : le bon dîné qui nous attendoit enfuite , le bon appétit qu'on y portoit ; ce concours d'objets vivement retracé m'a cent fois charmé dans ma mémoire , autant & plus que dans la réalité. Fai gardé toujours une affection tendre pour un certain air du Conditor aime fyderum qui marche par

jambes; parce qu'un dimanche de l' A vent j'entendis de» mon lit chanter cette hymne avant le jour fur le perron de la cathédrale , félon un rite de cette Eglise-là. Mlle. Merceret femme-de-chambre de Maman favoit un peu de nautique: je n'oublierai jamais un petit mottet offerte que M. le Maître me fit chanter avec elle & que fa maîtresse écoutoit avec tant de plaisir. Enfin tout jufqu'à la bonne feryante Perrine qui étoit fi bonne fille & que les enfans de

Digitizeiby Go(>

chœur faifoient tant endéver, tout dans les fouvenirs de ces tems de bonheur & d'innocence revient fouvent me ravir Sc m'attrifter.

Je vivois à Annecy depuis pris d'un an fans le moindre reproche ; tout le monde étoit content de moi. Depuis mon départ de Turin je n'avois point fait de fottife , 6c je n'en fis point tant que je fus fous les yeux de Maman. Elle me conduifoit , 6c me conduifoit toujours bien ; mon attachement pour elle étoit devenu ma feule paffion , ôc ce qui prouve que ce n'éroit pas une paffion folle c'eft que mon cœur formoit nja raifon. Il eft vrai qu'un feul fentiment abforbant pour ainfi dire toutes mes facultés, me mettoit hors d'état de rien apprendre ; pas même la mufique , bien que j'y fifTe tous mes efforts. Mais il n'y avoit point de ma faute ; la bonne volonté y étoit toute entière, l'affiduité y étoit. J'étois diftrait, rêveur, je foupinois; qu'y pouvois- je faire ? Il ne manquoit à mes progrès rien qui dépendit de moi; mais pour que je fiffe de nouvelles folies, il ne falloit qu'un fujet qui vînt me les infpirer. Ce fujet fe préfenta ; le hafard arrangea les chofes , & comme on verra dans la fuite , ma mauvaife tête en tira parti.

Un foir du mois de Février qu'il faifoit bien froid, comme nous étions tous autour du feu , nous entendîmes frapper à la porte de la rue. Perrine prend fà lanterne , defeend , ouvre : un jeune homme entre avec elle, monte, fe présente d'un air aifé , & faïc à M. le Maître un compliment court & bien tourné , fe donnant pour un muficien françois que le mauvais érat de fes finances fbrçoit de vicarier pour paffer fon chemin. A ce mot de muficien françois le cœur treffaillit au bon le

LES CONFESSIONS

iCo

Maître ; il aimoit paflionnément fon pays & fon art. Il accueillit le jeune partager, lui offrit le gîte dont il paroiffoit avoir grand befoin & qu'il accepta fans beaucoup de façon. Je l'examinai tandis qu'il fe chauffoit & qu'il jafait en attendant le foupé. Il étoit court de ftature mais large de quarrure ; il avoit je ne fais quoi de contrefait dans fa taille fans aucune difformité particulière ; c'étoit pour ainfi dire un boffu à épaules plates , mais je crois qu'il boitoit un peu. D avoit un habit noir plutôt ufé que vieux , & qui tomboit par pièces , une chemife très-fine & très-fale, de belles manchettes d'effilé, des guêtres dans chacune defquelles il auroit mis fes deux jambes, & pour fe garantir de la neige un petit chapeau à porter fous le bras. Dans ce comique équipage il y avoit pourtant quelque chofe de noble que fon maintien ne démentoit pas ; fa phyffonomie avoit de la fineffe & de l'agrément, il parloit facilement & bien , mais très-peu modeftement. Tout marquoit en lui un jeune débauché qui avoit eu de l'éducation & qui n'alloit pas gueulant comme un gueux , mais comme un fou. Il nous dit qu'il s'appelloit Venture de Villeneuve , qu'il venoit de Paris , qu'il s'étoit égaré dans fa route , & ou-

bliant un peu fon rôle de muficien , il ajouta qu'il alloit à Grenoble voir un parent qu'il avoit dans le parlement.

Pendant le foupé on parla de mufique , & il en parla bien. Il connoiffoit tous les grands virtuofes , tous les ouvrages célébrés, tous les aéfeurs , toutes les actrices , toutes les jolies femmes , tous les grands feigneurs. Sur tout ce qu'on difoit il paroiffoit au fait ; mais à peine un fujet étoit-il entamé qu'il brouilloit l'entretien par quelque poliffonnerie qui faifoit rire &

oublier

LIVRE I I L

oublier ce qu'on avoir dit. C'étoit un famedi ; il y avoit le lendemain mufique à la cathédrale. M. le Maître lui propofe d'y chanter; très -volontiers ; lui demande quelle eftû partie? la Haute-contre , & il parle d'autre chofe. Avant d'aller à l'églife on lui offrit fa partie à prévoir; il n'y jetta pas les yeux. Cette gafconade furprit le Maître : vous verrez , me dit-il à l'oreille , qu'il ne fait pas une note de mufique. J'en ai grand'peur , lui répondis-je. Je les fuivis très-inquiet. Quand on commença, le cœur me battit d'une terrible force ; car je m'intéreffois beaucoup à lui.

J'eus bientôt de quoi me raffurer. Il chanta fes deux récits avec toute la jufteffe & tout le goût imaginables, & qui plus eft avec une très-jolie voix. Je n'ai gueres eu de plus agréable furprife. Après la meffe M. Henture reçut des complimens à perte de vue des chanoines & des muficiens , auxquels il répondoit en poliffonnant , mais toujours avec beaucoup de grâce. M. le Maître

l'embrasla de bon cœur; j'en fis autant ; il vit que j'étois bien aise , & cela parut lui faire plaîfir.

On conviendra je m'affure , qu'après m'être engoué de M. Bâcle , qui tout compté n'étoit qu'un manan , je pouvois m'engouer de M. Henture qui avoit de l'éducation , des talens , de l'esprit, de l'usage du monde, & qui pouvoit passer pour un aimable débauché. C'est aussi ce qui m'arriva, & ce qui ferait arrivé , je pense , à tout autre jeune homme à ma place , d'autant plus facilement encore qu'il aurait eu un meilleur taâ pour sentir le mérite , & un meilleur goût pour s'y attacher : car Henture en avoit, sans contredit, & il en avoit sur-tout un bien rare à son âge , celui de n'être point pressé de montrer Mémoires. ' X

LES CONFESSIONS

i Si

son acquis. Il est vrai qu'il se vanter de beaucoup de choses qu'il ne favoir point; mais pour celles qu'il lavoir & qui étoient en assez grand nombre , il n'en disoit rien : il attendoit l'occasion de les montrer; il s'en prévaloir alors sans empressement , & cela faisoit le plus grand effet. Comme il s'arrêtoit après chaque chose sans parler du relie , on ne favoit plus quand il aurait tout montré. Badin , folâtre , inépuisable , féduisant dans la convention , fouriant toujours & ne riant jamais , il disoit du ton le plus élégant les choses les plus grolfieres & les faisoit palier. Les femmes mêmes les plus modèles s'extonnoient de ce qu'elles enduraient de lui. Elles avoient beau sentir qu'il falloit se fâcher , elles n'en avoient pas la force. Il ne lui falloit que des filles perdues ; & je ne crois pas qu'il fut fait pour avoir des bonnes fortunes, mais il étoit fait pour mettre un agrément infini dans la société des gens

qui en avoient. Il étoit difficile qu'avec tant de talens agréables , dans un pays où l'on s'y connoît & où on les aime, il reliât borné longtems à la fphere des muficiens. *

Mon goût pour M. Venture , plus raifonnable dans là eau le fut auffi moins extravagant dans fes effets, quoique plus vif & plus durable que celui que j'avois pris pour M. Bâcle. J'ai— mois à le voir , à l'entendre, tout ce qu'il faifoit me paroiffoit charmant, tout ce qu'il difoit me fembloit des oracles: mais mon engouement n'alloit point jufqu'à ne pouvoir me féparer de lui. Favois à mon voifinage un bon préfervatif contre cec excès. D'ailleurs trouvant fes maximes très-bonnes pour lui , je fentois qu'elles n'écoient pas à mon ufage ; il me falloit une autre forte de volupté dont il n'avoit pas l'idée & dont je n'o-

- Dtgtecdby

L I V R E I I I. ids

fois même lui parler, bien for qu'il fe fcroit moqué de moi. Cependant j'aurois voulu allier cet attachement avec celui qui me dominoir. J'en parlois à Maman avec tranfport ; le Maître lui en parloir avec éloges. Elle confentit qu'on le lui amenât : mais cette entrevue ne réüiit point du tout : il la trouva précieufe ; elle le trouva libertin , de s'alarment pour moi d'une auïï mauvaife connoiffance , non-feulement elle me défendit de le lui ramener, mais elle me peignit fi fortement les dangers que je courois avec ce jeune homme , que je devins un peu plus circoiifpect à m'y livrer , de , rrès-heureufement pour mes mœurs & pour ma tête , nous fûmes bientôt féparés.

M. le Maître avoir les goûts de fon art; il aimoit le vin. A table , cependant il étoit fobre ; mais en travaillant dans fon cabinet il

falloir qu'il bût. Sa fervante le favoit fi bien que fitôt qu'il préparoit fon papier pour compofer de qu'il prenoit fon violoncelle , fon pot & fon verre arrivoient l'infant d'après , & le pot fe renouvelloit de tems à autre. Sans jamais être abfolument ivre , il étoit prefque toujours pris de vin , de en vérité c'étoit dommage , car c'étoit un garçon effentiellement bon, de fi gai que Maman ne l'appelloit que petit-chat. Malheureufement il aimoit fon talent , travailloit beaucoup , de buvoit de même. Cela prit fur fa fanté de enfin fur fon humeur ; il étoit quelquefois ombrageux , de facile à offenser. Incapable de groliïcreté , incapable de manquer à qui que ce fût , il n'a jamais dit une mauvaife parole, même à un de fes enfans de chœur. Mais il ne failoit pas non plus lui manquer, de cela étoit jufté. Le mal étoit qu'ayant peu d'efprit il ne difcernoit pas les tons de les caraéleres , de prenoit fouvent la mouche fur rien. ' X i

LES CONFESSIONS

L'ancien chapitre de Gene -e où jadis tant de Princes & d'Evêques fe faifoient un honneur d'entrer , a perdu dans fon exil fon ancienne fplendeur, mais il a confervé là fierté. Pour pouvoir y être admis , il faut toujours être gentilhomme ou docteur de Sorbonne , &c s'il eft un orgueil pardonnable après celui qui fe tire du mérite perfonnel , c'eft celui qui fe tire de la naiffance. D'ailleurs tous les prêtres qui ont des laïques à leurs gages les traitent d'ordinaire avec a fiez de hauteur. C'eft ainfi que les chanoines traitoient fouvent le pauvre le Maître. Le , chantre furtout, appelé M. l'abbé de Vidonne , qui, du refte étoit un très-galant homme , mais trop plein de fa noblefie , n'avoit pas toujours pour lui les égards que méritoient fes ralens , & l'autre n'enduroit pas volontiers ces dédains. Cette année ils eurent durant la fe-

maine fainte un démêlé plus vif qu'à l'ordinaire dans un dîné de régie que l'Evêque donnoic aux chanoines , & où le Maître étoit toujours invité. Le chantre lui fit quelque pafie-droit & lui dit quelque parole dure , que celui-ci ne put digérer. Il prit fur le champ la réfutation de s'enfuir la nuit fuivante, & rien ne put l'en faire démordre, quoique Madame de Jf^arens , à qui il alla faire fes adieux n'épargnât rien pour l'appaifer. Il ne put renoncer au plaifir de fe venger de fes tyrans, en les laiflant dans l'embarras aux fêtes de Pâques , tems où l'on avoit le plus grand befoin de lui. Mais ce qui l'embarraffoit lui - même, étoit fa mufique qu'il vouloir emporter , ce qui n'étoit pas facile. Elle formoit une caiffe aftez groffe & fort lourde , qui ne s'emportoit pas fous le bras.

Maman fit ce que j'aurois fait & ce que je ferois encore à

Digitized by

fa place. Après bien des efforts inutiles pour le retenir , le voyant réfolu de partir comme que ce fut, elle prit le parti de l'aider en tout ce qui dépendoit d'elle. J'ofe dire qu'elle le devoit. Le Maître s'étoit confacré, pour ainfi dire à fon fervice. Soit en ce qui tenoit à fon art , foit en ce qui tenoit à fes foins , il étoit entièrement à fes ordres , & le cœur avec lequel il le fuivoit, donnoit à fa complaifance un nouveau prix. Elle ne faisoit donc que rendre à un ami dans une occafion effentielle ce qu'il faisoit pour elle en détail depuis trois ou quatre ans ; mais elle avoit une ame qui pour remplir de pareils devoirs n'avoit pas befoin de fonger que c'en étoient pour elle. Elle me fit venir, m'ordonna de fuivre M. le Maître au moins jufqu'à Lyon , & de m'attacher à lui auffi longtems qu'il aurait befoin de moi. Elle m'a depuis avoué que le defir de m'éloigner de Venture étoit entré pour beaucoup dans cet arrangement. Elle confulta Claude Anet fon fidelle domeftique pour

le tranfporr de la caiffe. Il fut d'avis qu'au lieu de prendre à Anne-cy une bête de fomme qui nous ferait infailliblement découvrir, il falloir quand il ferait nuit porter la caiffe à bras jufqu'à une certaine diftance , & louer enfuite un âne dans un village pour la tranfporter jufqu'à Seyffel , où étant fur terres de France nous n'aurions plus rien à rifquer. Cet avis fut fuivi : nous partîmes le même foir à fept heures , & Maman , fous prétexte de payer ma dépenfe groflit la petite bourfe du pauvre petit-chat d'un furcroît qui ne lui fut pas inutile. Claude Anet , le jardinier & moi, portâmes la caiffe comme nous pûmes jufqu'au premier village, où un âne nous relaya, Scia meme nuit nous nous rendîmes à Seyffel.

LES CONFESSIONS

Je crois avoir déjà remarqué qu'il y a des tems où je fuis fi peu femblable à moi-même, qu'on me prendroit pour un autre homme de caraélere tout oppofé. On en va voir un exemple. M. Reydelet curé de Seyffel étoit chanoine de St. Pierre , par conféquent de la connoiffance de M. le Maître , & l'un des hommes dont il devoit le plus fe cacher. Mon avis fut au contraire d'aller nous préfenter à lui, & lui demander gîte fous quelque prétexte , comme fi nous étions là du confentement du chapitre. Le Maître goûta cette idée qui rendoit fa vengeance moqueufe & plaifante. Nous allâmes donc effrontément chez M. Reydelet , qui nous reçut très-bien. Le Maître lui dit qu'il alloit à Bellay à la priere de l'Evêque diriger fa mufique aux fêtes de Pâques , qu'il comptoit repaffir dans peu de jours , & moi à l'appui de ce menfonge j'en enfilai cent autres fi naturels que M. Reydelet me trouvant joli garçon , me prit en amitié & me fit mille careffes. Nous fûmes bien régalez , bien couchés , M. Reydelet ne favoit quelle chere

nous faire ; & nous nous féparâmes les meilleurs amis du monde , avec promesse de nous arrêter plus long-tems au retour. A peine pûmes-nous attendre que nous fuflions feuls pour commencer nos éclats de rire , & j'avoue qu'ils me reprennent encore en y penfant ; car on ne fauroit imaginer une efpîéglerie mieux foute-nue ni plus heureufe. Elle nous eût égayés durant route la route , fi M. le Maître qui ne ceffoit de boire & de battre la campagne , n'eût été attaqué deux ou trois fois d'une atteinte à laquelle il devenoit très-fujet , & qui refiembloit fort à l'épilepfie. Cela me jetta dans des embarras qui m'effrayerent , & dont je penfui bientôt à me tirer comme je pourrais.

Digilized byJ

LIVRE I I i

Nous allâmes à Bellay palier les fêtes de Pâques comme nous l'avions dit â M. Reydelet; 6c quoique nous n'ÿ fuflions point attendus, nous fumes reçus du maître de mufique 6c accueillis de tout le monde avec grand plaifir. M. le Maître avoir de la confédération dans fon art & la méritoit. Le maître de mufique de Bellay fe fit honneur de fes meilleurs ouvrages & tâcha d'obtenir l'approbation d'un fi bon juge : car outre que le Maître croit connoiffeur, il étoit équitable , point jaloux, 6c point flagorneur. Il étoit fi fupérieur à tous ces maîtres de mufique de province , 6c ils le fentoient fi bien eux-mêmes, qu'ils le regardoient moins comme leur confrère , que comme leur chef.

Après avoir paffé très - agréablement quatre ou cinq jours à Bellay , nous en repartîmes 6c continuâmes notre route , fans au-

cun accident que ceux dont je viens de parler. Arrivés à Lyon nous fumes loger à Notre-Dame de pitié , 6c en attendant la caiffie, qu'à la faveur d'un autre menfonge nous avions embarquée fur le Rhône par les foins de notre bon patron M. Reydelet , M. le Maître alla voir fes connoiffances , entr'autres le Père Caton , cordelier, dont il fera parlé dans la fuite , 6c l'Abbé Dortan comte de Lyon. L'un 6c l'autre le reçurent bien mais ils le trahirent , comme on verra tout-à-l'heure ; fon bonheur s'étoit épuifé chez M. Reydelet.

Deux jours après notre arrivée à Lyon , comme nous paflions dans une petite rue non loin de notre auberge , le Maître fût furpris d'une de fes atteintes , 6c celle-là fût fi violente que j'en fus faifi d'effroi. Je fis des cris , appellai du fecours, nommai fon auberge 6c fuppliai qu'on l'y fit porter ; puis tandis qu'on s'affembloit 6c s'emprefloit autour d'un homme tombé fans

LES CONFESSIONS

i erg

fentiment & écumant au milieu de la rue , il fut délaiffé du feul ami fur lequel il eût dû compter. Je pris l'inftant où perfbnne ne fongeoit à moi, je tournai le coin de la rue & je difparus. Grâce au Ciel j'ai fini ce troifieme aveu pénible ; s'il m'en reftoit beaucoup de pareils à faire , j'abandonnerois le travail que j'ai commencé.

De tout ce que j'ai dit jufqu'à préfent, il en eft refté quelques traces dans les lieux où j'ai vécu; mais ce que j'ai à dire dans le livre fuivant eft prefque entièrement ignoré. Ce font les plus grandes extravagances de ma vie , & il eft heureux qu'elles n'aient pas plus mal fini. Mais ma tête montée au ton d'un infiniment

échanger étoit hors de fon diapafon ; elle y revint d'elle-même , & alors je ceffai mes folies , ou du moins j'en fis de plus accordantes h mon naturel. Cette époque de ma jeuneffe eft celle dont j'ai l'idée la plus confufe. Rien prefque ne s'y eft paflé d'affez intéref-tant à mon cœur pour m'en retracer vivement le fouvenir, & il eft difficile que dans tant d'allées & venues , dans tant de déplace-mens fucceftifs , je ne faffe pas quelques tranfpo (irions de rems ou de lieu. Fécris abfolument de mémoire, fans monumens, fans matériaux qui puiffent me la rappeler. Il y a des événemens de ma vie qui me font auflî préfens que s'ils venoient d'arriver ; mais il y a des lacunes ôc des vides que je ne peux remplir qu'à l'aide de récits auflî confus que le fouvenir qui m'en eft refté. J'ai donc pu faire des erreurs quelquefois & j'en pourrai faire encore fur des bagatelles , jufqu'au tems où j'ai de moi des renfeignemens plus furs ; mais en ce qui importe vraiment au fujet je fuis affiiré d'être exact de fidelle, comme je tâcherai

toujours

Qigitized by Çpogle

LIVRE III

toujours de l'être en tout : voilà fur quoi l'on peut compter.

Si-tôt que j'eus quitté M. le Maître ma réfolution fut prife, & je repartis pour Annecy. La caufe & le myftere de notre départ m'a-voit donné un grand intérêt pour la fureté de notre retraite ; & cet intérêt m'occupant tout entier avoir fait diverfion durant quelques jours à celui qui me rappeloit en arriéré : mais dès que

la fécurité me laifla plus tranquille le fentiment dominant reprit fa place. Rien ne me fiattoit , rien ne me tentoir, je n'avois de defir pour rien que pour retourner auprès de Maman. La tendrefle & la vérité de mon attachement pour elle avoit déraciné de mon cœur tous les projets imaginaires , toutes les folies de l'ambition. Je ne voyois plus d'autre bonheur que celui de vivre auprès d'elle, & je ne faifois pas un pas fans fentir que je m'éloignois de ce bonheur. J'y revins donc aufli-tôt que cela me fut podible. Mon retour fut fi prompt & mon efprit fi dillrait que, quoique je me rappelle avec tant de plaifir tous mes autres voyages , je n'ai pas le moindre fouvenir de celui-là. Je ne m'en rappelle rien du tout , finon mon départ de Lyon & mon arrivée à Annecy. Qu'on juge fur-tout fi cette derniere époque a dû fortir de ma mémoire! en arrivant je ne trouvai plus Madame de Warens: elle étoit partie pour Paris.

Je n'ai jamais bien fu le fecret de ce voyage. Elle me l'auroit dit , j'en fuis très-fur, fi je l'en avois preflee; mais jamais homme ne fut moins curieux que moi du fecret de fes amis. Mon cœur uniquement occupé du préfent en remplit toute là capacité , tout fon efpace , & , hors les plaifirs partes qui font déformais mes uniques jouiffances , il n'y relie pas un coin de Mémoires. Y

LES CONFESSIONS

vide pour ce qui n'eft plus. Tout ce que j'ai cru d'entrevoir dans le peu qu'elle m'en a dit eft , que dans la révolution caufe à Turin par l'abdication du roi de Sardaigne , elle craignit d'être oubliée & voulut , à la faveur des intrigues de M. A'Aubonne , chercher le même avantage à la Cour de France , où elle m'a fouvent dit qu'elle l'eût préféré ; parce que la multitude des grandes affaires fait qu'on n'y eft pas fi défagréablement furveillé.

Si cela eft , il eft bien étonnant qu'à fon retour on ne lui ait pas fait plus mauvais vifage , & qu'elle ait toujours joui de fa penfion fans aucune interruption. Bien des gens ont cru qu'elle avoir été chargée de quelque commiffion fecrete , foie de la part de l'Evêque qui avoit alors des affaires h la Cour de France , où il fut lui - même obligé d'aller , foit de la part de quelqu'un plus puiſſant encore , qui fut lui ménager un heureux retour. Ce qu'il y a de fur , fi cela eft , eft que l'ambaffadrice n'étoit pas mal choifie , & que , jeune & belle encore , elle avoit tous les talens néceſſaires pour ſe bien tirer d'une négociation.

Fin du troijieme Livre .

LES

CONFESSIONS

J . Je ROUSSEAU®

LIVRE QUATRIEME

J'Arrive & je ne la trouve plus. Qu'on juge de ma furprife & de ma douleur ! C'eſt alors que le regret d'avoir lâchement abandonné M. le Maître commença de ſe faire fentir. Il fut plus vif encore quand j'appris le malheur qui lui étoit arrivé, ſa caiffe de Muſique qui contenoit toute ſa fortune , cette précieufe caiffe fauvée avec tant de fatigue , avoir été faiſie en arrivant à Lyon par les ſoins du Comte Dortan à qui le chapitre avoit fait écrire pour le prévenir de cet enlèvement furtif. Le Maître avoit en vain réclamé fon bien , fon gagne-pain , le travail de toute ſa vie. La propriété de

cette caiffe étoit tout au moins fujette â litige ; il n'y en eut point. L'affaire fut décidée h l'instant même par la loi du plus fort , & le pauvre le Maître perdit ainfi le fruit de fes talens , l'ouvrage de fa jeuneffe, & la reffource de fes vieux jours.

Il ne manqua rien au coup que je reçus, pour le rendre accablant. Mais j'étois dans un âge où les grands chagrins ont

LES CONFESSIONS

peu de prife , & je me forgeai bientôt des confolations. Je comptois avoir dans peu des nouvelles de Madame de IF'arens, quoique je ne fuille pas fon a dre (Te , & qu'elle ignorât que j'étois de retour ; & quant à ma défertion , tout bien compté , je ne la trouvois pas fii coupable. J'avois été utile à M. le Maître dans fa retraite; c'étoit le feul fervice qui dépendît de moi. Si j'avois relié avec lui en France je ne l'aurois pas guéri de fon mal, je n'aurois pas fauvé fa caille, je n'aurois fait f que doubler la dépenfe , fans lui pouvoir être bon à rien. Voilà comment alors je voyois la chofe ; je la vois autrement aujourd'hui. Ce n'elt pas quand une vilaine aétion vient d'être laite qu'elle nous tourmente; c'elt quand longtemps après on fe la rappelle ; car le fouvénir ne s'en éteint point.

Le feul parti que j'avois à prendre pour avoir des nouvelles de Maman , étoit d'en attendre : car où l'aller chercher à Paris, & avec quoi faire le voyage ? Il n'y avoir point de lieu plus fur qu'Annecy pour favoir tôt ou tard où elle étoit. J'y relia» donc. Mais je me conduits aflez mal. Je n'allai point voir l'Evêque qui m'avoit protégé 6c qui me pouvoir protéger encore. Je n'avois plus ma patronne auprès de lui & je craignois les réprimandes fur notre évafion. J'allai moins encore au féminaire. M. Gros n'y étoit plus. Je ne vis perfenne de ma connoiïïance : j'aurois pourtant

bien voulu aller voir Madame l'Intendante , mais je n'osai jamais. Je fis plus mal que tout cela. Je retrouvai M. Venture , auquel malgré mon enthousiasme je n'avois pas même pensé depuis mon départ. Je le retrouvai brillant & fêté dans tout Annecy ; les Dames se l'arrachèrent. Ce succès acheva de me tourner la tête. Je ne vis plus

LIVRE IV

rien que M. Venture , & il me fit presque oublier Madame de Warens. Pour profiter de ses leçons plus à mon aise , je lui proposai de partager avec moi son gîte ; il y consentit. Il étoit logé chez un cordonnier , plaissant & bouffon personnage , qui dans son patois n'appelloit pas sa femme autrement que falopiere ; nom qu'elle méritoit assez. Il avoit avec elle des prises que Venture avoit soin de faire durer en paroissant vouloir faire le contraire. Il leur disoit d'un ton froid & dans son accent provençal des mots qui faisoient le plus grand effet ; %

c'étoient des scènes à pâmer de rire. Les matinées se passaient ainsi sans qu'on y songeât. A deux ou trois heures nous mangions un morceau. Venture s'en alloit dans ses sociétés où il foupoit , & moi j'allois me promener seul , méditant sur son grand mérite , admirant , convoitant ses rares talents , & maudissant ma mauffade étoile qui ne m'appelloit point à cette heureuse vie. Eh que je m'y connaissais mal ! la mienne eût été cent fois plus charmante si j'avois etc moins bête &c si j'en avais pu mieux jouir.

Madame de Warens n'avoit emmené qu'Anet avec elle ; elle avoit laissé Mercet , sa femme-de-chambre dont j'ai parlé. Je la

trouvai occupant encore l'appartement de là maîtresse. Mademoiselle Merceret étoit une fille un peu plus âgée que moi , non pas jolie , mais assez agréable , une bonne fribourgeoise sans malice , & à qui je n'ai connu d'autre défaut que d'être quelquefois un peu mutine avec- la maîtresse.

Je l'allois voir assez souvent; c'étoit une ancienne connoissance ,

& sa vue m'en rappelloit une plus chère qui me la faisoit aimer. Elle avoit plusieurs amies , entr'autres une Mademoiselle

LES CONFESIONS

Giraud gènevoise , qui pour mes péchés s'avisa de prendre du goût pour moi. Elle preffoit toujours Alerceret de m'amener chez elle ; je m'y laissois mener parce que j'aimois aller Merceret , & qu'il y avoit là d'autres jeunes personnes que je voyois volontiers. Pour Mademoiselle Giraud qui me faisoit toutes sortes d'agaceries , on ne peut rien ajouter à Paver-, lion que j'avois pour elle. Quand elle approchoit de mon visage son museau sec & noir barbouillé de tabac d'Espagne , j'avois peine à m'abstenir d'y cracher. Mais je prenois patience ; à cela près , je me plaiais fort au milieu de toutes ces filles , & étoit pour faire leur cour à Mademoiselle Giraud , étoit pour moi-même , toutes me faisaient à l'envi. Je ne voyois à tout cela que de l'amitié. J'ai pensé depuis qu'il n'eût tenu qu'à moi d'y voir davantage : mais je ne m'en avois pas , je n'y pensois pas.

D'ailleurs des couturières , des filles de chambre , de petites marchandes ne me tentoient guères. Il me falloit des Demoiselles. Chacun a ses fantaisies , ç'a toujours été la mienne , & je ne pense pas comme Horace sur ce point-là. Ce n'est pourtant pas du tout

la vanité de l'état & du rang qui m'attire ; c'ell un teint mieux confervé , de plus belles mains , une parure plus gracieufe , un air de délicatefle & de propreté fur toute la perfonne , plus de goût dans la maniéré de fe mettre & de s'exprimer , une robe plus fine & mieux faite , une chnuliïtrc plus mignonne, des rubans , de la dentelle , des cheveux mieux ajuilcs. Je préférerais toujours la moins jolie ayant plus de tout cela. Je trouve moi-même cette préférence trèsridicule; mais mon cœur la donne malgré moi.

Digifccd by Gûpgle

LIVRE IV

Hé bien cet avantage fe préfencoit encore , & il ne tint encore qu'à moi d'en profiter. Que j'aime à tomber de tems en tems fur les momens agréables de ma jeunefle ! Ils m'étoient fi doux ; ils ont été fi courts , fi rares , & je les ai goûtés à fi bon marché 1 Ah ! leur feul fouvenir rend encore à mon cœur une volupté pure dont j'ai befoin pour ranimer mon courage , & foutenir les ennuis du refte de mes ans.

L'aurore un matin me parut fi belle que m'étant habillé précipitamment , je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le foleil. Je goûtai ce plaifir dans tout fon charme ; c'étoit la femaine après la St. Jean. La terre dans fa plus grande parure étoit couverte d'herbe & de Heurs; les rofiignols prefque à la fin de leur ramage fembloient fe plaire à le renforcer : tous les oifeaux fai-fant en concert leurs adieux au printems , chantoient la naiffance d'un beau jour d'été , d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à

mon âge , & qu'on n'a jamais vus dans le trifle fol où j'habite aujourd'hui.

Je m'étois infenfiblement éloigné de la ville , la chaleur augmentoit , & je me promenois fous des ombrages dans un vallon le long d'un ruiſſeau. J'entends derrière moi des pas de chevaux & des voix de filles qui fembloient embarraffices, mais qui n'en rioient pas de moins bon cœur. Je me retourne , on m'appelle par mon nom , j'approche , je trouve deux jeunes perſonnes de ma connoiffance , Mademoiſelle de G * * *. & Mademoiſelle Galley , qui n'étant pas d'excellentes cavalières ne favoient comment forcer leurs chevaux à paſſer le ruiſſeau. Mademoiſelle de G * * *. étoit une jeune Bernoiſe fort aimable, qui par quelque folie de fon âge ayant été jectée hors de fon

ne LES CONFESSIONS.

pays avoir imité Madame de IVarens , chez qui je Pavois vue quelquefois ; mais n'ayant pas eu une penſion comme elle , elle avoir été trop heureuſe ſ'attacher à Mademoiſelle Galley , qui , Payant priſe en amitié avoir engagé ſa mere il la lui donner pour compagne , juſqu'à ce qu'on la pût placer de quelque façon. Mademoiſelle Galley d'un an plus jeune qu'elle , étoit encore plus jolie ; elle avoit je ne fais quoi de plus délicat , de plus fin ; elle étoit en même tems très-mignonne & trèsformée , ce qui eſt pour une fille le plus beau moment. Toutes deux ſ'aimoient tendrement, & leur bon caractère à l'une & à l'autre ne pouvoir qu'entretenir long-tems cette union , fi quelque amant ne venoit pas la déranger. Elles me dirent qu'elles alloient à Toune , vieux château appartenant à Madame Galley, elles implorèrent mon ſecours pour faire paſſer leurs chevaux , n'en pouvant venir à bout elles feules ; je voulus fouetter les chevaux , mais elles crai-

gnoient pour moi les ruades, & pour elles les haut-le-corps. J'eus recours h un autre expédient: je pris par la bride le cheval de Mademoifelle Galley, puis le tirant après moi , je traversai le rui-feau ayant de l'eau jufqu'à mi-jambes , & l'autre cheval fuivit fans difficulté. Cela fait , je voulus falucr ces Demoifelles & m'en aller comme un benêt : elles fe dirent quelques mots tout bas , & Ma-demoifelle G***, s'adrefliint à moi; non pas, non pas, me dit-elle, on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre fervice, & nous devons en confcience avoir foin de vous fé-cher : il faut s'il vous plaît venir avec nous , nous vous arrêtons prifonnier. Le cœur me battoit, je regardois Mademoifelle Galley : oui, oui, ajouta-t-elle en riant de ma

mine

mine effarée , prifonnier de guerre ; montez en croupe der-rière elle , nous voulons rendre compte de vous. Mais, Mademoi-felle , je n'ai point l'honneur d'être connu de Madame votre mere; que dira-t-elle en me voyant arriver? Sa mere , reprit Mademoi-felle de G***, n'eft pas à Toune , nous fommes feules : nous reve-nons ce foir , & vous reviendrez avec nous.

L'effet de l'électricité n'eft pas plus prompt que celui que ces mots firent fur moi. En m'élançant fur le cheval de Mademoifelle de G * * * . je tremblois de joie , & quand il fallut l'embrasser pour me tenir , le cœur me battoir fi fort qu'elle s'en apperçut; clic me dit que le ficn lui battoit auflî par la frayeur de tomber ; c'étoit prefque dans ma pofture , une invitation de vérifier la chofe ; je n'ofai jamais , & durant tout le trajet, mes deux bras lui fervirent de ceinture , très-ferrée, à la vérité ; mais fans fe déplacer un mo-ment. Telle femme qui lira ceci me fouffletteroit volontiers , & n'auroit pas tort.

La gaîté du voyage & le babil de ces filles , aiguifèrent tellement le mien , que jufqu'au foir & tant que nous fumes enfemble , nous ne déparlâmes pas un moment. Elles m'avoient mis fi bien h mon aife , que ma langue parloir autant que mes yeux , quoiqu'elle ne dît pas les mêmes chofes. Quelques infans feulement quand je me trouvois tête-à-tête avec l'une ou l'autre l'entretien s'embarraToit un peu ; mais l'abfente revenoit bien vite , & ne nous laiToit pas le tcms d'éclaircir cet embarras.

Arrivés à Toune , & moi bien féché , nous déjeûnâmes. Enfuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le dîné. Les deux Demoifelles tout en cuifinant , baifoient de tcms en Mémoires. Z

i78 LES CONFESSIONS.

tems les enfans de la grangere , & le pauvre marmiton regardoit faire en rongant fon frein. On avoir envoyé des provifions de la ville , & il y avoit de quoi faire un très-bon dîné , fur-tout en friandifes; mais malheureufement on avoit oublié du vin. Cet oubli n'étoit pas étonnant pour des filles qui n'en buvoient gueres ; mais j'en fus fâché , car j'avois un peu compté fur ce fecours pour m'enhardir. Elles en forent fâchées aufli , par la même raifon peut-être , mais je n'en crois rien. Leur gaîté vive & charmante étoit l'innocence même , & d'ailleurs qu'euffent-elles fait de moi entr'elles deux ? Elles envoyèrent chercher du vin par-tout aux environs; on n'en trouva point, tant les payfans de ce canton font fobres & pauvres. Comme elles m'en marquoient leur chagrin , je leur dis de n'en pas être fi fort en peine , & qu'elles n'avoient pas befoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la feule galanterie que j'ofai leur dire de la journée ; mais je crois que les friponnes voyoient de refte que cette galanterie étoit une vérité.

Nous dînâmes dans la cuifine de la grangere , les deux amies aflifes fur des bancs aux deux côtés de la longue table , & leur hôte entr'elles deux fur une efcabelle à trois pieds. Quel dîné ! Quel fouvenir plein de charmes ! Comment pouvant à fi peu de frais goûter des plaifirs fi purs & fi vrais , vouloir en rechercher d'autres ? Jamais foupé des petites-maifons de Paris n'approcha de ce repas , je ne dis pas feulement pour la gaîté , pour la douce joie ; mais je dis pour la fenfoalité.

Après le dîné nous fîmes une économie. Au lieu de prendre le café qui nous reflloit du déjeuné , nous le gardâmes pour le goûté avec de la crème & des gâteaux qu'elles avoient ap-

Digitiz.ed fby GPQgle

LIVRE IV

portés , & pour tenir notre appétit en haleine , nous allâmes dans le verger ache%fer notre defiert avec des cerifes. Je montai fur l'arbre & je leur en jettois des bouquets dont elles me rendoient les noyaux h travers les branches. Une fois Mademoifelle Galley avançant fon tablier & reculant la tête , fe préfentoit fi bien , & je vifai fi jufté , que je lui fis tomber un bouquet dans le fein ; & de rire. Je me difois en moimême : que mes levres ne font-elles des cerifes ! comme je les Jeur jetterais ainfi de bon cœur!

La journée fe paTa de cette forte à folâtrer avec la plus grande liberté , & toujours avec la plus grande décence. Pas un feul mot équivoque , pas une feule plaifanterie hafardée ; & cette décence nous ne nous l'impoſions point du tout , elle venoit toute feule ,

nous prenions le ton que nous donnoient nos cœurs. Enfin ma modeftie , d'autres diront ma fottife fut telle que la plus grande privauté qui m'échappa fut de baifer une feule fois la main de Mademoifelle Galley. Il eft vrai que la circonltance donnoit du prix à cette légère faveur. Nous étions fculs , je refpirois avec embarras, elle avoir les yeux baillés. Ma bouche au lieu de trouver des paroles s'avifa de fè coller fur fa main , qu'elle retira doucement , après qu'elle fut baifée , en me regardant d'un air qui n'étoit point irrité. Je ne fais ce que j'aurais pu lui dire : fon amie entra , & me parut laide en ce moment.

Enfin elles fe fouvinrent qu'il ne falloir pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous reftoit que le tems qu'il fâlloit pour arriver de jour, & nous nous hâtâmes de partir, en nous diftribuant comme nous étions venus. Si j'avois ofé , j'aurais

180 LES CONFESIONS

tranfpofé cet ordre ; car le regard de Mademoifelle Galley m'avoir vivement ému le cœur ; mais je n'ofai rien dire , & ce n'éroit pas à elle de le propofer. En marchant nous difions que la journée avoir tort de finir ; mais loin de nous plaindre qu'elle eût été courte , nous trouvâmes que nous avions eu le fecret de la faire longue par tous les amufemens dont nous avions fu la remplir.

Je les quittai à-peu-près au même endroit où elles m'avoient pris. Avec quel regret nous nous réparâmes ! Avec quel plaifir nous projetâmes de nous revoir ! Douze heures païïées enfemble nous valoient des fiecles de familiarité. Le doux fouvenir de cette journée ne courait rien à ces aimables filles ; la tendre union qui régnoit entre nous trois valoir des plailirs plus vifs , & n'eût pu fubfifter avec eux : nous nous aimions fans myflere & fans honte ,

& nous voulions nous aimer toujours ainfi. L'innocence des mœurs a fa volupté qui vaut bien l'autre, parce qu'elle n'a point d'intervalle, & qu'elle agit continuellement. Four moi je fais que la mémoire d'un fi beau jour me touche plus, me charme plus, me revient plus au cœur que celle d'aucuns plaifirs que j'ayc goûtés en ma vie. Je ne favois pas trop bien ce que je voulois à ces deux charmantes perfbnnes , mais elles m'intéreffoient beaucoup toutes deux. Je ne dis pas que fi j'eufle été le maître de mes arrangemens , mon cœur fc ferait partagé ; j'y finirais un peu de préférence. J'aurais fait mon bonheur d'avoir pour maîtrede Mademoifelle de G***, mais à choix je crois que je l'aurais mieux aimée pour confidente. Quoi qu'il en foit , il me fembloit en les quittant que je ne pour-

.. Digiiized byGpcigle

LIVRE IV

rois plus vivre fans l'une & fans l'autre. Qui m'eût dit que je ne les reverrais de ma vie , & que là finiraient nos éphémères amours?

Ceux qui liront ceci ne manqueront pas de rire de mes aventures galantes , en remarquant qu'après beaucoup de préliminaires, les plus avancées finiffent par baifer la main. O mes lcâeurs, ne vous y trompez pas! J'ai peut-être eu plus de plaifir dans mes amours en finiflant par cette main baifée , que vous n'en aurez jamais dans les vôtres , en commençant tout au moins par -là.

Venture qui s'étoit couché fort tard la veille , rentra peu de tcms après moi. Pour cette fois je ne le vis pas avec le même plaisir qu'à l'ordinaire, & je me gardai de lui dire comment j'avois passé ma journée. Ces Demoifelles m'avoient parlé de lui avec peu d'estime , & m'avoient paru mécontentes de me favoir en si mauvaises mains; cela lui fit tort dans mon esprit: d'ailleurs tout ce qui me distraisoit d'elles ne pouvoit que m'être défagréable. Cependant il me rapp'ella bientôt à lui & à moi en me parlant de ma situation. Elle étoit trop critique pour pouvoir durer. Quoique je dépend.] (Te très-peu de chose , mon petit pécule achevoit de s'épuiser ; j'étois sans ressource. Point de nouvelles de Maman ; je ne favois que devenir , & je fentois un cruel serrement de coeur , de voir l'ami de Mademoiselle Galley réduit à l'aumône.

Venture me dit qu'il avoit parlé de moi à Monsieur le Juge-Mage , qu'il vouloit m'y mener dîner le lendemain , que c'étoit un homme en état de me rendre service par ses amis ; d'ailleurs une bonne connoissance à faire , un homme d'esprit &c

LES CONFESSIONS

de lettres, d'un commerce fort agréable , qui avoit des talens & qui les aimoit; puis mêlant à son ordinaire aux choses les plus férieuses la plus mince frivolité, il me fit voir un joli couplet venu de Paris , sur un air d'un opéra de Mouret qu'on jouoit alors. Ce couplet avoit plu si fort à Monsieur Simon , (c'étoit le nom du Juge-Mage,) qu'il vouloit en faire un autre en réponse sur le même air : il avoit dit à Venture d'en faire aussi un , & la folie prit à celui-ci de m'en faire faire un troisième ; afin , disoit-il , qu'on vît les couplets arriver le lendemain , comme les brancards du Roman comique.

La nuit ne pouvant dormir, je fis comme je pus mon couplet; pour les premiers vers que j'eusse faits ils étoient passables, meilleurs même, ou du moins faits avec plus de goût qu'ils n'auroient été la veille; le fujet roulant sur une situation fort tendre, à laquelle mon cœur étoit déjà tout disposé. Je montrai le matin mon couplet à Venture, qui le trouvant joli le mit dans sa poche, sans me dire s'il avoit fait le sien. Nous allâmes dîner chez Monsieur Simon, qui nous reçut bien. La conversation fut agréable; elle ne pouvoit manquer de l'être entre deux hommes d'esprit, à qui la lecture avoit profité. Pour moi, je faisois mon rôle; j'écoutois & je me taisois. Ils ne parlèrent de couplet ni l'un ni l'autre; je n'en parlai point non plus, & jamais, que je fâche, il n'a été question du mien.

Monsieur Simon parut content de mon maintien: c'est à-peu-près tout ce qu'il vit de moi dans cette entrevue. Il m'avoit déjà vu plusieurs fois chez Madame de Warens, sans faire une grande attention à moi. Ainsi c'est depuis ce dîner que

Digitized by C J

LIVRE IV

je puis dater sa connoissance, qui ne me servit de rien pour l'objet qui me l'avoit fait faire, mais dont je tirai dans la suite d'autres avantages qui me font rappeler sa mémoire avec plaisir.

J'aurois tort de ne pas parler de sa figure, que, sur sa qualité de Magistrate, de sur le bel esprit dont il se piquoit, on n'imagineroit pas si je n'en disois rien. M. le Juge-Mage Simon n'avoit alfu-

rément pas deux pieds de haut. Ses jambes droites , menues & même affez longues , l'auroient agrandi fi elles eufTent été verticales ; mais elles poyoient de biais comme celles d'un compas très-ouvert. Son corps étoit non-seulement court , mais mince & en tout fens d'une petitesse inconcevable. Il devoit paroître une fauterelle quand il étoit nud. Sa tête , de grandeur naturelle avec un vifage bien formé , l'air noble , d'affez beaux yeux , sembloit une tête polliche qu'on aurait plantée sur un moignon. Il eut pu s'exempter de faire de la dépense en parure ; car sa grande per-ruque seule l'habilloit parfaitement de pied en cap.

Il avoit deux voix toutes différentes qui s'entreméloient sans cesse dans sa conversation , avec un contraste d'abord très-plaisant , mais bientôt très-déplaisant. L'une étoit grave & sonore ; c'étoit , si j'ose ainsi parler , la voix de sa tête. L'autre , claire , aiguë & perçante , étoit la voix de son corps. Quand il s'écouloit beaucoup , qu'il parloit très-fortement , qu'il menageoit son haleine , il pouvoit parler toujours de sa greffe voix ; mais pour peu qu'il s'animât & qu'un accent plus vif vînt se présenter, cet accent devenoit comme le sifflement d'une / clef, & il avoit toute la peine du monde à reprendre sa baffe-

LES CONFESSIONS

Avec la figure que je viens de peindre , & qui n'est point chargée , M. Simon étoit galant , grand conteur de fleurettes , & pouffoit jusqu'à la coquetterie le foin de son ajustement. Comme il cherchoit à prendre ses avantages , il donnoit volontiers ses audiences du matin dans son lit; car quand on voyoit sur l'oreiller une belle tête , personne n'alloit s'imaginer que c'étoit-là tout. Cela donnoit lieu quelquefois à des scènes dont je suis sûr que tout Annecy se souvient encore.

Un matin qu'il attendoit dans ce lit ou plutôt fur ce lit les plai-
deurs , en belle coiffe de nuit bien fine & bien blanche , ornée de
deux greffes bouffettes de ruban couleur de rofe, un payfan arrive
, heurte à la porte. La fervante étoit fortie. M. le Juge-Mage en-
tendant redoubler , crie, entre\ : & cela, comme dit un peu trop
fort, partit de fa voix aiguë. L'homme entre , il cherche d'où vient
cette voix de femme , & voyant dans ce lit une cornette , une fon-
tange , il veut reffortir en faifant h Madame de grandes exeufes.
M. Simon fe fâche & n'en cric que plus clair. Le payfan , confirmé
dans fon idée 6c fe croyant infulté , lui chante pouille , lui dit
qu'apparemment elle n'eft qu'une coureuse , 6c que M. le Juge-
Mage ne donne guercs bon exemple chez lui. Le Juge-Mage fu-
rieux & n'ayant pour toute arme que fon pot-de-chambre , alloic
le jeter à la tête de ce pauvre homme , quand fa gouvernante
arriva.

Ce petit nain fi difgracié dans fon corps par la nature , en avoic
cté dédommagé du côté de l'cfprit : il l'avoit naturellement
agréable , 6c il avoit pris foin de l'orner. Quoiqu'il fut à ce qu'on
difoit , affez bon Jurifconfulte , il n'aimoit pas fon

métier,

-Xfigitized by.GopgJe

L I V . R E I V

métier. Il s'étoit jetté dans la belle littérature , & il y avoit réuflî. Il
en avoit pris fur-tout cette brillante fuperficie , cette fleur qui
jette de l'agrément dans le commerce , même avec les femmes. L

favoit par cœur tous les petits traits des ana 6c autres femblables : il avoit l'art de les faire valoir , en contant avec intérêt , avec myftere & comme une anecdote de la veille , ce qui s'étoit paſſé il y avoit foixante ans. Il favoit la muſique , & chantoit agréablement de fa voix d'homme : enfin il avoit beaucoup de jolis talens pour un magillrat. A force de cajoler les Dames d'Annecy , il s'étoit mis à la mode parmi elles ; elles l'avoient à leur fuite comme un petit papajou. Il prétendoit même à des bonnes fortunes , & cela les amuſoit beaucoup. Une Madame d'Epagny , diſoit que pour lui la demiere faveur étoit de baifer une femme au genou.

Comme il connoiſſoit les bons livres 6c qu'il en parloit volontiers , la converſation étoit non - ſeulement amuſante , mais inſtructive. Dans la fuite , lorſque j'eus pris du goût pour l'étude , je cultivai la connoiſſance 6c je m'en trouvai très-bien. J'allois quelquefois le voir de Chambéry où j'étois alors. Il louoit , animoit mon émulation , 6c me donnoit pour mes leçons de bons avis dont j'ai ſouvent fait mon profit. Malheureusement dans ce corps fi fluët , logeoit une ame très-fenſible. Quelques années après , il eut je ne fais quelle mauvaſe affaire qui le chagrina , 6c il en mourut. Ce fut dommage ; c'étoit à durement un bon petit homme , dont on commençoit par rire , 6c qu'on finifſoit par aimer. Quoique la vie ait été peu liée à la mienne , comme j'ai reçu de lui des Mémoires. A a

LES CONFESIONS

leçons utiles , j'ai cru pouvoir par reconnoiſſance lui conſacrer un petit ſouvenir.

Si-tôt que je fus libre , je courus dans la rue de Mademoifelle Galley , me flattant de voir entrer ou fortir quelqu'un ou du moins ouvrir quelque fenêtre. Rien ; pas un chat ne parut , & tout le teins que je fus là , la maifon demeura auffi clofe que fi elle n'eût point été habitée. La rue étoit petite 6c déferte , un homme s'y remarquoit : de tems en tems quelqu'un palfoit , entraît ou fortoit au voifinage. J'étois fort embarrafi'é de ma figure ; il me fembloit qu'on devinoit pourquoi j'étois là , &c cette idée me mettoit au fupplice : car j'ai toujours préféré à mes plaifirs l'honneur 6c le repos de celles qui m'étoient cheres.

Enfin las de faire l'amant efpagnol 6c n'ayant point de guitarre, je pris le parti d'aller écrire à Mademoifelle de G***. J'aurois préféré d'ccrire à fon amie ; mais je n'ofois , & il convenoit de commencer par celle à qui je devois la connoiffance de l'autre 6c avec qui j'étois plus familier. Ma lettre faite, j'allai la porter à Mademoifelle Giraud , comme j'en crois convenu avec ces Demoifelles en nous féparant. Ce furent elles qui me donnèrent cet expédient. Mademoifelle Giraud étoit contre - pointiere , 6c travaillant quelquefois chez Madame Galley , elle avoit l'entrée de fa maifon. La melfagere ne me parut pourrant pas trop bien choifie ; mais j'avois peur fi je faisois des difficultés fur celle-là , qu'on ne m'en propofât point d'autre. De plus , je n'ofai dire qu'elle vouloit travailler pour fon compte. Je me fentois humilié qu'elle ofât fe croire peur moi du même fexe que ces Demoifelles. Enfin

j'aimois mieux cet entrepôt-là que point , &c j* m'y tins à tout rifque.

Au premier mot la Giraud me devina : cela n'étoit pas difficile. Quand une lettre à porter à de jeunes filles n'auroit pas parlé d'elle-même , mon air fot & embarrassé m'auroit feul décelé. On

peut croire que cette commiffion ne lui donna pas grand plaiiir à faire : elle s'en chargea toutefois & l'exécuta fidcllement. Le lendemain matin je courus chez elle & j'y trouvai ma réponfe. Comme je me preflai de fortir pour l'aller lire & baifer à mon aife! Cela n'a pas befoin d'être dit; mais ce qui en a befoin davantage , c'eft le parti que prit Mademoifelle Giraud , & où j'ai trouve plus de délicatete & de modération que je n'en aurois attendu d'elle. Ayant alTez de bon fens pour voir qu'avec fes trente-fept ans , fes yeux de lievre , fon nez barbouillé , fa voix aigre & fa peau noire , elle n'avoit pas beau jeu contre deux jeunes perfonnes pleines de grâces & dans tout l'éclat de la beauté , elle ne voulut ni les trahir ni les fervir , & aima mieux me perdre que de me ménager pour elles.

Il y avoit déjà quelque tems que la Merceret n'ayant aucune nouvelle de fa maîtrefse , fongeoit à s'en retourner à Fribourg ; elle l'y détermina tout-à-fait. Elle fie plus ; elle lui fit entendre qu'il ferait bien que quelqu' an la conduisît chez fon pere , & me propofa. La petite Merceret à qui je ne déplaifois pas non plus, trouva cette idée fort bonne à exécuter. Elles m'en parlèrent dès le même jour comme d'une affaire arrangée, & comme je ne trouvois rien qui me déplue dans cette maniere de difpofer de moi , j'y confentis , regardant

Aa 1

tüg LES CONFESSIONS.

ce voyage corrtme une affaire de huit jours tout au plus. La Giraud qui ne penfoit pas de même arrangea tout. Il fallut bien avouer l'état de mes finances. On y pourvut : la Merceret fe chargea de me défrayer , & pour regagner d'un côté ce qu'elle dépen-

foit de l'autre , à ma priere on décida qu'elle enverroit devant son petit bagage , & que nous irions à pied à petites journées. Ainfi fut fait. •

Je fus fâché de faire tant de filles anaouereuses de moi. Mais comme il n'y a pas de quoi être bien vain du parti que j'ai tiré de toutes ces amours-là , je crois pouvoir dire la vérité sans scrupule. La Merceret , plus jeune & moins déniaisée que la Giraud , ne m'a jamais fait des agaceries aussi vives; mais elle imitait mes tons, mes accents , redisait mes mots, avait pour moi les attentions que j'aurais dû avoir pour elle , & prenait toujours grand soin , comme elle était fort peureuse , que nous couchassions dans la même chambre : identité qui se borne rarement là dans un voyage , entre un garçon de vingt ans & une fille de vingt-cinq.

Elle s'y borna pourtant cette fois. Ma simplicité fût telle que quoique la Merceret ne fut pas défagréable , il ne me vint pas même à l'esprit durant tout le voyage , je ne dis pas la moindre tentation galante , mais même la moindre idée qui s'y rapportât , & quand cette idée me ferait venue , j'étais trop sot pour en favoir profiter. Je n'imaginais pas comment une fille & un garçon parvenaient à coucher ensemble ; je croyais qu'il fallait des ficelles pour préparer ce terrible arrangement. Si la pauvre Merceret en me défrayant comptait sur quelque équivalent , elle en fût la dupe , & nous arri-

LIVRE IV

vâmes à Fribourg exactement comme nous étions partis d'Annecy.

En paflant à Geneve je n'allai voir perfonne ; mais je fus prêt à me trouver mal fur les ponts. Jamais je n'ai vu les murs de cette heureufe ville , jamais je n'y fuis entré fans fentir une certaine défaillance de cœur qui venoit d'un excès d'attendriffement. En même tems que la noble image de la liberté m'élevoit l'ame , celles de l'égalité , de l'union , de la douceur des mœurs me touchoient jufqu'aux larmes , & m'infpiroient un vif regret d'avoir perdu tous ces biens. Dans quelle erreur j'étois , mais qu'elle étoit naturelle ! Je croyois voir tout cela dans ma patrie , parce que je le portois dans mon cœur.

Il falloir pafler à Nion. Pafler fans voir mon bon pere ! Si j'avois eu ce courage , j'en ferois mort de regret. Je laiflai la Merceret h l'auberge & je l'allai voir à tout rifque. Eh ! Que j'avois tort de le craindre ! Son ame à mon abord s'ouvrit aux fentimens paternels dont elle étoit pleine. Que de pleurs nous verfâmes en nous embrallant ! Il crut d'abord que je revends à lui. Je lui fis mon hiftoire & je lui dis ma réfolution. Il la combattit foiblement. Il me fit voir les dangers auxquels je m'expofois , me dit que les plus courtes folies étoient les meilleures. Du relie , il n'eut pas même la tentation de me retenir de force , & en cela je trouve qu'il eut raifon ; mais il eft certain qu'il ne fit pas pour me ramener tout ce qu'il aurait pu faire , foit qu'après le pas que j'avois fait il jugeât lui-même que je n'en devois pas revenir , foit qu'il fût embarralTé peut - être à l'avoir ce qu'à mon âge il

IJIO

LES CONFESSIONS

pourrait faire de moi. J'ai lu depuis qu'il eut de ma compagne de voyage une opinion bien injulle & bien éloignée de la vérité ,

mais du relie allez naturelle. Ma belle-mère , bonne femme , un peu mielleuse , fit semblant de vouloir me retenir à fouter. Je ne reliai point ; mais je leur dis que je comptois m'arrêter avec eux plus long-tems au retour , & je leur laistai en dépôt mon petit paquet que j'avois fait venir par le bateau , & dont j'étois embarraffé. Le lendemain je partis de bon matin , bien content d'avoir vu mon pere & d'avoir ofé faire mon devoir.

Nous arrivâmes heureusement à Fribourg. Sur la fin du voyage les empressements de Mademoiselle Merceret diminuèrent un peu. Après notre arrivée elle ne me marqua plus que de la froideur, & son pere , qui ne nageoit pas dans l'opulence , ne me fit pas non plus un bien grand accueil ; j'allai loger au cabaret. Je les fus voir le lendemain; ils m'offrirent à dîner , je l'acceptai. Nous nous réparâmes sans pleurs , je retournai le soir à ma gargotté , & je repartis le lendemain de mon arrivée , sans trop favoir où j'avois delTein d'aller.

Voilà encore une circonstance de ma vie où la providence m'offroit précisément ce qu'il me falloit pour couler des jours heureux. La Merceret étoit une très-bonne fille, point brillante , point belle, mais point laide non plus; peu vive, fort raisonnable à quelques petites humeurs près , qui se passoient à pleurer, & qui n'avoient jamais de suite orageuse. Elle avoit un vrai goût pour moi ; j'aurois pu l'épouser sans peine , de fuivre le métier de son pere. Mon goût pour la musique me l'auroit fait

LIVRE IV

aimer. Je me ferois établi à Fribourg, petite ville peu jolie, mais peuplée de très-bonnes gens. J'aurois perdu fans doute de grands p'aisirs ; mais j'aurois vécu en paix jufqu'à ma dernière heure , & je dois favoir mieux que perfonne qu'il n'y avoit pas à balancer fur ce marché.

Je revins , non pas à Nion , mais à Laufanr.e. Je voulois me raffaier de la vue de ce beau lac qu'on voit là dans fa plus grande étendue. La plupart de mes fecrets motifs déterminans n'ont pas été plus folides. Des vues éloignées ont rarement affez de force pour me faire agir. L'incertitude de l'avenir m'a toujours fait regarder les projets de longue exécution comme des leurres de dupe. Je me livre à l'efpoir comme un autre , pourvu qu'il ne me coûte rien à nourrir ; mais s'il faut prendre long-cems delà peine, je n'en fuis plus. Le moindre petit plaifir qui s'offre à ma portée me tente plus que les joies du paradis. J'excepte pourtant le plaifir que la peine doit fuivre : celui-là ne me tente pas , parce que je n'aime que des jouiffances pures , & que jamais on n'en a de telles quand on fait qu'on s'apprête un repentir.

Pavois grand befoin d'arriver en quelque lieu que ce fût, & le plus proche étoit le mieux ; car m'étant égaré dans ma route je me trouvai le foir à Moudon , où je dépenfai le peu qui me reitoit , hors dix crcutzer qui partirent le lendemain à la dînée , & arrivé le foir à un petit village auprès de Lau,funne , j'y entrai dans un cabaret fans un fou pour payer ma couchée , & fans favoir que devenir. J'avois grand'fuim ; je fis bonne contenance 6c je demandai à fouper comme fi j'eufle eu de quoi bien payer. J'allai me couclier fans fonger à rien ,

l'e dormis tranquillement , & après avoir déjeûné le matin Sc compte avec 1 hôte , je voulus pour fept batz à quoi monroit ma dépenfe lui biffer ma verte en gage. Ce brave homme b refûfa ; il me dit que grâces au Ciel il n'avoit jamais dépouille perfonne , qu'il ne vouloir pas commencer pour fept batz , que je gardaffe ma verte & que je le payerois quand je pourrais. Je fus touche de fa bonté ; mais moins que je ne devois l'être & que je ne l'ai été depuis en y repenfant. Je ne tardai gueres à lui renvoyer fon argent avec des remerciemens par un homme fur : mais quinze ans après repartant par Laufanne à mon retour d'Italie , j'eus un vrai regret d'avoir oublié le nom du cabaret & de l'hôte. Je l'aurais été voir. Je me ferais fait un vrai plaîlîr de lui rappeler fa bonne œuvre , & de lui prouver qu'elle n'avoit pas été mal placée. Des fervices plus importans fans doute , mais rendus avec plus d'offentation , ne m'ont pas parus fi dignes de reconnoiffance que l'humanité fimple & fans éclat de cet honnête homme.

En approchant de Laufanne je rêvois à la détreffe où je me trouvois , aux moyens de m'en tirer fans aller montrer ma mifere à ma belle-merc , & je me comparais dans ce pèlerinage pédeftre à mon ami Venture arrivant à Annecy. Je m'échauffai fi bien de cette idée , que , fans fonger que je n'avois ni ft gentilleffe ni fes talens , je me mis en tête de faire à Laufanne le petit Venture , d'enfeigner la mufique que je ne fâvois pas , & de me dire de Paris où je n'avois jamais été. En conféquence de ce beau projet, comme il n'y avoit point là de maîtrife où je puffe vicarier , & que d'ailleurs je n'avois garde d'aller me fourrer parmi les gens de l'art , je commençai

LIVRE IV

fbençai par m'informer d'une petite auberge où Fon pût être affez bien &c à bon marché. On m'enfeigna un nommé Perrotet , qui tenoit des penfionnaires. Ce Perrotet fe trouva être le meilleur homme du monde , & me reçut fort bien. Je lui contai mes petits menfonges comme je les avois arrangés. Il me promit de parler de moi & de tâcher de me procurer des écoliers; il me dit qu'il ne me demanderoit de l'argent que quand j'en aurois gagné. Sa penfion étoit de cinq écus blancs ; ce qui étoit peu pour la chofe , mais beaucoup pour moi. Il me confeilla de ne me mettre d'abord qu'à la demi-penfion , qui confiftoit pour le dîné en une bonne foupe & rien de plus , mais bien à fouper le foir. J'y confentis. Ce pauvre Perrotet me fit toutes ces avances du meilleur coeur du monde , & n'épargnoit rien pour m'être utile.

Pourquoi fout-il qu'ayant trouvé tant de bonnes gens dans ma jcuncffe j'en trouve fi peu dans un âge avancé , leur race eft-elle* épuifée ? Non ; mais l'ordre où j'ai befoin de les chercher aujourd'hui n'eft plus le même où je les trouvois alors. Parmi le peuple où les grandes pallions ne parlent que par intervalles les fentimens de la nature fe font plus fouvent entendre. Dans les états plus élevés ils font étouffés abfolument, & fous le mafque du fentiment il n'y a jamais que l'intérêt ou la vanité qui parle,

P écrivis de Laufonne à mon pere qui m'envoya mon paquet & me marqua d'excellentes chofes dont j'aurois dû mieux profiter. J'ai déjà noté des momens de délire inconcevables où je n'étois plus moi-même. En voici encore un des plus marqués. Pour comprendre à quel point la tête me tournoit alors , Mémoires, . B b

à quel point je m'étois pour ainfi dire venturifé , il ne feu: que voir combien tout à la fois j'accumulai d'extravagances. Me voilà maître à chanter fans fevoir déchiffrer un air ; car quand les fix mois que j'avois paffés avec le Maître m'auroient profité , jamais ils n'auroient pu fuffire ; mais outre cela j'apprenois d'un maître , c'en étoit affez pour apprendre mal. Parifien .de Geneve & catholique en pays proteflant , je crus devoir changer mon nom ainfi que ma religion & ma patrie. Je m'approchois toujours de mon grand modèle autant qu'il m'étoir poffible. Il s'étoit appelle Venture de Villeneuve ; moi je fis l'anagramme du nom de RouJJeau dans celui de Vaujfore , 6c je m'appellai Vauffore de Villeneuve. Venture fevoit la compofition , quoiqu'il n'en eût rien dit ; moi fans la fevoir je m'en vantai à tout le monde , & fans pouvoir noter le moindre vaudeville , je me donnai pour compofiteur. Ce n'eft pas tout : ayant été préfenté à Monfieur de Treytorens profefTeur en droit, qui aimoit la mufique 6c foifoit des concerts chez lui; je voulus lui donner un échantillon de mon talent , & je me mis à compofer une pièce pour fon concert aufli effrontément que fi j'avois fu comment m'y prendre. Feus la confiance de travailler pendant quinze jours à ce bel ouvrage , de le mettre au net , d'en tirer les parties 6c de les dillribuer avec autanc d'affurance que fi ç'eût été un chef-d'œuvre d'harmonie. Enfin , ce qu'on aura peine à croire , 6c qui eft très-vrai , pour couronner dignement cette fublime production , je mis à la fin un joli menuet qui couroit les rues , 6c que tout le monde fe rappelle peut-ctre encore fur ces paroles jadis fl connues.

LIVRE IV

Quel caprice !

Quelle injultice !

Quoi , ta Clarice

Trahirolt tes feu* ? 6?c.

Venture m'avoit appris cet air avec la baffe fur d'autres paroles , à l'aide defquelles je l'avois retenu. Je mis donc à la fin de ma compofition ce menuet & là baffe en fupprimant les paroles , & je le donnai pour être de moi, tout aufli réfolument que fi j'avois parlé à des habitans de la lune.

On s'affiemble pour exécuter ma piece. J'explique à chacun le genre du mouvement , le goût de l'exécution , les renvois des parties; j'étois fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou fix minutes qui furent pour moi cinq <91 fix fiecles. Enfin tout étant prêt , je frappe avec un beau .rouleau de papier fur mon pupitre magiftral les cinq ou fix coups du prene\ garde à vous. On fait filence , je me mets gra%'ement à battre la mefure , on commence non , depuis qu'il exifle des opéra françois , de la vie on n'oui't un femblable charivari. Quoi qu'on eût pu penfer de mon prétendu talent , l'effet fut pire que tout ce qu'on fembloit attendre. Les muiciens étouffoient de rire ; les auditeurs ouvraient de grands yeux & auraient bien voulu fermer les oreilles; mais il n'y avoir pas moyen. Mes bourreaux de fymphoniftes qui vouloient s'égayer racloient à percer le tympan d'un quinze-vingt. J'eus la confiance d'aller toujours mon train , fuant, il efl vrai à greffes gouttes ; mais retenu par la honte , n'ofant m'enfuir & tout plan-

ter là. Pour ma confolation j'entendois autour de moi les afiiftans fe dire à leur oreille ou plutôt à la mienne. L'un , il n'y a rien là de

Bb *

tçC LES CONFESSIONS.

fupportable ; un autre , quelle mufique enragée ? Un autre, quel diable de fabat ? Pauvre Jean - Jaques ; dans ce cruel moment tu n'efpérois gueres qu'un jour devant le Roi de France & toute & Cour , tes fons exciteraient des murmures de furprife & d'applaudiffement , & que dans toutes les loges autour de toi les plus aimables femmes fe diraient à demivoix : quels Tons charmans ! quelle mufique enchantereffe î Tous ces chants-là vont au cœur.

Mais ce qui mit tout le monde de bonne humeur fut le menuet. A peine en eut-on joué quelques mefures , que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitoir fur mon joli goût de chant; on m'afTuroit que ce menuet ferait parler de rflbi , & que je méritois d'être chanté par-tout. Je n'ai pas befoin de dépeindre mon angoiffe , ni d'avouer que je la méritois bien.

Le lendemain l'un de mes fymphonifles appellé Lutoïd vint me voir , & fut aflez bon homme pour ne pas me féliciter fur mon fuccès. Le profond fentiment de ma fottife , la honte , le regret , le défefpoir de l'état où j'étois réduit , l'impoffibilité de tenir mon cœur fermé dans fes grandes peines T me firent ouvrir i lui ; je lâchai la bonde à mes larmes , Sc au lieu de me contenter de lui avouer mon ignorance , je lui dis tout , en lui demandant le fecret qu'il me promit , & qu'il me garda comme on peut le croire. Dès le même foir touc Laufanne fut qui j'étois , & ce qui eft remarquable , perfonne ne m'en fit femblant , pas même le bon Perro-

tet , qui pour tout cela ne fe rebuta pas de me loger & de me nourrir.

Je vivois , mais bien triftement. Les fuite? d'un pareil début

Digitized by G. QOgle

LIVRE IV

fle firent pas pour moi de Laufanne un féjour fort agréable. Les écoliers ne fe préfentoient pas en foule ; pas une feule écoliere , & perfonne de la ville. Feus en tout deux ou trois gros Teutches auffi ftupides que j'étois ignorant , qui m'eunuyoient à mourir & qui dans mes mains ne devinrent pas de grands croque-notes. Je fus appelle dans une feule maifon où un petit ferpent de fille fe donna le plaifir de me montrer beaucoup de mufique dont je ne pus pas lire une note , & qu'elle eut la malice de chanter enfuite devant M. le maître pour lui montrer comment cela s'exécutoir. Fétois fi peu en écat de lire un air de première vue , que dans le brillant concert dont j'ai parlé , il ne me fut pas poffible de fuivre un moment l'exécution pour favoir fi l'on jouoit bien ce que j'avois fous les yeux , & que j'avois compofé moi-même.

Au milieu de tant d'humiliations j'avois des confolations très-douces , dans les nouvelles que je recevois de tems en tems des deux charmantes amies. Fai toujours trouvé dans le fexe une grande vertu confolatrice , & rien n'adoucit plus mes affligions dans mes difgraces que de fentir qu'une perfonne aimable y prend intérêt. Cette correffondance ce fia pourtant bientôt après , & ne fut jamais renouée ; mais ce fut ma faute. En changeant de

lieu je négligeai de leur donner mon adrefie, &: forcé par la néceffité de fonger continuellement à moimême , je les oubliai bientôt entièrement.

Il y a long-tems que je n'ai parlé de ma pauvre Maman ; mais fi l'on croit que je l'oublois aufli , l'on fe trompe forf. Je ne ceflois de penfer à elle & de defirer de la retrouver, non-feulement pour le befoin de ma fubftance, mais bien plus pour.

les confessions.

le befoin de mon cœur. Mon attachement pour elle, quelque vif, quelque tendre qu'il fut, ne m'empêchoit pas d'en aimer d'autres ; mais ce n'étoit pas de la même façon. Toutes dévoient également ma tendrefle à leurs charmes , mais elle tenoit uniquement à ceux des autres & ne leur eût pas furveçu ; au lieu que Maman pouvait devenir vieille & laide fans que je l'aimaſſe moins tendrement. Mon cœur avoit pleinement tranſmis à fa perſonne l'hommage qu'il fit d'abord à fa beauté, & quelque changement qu'elle éprouvât, pourvu que ce fut toujours elle , mes fentimens ne pouvoient changer. Je fais bien, que je lui devois de la reconnoiffance ; mais en vérité je n'y fongeois pas. Quoi qu'elle eût fait ou n'eût pas fait pour moi, c'eût. été toujours la même chofe. Je ne l'aimois jii par devoir ni par intérêt , ni par conve-nance , je l'aimois parce que j'étois né pour l'aimer. Quand je devenois amoureux de quelque autre , cela faifoit drftiaction , je 1 avoue , & je penſois moins fouvent à elle ; mais j'y penſois avec le même plaifir, ôc jamais , amoureux ou non, je ne me fuis occupé d'elle fans fentir qu'il ne pouvoir y avoir pour moi de vrai bonheur dans la vie , tant que j'en ferais feparé.

N'ayant point de les nouvelles depuis fi long— tems , je ne crus jamais que je l'eusse tout-à-fait perdue , ni qu'elle eut pu m'oublier. Je me disois ; elle finira tôt ou tard que je fus errant , & me donnera quelque signe de vie ; je la retrouverai , j'en suis certain. En attendant c'étoit une douceur pour moi d'habiter son pays , de palier dans les rues où elle avoit

palier , devant les maisons où elle avoit demeuré , 6c le tout

par conjecture ; car une de mes ineptes bizarreries 'étoit de n'oser m'informer d'elle , ni prononcer son nom sans la plus absolue nécessité. Il me sembloit qu'en la nommant je disois tout ce qu'elle m'inspiroit , que ma bouche révéloit le secret de mon cœur , que je la compromettois en quelque sorte. Je crois même qu'il me faisoit à cela quelque frayeur qu'on ne me dît du mal d'elle. On avoit parlé beaucoup de sa démarche , 3c un peu de la conduite. De peur qu'on n'en dît pas ce que je voulois entendre , j'aimois mieux qu'on n'en parlât point du tout.

Comme mes écoliers ne m'occupoient pas beaucoup , 3c que sa ville natale n'étoit qu'à quatre lieues de Lausanne , j'y fis une promenade de deux ou trois jours , durant lesquels- la plus douce émotion ne me quitta point. L'aspect du lac de Genève 3c de ses admirables côtes eut toujours à mes yeux un attrait particulier que je ne saurois expliquer , 3c qui ne tient pas seulement à la beauté du spectacle , mais à ce que je ne fais qu'un plus intéressant qui m'affecte 3c m'attendrit. Toutes les fois que j'approche du Pays-de-Vaud , j'éprouve une impression composée du souvenir de Madame de Warens qui y est née , de mon père qui y vivoit , de Mlle, de Vulfort qui y eut les prémices de mon cœur , de plusieurs voyages de plaisir que j'y fis dans mon enfance , & ce me semble , de quelque autre cause encore plus secrète 3c plus forte que tout

cela. Quand Tardent defir de cette vie heureufe 3c douce qui me fuit 3c pour laquelle j'étois né vient enflammer mon imagination , c'elt toujours au Pays-de-Vaud , près du lac , dans des campagnes charmantes qu'elle fe lixe. Il me faut

too LES CONFESSIONS.

abfolument un verger au bord de ce lac Ce non pas d'un autre ; il me faut un ami fur , une femme aimable , une vache & un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait fur la terre que quand j'aurai tout cela. Je ris de la fimPLICITÉ avec laquelle je fuis allé plufieurs fois dans ce pays-là uniquement* pour y chercher ce bonheur imaginaire. Pétois toujours furpris d'y trouver les habitants , fur -tout les femmes d'un tout autre cara&ere que celui que j'y cherchois. Combien cela me fembloit difparate ! Le pays & le peuple dont il eft ■couvert ne m'ont jamais paru faits l'un pour l'autre.

Dans ce voyage de Vevay, je me livrais en fuivant ce beau rivage à la plus douce mélancolie. Mon cœur s'élançoit avec ardeur à mille félicités innocentes , je m'attendriflois , je foupinois & pleurais comme un enfant. Combien de fois m'arrêtant pour pleurer à mon aife , aflis fur une greffe pierre , je me fuis amufé à voir tomber mes larmes dans l'eau ?

J'allai à Vevay loger à la Clef, & pendant deux jours que j'y reliai fans voir perfonne je pris pour cette ville un amour qui m'a fuivi dans tous mes Voyages , & qui m'y a fait établir enfin les Héros de mon roman. Jo dirais volontiers à ceux qui ont du goût & qui font fenfibles : allez à Vevay, vifitez le pays , examinez les fites , promenez-vous fur le lac , & dites fi la nature n'a pas fait .ce

beau pays pour une Julie , pour une Claire 6c pour un St. Preux ; mais ne les y cherchez pas. Je reviens à mon hiftoire.

Comme j'étois catholique &c que je me donnois pour tel, je fuivois fans myftere 6c fans fcrupule le culte que j'avois embralé. Les dimanches quand il fai foie beau j'allois à la nielle

LIVRE IV

à A liens à deux lieues de Laufanne. Je faisois ordinairement cette courfe avec d'autres catholiques , fur-tout avec un brodeur Parifien , dont j'ai oublié le nom. Ce n'étoit pas un Parifien comme moi , c'étoit un vrai Parifien de Paris , un archiparifien du bon Dieu , bon homme comme un Champenois. Il aimoit fi fort fon pays qu'il ne voulut jamais douter que j'en fuſſe, de peur de perdre cette occaſion d'en parler. M. de Crouzas, Lieutenant-Baillival , avoir un jardinier de Paris auſſi ; mais moins complaiſant , & qui trouvoit la gloire de fon pays compromise à ce qu'on ofât ſe donner pour en être lorſqu'on n'avoit pas cet honneur. Il me queſtionnoit de l'air d'un homme fûr de me prendre en faute , &: puis fourioit malignement. Il me demanda une fois ce qu'il y avoir de remarquable au marché -neuf. Je battis la campagne , comme on peut croire. Après avoir paſſé vingt ans à Paris , je dois à préſent connoître cette ville. Cependant fi l'on me faifoit aujourd'hui pareille quelſion , je ne ferois pas moins embarralé d'y répondre , & de cet embarras on pourrait auſſi-bien conclure que je n'ai jamais été à Paris. Tant lors-même qu'on rencontre la vérité , l'on elt fujét à ſe fonder fur des principes trompeurs !

Je ne faurois dire exactement combien de tems je demeurai à Laufanne. Je n'apportai pas de cette ville des fouvenirs bien rappellans. Je fais feulement que n'y trouvant pas à vivre, j'allai de-là à Neufchâtel & que j'y paffai l'hiver. Je réuflis mieux dans cette derniere ville ; j'y eus des écoliers , & j'y gagnai de quoi m'acquitter avec mon bon ami Perrotet , qui. m'avoit fidellement envoyé mon petit bagage , quoique je lui redulTe allez d'argent.

Mémoires. C c

toi

LES CONFESSIONS

J'apprenois infcnfblement la muſique en l'enſeignant. Ma vie étoit affez douce ; un homme raifonnable eût pu s'en contenter : mais mon cœur inquiet me demandoit autre chofe. Les dimanches & les jours où j'étois libre j'allois courir les campagnes & les bois des environs, toujours errant, rêvant, foupirant , 6c quand j'étois une fois forti de la ville je n'y rentrais plus que le foir. Un jour étant à Boudry j'entrai pour dîner dans un cabaret : j'y vis un homme à grande barbe avec un habit violet à la grecque , un bonnet fourré , l'équipage & l'air affez noble, 6c qui fouvent avoit peine à fe faire entendre , ne parlant qu'un jargon prefque indéchiffrable , mais plus reffemblant à l'Italien qu'à nulle autre langue. J'entendois prefque tout ce qu'il difoit 6c j'étois le feul ; il ne pouvoir s'énoncer que par figures avec l'hôte 6c les gens du pays. Je lui dis quelques mots en Italien qu'il entendit parfaitement; il (è leva & vint m'embraffer avec tranſport. La liaifon fut bientôt faite , 6c dès ce moment je lui fervis de truchement. Son dîné étoit bon , le mien étoit moins que médiocre ; il m'invita de prendre part au lien , je fis peu de façons. En buvant & baragoui-

nant nous achevâmes de nous familiariser , 6c des la fin du repas nous devînmes inféparables. Il me conta qu'il étoit Prélat grec , & Archimandrite de Jérusalem ; qu'il étoit chargé de faire une quête en Europe pour le rétablissement du faint Sépulcre. Il me montra de belles patentes de la Czarine & de l'Empereur ; il en avoit de beaucoup d'autres Souverains. Il étoit assez content de ce qu'il avoit amaffé jufqu'alors ; mais il avoit eu des peines incroyables en Allemagne , n'entendant pas un mot d'Allemand , de Latin ni

Çppgle

LIVRE IV

3e François, & réduit à Ton Grec , au Turc & à la langue Franque pour toute refTource ; ce qui ne lui en procurait pas beaucoup dans le pays où il s'étoit enfourné. Il me propofu de l'accompagner pour lui fervir de fecrétaire & d'interprète. Malgré mon petit habit violet nouvellement acheté & qui ne cadrait pas mal avec mon nouveau porte , j'avois l'air li peu étoffé qu'il ne me crut pas difficile à gagner , de il ne le trompa point. Notre accord fut bientôt fait ; je ne demandois rien , & il promettoit beaucoup. Sans caution , fans fureté , fans connoirtance , je me livre à fa conduite , & dès le lendemain me voilà parti pour Jérufèlem. .

Nous commençâmes notre tournée par le canton de Fribourg , où il ne fit pas grand'chofe. La dignité épifcopale ne perme^pjt pas de faire le mendiant & de quêter aux particuliers ; mais nous préfentâmes fa commiffion au Sénat , qui lui donna une petite fomme. De -là nous fumes h Berne. Nous logeâmes au Faucon , bonne auberge alors , où l'on trouvoit bonne compagnie. La table

étoit nombreufe & bien fervie. Il y avoir long-tems que je faifois mauvaife chere ; j'avois grand befoin de me refaire ; j'en avois l'occalion , & j'en profitai. Monfeigneur l'Archimandrite étoit lui-même un homme de bonne compagnie , aimant affez à tenir table , gai , parlant bien pour ceux qui l'entendoient , ne manquant pas de certaines connoiffances, & plaçant fon érudition grecque avec affez d'agrément. Un jour caffant au deffert des noifettes , il fe coupa le doigt fort avant , Sc comme le fàng fortoit avec abondance , il montra fon doigt à la compagnie , & dit en riant : mirate, Jlgnorig queflo è fatigue Pelaſgo.

LES CONFESSIONS

A Berne mes fondions ne lui furent pas inutiles , & je ne m'en tirai pas auffi mal que j'avois craint. Pétois bien plus hardi & mieux parlant que je n'aurois été pour moi-même. Les chofes ne fe paſſerent pas auffi Amplement qu'i Fribourg. Il fallut de longues & fréquentes conférences avec les premiers de l'Etat, & l'examen de fes titres ne fut pas l'affaire d'un jour. Enfin tout étant en réglé , il fut admis à l'audience du Sénat. J'entrai avec lui comme fon interprète , & l'on me dit de parler. Je ne m'attendois à rien moins , & il ne m'étoit pas venu dans l'eſprit qu'après avoir long-tems conféré avec les membres , il fallût s'adreſſer au Corps comme fi rien n'eût été dit. Qu'on juge de m<jn embarras ! Pour un homme auffi honteux , parler , non-feulement en public , mais devant le Sénat de Berne , & parler impromptu fans aaHjr une feule minute pour me préparer ; il y avoit là de quoi m'anéantir. Je ne fus pas meme intimidé. J'expofai fuccinétement & nettement la cpmmiſſion de l'Archimandrite. Je louai la piété des Princes qui avoient contribué à la colleéle qu'il étoit venu faire. Piquant d'émulation celle de Leurs Excellences , je dis qu'il n'y

avoit pas moins à eſperer de leur munificence accoutumée , & puis tâchant de prouver que cette bonne œuvre en étoit également une pour tous les chrétiens fans dillinétion de ſecie , je finis par promettre les bénédictions du Ciel à ceux qui voudroient y prendre part. Je ne dirai pas que mon discours fit effet -, mais il eſt fûr qu’il fut goûté, & qu’au fortir de l’audience l’Archimandrite reçut un préfent fort honnête , & de plus , fur l’eſprit de fon ſecrétaire , des comnlimens dont j’eus l’agréable emploi d’être le truchement ; mais

L I V R*E IV

îos

que je n’ofai lui rendre à la lettre. Voilà la feule fois de ma vie que j’aye parlé en public & devant un fouverain , & la feule fois auſſi peut-être que j’aye parlé hardiment & bien. Quelle différence dans les difpoſitions du même homme ! Il y a trois ans qu’étant allé voir à Yverdun mon vieux ami M. Roguin , je reçus une députation pour me remercier de quelques livres que j’avois donnés à la bibliothèque de cette ville. Les Suiffes font grands harangueurs ; ces Meſſieurs me haranguèrent. Je me crus obligé de répondre ; mais je m’embarraſlai tellement dans ma réponſe , & ma tête ſe brouilla fi bien que je reſtai court & me fis moquer de moi. Quoique timide naturellement , j’ai été hardi quelquefois dans ma jeuneſſe , jamais dans mon âge avancé. Plus j’ai vu le monde , moins j’ai pu me faire à fon ton.

Partis de Berne nous allâmes à Soleurre ; car le deſſein de l’Archimandrite étoit de reprendre la route d’Allemagne , & de ſ’en

retourner par la Hongrie ou par la Pologne , ce qui faisoit une route immense ; mais comme chemin faisant fa bourse s'empliffoit plus qu'elle ne se vidoit , il craignoit peu les détours. Pour moi qui me plaifois presque autant à cheval qu'à pied , je n'aurois pas mieux demandé que de voyager ainsi toute ma vie : mais il étoit écrit que je n'irois pas si loin.

La première chose que nous fîmes arrivant à Soleurre, fut d'aller saluer M. l'Ambassadeur de France. Malheureusement pour mon Evêque cet Ambassadeur étoit le Marquis de Bonne qui avoir été Ambassadeur à la Porte , & qui devoit être au fait de tout ce qui regardoit le St. Sépulcre. L'Archimandrite eut une audience d'un quart-d'heure où je ne fus pas admis ,

LES CONFESSIONS

parce que M. l'Ambassadeur entendoit la langue-Franque & parler l'Italien du moins aussi bien que moi. A la sortie de mon Grec je voulus le fuir ; on me retint : ce fut mon tour. M'étant donné pour l'arabien , j'étois comme tel sous la juridiction de Son Excellence. Elle me demanda qui j'étois , m'exhorta de lui dire la vérité ; je le lui promis en lui demandant une audience particulière qui me fut accordée. M. l'Ambassadeur m'emmena dans son cabinet dont il ferma sur nous la porte , & là , me jetant à ses pieds, je lui tins parole. Je n'aurois pas moins dit quand je n'aurois rien promis ; car un continuel besoin d'épanchement met à tout moment mon cœur sur mes lèvres , & après m'être ouvert sans réserve au musicien Lutoy , je n'ai vu garde de faire le mystérieux avec le Marquis de Bonac. Il fut si content de ma petite histoire & de l'effusion de cœur avec laquelle il vit que je l'avois contée , qu'il me prit par la main, entra chez Madame l'Ambassadrice , & me presenta à elle en lui faisant un abrégé de mon récit.

Madame de Bonac m'accueillit avec bonté & dit qu'il ne falloir pas me lailfer aller avec ce moine Grec. Il fut réfolu que je refterois à l'hôtel en attendant qu'on vît ce qu'on pourrait foire de moi. Je voulus aller faire mes adieux à mon pauvre Archimandrite , pour lequel j'avois conçu de l'attachement : on ne me le permit pas. On envoya lui lignifier mes arrêts, & un quart-d'heure après je vis arriver mon petit foc. M. de la Martiniere fecrétaire d'ambafade fut en quelque façon chargé de moi. En me conduifont dans la chambre qui m'étoit deftinée, il me dit : cette chambre a été occupée fous le Comte Du Luc par un horaire célébré , du meme nom que vous.

LIVRE IV

io/

Il ne tient qu'à vous de le remplacer de toutes manières , & de faire dire un jour : Rouffeau premier , RouJJeau fécond. Cette conformité , qu'alors je n'efpérois gueres , eût moins flatté mes defirs , fi j'avois pu prévoir à quel prix je rachèterais un jour.

Ce que m'avoit dit M. de la Martiniere me donna de la curiofité. Je lus les ouvrages de celui dont j'occupois la chambre, & fur le compliment qu'on m'avoit fifit, croyant avoir du goût pour la poéfié, je fis pour mon coup d'efiü une cantate à la louange de Madame de Bonac. Ce goût ne fe foutint pas. J'ai fait de tems en tems de médiocres vers ; c'elt un exercice a fiez bon pour fe rompre aux inverfions élégantes & apprendre à mieux écrire en profe ; mais je n'ai jamais trouvé dans la poéfié françoife allez d'attrait pour m'y livrer tout-à-fait.

M. de la Martiniere voulut voir de mon ftyle & me demanda par écrit le même détail que j'avois fait à M. l'Ambafiadeur. Je lui écrivis une longue lettre que j'apprends avoir été eonfervée par M. de Marianne , qui étoit attaché depuis longrems au Marquis de Bonac , & qui depuis a fuccédé à M. de la Martiniere fous l'ambafiade de M. de Courteilles. J'ai prié M. de Malesherbes de tâcher de me procurer une copie de cette lettre. Si je puis l'avoir par lui ou par d'autres on la trouvera dans le recueil qui doit accompagner mes Confeflions.

L'expérience que je commençois d'avoir , modérait peu-à-peu mes projets romanefques , & par exemple , non - feulement je ne devins point apioureux de Madame de Bonac ;

LES. CONFESSION S

mais je fends d'abord que je ne pouvois faire un grand chemin dans la maifon de fon mari. M. de la Martiniere en place , & M. de Marianne , pour ainfi dire , en furvivance , ne me laiffoient ef-pérer pour toute fortune qu'un emploi de lousfecrétaire qui ne me tentoit pas infiniment. Cela fit que quand on me confulta fur ce que je voulois faire , je marquai beaucoup d'envie d'aller h Paris. M. l'Atnbafladeur goûta cette idée qui tendoir au moins à le débarraffer de moi. M. de MerveilUuxmfctètKe , interprète de l'ambaffade , dit que fon ami M. Godard , Colonel Suiffe au fervice de France, cherchoit quelqu'un pour mettre auprès de fon neveu qui entroit fort jeune au fervice , & penfa que je pourrais lui convenir. Sur cette idée allez légèrement prife mon départ fût réfolu , & moi qui voyois un voyage à faire & Paris au bout , j'en fus dans la joie de mon cœur. On me donna quelques lettres , cent francs pour mon voyage accompagnés de force bonnes leçons , & je partis.

Je mis à ce voyage une quinzaine de jours que je peux compter parmi les heureux de ma vie. J'étois jeune , je me portois bien , j'avois allez d'argent , beaucoup d'espérance , je voyageois à pied , & je voyageois feul. On ferait étonné- de me voir compter un pareil avantage , Il déjà l'on n'avoit dû fe familiarifer avec mon humeur. Mes douces chimères me tenoient compagnie , & jamais la chaleur de mon imagination n'en enfanta de plus magnifiques. Quand on m'offrait quelque place vide dans une voiture , ou que quelqu'un m'accoftoit en route, je rechignois de voir renverfer la fortune dont je bâtiffois l'édifice en marchant. Cette fois mes#idéçs ccoieut martiales. J'al-

lois

Digifeed by-Geogle

LIVRE IV

lois m'attacher à un militaire 6c devenir militaire moi-même ; car on avoir arrange que je commencerais par être cadet. Je croyois déjà me voir en habit d'officier avec un beau plumer blanc. Mon cœur s'enHoit à cette noble idée. J'avois quelque teinture de géométrie & de fortifications ; j'avois. un oncle ingénieur; j'étois en quelque forte enfant de la balle. Ma vue courte offrait un peu d'obllacle, mais qui ne m'embarrafToit pas ; & je comptois bien à force de fang - froid 6c d'intrépidité fuppléer à ce défaut. J'avois lu que le Maréchal Schomberg avoit la vue très - courte ; pour-quoi le Maréchal RouJTcau ne l'auroit-il «pas ? Je m'échauffois tellement fur ces folies que je ne voyois plus que troupes , remparts , gabions , batteries , 6c moi au milieu du feu & de la fumée

, donnant tranquillement mes ordres la lorgnette à la main. Cependant quand je pafois dans des campagnes agréables , que je voyois des bocages & des ruiffeaux ; ce touchant aspect me faisoit foupirer de regret ; je fentois au milieu de ma gloire que mon cœur n'étoit pas fait pour tant de fracas , & bientôt , fans fàvoir comment , je me retrouvois au milieu de mes cheres bergeries , renonçant pour jamais aux travaux de Mars.

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avois ! La décoration extérieure que j'avois vue à Turin , la beauté des rues , la symétrie & l'alignement des maifons me faisoient chercher à Paris autre chose encore. Je m'étois figuré une ville auffi belle que grande, de l'aspect le plus imposant, où l'on ne voyoit que de superbes rues , des palais de marbre & d'or. En entrant par le fauxbourg St. Marceau je ne vis que Mémoires. D d

zio

LES CONFESSIONS

de petites mes faits & puantes , de vilaines maifons noires , l'air de la mal-propreté , de la pauvreté ; des mendiants , des charretiers , des ravaudeufes , des crieufes de tiffanne & de vieux chepeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle , n'a pu détruire cette première impreffion , & qu'il m'en eft resté toujours un fecret dégoût pour l'habitation de cette capitale. Je puis dire que tout le temps que j'y ai vécu dans la fuite , ne fut employé qu'à y chercher des refources pour me mettre en état d'en vivre éloigné. Tel eft le fruit d'une imagination trop active qui exagere par-deflus l'exagération des hommes , & voit toujours plus que ce qu'on lui dit. On m'avoit tant vanté Paris que je me l'étois figuré comme l'an-

cienrte Babylone , dont je trouverois peut-être autant à rabattre , fi je l'avois vue , du portrait que je m'en fuis fait. La même chofe m'arriva à l'Opéra où je me preftiii d'aller le lendemain de mon arrivée; la même cHbfe m'arriva dans la fuite à Verfailles, dans la fuite encore en voyant la mer , & la même chofe m'arrivera toujours en voyant des fpeétacles qu'on m'aura trop annoncés : car il eft impoffible aux hommes & difficile à la nature elle-même de pufTer en richeffe mon imagination.

A la maniéré donc je fus reçu de tous ceux pour qui j'avois des lettres , je crus ma fortune faite. Celui à qui j'étois le plus recommandé & qui me careffa le moins étoit M. de Surbeck retiré du fervice & vivant philofophiquemenc à Bagneux , où je fus. le voir plufieurs fois & où jamais il ne m'offrit un verre d'eau. J'eus plus d'accueil de Madame de Merveilleux belle— fœur de l'Interprète , & de fon neveu Officier aux Gardes.

ur

Non-feulement la mere & le fils me reçurent bien , mais ils m'offrirent leur table dont je profitai fouvent durant mon féjour à Paris. Madame de Merveilleux me parut avoir été belle , fes cheveux étoient d'un beau noir & faifoient à la vieille mode le crochet fur fes tempes. Il lui reltoit ce qui ne périt point avec les attraits , un efprit très-agréable. Elle me parut goûter le mien , & fit tout ce qu'elle put pour me rendre fervice ; mais perfortne ne la féconda , & je fias bientôt défabufc de tout ce grand intérêt qu'on avoit paru prendre à moi. Il faut pourtant rendre juftice aux François ; ils ne s'épuifent point tant qu'on dit en proteftations , & celles qu'ils font font prefque toujours fmeeres ; mais ils ont une maniéré de paraître s'intéreffer à vous qui trompe plus que des paroles. Les gros complimens des Suiffes n'en peuvent impofer qu'à

des fots. Les manières des François font plus féduifantes en cela même qu'elles font plus fimples ; on croirait qu'ils ne vous difent pas tout ce qu'ils veulent faire , pour vous furprendre plus agréablement. Je dirai plus ; ils ne font point faux dans leurs démonftrations ; ils font naturellement officieux , humains , bienveillans , & même , quoi qu'on en dife , plus vrais qu'aucune autre nation ; mais ils font légers & volages. Ils ont en effet le fentiment qu'ils vous témoignent ; mais ce fentiment s'en va comme il eft venu. En vous parlant ils font pleins de vous ; ne vous voyent-ils plus , ils vous oublient. Rien n'eft permanent dans leur cœur : tout eft chez eux l'œuvre du moment.

Je fus donc beaucoup flatté & peu fervi. Ce Colonel Godard au neveu duquel on m'avoit donné , fe trouva être un

Dd i

LES CONFESSIONS

vilain vieux avare , qui , quoique tout coufu d'or , voyant ma detrefle , me voulut avoir pour rien. Il prétendpit que je fuſſe auprès de fon neveu une eſpece de valet fans gages , plutôt qu'un vrai gouverneur. Attaché continuellement à lui , & parlà difpenfé du fervice , il falloît que je vécuſſe de ma paye de cadet , c'eſt-à-dire , de foldat , & à peine confentoit-il à me donner l'uniforme ; il aurait voulu que je me contentaſſe de celui du régiment. Madame de Merveilleux indignée de ſes propoſitions , me détourna elle-même de les accepter ; fon fils fut du même ſentiment. On cherchoit autre choſe , & l'on ne trouvoit rien. Cependant je commençois d'être preſſé , & cent francs fur leſquels j'avois fait mon voyage ne pouvoient me mener bien loin. Heureuſement je reçus de la part de M. l'Ambaffadeur encore une petite remiſe qui me

fit grand bien , & je crois qu'il ne m'aurait pas abandonné si j'eusse eu plus de patience : mais languir , attendre , solliciter , font pour moi choses impossibles. Je me rebutai , je ne parais plus , & tout fut fini. Je n'avois pas oublié ma pauvre Maman ; mais comment la trouver ? où la chercher ? Madame de Merveilleux qui faisoit mon histoire m'avoit aidé dans cette recherche , & longtemps inutilement. Enfin elle m'apprit que Madame de IP'arens étoit repartie il y avoit plus de deux mois , mais qu'on ne faisoit si elle étoit allée en Savoie ou à Turin , & que quelques personnes la disoient retournée en Suisse. Il ne m'en fallut pas davantage pour me déterminer à la fuir , bien sûr qu'en quelque lieu qu'elle fut je la trouverais plus aisément en province que je n'avois pu faire à Paris.

Avant de partir j'exerçai mon nouveau talent poétique dans,

LIVRE IV

Une épître au Colonel Godard , où je le drapais de mon mieux. Je montrai ce barbouillage à Madame de Merveilleux qui, au lieu de me censurer comme elle auroit dû faire, rit beaucoup de mes farcafmes, de même que son fils , qui , je crois , n'aimoit pas M. Godard , & il faut avouer qu'il n'étoit pas aimable. J'étois tenté de lui envoyer mes vers , ils m'y encouragèrent : j'en fis un paquet à son adresse , & comme il n'y avoit point alors à Paris de petite porte , je le mis dans ma poche , & le lui envoyai d'Auxerre en partant. Je ris quelquefois encore en songeant aux grimaces qu'il dût faire en lisant ce panégyrique où il étoit peint trait pour trait. Il commençoit ainsi :

Tu croyois , vieux Pénard , qu'une folle manie •

D'clever ton neveu m'inspireroit l'envie.

Cette petite piece mal faite , à la vérité , mais qui ne manquoit pas de fel , & qui annonçoit du talent pour la fatire , est cependant le feul écrit fatirique qui foit forti de ma plume. J'ai le cœur trop peu haineux pour me prévaloir d'un parîl talent ; mais je crois qu'on peut juger par quelques écrits polémiques faits de tems à autre pour ma défense , que si j'avois été d'humeur batailleuse , mes aggrcffeurs auroient eu rarement les rieurs de leur côté.

La chose que je regrette le plus dans les détails de ma vie dont j'ai perdu la mémoire, est de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages. Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu , tant été moi , si j'ose ainsi dire , que dans ceux que j'ai fait feul & à pied. La marche a quelque chose qui anime

LES CONFESSIONS

& avive mes idées : je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. La vue de la campagne , la succession des aspects agréables , le grand air , le grand appétit , la bonne fanté que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance , de tout ce qui me rappelle h ma finia-cion ; tout cela dégage mon ame, me donne une plus grande audace de penser , me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner , les choisir, me les approprier à mon gré sans gêne & sans crainte. Je dispose en maître de la nature entière ; mon cœur errant d'objet en objet , s'unit , s'identifie à ceux qui le flattent , s'entoure d'images charmantes ; s'enivre de fentimens

délicieux. Si pour les fixer je m'amuse à les décrire en moi-même ; quelle vigueur de pinceau^ quelle fraîcheur de coloris , quelle énergie d'expression je leur donne ! On a , dit-on , trouvé de tout cela dans mes ouvrages , quoiqu'écrits vers le déclin de mes ans. O ! si Ton eût vu ceux de ma première jeunesse , ceux que j'ai faits durant mes voyages , ceux que j'ai composés & que je n'ai

jamais écrits Pourquoi , direz-vous ne les pas écrire ? Et

pourquoi les écrire ; vous répondrai-je : pourquoi m'ôter le charme auquel de la jouissance , pour dire à d'autres que j'avais joui ? Que m'importaient des lecteurs , un public & toute la terre , tandis que je planais dans le Ciel ? D'ailleurs portais-je avec moi du papier, des plumes? Si j'avais pensé à tout cela rien ne me ferait venu. Je ne prévoyais pas que j'aurais des idées ; elles viennent quand il leur plaît , non quand il me plaît.

Elles ne viennent point , ou elles viennent en foule -, elles

m'accablent de leur nombre & de leur force. Dix volumes par jour n'auraient pas suffi. Où prendre du temps pour les écrire? En arrivant je ne songeais qu'à bien dîner. En partant je ne songeais qu'à bien marcher. Je sentais qu'un nouveau paradis m'attendoit à la porte , je ne songeais qu'à l'aller chercher.

Jamais je n'ai si bien senti tout cela que dans le retour donc je parle. En venant à Paris je m'étais borné aux idées relatives à ce que j'y allais faire. Je m'étais élancé dans la carrière où j'allais entrer , & je l'avais parcourue avec aisance de gloire ; mais cette carrière n'était pas celle où mon cœur m'appelait , & les êtres réels nuisaient aux êtres imaginaires. Le Colonel Godard & son neveu figuraient mal avec un héros tel que moi. Grâce au Ciel j'étais maintenant délivré de tous ces obstacles : je pouvais m'en-

foncer à mon gré dans le pays des chimères , car il ne reftoit que cela devant moi. Auffi je m'y égarai fi bien que je perdis réellement plufieurs fois ma route , & j'eulTe été fort fâché d'aller plus droit ; car Tentant qu'à Lyon j'allois me retrouver fur la terre , j'aurois voulu n'y jamais arriver.

Un jour entr'autres m'étant à delièin détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable ; je m'y plus fi fort & j'y fis tant de tours que je me perdis enfin tout - à - fait. Après plufieurs heures de courfe inutile , las & mourant de foif & de faim, j'entrai chez un payfan dont la maifon n'avoit pas belle apparence, mais c'étoit la feule que je vifle aux environs. Je croyois que c'étoit comme à Geneve ou en Suide , où tous les habitans à leur aife font en état d'exercer l'hofpitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il

LES CONFESSIONS

m'offrit du lait écrémé & de gros pain d'orge, en .me difànc que c'étoit tout ce qu'il avoit. Je buvois ce lait avec délices & je mangeois ce pain , paille & tout ; mais cela n'étoit pas fort reilaurant pour un homme épuifé de fatigue. Ce payfan qui m'examinait jugea de la vcrité de mon hiftoire par celle de mon appétit. Tout de fuite après avoir dit qu'il voyoit bien (*) que j'étois un bon jeune honnête homme qui n'étois pas là pour le vendre , il ouvrit une petite trappe à côté de la cuifine , defeendit , & revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment , un jambon très - appétiflant quoiqu'entamé , & une bouteille de bon vin dont l'afpeâ me réjouit le cœur plus que tout le refte. On joignit à cela une omelette affez épailTe, & je fis un dîné tel qu'autre qu'un piéton n'en connut jamais. Quand ce vint à payer , voilà fon inquiétude & fes craintes qui le reprennent ; il ne vouloit point de

mon argent , il le repouffoit avec un trouble extraordinaire , & ce qu'il y avoit de plaifant étoit que je ne pouvois imaginer de quoi il avoit peur. Enfin il prononça en frémissant ces mots terribles de commis & de rats-de-cave. Il me fit entendre qu'il cachoit fon-vin à caufe des aides , qu'il cachoit fon pain à caufe de la taille , & qu'il feroit un homme perdu fi l'on pouvoit fe douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce fujet , & dont je n'avois pas la moindre idée , me fit une impreffion qui ne s'effacera jamais. Ce fut-là le germe de c-ette haine inextinguible qui fe développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux

(*) Apparemment je n'avois pas encore alors la phylonomie qu'on m'a don, née depuis dans mes portraits.

- peuple

Digitized by.

peuple 6c contre Tes oppresseurs. Cet homme quoique aifé , n'ofoit manger le pain qu'il avoit gagné à la fueur de fon front, & ne pouvoit éviter fa ruine qu'en montrant la même misere qui régnoit autour de lui. Je fortis de fa maifon auffi indigné qu'attendri , & déplorant le fort de ces belles contrées à qui la nature n'a prodigué fes dons que pour en faire la proie des barbares publicains.

Voilà le feul fouvenir bien diftiné qui me refte de ce qui m'eft arrivé durant ce voyage. Je me rappelle feulement en* core qu'en approchant de Lyon je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon ; car parmi les romans que j'avois lus avec mon pere , l'Afrée n'avoit pas été oubliée , & c'étoit celui qui me revenoit au cœur le plus fréquemment. Je demandai la route

du Forez , 6c tout en caufant avec une hôteffe , elle m'apprit que c'étoit un bon pays de reffource pour les ouvriers, qu'il y avoit beaucoup de forges , 6c qu'on y travailloit fort bien en fer. Cet cloge calma tout-à-coup ma curiofité romaneſque, & je ne jugeai pas à propos d'aller chercher des Dianes 6c des Sylvandres chez un peuple de forgerons. La bonne femme qui m'encourageoit de la forte m'avoit furement pris pour un garçon ferrurier.

Je n'allois pas tout-à-fait à Lyon fans vue. En arrivant j'allai voir aux Chafottes Mlle, du Châtelet , amie de Madame de Warrens , 6c pour laquelle elle m'avoit donné une lettre quand je vins avec M. le Maître : ainſi c'étoit une connoiffance déjà faite. Mlle, du Châtelet m'appric qu'en effet fon amie avoit paſſé à Lyon , mais qu'elle ignorait ſi elle avoit pouſſé fa route juſqu'en Piémont, 6c qu'elle étoit incertaine elle-même en Mémoires. E e

LES CONFESSIONS

partant ſi elle ne ſ'arrêterait point en Savoye : que ſi je voulois elle écrirait pour en avoir des nouvelles, & que le meilleur parti que j'eulſe à prendre étoit de les attendre à Lyon. J'acceptai l'offre : mais je n'ofai dire à Mlle, du Châtelet que j'étois preſſé de la réponſe , & que ma petite bourſe épuifée ne me laiffoit pas en état de l'attendre long-tems. Ce qui me retint n'étoit pas qu'elle m'eût mal reçu. Au contraire , elle m'avoit fait beaucoup de careſſes, & me trairait fur un pied d'égalité qui m'ôtoit le courage de lui biffer voir mon état, & de deſcendre du rôle de bonne compagnie à celui d'un malheureux mendiant.

Il me femble de voir allez clairement la fuite de tout ce que j'ai marqué dans ce livre. Cependant je crois me rappeler dans le même intervalle un autre voyage de Lyon dont je ne puis mar-

quer la place de où je me trouvais déjà fort à l'écart : le frouvenir des extrémités où j'y fus réduit, ne contribue pas à m'en rappeler agréablement la mémoire. Si j'avois été fait comme un autre , que j'eusse eu le talent d'emprunter & de m'endetter à mon cabaret , je me ferois aisément tiré d'affaire; mais c'est à quoi mon inaptitude égaloit ma répugnance ; & pour imaginer à quel point vont l'une & l'autre , il suffit de favoir qu'après avoir passé presque toute ma vie dans le mal-être, & souvent prêt à manquer de pain , il ne m'est jamais arrivé une seule fois de me voir demander de l'argent par un créancier sans lui en donner à l'instant mêmes Je n'ai jamais eu faire des dettes criardes , & j'ai toujours mieux aimé souffrir que devoir.

C'étoit souffrir affreusement que d'être réduit à passer la nuit

Digitalized by GopI

Le V R E IV.

dans la rue , & c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois à Lyon. J'aimois mieux employer quelques sous qui me reussent à payer mon pain que mon gîte , parce qu'après tout je risquois moins de mourir de froid que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans ce cruel état je n'étois ni inquiet ni triste. Je n'avois pas le moindre souci sur l'avenir , & j'attendois les réponses que devoit recevoir Mlle, du Châtelet , couchant à la belle étoile , & dormant étendu par terre ou sur un banc aussi tranquillement que sur un lit de roses. Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville dans un chemin qui côtoyoit le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordoient le chemin du côté opposé- Il avoit fait très-chaud ce jour-là ; la foirée étoit charmante ; la rosée hume-

cloit l'herbe flétrie ; point de vent , une nuit tranquille ; l'air étoit frais fans être froid; le foleil après fon coucher avoit lailTé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendoir l'eau couleur de rofe ; les arbres des terraffes étoient chargés de roflignols qui fe répondoient de l'un à l'autre. Je me promenois dans une forte d'extafe , livrant mes fens & mon cœur à la jouilTance de tout cela, & foupirant feulement un peu du regret d'en jouir feul. Abforbé dans ma douce rêverie , je prolongeai fon avant dans la nuit ma promenade fans m'appercevoir que j'étois las. Je m'en apperçus enfin. Je me couchai voluptueufement fur la tablette d'une efpece de niche ou de faufie-porte enfoncée dans un mur de terraffie : le ciel de mon lit étoit formé par les têtes des arbres ; un roflignol étoit précifément au-deflùs de moi ; je m'endormis à fon citant ;

LES CONFESSIONS

mon fommeil fût doux , mon réveil le fut davantage. H étoïe grand jour: mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la verdure, un payfage admirable. le me levai , me fecouai, la faim me prit, je m'acheminai gaïment vers la ville, réfolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de fix blancs qui me reftoient encore. Fétois de fi bonne humeur que j'allois chantant tout le long du chemin , & je me fouviens même , que je chantois une cantate de Batiftin, intitulée les bains de Thomery que je favois par cœur. Que bénit foit le bon Batiftin & fa bonne cantate qui m'a valu un meilleur déjeuner que celui fur lequel je comptois , & un dîné bien meilleur encore , fur lequel je n'avois point compté du tout. Dans mon meilleur train d'aller & de chanter, j'entends quelqu'un 'derrière moi, je me retourne, je vois un Antonin qui me fuivoit, & qui paroifloit m'écouter avec plaifir. Il m'accotte , me falue , me de-

mande fi je fais la mufique. Je répons , un peu , pour faire entendre beaucoup. Il continue à me queftionner : je lui conte une partie de mon hiftoire. Il me demande fi je n'ai jamais copié de la mufique ? Souvent , lui dis-je , & cela étoit vrai ; ma meilleure manière de l'apprendre étoit d'en copier. Eh bien , me dit-il , venez avec moi ; je pourrai vous occuper quelques jours durant lesquels rien ne vous manquera , pourvu que vous confentiez à ne pas fortir de la chambre. J'acquiesçai très-volontiers, de je le fuivis.

Cet Antonin s'appelloit M. Rolichon ; il aimoit la mufique , il la favoit , & chantoit dans de petits concerts qu'il faifoit avec fes amis. Il n'y avoit rien là que d'innocent & d'honnête; mais ce goût dégénéroit apparemment en fureur donc

L igi:uu L:,, !

LIVRE IV

il étoit obligé de cacher une partie. Il me conduifit dans une petite chambre que j'occupai & où je trouvai beaucoup de mufique qu'il avoit copiée. Il m'en donna d'autre à copier , particulièrement la cantate que j'avois chantée, & qu'il devoit chanter lui-même dans quelques jours. J'en demeurai là trois ou quatre , à copier tout le tems où je ne mangeois pas j car de ma vie je ne fus fi affamé ni mieux nourri. Il apportoit ,

mes repas lui-même de leur cuifine , 6c il falloir qu'elle fût bonne , fi leur ordinaire valoit le mien. De mes jours je n'eus tant de plaifir à manger, 6c il faut avouer auffi que ces lippées me ve-

noient fort à propos, car j'étois fec comme du bois. Je travaillois prefque d'auffi bon cœur que je mangeois ,

6c ce n'eft pas peu dire. Il eft vrai que je n'étois pas auffi correct que diligent. Quelques jours après M. Rolichon que je rencontraï dans la rue , m'apprit que mes parties avoient rendu la mufique inexécutable ; tant elles s'étoient trouvées pleines d'omiffions, de duplications 6c de tranfpofitions. Il faut avouer que j'ai choifi là dans la fuite le métier du monde auquel j'étois le moins propre. Non que ma note ne fut belle ,

6c que je ne copiaffe fort nettement ; mais l'ennui d'un long travail me donne des diftractions fi grandes , que je parte plus de tems à gratter qu'à noter, & que fi je n'apporte la plus grande attention à collationner mes parties , elles font toujours manquer l'exécution. Je fis donc très-mal en voulant bien faire , & pour aller vite j'allois tout de travers. Cela n'empêcha pas M. Rolichon de me bien traiter jufqu'à la fin 6c de me donner encore en forçant un petit écu que je ne méritois gueres 6c qui me remit tout-à-fait en pied ; car peu de jours

LES CONFESSIONS

iii

après je reçus des nouvelles de Maman qui étoit à Chambéri & de l'argent pour l'aller joindre, ce que je fis avec tranfport. Depuis lors mes finances ont fouvent été fort courtes ; mais jamais affez pour être obligé de jeûner. Je marque cette époque avec un événement fenfible aux foins de la Providence. C'ell la dernière fois de ma vie que j'ai fenti la mifere & la faim.

» Je reliai à Lyon sept ou huit jours encore pour attendre les commi/Tions dont Maman avoit chargé Mlle, du Châtelet , que je vis durant ce tems-là plus assiduellement qu'auparavant , ayant le plaisir de parler avec elle de son amie , & n'étant plus défrayé par ces cruels retours sur ma situation qui me forçaient de la cacher. Mlle, du Châtelet n'était ni jeune ni jolie , mais elle ne manquait pas de grâce ; elle était liante & familière , & son esprit donnait du prix à cette familiarité. Elle avait ce goût de morale observatrice qui porte à étudier les hommes , & t'est d'elle en première origine que ce même goût m'est venu. Elle aimait les romans de le Sage , & particulièrement GilBlas; elle m'en parla, me le prêta, je le lus avec plaisir; mais je n'étais pas mûr encore pour ces fortes de lectures : il me fallait des romans à grands sentimens. Je passais ainsi mon tems à la grille de Mlle, du Châtelet avec autant de plaisir que de profit , & il est certain que les entretiens intéressans & sentés d'une femme de mérite sont plus propres à former un jeune homme que toute la pédantesque philosophie des livres. Je fis connaissance aux Chafottes avec d'autres pensionnaires & de leurs amies ; entr'autres avec une jeune personne de quatorze ans , appelée Mlle. Serre , à laquelle je ne fis pas alors une grande attention ; mais dont je me passionnai huit

L I V R E I V. ni

ou neuf ans après , & avec raison ; car c'était une charmante fille.

Occupé de l'attente de revoir bientôt ma bonne Maman , je fis un peu de trêve à mes chimères , & le bonheur réel qui m'attendait me dispensa d'en chercher dans mes visions. Nonseulement je la retrouvais , mais je retrouvais près d'elle & par elle un état agréable ; car elle me permit d'avoir trouvé une occupation qu'elle

espéroit qui me conviendrait, & qui ne m'éloigneroit pas d'elle. Je m'épuisais en conjectures pour deviner quelle pouvoir être cette occupation , & il auroit fallu deviner en effet pour rencontrer juste. J'avois fuffifamment d'argent pour faire commodément la route. Mlle, du Châtelet vouloit que je prisse un cheval ; je n'y pus consentir , 6c j'eus raison : j'aurois perdu le plaisir du dernier voyage pédestre que j'ai fait en ma vie ; car je ne peux donner ce nom aux excursions que je faisois souvent à mon voisinage , tandis que je demeurais à Motiers.

C'est une chose bien singulière que mon imagination ne se monte jamais, plus agréablement que quand mon état est le moins agréable ; & qu'au contraire elle est moins riante lorsque tout rit autour de moi. Ma mauvaise tête ne peut s'affujettir aux choses. Elle ne sauroit embellir , elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils sont ; elle ne fait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printemps il faut que je sois en hiver ; si je veux décrire un beau paysage il faut que je sois dans des murs , & j'ai dit cent fois que si jamais j'étais mis à la Bastille , j'y ferais le tableau de la liberté. Je ne voyais en partant de Lyon , qu'un avenir agréable—

zi4

LES CONFESIONS

ble ; j'étais aussi content & j'avois tout lieu de l'être , que je l'étais peu quand je partis de Paris. Cependant je n'eus point durant ce voyage ces rêveries délicieuses qui m'avoient suivi dans l'autre. J'avois le cœur ferein , mais c'était tout. Je me rapprochois avec attendrissement de l'excellente amie que j'allois revoir. Je goûtais d'avance , mais sans ivresse le plaisir de vivre auprès

d'elle : je m'y étois toujours attendu ; c'étoit comme s'il ne m'étoit rien arrivé de nouveau- Je m'inquiétois de ce que j'allois faire , comme fi cela eût été fort inquiétant. Mes idées étoient paifibles & douces , non célestes & raviffantes. Les objets frapoint ma vue ; je donnois de l'attention aux payfages , je remarquois les arbres , les maifons , les ruifleaux , je délibérais aux croifées des chemins , j'avois peur de me perdre & je ne me perdois point. En un mot je n'étois plus dans l'Empirée , j'étois tantôt où j'étois , tantôt où j'allois , jamais plus loin.

Je fuis en racontant mes voyages comme j'étois en les faifant : je ne faurois arriver. Le cœur me battoit de joie en approchant de ma chere Maman & je n'en allois pas plus vite. J'aime à marcher à mon aife , & m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante eft celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau tems dans un beau pays , fans être prefic , & avoir pour terme de ma courfe un objet agréable; voilà de toutes les manières de vivre celle qui ell le plus de mon goût. Au refte on fait déjà ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine , quelque beau qu'il fût , ne parut tel à mes yeux.

Il me faut des torrens , des rochers , des fapins , des bois • noirs , des montagnes , des chemins raboteux à monter & à

defeendre ,

LIVRE IV

delcendre , des précipices à mes côtés qui me fâffent bien peur. Feus ce plaifir , & je le goûtai dans tout fon charme en appro-

chant de Chambéri. Non loin d'une montagne coupée qu'on appelle le Pas-de-l'Echelle , au-deffous du grand chemin taillé dans le roc , à l'endroit appelé Chailles , court & bouillonne dans des gouffres affreux une petite riviere qui paroît avoir mis à les creuser des milliers de fiecles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs : cela faifoit que je pouvois contempler au fond & gagner des vertiges tout à mon aise ; car ce qu'il y a de plaifant dans mon goût pour les lieux efcarpés, eft qu'ils me font tourner la tête , & j'aime beaucoup ce tournoisement , pourvu que je fois en fureté. Bien appuyé fur le parapet , j'avançois le nez , & je reftois là des heures entières, entrevoyant de tems en tems cette écume & cette eau bleue dont j'entendois le mugiffement à travers les cris des corbeaux & des oifeaux de proie qui voloient de roche en roche, & de brouffaille en brouffaille à cent toifes au-deffous de moi. Dans les endroits où la pente étoit affez unie, & la brouffaille affez claire pour laiffer paffer des cailloux , j'en allois chercher au loin d'aufli gros que je les pouvois porter , je les raffemblois fur le parapet en pile , puis les lançant l'un après l'autre, je me dcle&ois à les voir rouler , bondir & voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice.

Plus près de Chambéri j'eus un fpeélacle femblable en fens contraire. Le chemin paffe au pied de la plus telle cefcade que je vis de mes jours. La montagne eft tellement efcarpée que l'eau fe détache net & tombe en arcade affez loin pour qu'en puiffe paffer entre la cefcade ôc la roche , quelquefois fans être Mémoires. F f

LES CONFESSIONS

mouillé. Mais fi l'on ne prend bien Tes mefures on y eft aifément trompé , comme je le fus : car à caufe de l'extrême hauteur l'eau fe divife & tombe en pouffiere ; & lorfqu'on approche un peu

trop de ce nuage , fans s'appercevoir d'abord qu'on fe mouille , h l'in fiant on eft tout trempé.

J'arrive enfin , je la revois. Elle n'étoit pas feule. M. l'Intendant général étoit chez elle au moment que j'entrai. Sans me parler elle me prend par la main & me préfente à lui avec cette grâce qui lui ouvrait tous les cœurs : le voilà , Monfieur , ce pauvre jeune homme ; daignez le protéger aufit long-tems qu'il le méritera , je ne fuis plus en peine de lui pour le refte de fa vie. Puis m'adreffant la parole ; mon enfant me dit-elle , vous appartenez au Roi : remerciez M. l'Intendant qui vous donne du pain. J'ouvrais de grands yeux fans rien dire , fans favoir trop qu'imaginer : il s'en fallut peu que l'ambition naiffante ne me tournât la tête , & que je ne fiffe déjà le petit Intendant. Ma forÆne fe trouva moins brillante que fur ce début je ne l'avois imaginée ; mais quant à préfent c'étoit aflez pour vivre , &c pour moi c'étoit beaucoup. Voici de quoi il s'agilloit.

Le roi Victor Amédée jugeant par le fort des guerres précédentes , & par la pofition de l'ancien patrimoine de fes peres qu'il lui échapperait quelque jour , ne cherchoit qu'à l'épuifer. Il y avoit peu d'années qu'ayant réfolu d'en mettre la Noble (Te à la taille , il avoit ordonné un cadaftre général de tout le pays afin que rendant l'impoftion réelle , on pût la répartir avec plus d'équité. Ce travail commencé fous le pere fut achevé fous le fils. Deux ou trois cents hommes , tant arpenteurs qu'on appelloit géomètres , qu'écrivains qu'on

appelloit fecrétaires , furent employés à cet ouvrage , & c'étoit parmi ces derniers que Maman m'avoit fait inferire. Le porte fans être fort lucratif donnoit de quoi vivre au large dans ce pays-là. Le mal étoit que cet emploi n'étoit qu'à tems , mais jl mertoit en

état de chercher 6c d'attendre , & c'étoit par prévoyance qu'elle tâchoit de m'obtenir de l'Intendant une protection particulière pour pouvoir pafler à quelque emploi plus folide quand le tems de celui-là ferait fini.

Lentrai en fonction peu de jours après mon arrivée. Il n'y avoir à ce travail rien de difficile & je fus bientôt au fait. C'eft ainfi qu'après quatre ou cinq ans de courfes , de folies , & de fouffrances depuis ma fortie de Geneve , je commençai pour la première fois de gagner mon pain avec honneur.

Ces longs détails de ma première jeunefle auront paru bien puériles & j'en fuis fâché : quoique né homme à certains égards , j'ai été long-tems enfant & je le fuis encore à beaucoup d'autres. Je n'ai pas promis d'offrir au public un grand perfonnage, j'ai promis de me peindre tel que je fuis & pour me connoître dans mon âge avancé , il faut m'avoir bien connu dans ma jeunefle. Comme en général les objets font moins d'impreffion fur moi que leurs fouvenirs de que toutes mes idées • font en images, les premiers traits qui fe font gravés dans ma tête y font demeurés , & ceux qui s'y font empreints dans la fuite fe font plutôt combinés avec eux qu'ils ne les ont effacés. Il y a une certaine fucceffion d'affections & d'idées qui modifient celles qui les fuivent 6c qu'il faut connoître pour en bien juger. Jè m'applique à bien développer par - tout les premières caufes pour faire fentir l'enchaînement des effets. Je voudrais

Ffi

»S LES CONFESSIONS

pouvoir en quelque façon rendre mon ame tranfparenre aux yeux du leéteur , & pour cela je cherche à .la lui montrer fous tous

les points de vue , à l'éclairer par tous les jours , à faire en forte qu'il ne s'y pafle pas un mouvement qu'il n'apperçoive , afin qu'il puifle juger par lui-même du principe qui les produire.

Si je me chargeois du réfultat & que je lui difle ; tel eft mon caractère , il pourrait croire , finon que je le trompe , au moins que je me trompe. Mais en lui détaillant avec lllmplicité tout ce qui m'eft arrivé , tout ce que j'ai fait , tout ce que j'ai penfé , tout ce que j'ai fenti , je ne puis l'induire en erreur à moins que je ne le veuille , encore même en le voulant n'y parviendrais - je pas aifément de cette façon. C'elt à lui d'affembler ces élémens &c de déterminer l'être qu'ils compofent; le réfultat doit être fon ouvrage , & s'il fe trompe alors , toute l'erreur fera de fon fait. Or il ne fuflir pas pour cette fin que mes récits foient fidelles , il faut auffi qu'ils foient exaéls. Ce n'eft pas à moi de juger de l'importance des faits , je les dois tous dire , & lui laiffer le foin de choifir. C'eft à quoi je me fuis appliqué jufqu'ici de tout mon courage , & je ne me relâcherai pas dans la fuite. Mais les fouvenirs de l'âge moyen font toujours moins vifs que ceux de la première jeunefle. J'ai commencé par tirer de • ceux-ci le meilleur parti qu'il m'étoit poffible. Si les autres me reviennent avec la même force, des leûeurs impatiens s'ennuieront peut-être , mais moi je ne ferai pas mécontent de mon travail. Je n'ai qu'une chofe à craindre dans cette entreprife ; ce n'eft pas de trop dire ou de dire des menfonges ; mais c'eft de ne pas tout dire , & de taire des vérités.

Fin du quatrième Livre .

^ --ssgËSg^ ,

LES

CONFESSIONS

J. y, ROUSSEAU»

ç» ■ ■ ■ ■ *ire- ■ ■ .'gg

LIVRE CINQUIEME

&* "-n-.*.- ■■-a=aa> ~~ -*Q

Ce fut, ce me femble, en 1731 que j'arrivai à Chambéri comme je viens de le dire , & que je commençai d'être employé au cadastre pour le fervice du Roi. Pavois vingt ans paffés , près de vingt-un. J'étois allez formé pour mon âge du côté de l'esprit; mais le jugement ne l'étoit gueres , & j'avois grand befoin des mains dans lesquelles je tombai pour apprendre à me conduire. Car quelques années d'expérience n'avoient pu me guérir encore radicalement de mes vifions romanesques , & malgré tous les maux que j'avois soufferts , je connoiffois auffi peu le monde & les hommes que fi je n'avois pas acheté ces intruitions.

Je logeai chez moi , c'est-à-dire chez Maman ; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy. Plus de jardin, plus de rui-fleau , plus de payfage. La maifon qu'elle occupoit étoit fombre & trille, & ma chambre étoit la plus fombre & la plus trille de la maifon. Un mur pour vue , un cul-de-fac pour

fcience , comme il en méritoit un parmi les honnêtes gens. Comme il étoit férieux , meme grave , & que j'étois plus jeune que lui , il devint pour moi une efpece de gouverneur qui me fauva beaucoup de folies ; car il m'en impofoit , & je n'ofais m'oublier

devant lui. Il en impofoit même à ûl maîtreffe qui connoifloit fon grand fens , fa droiture , fon inviolable attachement pour elle , & qui le lui rendoit bien. Claude Anet étoit fans contredit un homme rare , & le feul même de fon efpece que j'aye jamais vu. Lent , pofé , réfléchi , circonfpéél dans fa conduite, froid dans fes manières, laconique & fentencieux dans fes propos, il étoit dans fes pallions d'une impétuofité qu'il ne laiffoit jamais paraître , mais qui le dévorait en-dedans , & qui ne lui a fait faire en fa vie qu'une fottife, mais terrible; c'eft de s'être empoifonné. Cette feene tragique fe pafla peu après mon arrivée , & il la falloir pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec fa maîtreffe; car fi elle ne me l'eût dit elle-même, jamais je ne m'en ferais douté. Affluement fi l'attachement , le zèle & la fidélité peuvent mériter une pareille récompense, elle lui étoit bien due, & ce qui prouve qu'il en étoit digne , il n'en abufa jamais. Ils avoient rarement des querelles, & elles finiffoient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal : fa maîtreffe lui dit dans la colere un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne confulta que fon défefpoir, & trouvant fous fa main une phiole de laudanum, il l'avalâ, puis fut fe coucher tranquillement, comptant ne fe réveiller jamais. Heureufement Madame de Warens inquiétée , agitée elle-même , errant dans fa maifon , trouva la phiole vide & devina le relie. En volant à

LES CONFESSIONS

fon fecours elle pouffa des cris qui m'attirèrent ; elle m'avoua tout, implora mon affiftance, & parvint avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette fcene j'admirai ma bêtife de n'avoir jamais eu le moindre foupçon des liaifons qu'elle m'apprenoit. Mais Claude Anet étoit fi difcret que de plus clairvoyans

auroient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même , de depuis ce tems , ajoutant pour lui le respoéf à l'estime , je devins en quelque façon fon élevé, de ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pourtant pas fans peine que quelqu'un pouvoir vivre avec elle dans une plus grande intimité que moi. Je n'avois pas songé même à desirer pour moi cette place ; mais il m'étoit dur de la voir remplir par un autre ; cela étoit fort naturel. Cependant au lieu de prendre en aversion celui qui me l'avoit soufflée , je sentis réellement s'étendre à lui l'attachement que j'avois pour elle. Je desirois sur toute chose qu'elle fut heureuse , de puisqu'elle avoir besoin de lui pour l'être , j'étois content qu'il fût heureux aussi. De son côté il entroit parfaitement dans les vues de sa maîtresse, de prit en fincère amitié l'ami qu'elle s'étoit choisi. Sans affier avec moi l'autorité que son porte le mettoit en droit de prendre , il prit naturellement celle que son jugement lui donnoit sur le mien. Je n'osois rien faire qu'il parût désapprouver , & il ne désapprouvoit que ce qui étoit mal. Nous vivions ainsi dans une union qui nous rendoit tous heureux , 6c que la mort seule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractère de cette aimable femme , est que tous ceux qui l'aimoient

s'aimoient

-JDjoi-ized.by'.Googlt'

LIVRE V

s'aimoient entr'eux. La jaloufie , la rivalité même cédoit au fentiment dominant qu'elle infpiroit, & je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entouroient fe vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me lifent fufpendent un moment leur lecture à cet éloge , & s'ils trouvent en y penfant quelqu'autre femme dont ils puiffent dire la même chofe , qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie.

Ici commence depuis mon arrivée à Chambéri jufqu'à mon départ pour Paris en 1741 , un intervalle de huit ou neuf ans, durant lequel j'aurai peu d'événemens à dire , parce que ma vie a été auffi fimple que douce , & cette uniformité étoit précifément ce dont j'avois le plus grand befoin pour achever de former mon caractère , que des troubles continuels cmpcchoient de fe fixer. C'eft durant ce précieux intervalle que mon éducation mêlée & fans fuite ayant pris de la conliltance , m'a fait ce que je n'ai plus ce (Té d'érre à travers les Orages qui m'attendoient. Ce progrès fut infenfible & lent , chargé de peu d'événemens mémorables; mais fi mérite cependant d'être fuivi & développé.

Au commencement je n'étois gueres occupé que de mon travail ; la gêne du bureau ne me laifloit pas fonger à autre chofe. Le peu de tems que j'avois de libre fe paffoit auprès de la bonne Maman , & n'ayant pas même celui de lire , la fttntaifie ne m'en prenoit pas. Mais quand ma befogue, devenue une efpce de routine , occupa moins mon cfprit , il reprit fes inquiétudes , la le&ure me redevint néce flaire , & comme fi ce goût fe fût toujours irrité par la difficulté de m'y livrer , il ferait redevenu pallion comme chez mon maître , fi d'au- Mé moire s. G g

ilA LES CONFESSIONS.

très goûts venus à la travcife n'euflent fait diverfion à celui -là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien tranfeendante , il en falloir a fiez pour m'embarraïer quelquefois. Pour vaincre cette difficulté j'achetai des livres d'arithmétique & je l'appris bien ; car je l'appris feul. L'arithmétique pratique s'étend plus loin qu'on ne penfe , quand on y veut mettre l'exaâe précifion. Il y a des opérations d'une longueur extrême , au milieu defquelles j'ai vu quelquefois de bons géomètres s'égarer. La réflexion jointe à l'ufage donne des idées nettes , & alors on trouve des méthodes abrégées dont l'invention flatte l'amour-propre , dont la juftefle farisfait l'efprit, & qui font faire avec plai-fir un travail ingrat par luimême. Je m'y enfonçai fi bien qu'il n'y avoit point de question foluble par les feuls chiffres qui m'embar-raffât , & maintenant que tout ce que j'ai fu s'efface journellement de ma mémoire , cet acquis y demeure encore en partie , au boue de trente ans d'interruption. Il y a quelques jours que dans un voyage que j'ai fait à Davenport chez mon hôte , affiftanC h la le-çon d'arithmétique de fes enfans , j'ai fait fans faute avec un plai-fir incroyable une opération des plus compofées. Il me fembloit en pofant mes chiffres, que j'étois encore à Chambéri dans mes heureux jours. C'étoit revenir de loin fur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géomètres m'avoit auffi rendu le goût du delfein. J'achetai des couleurs & je me mis à faire des fleurs 6c des payfages. C'eft dommage que je me fois trouvé peu de talent pour cet art ; l'inclination y étoit toute

LIVRE V

entière. Au milieu de mes crayons & de mes pinceaux j'aurois palfé des mois entiers fans fortir. Cette occupation devenant pour moi trop attachante , on étoit obligé de m'en arracher. Il en ell ainfi de tous les goûts auxquels je commence à me livrer , ils augmentent , deviennent pailion , 6c bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amufement dont je fuis occupé. L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut ; il ne l'a pas diminué même , & maintenant que j'écris ceci , me voilà comme un vieux radoteur , engoué d'une autre étude inutile où je n'entends rien , 6c que ceux même qui s'y font livrés dans leur jeunefre font forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.

C'étoit alors qu'elle eût été à fa place. L'occafion étoit belle , & j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyois dans les yeux d'Anet revenant chargé de plantes nouvelles , me mit deux ou trois fois fur le pinc d'aller herborifer avec lui. Je fuis prefque alluré que fi j'y avois été une feule fois cela m'auroit gagné , 6c je ferois peut-être aujourd'hui un grand botanifte : car je ne connois point d'étude au monde qui s'afflbeie mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes ; & la vie que je mene depuis dix ans à la campagne n'elt gueres qu'une herborifation continuelle , à la vérité fans objet & fans progrès ; mais n'ayant alors aucune idée de la botanique , je l'avois prife en une forte de mépris 6c même de dégoût ; je ne la regardois que comme une étude d'apothicaire. Maman , qui l'aimoit , n'en faifoit pas elle - même un autre ufage ; elle ne recherchoit que les plantes ufuelles pour les appliquer à fes drogues. Ainfi la bo-

LES CONFESSIONS

tanique , la chymie & l'anatomie, confondues dans mon efprit fous le nom de médecine , ne fervoient qu'à me fournir des farcafmes plaifans toute la journée , & à m'attirer des foufflets de tems en tems. D'ailleurs un goût différent & trop contraire à celui-là croiffoit par degrés, & bientôt abforba tous les autres. Je parle de la mufique. Il faut affurément que je fois né pour cet art , puifque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, & qu'il eft le feul que j'aye aimé conftamment dans tous les tems. Ce qu'il y a d'étonnant , eft qu'un art pour lequel j'étois né , m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre , 6c avec des fuccès fi lents , qu'après une pratique de toute ma vie , jamais je n'ai pu parvenir à chanter furement tout à livre ouvert. Ce qui me rendoit fur-tout alors cette étude agréable , étoit que je la pouvois faire avec Maman. Ayant des goûts d'ailleurs fort différens , la mufique étoit pour nous un point de réunion dont j'aimois à faire ufage. Elle ne s'y refufoit pas ; j'étois alors à-peu-près aufii avancé qu'elle ; en deux ou trois fois nous déchiffrions un air. Quelquefois la voyant empreffée autour d'un fourneau , je lui difois : Maman , voici un duo charmant qui m'a bien l'air de faire fentir l'empyreume à vos drogues. Ah! par ma foi , me difoit-elle, fi tu me les fais brûler, je te les ferai manger. Tout en difputant je l'entraînois à fon clavecin : on s'y oubloit ; l'extrait de genièvre ou d'abfynthe étoit calciné , elle m'en barbouilloit le vifage ; & tout cela étoit délicieux.

On voit qu'avec peu de tems de refte , j'avois beaucoup de chofes à quoi l'employer. Il me vint pourtant encore un anuifement de plus , qui fit bien valoir tous les autres.

Qigilized by G.QOgle

LIVRE V

Nous occupions un cachot fi étouffe , qu'on avoit befoin quelquefois d'aller prendre l'air fur la terre. Anet engagea Maman à louer dans un fauxbourg un jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin étoit jointe une guinguette affcz jolie qu'on meubla fuivant l'ordonnance. On y mit un lit ; nous allions fbuvenç y dîner, & j'y couchois quelquefois. Infenfiblement je m'engouai de cette petite retraite , j'y mis quelques livres , beaucoup d'ctlampes ; je paffois une partie de mon tems à l'orner & il y préparer à Maman quelque furprife agréable lorfq'elle s'y venoit promener. Je la quittois pour venir m'occuper d'elle , pour y penfer avec plus de plaifir ; autre caprice que je n'exeuçe ni n'explique , mais que j'avoue , parce que la chofe étoit ainfi. Je me fouviens qu'une fois Madame de Luxembourg me parloit en raillant d'un homme qui quittoit fa maîtrefe pour lui écrire. Je lui dis que j'aurois bien été cet homme-là , & j'aurois pu ajouter que je Pavois été quelquefois. Je n'ai pourtant jamais fenti près de Maman ce befoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage ; car tête-à-tête avec elle j'étois aufli parfaitement à mon aife que fi j'euffe été feul , & cela ne m'eût jamais arrivé près de perfonne autre , ni homme ni femme , quelque attachement que j'aye eu pour eux. Mais elle étoit fi fouvent entourée , & de gens qui me convenoient fi peu , que le dépic & l'ennui me chafoient dans mon afyle , où je Pavois comme je la voulois , fans crainte que les importuns vinffent nous y fuivre.

Tandis qu'ainfi partagé entre le travail , le plaifir & l'infruçon , je vivois dans le plus doux repos , l'Europe n'étoit pas fi tranquille que moi. La France & l'Empereur venoient

de s'entre-déclarer la guerre : le roi de Sardaigne étoit entré dans la querelle , & l'armée Française étoit en Piémont pour entrer dans le Milanois. Il en passa une colonne par Clumbéri , & entr'autres le régiment de Champagne dont étoit Colonel M. le Duc de la Trimouille , auquel je fus présenté, qui me promit beaucoup de choses , & qui sûrement n'a jamais repensé à moi. Notre petit jardin étoit précisément au haut du fauxbourg par lequel entroient les troupes , de sorte que je me voyois du plaisir d'aller les voir passer , & je me passionnois pour le succès de cette guerre , comme s'il m'eût beaucoup intéressé. Jusques-là je ne m'étois pas encore avisé de songer aux affaires publiques, & je me mis à lire les gazettes pour la première fois , mais avec une telle partialité pour la France que le cœur me battoit de joie à ses moindres avantages , & que ses revers m'affligeoient comme s'ils fussent tombés sur moi. Si cette folie n'eût été que passagère , je ne daignerois pas en parler ; mais elle s'est tellement enracinée dans mon cœur sans aucune raison , que lorsque j'ai fait dans la fuite à Paris l'anti-despote & le fier républicain , je fentois en dépit de moi-même une prédilection secrète pour cette même nation que je trouvois fervile , & pour ce gouvernement que j'aimois de fronder. Ce qu'il y avait de plus fâcheux étoit qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes , je n'osois l'avouer à personne , & je raillois les Français de leurs défaites , tandis que le cœur m'en faignoit plus qu'à eux. Je fus sûrement le seul qui vivait chez une nation qui le traitoit bien & qu'il adoroit , se soit fait chez elle un faux air de la dédaigner. Enfin ce penchant s'est trouvé si défin-

LIVRE V

téreffc de ma part , fi fort , fi confiant , fi invincible , que même depuis ma fortie du royaume , depuis que le Gouvernement , les Magiftrats , les Auteurs , s'y font à l'envi déchaînés contre moi , depuis qu'il eft devenu du bon air de m'accabler d'injuftices & d'outrages , je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi quoiqu'ils me maltraitent.

J'ai cherché long-tems la caufe de cette partialité , 6c je n'ai pu la trouver que dans l'occafion qui la vit naître. Un goût croiffant pour la littérature , m'attachoit aux livres François , aux Auteurs de ces livres , 6c au pays de ces Auteurs. Au moment meme que dénoit fous mes yeux l'armée Françoisfe , je lifois les grands Capitaines de Brantôme. J'avois la tête pleine des CliJ/bn , des Bayard , des Lautrec , des Coligny , des Montmorency, des la T remouille, 6c je m'affectionnois à leurs defeendans comme aux héritiers de leur mérite 6c de leur courage. A chaque régiment qui pafloit je croyois revoir ces fameufes bandes noires qui jadis avoient tant fait d'exploits en Piémont. Enfin j'appliquois à ce que je voyois les idées que je puifois dans les livres ; mes leéhires continuées 6c toujours tirées de la même nation nourriffoient mon affection pour elle , 6c m'en firent enfin une paffion aveugle que rien n'a pu furmonter. J'ai eu dans la fuite occafion de remarquer dans mes voyages que cette impreffion ne m'étoit pas particulière , 6c qu'agiffant plus ou moins dans tous les pays fur la partie de la nation qui aimoit la lecture & qui culcivoit les lettres , elle balançoit la haine générale qu'infpire l'air avantageux des François. Les romans

LES CONFESSIONS

plus que les hommes leur attachent les femmes de tous les pays, leurs chefs-d'œuvre dramatiques affectionnent la jeunesse à leurs théâtres. La célébrité de celui de Paris y attire des foules d'étrangers qui en reviennent enthousiastes. Enfin l'excellent goût de leur littérature leur foumet tous les esprits qui en ont , & dans la guerre si malheureuse dont ils forment , j'ai vu leurs Auteurs & leurs Philosophes foutenir la gloire du nom François ternie par leurs Guerriers.

J'étois donc François ardent , & cela me rendit novelliste. J'allois avec la foule des gobes-mouches attendre sur la place l'arrivée des courriers , & plus bête que l'âne de la fable , je m'inquiétois beaucoup pour savoir de quel maître j'aurois l'honneur de porter le bât : car on prétendoit alors que nous appartiendrions à la France , & l'on faisoit de la Savoye un échange pour le Milanois. Il faut pourtant convenir que j'avois quelques sujets de crainte; car si cette guerre eût mal tourné pour les Alliés , la pension de Maman couroit un grand risque. Mais j'étois plein de confiance dans mes bons amis , & pour le coup , malgré la surprise de M. de Broglie , cette confiance ne fut pas trompée , grâce au roi de Sardaigne à qui je n'avois pas pensé.

Tandis qu'on se battoit en Italie , on chantoit en France. Les Opéra de Rameau commençoient à faire du bruit & relevèrent ses ouvrages théoriques que leur obscurité laissoit à la portée de peu de gens. Par hasard , j'entendis parler de son traité de l'harmonie , & je n'eus point de repos que je n'eusse acquis ce livre. Par un autre hasard , je tombai malade. La maladie étoit inhospitalière ; elle fut vive & courte ; mais ma convalescence fut longue

LIVRE V

& je ne fus d'un mois en érat de fortir. Durant ce tems j'ébauchai , je dévorai mon traité de l'harmonie ; mais il étoit fi long, fi diffus , fi mal arrange , que je fentis qu'il me falloit un tems confidérable pour l'étudier & le débrouiller. Je fufpendois mon application & je récréois mes yeux avec de la mufique. Les cantates de Bemier fur lefquelles je m'exerçois ne me fortoient pas de l'efprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq , entr'autres celle des amours dormons , que je n'ai pas revue /

depuis ce tems-là , & que je fais encore prefque toute entière, de meme que l'amour piqué par une abeille , très-jolie cantate de Clerambault , que j'appris à - peu - près dans le même tems.

Pour m'achever il arriva de la Valdofte un jeune organifte appellé l'abbé Palais , bon muficien , bon homme , & qui accompagnoit très-bien du clavecin. Je fais connoiffance avec lui ; nous voilà inféparables. Il étoit élève d'un moine Italien , grand organifte. Il me parloit de fes principes ; je les comparais avec ceux de mon Ran\eau , je rempliffois ma tête d'accompagnement , d'accords , d'harmonie. Il falloir fe former l'oreille à tout cela : je propofai à Maman un petit concert tous les mois ; elle y confentir. Me voilà fi plein de ce concert, que ni jour ni nuit je ne m'occupois d'autre chofe, 6c réellement cela m'occupoit , & beaucoup , pour raffcmbler la mufique , les concertans , les infrumens , tirer les parties , &c.

Maman chantoit , le Pere Caton dont j'ai déjà parlé 6c dont j'ai à parler encore chantoit aufü ; un maître à danfer appellé Boche 6c fon fils jouoient du violon ; Canavas muficien Piémontois qui travailloit au cadaftre 6c qui depuis s'eft marié Mémoires. H h

LES CONFESSIONS

à Paris , jouoit du violoncelle ; l'abbé Palais accompagnoit du clavecin ; j'avois l'honneur de conduire la mufique , fans oublier le bâton du bûcheron. On peut juger combien tout cela étoit beau ! Pas tout-à-fait comme chez M. de Treytorets , mais il ne s'en falloît gueres.

Le petit concert de Madame de Warens nouvelle convertie , & vivant , difoit-on , des charités du Roi , faifoit murmurer la fequelle dévote , mais c'étoit un amufement agréable pour plufieurs honnêtes gens. On ne devineroit pas qui je mets à leur tête en cette occafion ? un moine ; mais un moine homme de mérite , & même aimable , dont les infortunes m'ont dans la fuite bien vivement affe&é , & dont la mémoire , liée à celle de mes beaux jours , m'eft encore chere. Il s'agit du P. Caton cordelier , qui , conjointement avec le Comte dOrtan , avoir fait faifir à Lyon la mufique du pauvre petit-Char , ce qui n'eft pas le plus beau trait de fa vie. Il étoit Bachelier de Sorbonne : il avoir vécu long - tems à Paris dans le plus grand monde & très-fautilé fur-tout chez le Marquis d Antremont , alors AmbalFateur de Sardaigne- C'ctoir un grand homme bien fait , le vifage plein , les yeux à fleur de tête, des cheveux noirs qui faifoient fans affectation le crochet à côté du front , l'air à la fois noble , ouvert , modefte , fe préfcntant Amplement & bien ; n'ayant ni le maintien caffard ou effronté des moines , ni l'abord cavalier d'un homme à la mode , quoiqu'il le fiât , mais Paffurance d'un honnête homme qui fans rougir de fa robe s'honore luimême & fe fent toujours â fa place parmi les honnêtes gens. Quoique le P. Caton n'eût pas beaucoup d'étude pour un.

LIVRE V

Dcxfteur , il en avoit beaucoup pour un homme du monde , & n'étanr point preffé de montrer fon acquis , il le plaçoit fi à propos qu'il en paroiffoit davantage. Ayant beaucoup vécu dans la lociété il s'étoit plus attaché aux talens agréables qu'à un folide favori. Il avoit de l'efprit , faifoit des vers , parler bien , chantoit mieux , avoit la voix belle , touchoit l'orgue & le clavecin. Il n'en falloir pas tant pour être recherché , aulli l'étoit - il ; mais cela lui fit fi peu négliger les foins de fon état , qu'il parvint , malgré des concurrens très-jaloux à être élu Définitéur de fa province , ou comme on dit , un des grands colliers de l'Ordre.

Ce P. Caton fit connoilTance avec Maman chez le Marquis d'Antremont. Il entendit parler de nos concerts , il en voulut être , il en fut , & les rendit brillans. Nous fumes bientôt liés par notre goût commun pour la mufique , qui chez l'un & chez l'autre étoit une paillon très - vive , avec cette différence qu'il étoit vraiment muficien , 6c que je n'étois qu'un barbouillon. Nous allions avec Canavas 6c l'abbé Palais faire de la mufique dans fa chambre , 6c quelquefois à fon orgue les jours de fête. Nous dînions fouvent à fon petit couvert ; car ce qu'il avoit encore d'étonnant pour un moine efl qu'il étoit généreux , magnifique , 6c fenfuef fins groffiéreté. Les jours de nos concerts il foupoit chez Maman. Ces foupers étoient très-gais , très-agréables ; on y difoit le mot 6c la chofe, on y chantoit des duo : j'étois à mon aife , j'avois de l'efprit , des faillies; le P. Caton étoit charmant. Maman étoit adorable , l'abbé Palais avec fa voix de bœuf étoit le plaflron. Momens fi doux de la folâtre jeunefle , qu'il y a de tems que vous êtes partis !

LES CONFESSIONS

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. Caton ; que j'acheve ici en deux mots sa trille hiiloire. Les autres moines jaloux ou plutôt furieux de lui voir un mérite, une élégance de mœurs qui n'avoit rien de la crapule monastique le prirent en haine , parce qu'il n'étoit pas aussi haïffable qu'eux. Les chefs se liguèrent contre lui & ameutèrent les moineillons envieux de sa place , & qui n'osoient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts , on le délitua , on lui ôta sa chambre qu'il avoit meublée à son goût quoiqu'avec simplicité , on le relégua je ne sais où ; enfin ces misérables l'accablèrent de tant d'outrages que son ame honnête , & fière avec justice n'y put résister , & après avoir fait les délices des fâciétés les plus aimables , il mourut de douleur sur un vil grabat , dans quelque fond de cellule ou de cachot , regretté, pleuré de tous les honnêtes gens dont il fut connu , & qui ne lui ont trouvé d'autre défaut que d'être moine.

Avec ce petit train de vie je fis si bien en très-peu de temps qu'abforbé tout entier par la mulique , je me trouvai hors d'état de penser à autre chose. Je n'allois plus à mon bureau qu'à contre-cœur , la gêne & l'affiduité au travail m'en firent un supplice insupportable , & j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour me livrer totalement à la musique. On peut croire que cette folie ne passa pas sans opposition. Quitter un polie honnête & d'un revenu fixe pour courir après des écoliers incertains , étoit un parti trop peu sensé pour plaire à Maman. Même en supposant mes progrès futurs aussi grands que je me les figurais, c'étoit borner bien mo-

LIVRE V

Ht

«tellement mon ambition que de me réduire pour la vie à l'état de tnuficien. Elle qui ne formoit que des projets magnifiques & qui ne me prenoit plus tout-à-fait au mot de M. d'Aubonne , me voyoit avec peine occupé ferieusement d'un talent qu'elle trouvoit ü frivole , &c me répétoit fouvent ce proverbe de province , un peu moins juſte à Paris , que qui bien chante & bien danſe , fait un métier qui peu avance. Elle me voyoit d'un autre côté entraîné par un goût irrélillible ; ma paſſion de muſique devenoit une fureur , & il étoit à craindre que mon travail ſe fentant de mes diftraéfcions , ne m'attirât un congé qu'il valoit beaucoup mieux prendre de moi - même. Je lui repréſentois encore que cet emploi n'avoir pas long-tems à durer , qu'il me falloir un talent pour vivre , & qu'il étoit plus fur d'achever d'acquérir par la pratique celui auquel mon goût me portoit & qu'elle m'avoit choiſi , que de me mettre à la merci des protégions , ou de faire de nouveaux ef-Tais qui pouvoient mal réuflir , & me laiffer , après avoir parte l'âge d'apprendre , fans reffource pour gagner mon pain. Enfin j'extorquai fon contentement plus à force d'importunités & de careflès , que de raifons dont elle ſe contentât. Aufſi-tôt je courus remercier fièrement M. Coccelli Directeur-général du cadaſtre , comme ſi j'avois fait l'acte le plus héroïque , & je quittai volontairement mon emploi fans fujet , fans raifon , fans prétexte , avec autant & plus de joie que je n'en avois eu à le prendre il n'y avoit pas deux ans.

Cette démarche toute folle qu'elle croit , m'attira dans le pays une forte de confidération qui me fut utile. Les uns me

LES CONFESSIONS

fûppoferent des reffources que je n'avois pas; d'autres me voyant livré tou c-à- fait à la mufique , jugèrent de mon talent par mon facrifice , & crurent qu'avec tant de paffion pour cet art je devois le pofféder fupcrieurement. Dans le royaume des aveugles les borgnes font rois ; je paflai là pour un bon maître , parce qu'il n'y en avoir que de mauvais. Ne manquant pas, au refte, d'un certain goût de chant, favorifé d'ailleurs par mon âge & par ma figure , j'eus bientôt plus d'écolieres qu'il ne m'en falloir pour remplacer ma paye de fecrétaire.

Il eft certain que pour l'agrément de la vie on ne pouvoir pafler plus rapidement d'une extrémité à l'autre. Au cadaftre , occupé huit heures par jour du plus maufiade travail avec des gens encore plus mauflades , enfermé dans un trille bureau empuanti de Phaleine & de la fueur de tous ces manans , la plupart fort mal peignés & fort mal-propres , je me fentois quelquefois accablé jufqu'au vertige par l'attention , l'odeur , la gêne & l'ennui. Au lieu de cela me voilà tout-à-coup jetté parmi le beau monde, admis, recherché dans les meilleures maifons; par -tout un accueil gracieux, carelTant, un air de fête ; d'aimables Demoifelles bien parées m'attendent , me reçoivent avec empreflement ; je ne vois que des objets charmans , je ne fens que la rofe & la fleur d'orange ; on chante , on caufe , on rit , on s'amufe ; je ne fors de-là que pour aller ailleurs en faire autant : on conviendra qu'à égalité dans les avantages , il n'y avoir pas à balancer dans le choix. Audi me trouvai-je fi bien du mien , qu'il ne m'eft jamais arrivé de m'en repentir, & je ne m'en repens pas même en ce moment, où je pefe au poids de la raifon les aûions de ma vie , & on

LIVRE V

je fuis délivré des motifs peu fenfés qui m'ont entraîné.

Voilà prefque l'unique fois qu'eu n'écoutant que mes penchans , je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aîfé, l'efprit liant , l'humeur facile des habitans du pays me rendit le commerce du monde aimable ; 6c le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que fi je n'aime pas à vivre parmi les hommes , c'eft moins ma faute que la leur.

C'eft dommage que les Savoyards ne foient pas riches, ou peut-être fcroit-ce dommage qu'ils le ftiflent ; car tels qu'ils font c'eft le meilleur & le plus fociable peuple que je connoiffe. S'il eft une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable 6c fur, c'eft Chambéri. La noblefte de la province qui s'y rafemble , n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre , elle n'en a pas allez pour parvenir , & ne pouvant fe livrer à l'ambition elle fuit par néceffité le confeil de Cynéas. Elle dévoue fa jeunefle à l'état militaire , puis revient vieillir paifiblement chez foi. L'honneur 6c la raifon préndent à ce partage. Les femmes font belles 6c pourvoient fe palier de l'être ; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté , 6c même y fupplcer. Il eft ûngulier qu'appellé par mon état à voir beaucoup' de jeunes filles , je ne me rappelle pas d'en avoir vu à Chambéri une feule qui ne fut pas charmante, ûn dira que j'étois difpofé à les trouver telles , 6c l'on peut avoir raifon ; mais je n'avois pas befoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeler fans plailir le fouvenir de mes jeunes écolieres. Que ne puis-je en nommant ici les plus aimables , les rappeler de même 6c moi avec elles , à

l'âge heureux où nous étions , lors des momens auili doux qu'in-nocens que j'ai pâlies

auprès d'elles ! La première fut Mlle, de Mellareàe ma voisine ,
foeur de l'élève de M. Gaime. C'étoit une brune très-vive , mais
d'une vivacité carelTante , pleine de grâces , & fans étourderie.
Elle étoit un peu maigre , comme font la plupart des filles à fon
âge ; mais fes yeux brillans , sa taille fine & son air attirant
n'avoient pas besoin d'embonpoint pour plaire. J'y allois le matin
, & elle étoit encore ordinairement en déshabillé , sans autre coif-
fure que ses cheveux négligemment relevés , ornés de quelque
fleur qu'on mettoit à mon arrivée & qu'on ôtoit à mon départ
pour se coiffer. Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie
personne en déshabillé ; je la redouterais cent fois moins parée.
Mlle, de Menthon chez qui j'allois l'après-midi l'étoit toujours &
me faisoit une impression tout aussi douce , mais différente. Ses
cheveux étoient d'un blond cendré : elle étoit très-mignonne ,
très-timide & très-blanche ; une voix nette , juste & fiûtée , mais
qui n'osoit se développer. Elle avoit au sein la cicatrice d'une brû-
lure d'eau bouillante qu'un fichu de chenille bleue ne cachoit pas
extrêmement. Cette . marque attiroit quelquefois de ce côté mon
attention , qui bientôt n'étoit plus pour la cicatrice. Mlle, de C
halles , une autre de mes voisines , étoit une fille faite ; grande ,
belle quarrure , de l'embonpoint : elle avoit été très-bien. Ce
n'étoit plus une beauté ; mais c'étoit une personne à citer pour U
bonne grâce , pour l'humeur égale , pour le bon naturel. Sa foeur.
Madame de Charly , la plus belle femme de Chambéri, n'appre-
noit plus la musique , mais elle la faisoit apprendre à la fille toute
jeune encore , mais dont la beauté naissante eût promis d'égaliser
celle de là mere , si malheureusement elle

n'cûc

Digitized by Google

LIVRE V

n'eût été un peu roufle. Pavois à la Vifitation une petite dcmoif-celle Françoisfe , dont j'ai oublié le nom , mais qui mérite une place dans la lifte de mes préférences. Elle avoir pris le ton lent & traînant des religieufes , & fur ce ton traînant elle difoit des chofes très-faillantes , qui ne fembloient pas aller avec fon maintien. Au refte elle étoit pareffeufe , n'aimoit pas à prendre la peine de montrer fon efprit, & c'étoit une faveur qu'elle n'accordoit pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons & de négligence , qu'elle s'avifa de cet expédient pour me rendre plus aftidu ; car je n'ai jamais pu prendre fur moi de l'être. Je me plaifois à mes leçons quand j'y étois , mais je n'aimois pas être obligé de m'y rendre ni que l'heure me commandât : en toute chofe la gêne & l'aflujettiffement me font infupportables ; ils me feraient prendre en haine le plaifir même. On dit que chez les Mahométans un homme pafte au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes : je ferais un mauvais Turc à ces heures-là.

Pavois quelques écolieres aufsi dans la Bourgeoifie , & une entr'autres qui fut h caufe indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler , puifqu'enfin je dois tout dire. Elle étoit fille d'un Epicier & fe nommoit Mlle. L***. vrai modèle d'une ftatue grecque , & que je citerais pour la plus belle fille que j'ai jamais vue , s'il y avoit quelque véritable beauté fans vie & fans ame. Son

indolence , fa froideur , fon infenlibilité alloient à un point incroyable. Il étoit également impofible de lui plaire & de la fâcher , & je fuis perfuadé que fi l'on eût fait fur elle quelque entreprife elle aurait laifle Mémoires. I i

LES CONFESSIONS

ISO

faire , non par goût mais par ftupidité. Sa mere qui n'en vouloit pas courir le rifque ne la quittoit pas d'un pas. En lui faifant apprendre à chanter , en lui donnant un jeune maître , elle fâifoit tout de fon mieux pour l'émouffiller , mais cela ne réuffit point. Tandis que le maître agaçoit la fille, la mere agaçoit le maître , & cela ne réuffifloit pas beaucoup mieux. Madame L * * *. ajoutoit à fa vivacité naturelle toute celle que fa fille auroit dû avoir. C'étoit un petit minois éveillé , chiffonné , marqué de petite vérole. Elle avoit de petits yeux rres-ardens , & un peu rouges , parce qu'elle y avoit prefque toujours mal. Tous les matins quand j'arrivois je trouvois prêt mon café à la crème ; & la mere ne mariquoit jamais de m'accueillir par un baifer bien appliqué fur la bouche , & que par curiofité j'aurois voulu rendre à la fille , pour voir comment elle l'auroit pris. Au refte tout cela fe faifoit fi fimplement & fi fort fans conféquence que quand M. L***. étoit là , les agaceries & les baifers n'en alloient pas moins leur train. C'étoit une bonne pâte d'homme ; le vrai pere de fa fille , & que fa femme ne trompoit pas , parce qu'il n'en étoit pas befoin.

Je me prêtois à toutes ces careffes avec ma balourdife ordinaire , les prenant tout bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étois pourtant importuné quelquefois ; car la vive Madame L * * *. ne laiffoit pas d'être exigeante , 5c fi dans la

journée j'avois paſſé devant la boutique fans m'arrêter , il y auroit eu du bruit. Il falloir quand j'étois preſſé , que je priſſe un détour pour paſſer dans une autre rue , fâchant bien qu'il m'étoit pas auffi aisé de fortir de chez elle que d'y entrer.

SI

Madame L * * *. ſ'occupoit trop de moi pour que je ne m'occupaffe point d'elle. Ses attentions me touchoient beaucoup ; j'en parlois à Maman comme d'une choſe fans myſtère , & quand il y en auroit eu , je ne lui en aurois pas moins parlé ; car lui faire un ſecrer de quoi que ce fût, ne m'eût pas été poſſible : mon cœur étoit ouvert devant «lie comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout-h-fait la choſe avec la même ſimplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avois vu que des amitiés ; elle jugea que Madame L***. ſe faiſant un point d'honneur de me laiſſer moins ſot qu'elle ne m'avoit trouvé , parviendrait de maniéré ou d'autre à ſe faire entendre , & outre qu'il n'étoit pas juſte qu'une autre femme ſe chargeât de l'inſtrudion de ſon élève , elle avoit des motifs plus dignes d'elle pour me garantir des pièges auxquels mon âge & mon état m'expoſoient. Dans le même tems on m'en tendit un d'une eſpece plus dangereuſe auquel j'échappai; mais qui lui fit ſentir que les dangers qui me menaçoient fans ceſſe , rendoient néceſſaires tous les préſervatifs qu'elle y pouvoir apporter.

Madame la Comteſſe de M * * *. mere d'une de mes écolières , étoit une femme de beaucoup d'eſprit , & paſſoit pour n'avoir pas moins de méchanceté. Elle avoit été cauſe , à ce qu'on diſoit , de bien des brouilleries , & d'une entr'autres qui avoit eu des fuites

fatales à la maison d'A ***. Maman avait été allée liée avec elle pour connaître son caractère ; ayant très-innocemment inspiré du goût à quelqu'un sur qui Madame de M* * *. avait des prétentions , elle relia chargée auprès d'elle du crime de cette préférence , quoiqu'elle n'eût

LES CONFESIONS

iSi

été ni recherchée ni acceptée , & Madame de Ai** *. chercha depuis lors à jouer à sa rivale plusieurs tours donc aucun ne réussit. J'en rapporterai un des plus comiques par manière d'échantillon. Elles étoient ensemble à la campagne avec plusieurs Gentilshommes du voisinage , & entraînèrent l'aspirant en question. Madame de Ai * * *. dit un jour à un de ces Meilleurs que Madame de Warens n'étoit qu'une précieuse , qu'elle n'avoit point de goût , qu'elle se mettoit mal , qu'elle couvrait sa gorge comme une bourgeoise. Quant à ce dernier article , lui dit l'homme qui étoit un plaillant , elle a ses raisons , & je fais qu'elle a un gros vilain rat empreint sur le sein , mais si ressemblant qu'on dirait qu'il court. La haine ainsi que l'amour rend crédule. Madame de Ai * * *. résolut de tirer parti de cette découverte , & : un jour que Maman étoit au jeu avec l'ingrat favori de la Dame à celle-ci prit son temps pour palier derrière sa rivale , puis renversant à demi sa chaise elle découvrit adroitement son mouchoir. Mais au lieu du gros rat , le Monsieur ne vit qu'un objet fort différent qu'il n'étoit pas plus aisé d'oublier que de voir , & cela ne fit pas le compte de la Dame.

Je n'étois pas un personnage à occuper Madame de AJ***. qui ne vouloir que des gens brillants autour d'elle. Cependant elle fit

quelque attention à moi , non pour ma figure dont alfurément elle ne fe foucioit point du tout , mais pour l'esprit qu'on me fuppofoit & qui m'eût pu rendre utile à fes goûts. Elle en avoit un aftez vif pour la fatire. Elle aimoit à faire des chanfons & des vers fur les gens qui lui déplaifoient. Si clic m'eût trouvé affez de talent pour lui aider 4

DigitizBd'by GmJjSjê

tourner fes vers , & affez de complaifance pour les écrire , enrre elle & moi- nous aurions bientôt mis Chambéri fensdeffus-deffous.' On feroit remonté à la fource de ces libelles ; Madame de M * * *. fe feroit tirée d'affaire en me facrifant , & j'aurois etc enfermé le refte de mes jours peut-être , pour m'apprendre à faire le Phœbus avec les Dames.

Heureufement rien de tout cela n'arriva. Madame d* M * * *. me retint à dîner deux ou trois fois pour me faire caufer , & trouva que je n'étois qu'un for. Je le fentois moi-même & j'en gémissois , enviant les talens de mon ami Venture , tandis que j'aurois dû remercier ma bêtife des périls donc elle me fauvoit. Je demeurai pour Madame de M***. le maître à chanter de fa fille 6c rien de plus : mais je vécus tranquille 6c toujours bien-voulu dans Chambéri. Cela valoit mieux que d'être un bel esprit pour elle , 6c un ferpeat pour le refte du pays.

Quoi qu'il en foie , Maman vit que pour m'arracher aux périls de ma jeuneffe , il étoit tems dente traiter en homme, 6c c'éft ce qu'elle fit ; mais de la façon la plus finguliere dont jamais femme fe foit avifée en pareille occafion. Je lui trouvai l'air plus grave 6c le propos plus moral qu'à fon ordinaire. A la gaîté folâtre dont elle entretenoit ordinairement fes inftruétions , fuccéla tout-à-

coup un ton toujours fourenu qui n'étoit ni familier ni févere; mais qui sembloit préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raison de ce changement , je la lui demandai ; c'étoit ce qu'elle atendoit. Elle me propofa une promenade au petit jardin pour le lendemain : nous y fî-

LES CONFESSIONS

mes dès le matin. Elle avoit pris ses mesures pour qu'on nous laiflât feuls toute la journée : elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle vouloit avoir pour moi, non comme une autre femme , par du manège & des agaceries; mais par des entretiens pleins de fentiment & de raifon , plus ôits pour m'inflruire que pour me feduire , & qui parloient plus à mon cœur qu'à mes fens. Cependant quelque excellons & utiles que fulTent les difcours qu'elle me tint , & quoiqu'ils ne fulfent rien moins que froids & trilles , je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritoient , & je ne les gravai pas dans ma mémoire , comme j'aurois fait dans tout autre tems. Son début , cet air de préparatif m'avoit donné de l'inquiétude : tandis qu'elle parloit , rêveur & diltrait malgré moi , j'étois moins occupé de ce qu'elle difoit que de chercher à quoi elle en vouloit venir , & fi-tôt que je l'eus compris , ce qui ne me fut pas facile , la nouveauté de cette idée qui depuis que je vivois auprès d'elle , ne m'étoit pas venue une feule fois dans l'efprit , m'occupant alors tout entier , ne me laifla plus le maître de penfer à ce qu'elle me difoit. Je ne penfois qu'à elle & je ne l'écoutois pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire , en leur montrant tout un objet très-intéreffant pour eux , eft un contre-fens très-ordinaire aux inflituteurs , & que je n'ai pas évité moi-même dans mon Emile. Le jeune homme frappé de l'objet qu'on lui préfente s'en occupe uniquement , & faute à

pieds joints par-deflus vos difeours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez

LIVRE V

ISS

trop lentement à fon grc. Quand on veut le rendre attentif il ne faut pas fe lailifer pénétrer d'avance , & c'eft en quoi Maman fut mal-adroite. Par une fingularité qui tenoit à fon efprit fyftématique , elle prit la précaution très-vaine de faire fes conditions ; mais fi-tôt que j'en vis le prix , je ne les écoutai pas meme , & je me dépêchai de confentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas il y ait fur la terre entière un homme allez franc ou allez courageux pour ofer marchander , & une feule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une fuite de la même bizarrerie elle mit à cet accord les formalités les plus graves , & me donna pour y penser huit jours dont je l'affurai fauffement que je n'avois pas befoin : car pour comble de fingularité je fus très-aife de les avoir, tant la nouveauté de ces idées m'avoit frappé , & tant je fentois un bouleverfement dans les miennes , qui me demandoit du tems pour les arranger !

On croira que ces huit jours me durèrent huit fiecles. Tout au contraire , j'aurois voulu qu'ils les eulTent durés en effet. Je ne fais comment décrire l'état où je me trouvois , plein d'un certain effroi mêlé d'impatience , redoutant ce que je defirois , jufqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on fe repréfente mon tempérament ardent & lafeif , mon fang enflammé , mon cœur enivré

d'amour , ma vigueur , ma l'ânre , mon âge ; qu'on pense que dans cet état , altéré de la fois des femmes je n'avois encore approché d'aucune , que l'imagination , le besoin, la vanité , la curiosité se réunissoient pour me dévorer de l'ardent desir d'être homme &c

LES CONFESSIONS

de le paraître. Qu'on ajoute sur-tout , car c'est ce qu'il ne faut pas qu'on oublie , que mon vif & tendre attachement pour elle loin de s'atténuer , n'avoit fait qu'augmenter de jour en jour , que je n'étois bien qu'àuprès d'elle , que je ne m'en éloignois que pour y penser , que j'avois le cœur plein non - seulement de ses bontés , de son caractère aimable , mais de son sexe , de sa figure , de sa personne , d'elle; en un mot, par tous les rapports sous lesquels elle pouvoir m'être chère ; Ôc qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avois de moins qu'elle , elle fût vieillie ou me parût l'être. Depuis cinq ou six ans que j'avois éprouvé des transports si doux à sa première vue , elle étoit réellement très-peu changée , & ne me le paroissoit point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi , & l'étoit encore pour tout le monde. Sa taille seule avoit pris un peu plus de rondeur. Du reste c'étoit le même œil , le même teint, le même sein> les mêmes traits , les mêmes beaux cheveux blonds , la même gaieté , tout jusqu'à la même voix , cette voix argentée de la jeuneiïe qui fit toujours sur moi tant d'impression , qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre sans émotion le son d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avois à craindre dans l'attente de la possession d'une personne si chérie , étoit de l'anticiper , & de ne pouvoir assez gouverner mes desirs & mon imagination pour rester maître de moi-même. On verra que dans un fige avancé , la seule idée de quelques légères faveurs qui m'attendoient près de

la perfonne aimée , allumoit mon fang à tel point qu'il m'étoit impollible de fitire impunément le

court

D • —oo - L '.u*—

court trajet qui me féparoit d'elle. Comment , par quel prodige dans la fleur de ma jeunrilc eus-je fi peu d'empreflément pour la première jouiffiànce ? Comment pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaifir ? Comment au lieu des délices qui dévoient m'enivrer , fentois-je presque de la répugnance & des craintes ? Il n'y a point à douter que fi j'avois pu me dérober à mon bonheur avec bienféance , je ne l'euffe fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'hiltoire de mon attachement pour elle !

En voilà Jurement une à laquelle on ne s'attendoit pas.

Le leéleur déjà révolte juge qu'étant pofiedée par un autre homme elle fe dégradoit à mes yeux en fe partageant, & qu'un fentiment de méfetime attiédiffoit ceux qu'elle m'avoit infpirés; il fe trompe. Ce partage, délivrai, me faifoit une cruelle peine , tant par une délicatcfiè fort naturelle , que parce qu'en effet je le trouvois peu digne d'elle & de moi ; mais quant à mes fentimens pour elle il ne les altéroit point , &c je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je defirois fi peu de la pofféder. Je connoilTois trop fon cœur chafte & fon tempérament de glace , pour croire un moment que le plaifir des fens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étois parfaitement fur que le feul foin de m'arracher à des dangers autrement prefqu'inévitables , & de me conferver tout entier à moi & à mes devoirs , lui

en faisoit enfreindre un qu'elle ne regardoit pas du même œil que les au- •

très femmes , comme il fera dit ci-après. Je la plaignois , & je me plaignois. J'aurois voulu lui dire ; non Maman , il n'est pas nécessaire ; je vous réponds de moi sans cela : mais je n'osois ;

Mémoires. K k

LES CONFESSIONS

premièrement parce que ce n'étoit pas une chose à dire , & puis parce qu'au fond je sentois que cela n'étoit pas vrai , & qu'en effet il n'y avoit qu'une femme qui pût me garantir des autres femmes & me mettre à l'épreuve des tentations. Sans défier de la polféder, j'étois bien aise qu'elle m'ôtât le desir d'en polféder d'autres ; tant je regardois tout ce qui pouvoit me distraire d'elle comme un malheur.

La longue habitude de vivre ensemble & d'y vivre innocemment , loin d'affoiblir mes sentimens pour elle , les avoit renforcés ; mais leur avoit en même tems donné une autre -tournure qui les rendoit plus affectueux , plus tendres peut-être , mais moins sensuels. A force de l'appeller Maman , à force d'user avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étois accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable cause du peu d'emprelement que j'eus de la polféder , quoiqu'elle me fût si cher. Je me fouviens très-bien que mes premiers sentimens sans être plus vifs étoient plus voluptueux. A Annecy j'étois dans l'ivresse , à Chambéry je n'y crois plus. Je l'aimois toujours aussi passionnément qu'il fut possible ; mais je l'aimois plus pour elle & moins pour moi , ou du moins je cherchois plus mon bonheur que mon plaisir auprès d'elle : elle étoit pour moi plus qu'une sœur , plus qu'une

mere , plus qu'une amie , plus même qu'une maîtresse , & c'étoit pour cela qu'elle n'étoit pas une makrelle. Enfin je l'aimois trop pour la convoiter : voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour , plutôt redouté qu'attendu , vint enfin. Je promis tout, & je ne mentis pas. Mon cœur confirmoit mes en-

LIVRE V

gagemens Tans en defirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la première fois dans les bras d'une femme , & d'une femme que j'adorois. Fus-je heureux? non, je goûtai le plaisir. Je ne fais quelle invincible tristesse en empoisonnoit le charme. J'étois comme si j'avois commis un inceste. Deux ou trois fois en la preflant avec tranfport dans mes bras , j'inondai fon fein de mes larmes. Pour elle , elle n'étoit ni trille ni vive; elle droit careffante & tranquille. Comme elle étoit peu fenfuelle & n'avoit point recherché la volupté , elle n'en eut pas les délices 6c n'en a jamais eu les remords.

Je le répété : toutes fes fautes lui vinrent de fes erreurs , jamais de fes pallions. Elle étoit bien née , fon cœur étoit pur, elle aimoit les chofes honnêtes , fes penchans étoient droits & vertueux , fon goût étoit délicat , elle étoit faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée & qu'elle n'a jamais fuivie ; parce qu'au lieu d'écouter fon cœur qui la menoit bien , elle écouta fa raifon qui la menoit mal. Quand des principes faux l'ont égarée , fes vrais fentimens les ont toujours démentis : mais malheureusement elle fe piquoit de philofophie , 6c la morale qu'elle s'étoit faite , gâta celle que fon cœur lui diéloit.

M. de Tavel fon premier amant fut fon maître de philofophie , & les principes qu'il lui donna furent ceux dont il avoir befoin pour la féduire. La trouvant attachée à fon mari , à fes devoirs , toujours froide , raifonnante & inattaquable par les fens , il l'attaqua par des fophifmes , <Sc parvint à lui montrer fes devoirs auxquels elle étoit fi attachée , comme un bavardage de catéchifme , fait uniquement pour

Kk 2

LES CONFESSIONS

amufer les enfatis , l'union des fexes comme l'acte le plus indifférent en foi , la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardoit l'opinion, le repos des maris comme la feule régie du devoir des femmes ; en forte que des infidélités ignorées , milles pour celui qu'elles offenfoient , l'étoient aulî pour la confcience; enfin il lui perfuada que la chofe en elle-même n'étoit rien , qu'elle ne prenoit d'exiftence que par le fcandale , & que toute femme qui paroiffoit fige , par cela feul l'étoit en effet. C'elt ainfi que le malheureux parvint à fon but en corrompant la raifon d'un enfant dont il n'avoit pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jaloufie , perfuadé qu'elle le traitoit lui-même comme il lui avoit appris à traiter fon mari. Je ne fais s'il fe trompoit fur ce point. Le miniftre P * * *. pallà pour fon fucceffeur. Ce que je fais , c'eft que le tempérament froid de cette jeune femme qui l'auroit dû garantir de ce fyftême , fut ce qui l'empêcha dans la fuite d'y. renoncer. Elle ne pouvoir concevoir qu'on donnât tan: d'importance à ce qui n'en avoit point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abftinence qui lui coûtoit fi peu.

Elle n'eût donc gueres abufé de ce faux principe pour elle-même ; mais elle en abufa pour autrui , & cela par une autre maxime prefque au ffi fauffe , mais plus d'accord avec la bonté de fon cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachoit tant un homme à une femme que la poffeffion , & quoiqu'elle n'aimât fes amis que d'amitié , c'étoit d'une amitié fi tendre qu'elle employoit tous les moyens qui dépendoient

... Digitizjed by G -J

LIVRE V

d'elle pour fe les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire cil qu'elle a prefque toujours réulii. Elle étoit fi réellement aimable que , plus l'intimité dans laquelle on vi-

voit avec elle croit grande , plus on y trouvoit de nouveaux fujets de l'aimer. Une autre chofe digne de remarque , eit qu'après fa première foibleffe elle n'a gueres favorifé que des malheureux ; les gens brillans ont tous perdu leur peine . auprès d'elle ; mais il falloit qu'un homme qu'elle commençoit par plaindre , fut bien peu aimable fi elle ne finiifoit par l'aimer. Quand elle fe fit des choix peu dignes d'elle , bien loin que ce fut par des inclinations baffes qui n'approcherent jamais de fon noble cœur , ce fut uniquement par fon caractère trop généreux , trop humain , trop compariffant , trop fenfible , qu'elle ne gouverna pas toujours avec allez de difcernement.

Si quelques principes faux l'ont égarée , combien n'en avoit-elle pas d'admirables dont elle ne fe départoit jamais ? Par com-

bien de vertus ne rachetoit-elle pas ses foibleffes, si l'on peut appeler de ce nom des erreurs où les sens avoient si peu de part? Ce même homme qui la trompa sur un point, l'influoit excellemment sur mille autres ; & ses passions qui n'étoient pas fugitives , lui permettant de fuir toujours ses lumières, elle alloit bien quand ses sophismes ne l'égaroient pas. Ses motifs étoient louables jusques dans ses fautes ; en s'abusant elle pouvoir mal faire ; mais elle ne pouvoir vouloir rien qui fût mal. Elle abhorroit la duplicité , le mensonge : elle étoit juste , équitable , humaine , défintéressée , fidelle à sa parole , à ses amis , à ses devoirs qu'elle re-

LES CONFESSIONS

connoissoit pour tels , incapable de vengeance & de haine ; & ne concevant pas même qu'il y eût le moindre mérite à pardonner. Enfin pour revenir à ce qu'elle avoit de moins excusable , sans estimer ses faveurs ce qu'elles valaient , elle n'en fit jamais un vil commerce ; elle les prodiguoit , mais elle ne les vendoit pas , quoiqu'elle fût sans cesse aux expédients pour vivre , & j'ose dire que si Socrate put estimer sa patrie , il eût respecté Madame de Warens.

Je fais d'avance qu'en lui donnant un caractère sensible & un tempérament froid , je ferai accusé de contradiction comme à l'ordinaire & avec autant de raison. Il se peut que la nature ait eu tort, & que cette combinaison n'ait pas dû être ; je fais seulement qu'elle a été. Tous ceux qui ont connu Madame de Warens , & dont un si grand nombre exis-

encore , ont pu savoir qu'elle étoit ainsi. J'ose même ajouter qu'elle n'a connu qu'un seul vrai plaisir au monde ; c'étoit d'en

faire à ceux qu'elle aimoit. Toutefois permis à chacun d'argumenter là-dessus tout h fon aife & de prouver doctement que cela n'est pas vrai. Ma fonction est de dire la vérité , mais non pas de la faire croire.

J'appris peu-ît-peu tout ce que je viens de dire dans les entretiens qui fuivirent notre union , & qui feuls la rendirent délicieuse. Elle avoit eu raifon d'espérer que sa complaisance me feroit utile ; j'en tirai pour mon instruction de grands avantages. Elle m'avoit jufqu'alors parlé de moi seul comme à un enfant. Elle commença de me traiter en homme & me parla d'elle. Tout ce qu'elle me disoit m'étoit si intéreffant , je m'en fentois si touché que , me repliant sur moi-même , j'ap-

Diff. i : i z od by Gic J

LIVRE V

pliquois à mon profit ses confidences plus que je n'avois fait ses leçons. Quand on sent vraiment que le cœur parle , le nôtre s'ouvre pour recevoir ses épanchemens , & jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux & tendre d'une femme sentée pour qui l'on a de l'attachement.

L'intimité dans laquelle je vivois avec elle , l'ayant mise à portée de m'apprécier plus avantageusement qu'elle n'avoit fait , elle jugea que malgré mon air gauche je valois la peine d'être cultivé pour le monde , &c que si je m'y montrais un jour sur un certain pied , je ferais en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée elle s'attachoit, non-seulement à former mon jugement , mais mon

extérieur , mes manières , à me rendre aimable autant qu'effimable , & s'il est vrai qu'on puisse allier les succès dans le monde avec la vertu , ce que pour moi je ne crois pas , je suis sûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avoit prise & qu'elle vouloit m'enseigner. Car Madame de Warens connoissoit les hommes & faisoit supérieurement l'art de traiter avec eux sans mentir & sans imprudence , sans les tromper & sans les fâcher. Mais cet art étoit dans son caractère bien plus que dans ses leçons , elle faisoit mieux le mettre en pratique que l'enseigner , & j'étois l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Aussi tout ce qu'elle fit à cet égard , fut— il , peu s'en faut, peine perdue, de même que le soin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danse & pour les armes. Quoique elle & bien pris dans ma taille , je ne pus apprendre à danser un menuet. J'avois tellement pris à cause de mes cors

LES CONFESIONS

L'habitude de marcher du talon que Roche ne put me la faire perdre , & jamais avec l'air d'un ingambe je n'ai pu fauter un médiocre saut. Ce fut encore pis la faiblesse d'armes. Après trois mois de leçon je tirois encore à la muraille , hors d'état de faire à Haut , & jamais je n'eus le poignet assez souple ou le bras assez ferme pour retenir mon fleuret quand il plaçoit au maître de le faire fauter. Ajoutez que j'avois un dégoût mortel pour cet exercice & pour le maître qui tâchoit de me l'enseigner. Je n'aurois jamais cru qu'on pût être si fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre son génie à sa portée , il ne s'exprimoit que par des comparaisons tirées de la musique qu'il ne (avoir point. Il trouvoit des analogies frappantes entre les bottes de tierce & de quarte , & les intervalles musicaux du même nom. Quand il vouloit faire une

feinte il me difoit de prendre garde h ce diefe , parce qu'ancien-
nement les diefes s'appelloient des feintes : quand il m'avoit fait
fauter de la main mon fleuret , il difoit en ricanant que c'étoit une
paufe. Enfin je ne vis de ma vie un pédant plus infupportable que
ce pauvre homme , avec fon plumet & fon plailron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices que je quittai
bientôt par pur dégoût; mais j'en fis davantage dans un art plus
utile , celui d'être content de mon fort & de n'en pas defirer un
plus brillant , pour lequel je commençois à fentir que je n'étois
pas né. Livré tout entier au defir de rendre à Maman la vie heu-
reuse , je me plaifois toujours plus auprès d'elle , & quand il fal-
loit m'en éloigner pour courir en ville , malgré ma paffion pour la
mufique , je commençois à fentir la gêne de mes leçons. J'ignore

DiſitizecLbyXInttgk'

J'ignore fi Claude Anet s'aperçut de l'intimité de notre com-
merce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. (Tétoit un gar-
çon très-clairvoyant mais très-difcret , qui ne parloit jamais
contre fa penſée mais qui r.e la difoit pas toujours. Sans me faire
le moindre feblant qu'il fut inftruit , par fa conduite il paroiffoit
l'être, & cette conduite ne venoit furement pas de balTeffe d'ame ,
mais de ce qu'étant entré dans les principes de fa maîtreffe , il ne
pouvoit dcſapprouver qu'elle agît conféquemment. Quoiqu'aufli
jeune qu'elle , il étoit fi mûr & fi grave , qu'il nous regardoit
prefque comme deux enfans dignes d'indulgence , & nous le re-
gardions l'un & l'autre comme un homme refpectable dont nous
avons l'eſtime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infi-
delle que je connns bien tout l'attachement qu'elle avoit pour lui.
Comme elle fâvoit que je ne penſois , ne fentois , ne reſpirois que
par elle , elle me montr'oit combien elle l'aimoit afin que je l'ai-

maffe de même , & elle appuyoit encore moins fur fon amitié pour lui que fur fon eltime, parce que c'étoit le fentiment que je pouvois partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs & nous fit embralfer avec larmes , en nous difant que nous étions néceffaires tous deux au bonheur de fa vie ; & que les femmes qui liront ceci ne fourienr pas malignement. Avec le tempérament qu'elle avoit , ce befoin n'étoit pas équivoque : c'étoit uniquement celui de fon cœur.

Ainfi s'établit entre nous trois une fociété fans autre exemple peut-être fur la terre. Tous nos vœux , nos foins , nos cœurs croient en commun. Rien n'en paffbit au-delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre enfemble & d'y vivre exclu- Mémoires. L I

LES CONFESSIONS

fivement devint fi grande , que fi dans nos repas un des trois manquoit ou qu'il vînt un quatrième tout étoit dérangé , <Sc malgré nos liaifons pafficulieres les tête-à-têtes nous étoient * moins doux que la réunion. Ce qui prévenoit entre nou\$ la gêne étoit une extrême confiance réciproque , & ce qui prévenoit l'ennui étoit que nous étions tous fofit occupés. Maman , toujours projet-tante & toujours agiffante ne nous laiffoit gueres oififs ni l'un ni l'autre , & nous avions encore chacun pour notre compte de quoi bien remplir notre tems. Selon moi , le défœuvrement n'eft pas moins le Héau de la fociété que celui de la folitude. Rien ne rétrécit plus l'efprit , rien n'engendre plus de riens , de rapports , de paquets , de traça (Tcries , de menfonges , que d'être éternellement renfermés vis-, à-vis les uns des autres dans une chambre , réduits pour tout ouvrage à la nécdfité de babiller continuellement. Quand tout le monde eft occupé l'on ne parle que quand on a quelque chofc à dire ; mais quand on ne fait rien il faut abfolu-

ment parler toujours , & voilà de toutes les gênes la plus incommode & la plus dangereuse. J'ose même aller plus loin , & je soutiens que pour rendre un cercle vraiment agréable , il faut non-seulement que chacun y fasse quelque chose , mais quelque chose qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds c'est ne rien faire , & il faut tout autant de soin pour amuser une femme qui fait des nœuds que celle qui tient les bras croisés. Mais quand elle brode , c'est autre chose ; elle s'occupe assez pour remplir les intervalles du silence. Ce qu'il y a de choquant , de ridicule est de voir pendant ce temps une douzaine de Mandrins se lever , s'affaïer , aller , venir , pirouetter sur leurs

LIVRE V

xtr

talons , retourner deux cents fois les magots de la cheminée ,

& fatiguer leur minerve à maintenir un intarissable flux de paroles : la belle occupation ! Ces gens - là , quoi qu'ils fassent feront toujours à charge aux autres & à eux-mêmes. Quand j'étais à Motiers j'allais faire des lacets chez mes voisins ; fi je retournais dans le monde , j'aurais toujours dans ma poche un bilboquet , & j'en jouerais toute la journée pour me dispenser de parler quand je n'aurais rien à dire. Si ça- «

cun en faisoit autant les hommes deviendraient moins mécontents , leur commerce deviendrait plus sûr , & je pense , plus agréable. Enfin que les plaisans rient s'ils veulent , mais je fou-

tiens que la feule morale à la portée du préfent fiecle eft la morale du bilboquet.

Au refte , on ne nous laiffoit gueres le foin d'éviter l'ennui par nous-mêmes , & les importuns nous en donnoient trop par leur affluence , pour nous en laifier quand nous reliions feuls. L'impatience qu'ils m'avoient donnée autrefois n'étoit pas diminuée, & toute la différence étoit que j'avois moins de tems pour m'y livrer. La pauvre Maman n'avoit point perdu fon ancienne fantaifie d'entreprises & de fyftemes. Au contraire , plus fes befoins domestiques devenoient preffans , plus pour y pourvoir elle fe livrait à fes vifions. Moins elle avoit de reffources préfentes , plus elle s'en forgeoit dans l'avenir.

Le progrès des ans ne faifoit qu'augmenter en elle cette manie, & à mefure qu'elle perdoit le goût des plaifirs du monde & de la jeunefſe , elle le remplaçoit par celui des ſecrets & des projets. La maifon ne défemplitoit pas de charlatans , de fabricans , de fuffleurs , d'entrepreneurs de toute eſpece ,

tes L E S C O N F E S S I O N S.

qui , diſtribuant par millions la fortune , finiffoient par avoir befoin d'un écu. Aucun ne fortoit de chez elle à vide, & l'un de mes étonnemens eſt qu'elle ait pu ſuffire auſſi long-tems à tant de profuſions fans en épuifer la ſource , & fans laiſſer ſes créanciers.

Le projet dont elle étoit le plus occupée au tems dont je parle , & qui n'étoit pas le plus déraiſonnable qu'elle eût formé , étoit de faire établir à Cliambéri un jardin royal de plantes avec un démonſtrateur appointé , & l'on comprend d'avance à qui cette place étoit dédiée. La poſition de cette ville au milieu des Alpes , étoit très-favorable à la Botanique , & Maman qui facilitoit tou-

jours un projet par un autre , y joignoit celui d'un college de pharmacie , qui véritablement paroifloit très-utile dans un pays auffi pauvre , où les apothicaires font prefque les feuls medecins. La retraite du Protomedecin GroJji à Chambéri , après la mort du roi Viflor , lui parut favorifer beaucoup cette idée , & la lui fuggéra peutêtre. Quoi qu'il, en foit, elle fe mit à cajoler Groffi , qui pourtant n'étoit pas trop cajolable ; car c'étoit bien le plus cauflique & le plus brutal Monfieur que j'aye jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon.

Un jour il étoit en confultation avec d'autres medecins , un entr'autres qu'on avoit fait venir d'Annecy & qui étoit le medecin ordinaire du malade. Ce jeune homme encore mal appris pour un medecin , ofi n'êcre pas de l'avis de Monfieur le Proto , Celui-ci pour toute répopfe Jui demanda quand il s'en retournoit, par où il paffoit, & quelle voiture il prenoit? L'autre après

— Digi'ii«dPy

J'avoir fatifait lui demande à fon tour s'il y a quelque chofe pour fon fervice. Rien , rien , dit Groffi , finon que je veux m'aller mettre à une fenêtre fur votre païïage , pour avoir le plaifir de voir paffer un âne à cheval. Il étoit auffi avare que riche & dur. Un de fcs amis lui voulut un jour emprunter de l'argent avec de bonnes furetés. Mon ami , lui dit-il en lui ferrant le bras & grinçant les dents ; quand St. Pierre defcendroit du Ciel pour m'emprunter dix piftoles, & qu'il me donnerait la Trinité pour caution, je ne les lui prêteraï pas. Un jour invité à dîner chez M. le Comte Picon Gouverneur de Savoye & très-dévoit, il arrive avant l'heure, & S. E. alors occupée à dire le rofaire , lui en propofe l'amufement. Ne fachant trop que répondre , il faic une grimace affreufe & fe met à genoux. Mais à peine avoir-il récité deux Ave , que n'y

pouvant plus tenir , il se levé brusquement , prend sa canne & s'en va sans mot dire. Le Comte Picon court après, & lui . crie : M. Groffi , M. Groffi reftez donc ; vous avez là-bas à la broche une excellente bartavelle ! M. le Comte ! lui répond l'autre en se retournant, vous me donneriez une ange rôtie que je ne réitérais pas. Voilà quel étoit M. le Proto-médecin Groffi , que Maman entreprit & vint à bout d'apprivoiser. Quoiqu'extrêmement occupé il s'accoutuma à venir très-souvent chez elle, prit Anet «n amitié, marqua faire cas de ses connoissances , en parler avec elle , & , ce qu'on n'auroit pas attendu d'un pareil ours , elle étoit de le traiter avec confédération pour effacer les impressions du passé. Car quoique Anet ne fût plus sur le pied d'un domestique , on devoit qu'il l'a voit été, & il ne falloit pas moins que l'exemple & l'au-

LES CONFESSIONS'

torité de M. le Proto-médecin , pour donner à son égard le ton qu'on n'auroit pas pris de tout autre. Claude Anet avec un habit noir, une perruque bien peignée, un maintien grave & décent , une conduite sage & circonspécte , des connoissances allez étendues en matière médicale & en botanique, & la faveur du chef de la Faculté , pouvoit raisonnablement espérer de remplir avec applaudissement la place de Démonstrateur Royal des plantes, si l'établissement projeté avoit lieu, où réellement Groffi en avoit goûté le plan , l'avoit adopté , & n'attendoit pour le proposer à la Cour que le moment où la paix permettroit de songer aux choses utiles , & elle lui feroit disposer de quelque argent pour y pourvoir.

Mais ce projet dont l'exécution m'eut probablement jeté dans la botanique pour laquelle il me semble que j'étois né, manqua par un de ces coups inattendus qui renversent les desseins les mieux concertés. J'étois destiné à devenir par degrés un exemple

des misères humaines. On diroit que la Pro* vidence qui m'appelloit à ces grandes épreuves , écartoit de (a main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une course qu'Anet avoit faite au haut des montagnes pour aller chercher du Génipi , plante rare qui ne croît que sur les Alpes , 6c dont M. Groffi avoit besoin , ce pauvre garçon s'échauffa tellement qu'il gagna une pleurésie «dont le Génipi ne put le guérir , quoiqu'il y fût, dit-on, spécifique; 6c malgré tout l'art de Groffi, qui certainement étoit un très-habile homme, malgré les soins infinis que nous prîmes de lui faire bonne maîtresse 6c moi , il mourut le cinquième jour entre nos mains après la plus cruelle agonie , durant laquelle il n'eut d'autres

— Digitized by Google

LIVRE V

exhortations que les miennes , & je les lui prodiguai avec des élans de douleur & de zèle qui , s'il étoit en état de m'entendre, dévoient être de quelque consolation pour lui. Voilà comment je perdis le plus folide ami que j'eus en toute ma vie , homme estimable & rare en qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la ferveur toutes les vertus des grands hommes , & à qui peut-être il ne manqua pour se montrer tel à tout le monde , que de vivre & d'être placé.

Le lendemain j'en parlois avec Maman dans l'affliction la plus vive & la plus sincère , & tout d'un coup au milieu de l'entretien j'eus la vaine & indigne pensée que j'héritois de ses nippes, & surtout d'un bel habit noir qui m'avoit donné dans la vue. Je le pensai, par conséquent je le dis; car près d'elle c'étoit pour moi la

même chofe. Rien ne lui fit mieux fentir la perte qu'elle avoir faite, que ce lâche & odieux mot le défintéreffement & la nobleſſe d'ame étant des qualités que le défont avoir éminemment poſſédés. La pauvre femme fans rien répondre ſe tourna de l'autre côté & ſe mit à pleurer Chères & précieufes larmes! Elles forent entendues, & cou-'ferent toutes dans mon cœur; elles y lavèrent juſqu'aux dernières traces d'un ſentiment bas &c mal-honnête; iln'y'en eſt jamais entré depuis ce tems-là.

Cette perte caufa à Maman autant de préjudice que de douleur. Depuis ce moment ſes affaires ne cefferent d'aller en décadente, ſtnet étoit un garçon exact & rangé quimaintenoit 1 ordre dans la maifort de ſa maîtrefſe. On craignoit ſa .vigilance, & le gafpiUage étoit moindre. Elle-même craignoit

LES CONFESSIONS

ſa cenſure & ſe contenoit davantage dans ſes diſſipations. Ce n'étoit pas allez pour elle de ſon attachement , elle vouloit conferver ſon eltime , & elle redoutoit le julte reproche qu'il oſoit quelquefois lui faire , qu'elle prodiguoit le bien d'autrui autant que le lien. Je penſois comme lui , je le diſois même ; mais je n'avois pas le même aſeendant fur elle , & mes diſcours n'en impoſoient pas comme les liens. Quand il ne fut plus , . je fus bien forcé de prendre ſa place, pour laquelle j'avois auſſi peu d'aptitude que de goût ; je la remplis mal. J'étois peu foigneux , j'étois fort timide , tout en grondant à-part-moi , je laifſois tout aller comme il alloir. D'ailleurs j'avois obtenu la même confiance , mais non pas la même autorité. Je voyois le défordre , j'en gémiſſois , je m'en plaignois , & je n'étois pas écouté. J'étois trop jeune & trop vif pour avoir le droit d'être raifonnable , & quand je voulois me mêler de faire le cenſeur. Maman me donnoit de petits foufflets de

careffes, m'appelloit fon petit mentor , & me fbrçoit à reprendre le rôle qui nie convenoit.

Le fentiment profond de la détrefle où fes dépenfes peu mefurées dévoient néceffairement la jetter tôt ou tard , me fit une imprellion d'autant plus forte , qu'étant devenu l'infpeéteur de fa maifon , je jugeois par moi-même de l'inégalité de la balance entre le doit & Yavoir. Je date de cette époque le penchant à l'avarice que je me fuis toujours fenti depuis ce tems-là. Je n'ai jamais été follement prodigue que par bourafques ; mais jufqu'alors je ne m'étois jamais beaucoup inquiété fi j'avois peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette attention , & à prendre du fouci de ma bourfe. Je

devenois

LIVRE V

devenois vilain par un motif très-noble ; car en vérité je ne fongeois qu'à ménager à Maman quelque reffcurte dans la catastrophe que je prévoyois. Je craignois que fes créanciers ne fifsient faifir fa penfion, qu'elle ne fût tout-à-fait fupprimée, & je m'imaginois, félon mes vues étroites , que mon petit magot lui ferait alors d'un grand fecours. Mais pour le faire & fur-tout pour le conferver, il falloit me cacher d'elle ; car il n'eût pas convenu , tandis qu'elle étoit aux expédiens , qu'elle eût fu que j'avois de l'argent mignon. J'allois donc cherchant par-ci par-là de petites caches où je fourrais quelques louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt fans ce (Te jufqu'au moment de le mettre à fes pieds. Mais j'étois fi mal-adroit dans le choix de mes cachettes , qu'elle

les évenoit toujours ; puis pour m'apprendre qu'elle les avoit trouvées , elle ôtoit l'or que j'y avois mis , & en mettoit davantage v en autres efpeccs. Je venois tout honteux rapporter à la bourfe commune mon petit trésor , & jamais elle ne manquoit de l'employer en nippes ou meubles à mon profit , comme épée d'argent , montre ou autre chofe pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me réuïiroit jamais & ferait, pour elle une mince reffource , je fenris enfin que je n'en avois point d'autre contre le malheur que je craignois que de me mettre en état de pourvoir par moi- meme à fa fubfiftance , quand , cedant de pourvoir à la mienne , elle verrait le pain prêt à lui manquer. Malheureufemenc jettant mes projets du côté de mes goûts , je m'obilinois à chercher follement ma fortune dans la mufique , & fentant naître des idées & des citants dans ma tête , je crus qu'aulli- Mémoires. M m

i74 LES CONFESSIONS.

tôt que je ferais en étar d'en tirer parti j'allois devenir un homme célébré , un Orphée moderne dont les fons dévoient attirer tout l'argent du Pérou. Ce dont il s'agifloit pour moi , commençant à lire paflablement la mufique , étoit d'apprendre la compofition. La difficulté étoit de trouver quelqu'un pour me l'enfeigner ; car avec mon Rameau feul je n'efpérois pas y parvenir par moi-même , & depuis le départ de M. le Maître , il n'y avoit perfonne en Savoye qui entendît rien à l'harmonie.

Ici l'on va voir encore une de ces inconféquences dont ma vie elt remplie , & qui m'ont fait fi fouvent aller contre mon but , lors même que j'y penfois tendre dire&ement. Venture m'avoit beaucoup parlé de l'abbé Blanchard fon maître de compofition ,

homme de mérite & d'un grand talent , qui pour lors étoit maître de musique de la cathédrale de Befançon , & qui l'est maintenant de la chapelle de Verfailles. Je me mis en tête d'aller à Befançon prendre leçon de l'abbé Blanchard , & cette idée me parut si raisonnable que je parvins à la faire trouver telle à Maman. La voilà travaillant à mon petit équipage , & cela avec la profusion qu'elle mettoit à toute chose. Ainsi toujours avec le projet de prévenir une banqueroute & de réparer dans l'avenir l'ouvrage de sa dissipation , je commençai dans le moment même par lui causer une dépense de huit cents francs : j'accélérais sa ruine pour me mettre en état d'y remédier. Quelque folle que fut cette conduite , l'illusion étoit entière de ma part & même de la sienne. Nous étions persuadés l'un & l'autre , moi que je travaillois utilement pour elle , elle que je travaillois utilement pour moi.

- - Digitiz-ed by Google

LIVRE V

Pavois compté trouver Venture encore à Annecy & lui demander une lettre pour l'abbé Blanchard. Il n'y étoit plus. Il fallut pour tout renseignement me contenter d'une Melfe à quatre parties de sa composition & de sa main qu'il m'avoit biffée. Avec cette recommandation je vais à Befançon partant par Genève où je fus voir mes parents , & par Nion où je fus voir mon père , qui me reçut comme à son ordinaire , & se chargea de me faire parvenir ma malle qui ne venoit qu'après moi , parce que j'étois à cheval. J'arrive à Befançon. L'abbé Blanchard me reçoit bien , me promet ses instructions & m'offre ses services. Nous étions prêts à commencer

quand j'apprends par une lettre de mon pere que ma malle a été faille & confifquée aux Rouffes , Bureau de France fur les frontières de Suifle. Effrayé de cette nouvelle j'employe les connoiffances que je m'étois faites à Befançon pour favoir le motif de cette confifcation ; car bien fûr de n'avoir point de contrebande , je ne pouvois concevoir fur quel prétexte on l'avoic pu fonder. Je l'apprends enfin : il faut le dire , car c'efl: un fait curieux.

Je voyois à Chambéri un vieux Lyonnois, fort bon homme appelé M. Duvivier , qui avoit travaillé au Vif a fous la régence , & qui faute d'emploi étoit venu travailler au cadaftre. Il avoit vécu dans le monde ; il avoit des talens, quelque favoir , de la douceur , de la politefle , il favoit la mufique , Sc comme j'étois de chambre avec lui , nous nous étions liés de préférence au milieu des ours mal-léchés qui nous entouroient. Il avoit à Paris des correfpondances qui lui fouAirtoient ces petits riens, ces nouveautés éphémères qui courent on

LES CONFESSIONS

ne fait pourquoi , qui meurent on ne fait comment , fans que jamais perfonne y repenfe quand on a ce (Te d'en parler. Comme je le menois quelquefois dîner chez Maman , il me fàifoit fa cour en quelque forte , & pour fe rendre agréable il tâchoit de me faire aimer ces fadaifes , pour lefquelles j'eus toujours un tel dégoût qu'il ne m'eft arrivé de la vie d'en lire une à moi feul. Malheureusement un de ces maudits papiers relia dans la poche de vefte d'un habit neuf que j'avois porté deux ou trois fois pour être en réglé avec les Commis. Ce papier étoit une parodie Janfénilte alfez plate de la belle feene du Mitridate de Racine. Je n'en avois pas lu dix vers & l'avois laifle par oubli dans ma poche. Voilà ce qui fit confifquer mon équipage. Les Commis firent à la tête de

l'inventaire de cette malle un magnifique procès-verbal, où , fup-pofant que cet écrit venoit de Geneve pour être imprimé & diftribué en France, ils s'étendoient en faintes invectives contre les ennemis de Dieu & de l'Eglife , & en éloges de leur pieulê vigilance qui avoir arrêté l'exécution de ce projet infernal. Ils trouvèrent fans doute que mes chemifes fentoient aufli l'hérésie ; car en vertu de ce terrible papier tout fut confifqué , fans que jamais j'aye eu ni raifon ni nouvelle de ma pauvre pacotille. Les gens des fermes à qui l'on s'adreffa demandoient tant d'infructions , de renfeignemens , de certificats, de mémoires , que me perdant mille fois dans ce labyrinthe , je fus contraint de tout abandonner. J'ai un vrai regret de n'avoir pas confervé le procès-verbal du bureau des RouiTcs. C'étoit une pieae à figurer avec diitin&ion parmi celles dont le recueil doit accompagner cet écrit.

LIVRE V

Cette perte me fit revenir h Chambéri tout de fuite fans avoir rien fait avec l'abbé Blanchard , fie tout bien pefé , voyant le malheur me fuivre dans toutes mes entreprifes , je réfolus de m'attacher uniquement à Maman , de courir fa fortune , fie de ne plus m'inquicter inutilement d'un avenir auquel je ne pouvois rien. Elle me reçut comme fi j'avois rapporté des tréfors , remonta peu-à-peu ma petite garde-robe , & mon malheur , affez grand pour l'un fie pour l'autre , fut prefque aufli-tôt oublié qu'arrivé.

Quoique ce malheur m'eût refroidi fur mes projets de mufique, je ne laiffois pas d'étudier toujours mon Rameau, fie à force d'efforts je parvins enfin h l'entendre fie à faire quelques

petits effais de compofition donc le fuccès m'encouragea. Le Comte de Bellegarde fils du Marquis d' Antremont , étoit revenu de DrcfJe après la mort du roi Augufte. Il avoit vécu long-tems à Paris , il aimoit extrêmement la mufique , fie avoit pris en paffion celle de Rameau. Son frere le Comte de Nangis jouoit du violon , Madame la Comteffe de la Tour leur fœur chantoit un peu. Tout cela mit à Chambéri la mufique à la mode , fie l'on établit une manières de concert public , dont on voulut d'abord me donner la direction ; mais on s'apperçut bientôt qu'elle paffoit mes forces , fie l'on s'arrangea autrement. Je ne laiffois pas d'y donner quelques petits morceaux de ma façon , fie entr'autres une cantate qui plût beaucoup. Ce n'étoit pas une pièce bien faite , mais elle étoit pleine de chants nouveaux fie de chofes d'effet , que l'on „ n'attendoit pas de moi. Ces Mcffieurs ne purent croire que filant G mal la mufique , je fuffe en état d'en compofer de

LES CONFESSIONS

paffable , & ils ne doutèrent pas que je ne me fuffe fait honneur du travail d'autrui. Pour vérifier la chofe , un matin M. de Nangis vint me trouver avec une cantate de Clerambault qu'il avoit tranfpofée , difoit-il, pour la commodité de Ja voix, & à laquelle il falloit faire une autre baffe , la tranfpofition rendant celle de Clerambault impraticable fur l'infrumenr ; je répondis que c'étoit un travail confidérable & qui ne pouvoit être fait fur-le-champ. Il crut que je cherchois une défaite & me preffa de lui faire au moins la baffe d'un récitatif. Je la fis donc , mal fans doute , parce qu'en toute chofe il me faut pour bien faire , mes aifes & la liberté ; mais je la fis du moins dans les réglés , & comme il étoit préfent , il ne put douter que je ne fuffe les éléments de la compofition. Ainfi je ne perdis pas mes écoliers, mais

je me refroidis un peu fur la mufique , voyant qu'on faifoit un concert & que l'on s'y paffo't de moi.

Ce fut à - peu - près dans ce tems - là que , la paix étant faite , l'armée Françoisfe repaffa les monts. Plufieurs Officiers vinrent voir Maman ; entr'autres M. le Comte de Lautrec colonel du régiment d'Orléans , depuis Plénipotentiaire à Geneve , & enfin Maréchal de France , auquel elle me préfenta. Sur ce qu'elle lui dit, il parut s'intéreffer beaucoup à moi , & me promit beaucoup de chofes , dont il ne s'eft fouvenu que la derniere année de fa vie , lorfque je n'avois plus befoin de lui. Le jeune Marquis de Senneclerre , dont le pere étoit alors Ambaffadeur à Turin , paffa dans le même tems à Chambéri. H dîna chez Madame de Menthon ; j'y dînois auffi ce jour-là. Après le dîné il fut queftion de mu-

fique ; il la favoit tiis - bien. L'opéra de Jephté étoit alors dans fa nouveauté ; il en parla , on le fit apporter. Il me lie frémir en me propofant d'exécuter à nous deux cet opéra, & tout en ouvrant le livre il tomba fur ce morceau célébré à deux chœurs :

La Terre , l'Enfer , le Ciel même ,

Tout tremble devant le Seigneur.

Il me dit ; combien voulez- vous faire de parties ? Je ferai pour ma part ces fix-là. Je n'étois pas encore accoutumé à cette pétulance Françoisfe , & quoique j'eufle quelquefois annoncé des parties , je ne comprenois pas comment le même homme pouvoit faire en même tems fix parties ni même deux. Rien ne m'a plus coûté dans l'exercice de la mufique que de fauter ainfi légèrement d'une partie à l'autre , & d'avoir l'œil à la fois fur toute une partition. A la maniéré dont je* me tirai de cette entreprife, M. de Senneclerre dut être tenté de croire que je ne favois pas la mu-

fique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute qu'il me propofa de noter une chanfon qu'il vouloit donner à Mlle, de Menthon. Je ne poujpis m'en défendre. Il chanta la chanfon ; je l'écrivis , même fans le faire beaucoup répéter. Il la lut enfuite , & trouva, comme il étoic vrai , qu'elle étoit très-corr&ement notée. Il avoir vu mon embarras , il prit plaifir à faire valoir ce petit fuccès. C'étoit pourtant une chofe très-fimble. Au fond je favois fort bien la mufique , je ne manquois que de cette vivacité du premier coup-d'œil que je n'eus jamais fur rien , & qui ne s'acquiert en mufique que par une pratique confommée. Quoi qu'il ea

LES CONFESSIONS

foit je fus fenfible à l'honnête foin qu'il prit d'effacer dans l'efprit des autres & dans le mien la petite honte que j'avois eue ; & douze ou quinze ans après me rencontrant avec lui ■ dans diverfes maifons de Paris , je fus tenté plufieurs fois de lui rappeller cette anecdote , & de lui montrer que j'en gardois le fouvenir. Mais il avoir perdu les yeux depuis ce temslà. Je craignis de renouveler fes regrets en lui rappelant l'ufage qu'il en avoir fu faire , & je me tus.

Je touche au moment qui commence à lier mon exiflence pal-fée avec la préfente. Quelques amitiés de ce tems - là prolongées jufqu'à celui-ci me font devenues bien précieufes. Elles m'ont fouvent fait regretter cette heureufe obfcureté où ceux qui fe difoient mes amis l'étoient & m'aimoient pour moi , par pure bienveillance , non par la vanité d'avoir des liaifons avec un homme connu , ou par le defir fecret de trouver ainfi plus d'occasions de lui nuire. C'eft d'ici que je date ma première connoiffance avec mon vieux ami Gauffecourt qui m'eft toujours refté , malgré les efforts qu'on a faits pour me l'ôter. Toujours relié ! non. Hélas ! je

viens de le perdre. Mais il n'a cessé de m'aimer qu'en cessant de vivre, & notre amitié n'a fini qu'avec lui. M. de Gauffécourt étoit un des hommes les plus aimables qui aient existé. Il étoit impossible de le voir sans l'aimer, & de vivre avec lui sans s'y attacher tout-à-fait. Je n'ai vu de ma vie une physionomie plus ouverte, plus caressante, qui eût plus de bonté, qui marquât plus de sentiment & d'esprit, qui inspirât plus de confiance. Quelque réservé qu'on pût être on ne pouvoit dès la première vue se défendre d'être aussitôt familier

avec

adieu Goo:

le

LIVRE V. 25

avec lui que si on l'eût connu depuis vingt ans, & moi qui avois tant de peine d'être à mon aise avec les nouveaux visages, j'y fus avec lui du premier moment. Son ton, son accent, son propos accompagnèrent parfaitement sa physionomie. Le son de sa voix étoit net, plein, bien timbré; une belle voix de basse étoffée & mordante qui remplissoit l'oreille & sonnoit au cœur. Il est impossible d'avoir une gaieté plus égale & plus douce, des grâces plus vraies & plus simples, des talens plus naturels & cultivés avec plus de goût. « Joignez à cela un cœur aimant, mais aimant un peu trop tout le monde, un caractère officieux avec peu de choix, fervant ses amis avec zèle ou plutôt se faisant l'ami des gens qu'il pouvoit servir, & sachant faire très-adroitement ses propres af-

fares en foifant très - chaudement celles d'autrui. Gaujje~ court étoit fils d'un fimple horloger & avoir été horloger luimême. Mais fa figure & fon mérite l'appelloient dans une autre fphere où il ne tarda pas d'entrer. Il fit connoiffance avec M. de la Clofure , Réfident de France à Geneve qui le prit en amitié. Il lui procura h Paris d'autres connoiffances qui lui furent utiles , & par lefquelles il parvint à avoir la fourniture des fels du Valais , qui lui valoit vingt mille livres de rente. Sa fortune , allez belle , fe borna là du côté des hommes , mais du côté des femmes la preffe y étoit ; il eut à choifir , & fit ce qu'il voulut. Ce qu'il y eut de plus rare , & de plus honorable pour lui fut qu'ayant des liaifons dans tous les états, il fut par -tout chéri, recherché de tout le monde fans jamais être envié ni haï de perfonne , & je crois qu'il eft mort fans avoir eu de fa vie un feul ennemi.

Mémoires. N n

LES CONFESSIONS

Heureux homme ! Il venoit tous les ans aux bains d'Aix où fe rafemble la bonne compagnie des pays voifins. Lié avec toute la noblcfe de Savoye , il venoit d'Aix à Chambéri voir le Comte de Rdlegarde 6c fon pere le Marquis à' Antre mont , chez qui Maman fit 6c me fit faire connoiffance avec lui. Cette connoiffance qui fembloit devoir n'aboutir à rien & fût nombre d'années interrompue fe renouvela dans l'occafion que je dirai 6c devint un véritable attachement. C'eflalez pour m'amorifer h parler d'un ami avec qui j'ai été fi étroitement lié : mais quand je ne prendrais aucun intérêt pcrfonnel à fa mémoire , c'étoit un homme fi aimable & fi heureufement né que pour l'honneur de l'efpece humaine je la croirais toujours bonne à confervcr. Cet homme fi charmant avoir pourtant fes défauts ainfi que les autres , comme on pourra

voir ci -après ; mais s'il ne les eût pas eus peut-être eût- il été moins aimable. Pour le rendre intéreflant autant qu'il pouvoit l'être , il falloir qu'on eût quelque chofe à lui pardonner.

Une autre liaifon du même tems n'elt pas éteinte, 6c me leurre encore de cet efpoir du bonheur temporel qui meurt fi difficilement dans le coeur de l'homme. M. de Con\ii , gentilhomme Savoyard , alors jeune & aimable eut la fantaifie d'apprendre la mufique , ou plutôt de faire connoiffance avec celui qui l'enfeignoit. Avec de l'efprit , & du goût pour les belles connoiffances , M. de Con\ié avoit une douceur de caraéfere qui le rendoit très-liant , 6c je l'étois beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvois. La liaifon fût bientôt faite. Le germe de littérature 6c de philofophie qui commençoit à fermenter dans ma tête 6c qui n'attendoit qu'un peu de culture

LIVRE V

(S c d'émulation pour fe développer tout-h-fait , les trouvoit en lui. M. de Confié avoit peu de difpofition pour la mufique ; ce fût un bien pour moi : les heures des leçons fe pafloient à toute autre chofe qu'h folfer. Nous déjeunions , nous caufions , nous lifions quelques nouveautés , & pas un mot de mufique. La correfpondance de Voltaire avec le Prince Royal de Prufle faifoit du bruit alors; nous nous entretenions fouvent de ces deux hommes célébrés dont l'un depuis peu fur le trône s'annonçoit déjà tel qu'il devoit dans peu fe montrer , & dont l'autre , auffi décrié qu'il eft admiré maintenant , nous faifoit plaindre fincérement le malheur qui fembloit le pourfuivre , & qu'on voit fi fouvent être l'apa-

nage des grands talens. Le Prince de Prufle avoit été peu heureux dans fa jeunelTe H & Voltaire fembloit fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un & à l'autre s'étendoit à tout ce qui s'y rapportok. Rien de tout ce qu'écrivoit Voltaire ne nous échappoit. Le goût que je yis à ces lectures m'infpira le defir d'apprendre à écrire avec élégance , & de tâcher d'imiter le beau coloris de cet Auteur dont j'étois enchanté. Quelque tems après parurent fes Lettres philofophiques ; quoiqu'elles ne foient afliirément pas fon meilleur ouvrage , ce fût celui qui m'attira le plus vers l'étude , & ce goût naiflant ne s'éteignit plus depuis ce tems-là.

Mais le moment n'étoit pas venu de m'y livrer tout de bon. Il me reftoit encore une humeur un peu volage , un defir d'aller & venir qui s'étoit plutôt borné qu'éteint , & que nourriffoit le train de la maifon de Madame de W irens , trop bruyant pour mon humeur folitaire. Ce tas d'inconnus qui lui

Nui

LES CONFESSIONS

affluoienc journellement de toutes parts , & la perfuafion où j'étois que ces gens-là ne cherchoient qu'à la duper chacun à fa manière , me fuifoient un vrai tourment de mon habitation. Depuis qu'ayant fuccédé à Claude Anet dans la confidence de fa maîtrefle je fuivois de plus près l'état de fes affaires , j'y voyois un progrès en mal dont j'étois effrayé. Pavois cent fois remontré , prié , preffé , conjuré , & toujours inutilement. Je m'étois jetté à fes pieds , je lui avois fortement repréfenté la cataftrophe qu'il menaçoit , je l'avois vivement exhortée à réformer fa dépenfe , à commencer par moi , à fouffrir plutôt un peu tandis qu'elle étoit

encore jeune , que , multipliant toujours fes dettes Sx fes créanciers, de s'exposer fur fes vieux jours à leurs vexations Sx à la misère. Sensible à la sincérité de mon zèle elle s'attendrissait avec moi , Sx me promettoit les plus belles choses du monde. Un croquant arri voit-il ? à l'enfant tout étoit oublié. Après mille épreuves de l'inutilité de mes remontrances , que me restoit-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne pouvois prévenir ? je m'éloignois de la maison dont je ne pouvois garder la porte ; je faisois de petits voyages à Nion , à Genève, à Lyon, qui m'entourdiffant fur ma peine croissante , en augmentoient en même tems le fujet par ma dépense. Je puis jurer que j'en aurois souffert tous les retranchemens avec joie , si Maman eût vraiment profité de cette épargne , mais certain que ce que je me refusois passoit à des fripons , j'abusois de la facilité pour partager avec eux, Sx comme le chien qui revient de la boucherie , j'emportoais mon lopin du morceau que je n'avois pu faucher.

- Digitized by GoOj

LIVRE V. *its*

Les prétextes ne me manquoient pas pour tous ces voyages , & Maman feule m'en eût fourni de reste , tant elle avoit par-tout de liaisons , de négociations , d'affaires , de commisions. à donner à quelqu'un de fûr. Elle ne demandoit qu'à m'envoyer , je ne demandois qu'à aller ; cela ne pouvoir manquer de faire une vie assez ambulante. Ces voyages me mirent à portée de faire quelques bonnes connoissances qui m'ont été dans la fuite agréables ou utiles : entr'autres à Lyon celle de M. Perrichon , que je me re-

proche de n'avoir pas assez cultivé , vu les bontés qu'il a eues pour moi ; celle du bon Parifot dont je parlerai dans son tems : à Grenoble celle de Madame Deybens & de Madame la l'réfidente de Bardouanche , femme de beaucoup d'esprit , & qui m'eût pris en amitié si j'avois été à portée de la voir plus souvent : à Geneve celle de M. de la Clofure Réfident de France , qui me parloit souvent de ma mere dont malgré la mort & le tems , son cœur n'avoit pu fe déprendre ; celle des deux Barriüot , dont le pere , qui m'appelloit son petit-fils , étoit d'une fociété très-aimable , & l'un des plus dignes hommes que j'aye jamais connus. Durant les troubles de la République, ces deux citoyens fe jeterent dans les deux partis contraires; le fils dans celui de la Bourgeoifie , le pere dans celui des Magiftrats , & lorfqu'on prit les armes en 1737, je vis, étant à Geneve, le pere & le fils fortir armés de la même maison , l'un pour monter à l'hôtel-de-ville , l'autre pour fe rendre à son quartier, furs de fe trouver deux heures après l'un vis-à-vis de l'autre , expofés à s'entr'égorgier. Ce fpectacle affreux me fit une impreffion fi vive que je jurai de ne

LES CONFESSIONS

tremper jamais dans aucune guerre civile , & de ne foutenir jamais au-dedans la liberté par les armes , ni de ma perfonne ni de mon aveu , fi jamais je rentrois dans mes droits de citoyen. Je me rends le témoignage d'avoir tenu, ce ferment dans une occafion délicate , & l'on trouvera , du moins je le penfe , que cette modération fut de quelque prix.

Mais je n'en étois pas encore à cette première fermentation de patriotifme que Geneve en armes excita dans mon cœur. On jugera combien j'en étois loin par un fait très-grave à ma charge que j'ai oublié de mettre à fa place & qui ne doit pas être omis.

Mon oncle Bernard étoit depuis quelques années paffé dans la Caroline pour y faire bâtir la ville de Charlestown dont il avoit donné le plan. Il y mourut peu après ; mon pauvre coufin étoit atifli mort au fervice du roi de Prude, & ma tante perdit ainfi fon fils & fon mari prefque en même tems. Ces pertes réchauffèrent un peu fon amitié pour le plus proche parent qui lui reftât & qui étoit moi. Quand j'allois à Geneve je logcois chez elle & je m'amusois à fureter & feuilleter les livres & papiers que mon oncle avoit laides. J'y trouvai beaucoup de pièces curieufes & des lettres dont affurément on ne fe douterait pas. Ma tante qui faifoit peu de cas de ces paperaffes , m'eût laiffé tout emporter fi j'avois voulu. Je me contentai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand-pere Bernard le miniftre , & entr'autres les œuvres pofthumes de Rohault in-quarto , dont les marges étoient pleines d'excellentes fehories qui me firent aimer les mathématiques. Ce livre eft relié parmi ceux de Madame de JVarens; j'ai

--DtgrfUX : L,, (,iQO^lC

LIVRE V

toujours été fâché de ne l'avoir pas gardé. A ces livres je joignis cinq ou fix mémoires manufcrits , & un Seul imprimé , qui étoit du fameux Micheli Ducret , homme d'un grand talent , favant , éclairé , mais trop remuant , traité bien cruellement par les magiftrats de Geneve, & mort dernièrement dans la forterefle d'Arberg où il étoit enfermé depuis longues années , pour avoir , disoit-on , trempé dans la confpiration de Berne.

Ce mémoire étoit une critique aflez ^udicieufe de ce grand 6c ridicule plan de fortification qu'on a exécuté en partie à Geneve , à la grande rifée des gens du métier qui ne fuvent pas le but fe-cret qu'avoit le Confcil dans l'exccution de cette magnifique en- treprife. M. Micheli ayant été exclu de la chambre des fortifica- tions pour avoir blâmé ce plan , avoir cru , comme membre des Deux-Cents , 6c même comme citoyen, pouvoir en dire fon avis plus au long , 6c c'étoit ce qu'il avoit fait par ce mémoire qu'il eut l'imprudence de foire imprimer, mais non pas publier; car il n'en fit tirer que le nombre d'exemplaires qu'il envoyoit aux Deux- Cents , & qui furent tous interceptés à la porte par ordre du Petit Confeil. Je trouvai ce mémoire parmi les papiers de mon oncle , avec la réponfe qu'il avoit été chargé d'y foire , & j'emportai l'un & l'autre. J'avois fait 'ce voyage peu après ma fortie du Cadastre , 6c j'étois demeuré en quelque liaifon avec l'avocat Coccelli qui en étoit le chef. Quelque tems après le dire&eur de la douane s'avifa de me prier de lui tenir un enfont , 6c me donna Madame Coccel- li pour commere. Les honneurs me tournoient la tête , 6c fier d'appartenir de fi près â M. l'Avocat , je tâ-

is8 LES CONFESSIONS.

cliois de foire l'important pour me montrer digne de cette gloire.

Dans cette idée je crus ne pouvoir rien foire de mieux que de lui foire voir mon mémoire imprimé de M. Micheli , qui réelle- ment étoit une piece rare , pour lui prouver que j'appartenois à des notables de Geneve qui fovoient les fecrets de l'Etat. Cepen- dant par une demi-réserve dont j'aurois peine à rendre raifon , je ne lui montrai point la réponfe de mon oncle à ce mémoire, peut- être parce qu'elle étoit manuferite, & qu'il ne folloit h M. l'Avocat

que du moulé. Il fentit pourtant fi bien le prix de l'écrit que j'eus la bêtife de lui confier , que je ne pus jamais le ravoir ni le revoir , & que bien convaincu de l'inutilité de mes efforts , je me fis un mérite de la chofe & transformai ce vol en préfent. Je ne doute pas un moment qu'il n'ait bien fait valoir à la Cour de Turin , cette piece , plus curieufe cependant qu'utile , & qu'il n'ait eu grand foin de fe foire rembourfer de maniéré ou d'autre de l'argent qu'il lui en avoit dû coûter pour l'acquérir. Heureufement de tous les futurs contingens , un des moins probables efl qu'un jour le roi de Sardaigne affiégera Geneve. Mais comme il n'y a pas d'impoffibilité à la chofe, j'aurai toujours à reprocher à ma fotte vanité d'avoir montré les plus grands défauts de cette place à fon plus ancien ennemi. *

Je paffai deux ou trois ans de cette façon entre la mufique , les magiflères, les projets, les voyages, flottant inceffomment d'une chofe à l'autre , cherchant à me fixer fans fouvoir à quoi , mais entraîné pourtant par degrés vers l'étude , voyant des gens de lettres , entendant parler de littérature , me mêlant

quelquefois

-Digitised by (J1

quelquefois cTen parler moi-même , & prenant plutôt le jargon des livres que la connoiffance de leur contenu. Dans mes voyages de Geneve j'allois de tems en tems voir en partant mon ancien bon ami M. Simon , qui fomentoit beaucoup mon émulation naiffante par des nouvelles toutes fraîches de la République des Lettres tirées de Baillet ou de Colomiés. Je voyois auffi beaucoup à Chambéri un Jacobin protèffeur de Phyfique , bon homme de moine dont j'ai oublié le nom , & qui faifoit fouvent de petites

expériences qui m'amusoient extrêmement. Je voulus à fon exemple faire de l'encre de fympathie. Pour cet effet après avoir rempli une bouteille plus qu'à demi de chaux vive , d'orpiment & d'eau , je la bouchai bien. L'effervescence commença prefque à l'infant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher mais je n'y fus pas à tems ; elle me fauta au vifage comme une bombe. J'avalai de " l'orpiment , de la chaux, j'en faillis mourir. Je reftai aveugle plus de fix femaines , & j'appris ainfi à ne pas me mêler de Phyfique expérimentale fans en favoir les élémens.

Cette aventure m'arriva mal-à-propos pour ma fanté , qui depuis quelque tems s'altérait fenfiblement. Je ne fais d'où venoit qu'étant bien conformé par le coffre & ne faifant d'excès d'aucune efpece , je déclinois à vue d'œil. J'ai une affez bonne quarrure , la poitrine large , mes poumons doivent y jouer à l'aife ; cependant j'avois la courte haleine , je me fentois oppreffé : je foupироis involontairement , j'avois des palpitations , je crachois du fang ; la fièvre lente furvint & je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut -on tomber Mémoires. O o

LES CONFESSIONS

dans cet état à la fleur de l'âge , fans avoir aucun vice vicié , fans avoir rien fait pour détruire fa fanté?

L'épée ufe le fourreau , dit-on quelquefois. Voilà mon histoire. Mes pallions m'ont fait vivre , & mes pallions m'ont tué. Quelles pallions dira -t;- on? Des riens: les chofes du monde les plus puériles ; mais qui m'affe&oient comme s'il fe fiât agi de la polTeffion d'Hélene ou du trône de l'univers. D'abord les femmes. Quand j'en eus une , mes fens firent tranquilles , mais mon cœur ne le

fut jamais. Les befoins de l'amour me dévoraient au fein de la jouilliànce. J'avois une tendre mere , une amie chérie , mais il me fâlloit une maîtrelTe. Je me la figurais à fa place ; je me la créois de mille façons pour me donner le change à moi-meme. Si j'avois cru tenir Maman dans mes bras quand je l'y tenois , mes étreintes n'auroient pas été moins vives , mais tous mes delirs fe feraient éteints ; j'aurais fanglotté de tendrelfe , rirais je n'aurois pas joui. Jouir ! Ce fort elt-il fait pour l'homme ? Ah 11 jamais une feule fois en ma vie j'avois goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour , je n'imagine pas que ma frêle exiflence y eût pu fuffire; je ferais mort fur le fait.

J'étois donc brûlant d'amour fans objet, & c'elt peut-être ainfi qu'il épuife le plus. J'étois inquiet , tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre Maman & de fon imprudente conduite, qui ne pouvoir manquer d'opérer fa ruine totale en peu de tenir. Ma cruelle imagination qui va toujours au devant des malheurs , me montrait celui-là fans celle dans tout fon excès 6c dans toutes fes fuites. Je me voyois d'avance forcément féparé par la mifere de celle à qui j'uvois confacré ma

LIVRE V

vie ., & fans qui je n'en pouvois jouir. Voilà comment j'avois toujours l'ame agitée. Les defirs & les craintes me dévoraient alternativement.

La mufique étoit pour moi une autre paffion moins fbugueufe mais non moins confumante par l'ardeur avec laquelle je m'y livrais , par l'étude opiniâtre des obfcurs livres de Rameau , par

mon invincible obftination à vouloir en charger ma mémoire qui s’y refoit toujours , par mes courtes continuelles, par les compilations immenlès que j’entaflois, pafiànt très-fouvent à copier les nuits entières. Et pourquoi m’arrêter aux chofes permanentes , tandis que toutes les folies qui pafloient dans mon inconfante tête, les goûts fugitifs d’un feul jour, un voyage, un concert, un foupé, une promenade à faire , un roman à lire , une comédie à voir , tout ce qui étoit le moins du monde prémédité dans mes plaifirs ou dans mes affaires devenoit pour moi tout autant de paffions violentes , qui dans leur impétuofité ridicule me donnoient le plus vrai tourment. La leéhirc deS malheurs imaginaires de Cléveland , faite avec foreur & fou vent interrompue , m’a fait faire , je crois , plus de mauvais fang que les miens.

Il y avoit un Genevois nommé M. Bagueret , lequel avoir été employé fous Pierre-le-Grand à la Cour de RufTie ; un des plus vilains hommes & des plus grands foux que j’aye jamais vus, toujours plein de projets aufli foux que lui, qui faifoit tomber les millions comme ia plaie , & à qui les zéros ne coûtoient rien. Cet homme étant venu à Chambéri pour quelque procès au Sénat, s’empara de Maman comme de raifon , & pour fes tréfors de zéros qu’il lui prodiguoit gé-

Oo i

LES CONFESSIONS

îça

néreufement , lui tiroir fcs pauvres écus piece à piece. Je ne l’aimois point , il le voyoit ; avec moi cela n’eft pas difficile : il n’y avoit forte de baffe (Te qu’il n’employât pour me cajoler. Il s’avifa de me propofer d’apprendre les échecs qu’il jouoit un peu. J’ef-

Tayai prefque malgré moi , & après avoir tant bien que mal appris la marche , mon progrès fût fi rapide qu'avant la fin de la première féance je lui donnai la tour qu'il m'avoit donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas davantage : me voilà forcené des échecs. J'achète un échiquier : j'achete Je calabrois ; je m'enferme dans ma chambre , j'y pafTe les jours & les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties , à les fourrer dans ma tête bon gré mal gré , à jouer feul fans relâche & fkns fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail & d'efforts inimaginables je vais au café , maigre , jaune , & prefque hébété. Je m'effaye , je rejoue avec M. Bagueret : il me bat une fois , deux fois , vingt fois v tant de combinaifons s'étoient brouillées dans ma tête , & mon imagination s'étoit fi bien amortie , que je ne voyois plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de Philidor ou celui de Stamma j'ai voulu , m'exercer à étudier des parties , la même choie m'elt arrivée, & après m'être épuifé de fatigue je me fuis trouvé plus foible qu'auparavant. Du refie , que j'aye abandonné les échecs , ou qu'en jouant je me fois remis en haleine , je n'ai jamais avancé d'un cran depuis cette première féance, & je me fuis toujours retrouvé au même point où j'étois en la firtiffant. Je m'exercé roi s des milliers de fiecles que je finirois par pouvoir donner la tour à Bagueret i & rien de plus. Voilà du tems bien employé.

LIVRE V

direz-vous ! & je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier effai que quand je n'eus plus la force de continuer. Quand j'allai me montrer fortant de ma chambre j'avois l'air d'un déterré , & fuivant le même train je n'aurois pas refté déterré long-tems. On conviendra qu'il eft difficile , Sa fur-tout dans l'ardeur de la jeunelfe , qu'une pareille tête laifle toujours le corps en Cinté.

L'altération de la mienne agit fur mon humeur, & tempéra l'ardeur de mes fantaifies. Me fentant affoiblir je devins plus ' tranquille & perdis un peu la foreur des voyages. Plus fédentaire, je fos pris , non de l'ennui , mais de la mélancolie ; les vapeurs fuccéderent aux paffions ; ma langueur devint trifteffe ; je pleurois & foupinois à propos de rien ; je fentois la vie m'échapper fans l'avoir goûtée ; je gémissois fur l'état où je laifiois ma pauvre Maman , fur celui où je la voyois prête à tomber; je puis dire que la quitter Se la laifier à plaindre étoit mon unique regret. Enfin je tombai tout-à-fait malade. Elle me foigr.a comme jamais mere n'a foigné fon enfant, & cela lui fit du bien à elle-même , en faifant diverfion aux projets & tenant écartés les projetteurs. Quelle douce mort, fi alors elle fût venue ! Si j'avois peu goûté les biens de la vie, j'tyi avois peu fenti les malheurs. Mon amc paifible pouvoir partir fans le fentiment cruel de l'injultice des hommes qui empoifonne la vie & la mort. J'avois la confolation de me furvivre cÿns la meilleure moitié de moi-même ; c'étoit à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avois fur fon fort je ferais mort comme j'aurais pu m'endormir , Sc ces inquiétudes mêmes avoienc un objet affe&ueux de tendre qui en tem-

les confessions.

péroit l'amertume. Je lui difois : vous voilà dépoitaire de tout mon être; faites en forte qu'il foit heureux. Deux ou trois fois quand j'étois le plus mal , il m'arriva de me lever dans la nuit & de me traîner à fa chambre , pour lui donner fur fa conduite des confeils, j'ofe dire pleins de juftefie & de fens , mais où l'intérêt que je prenois à fon fort fe marquoit mieux que toute autre chofe. Comme fi les pleurs étoient ma nourriture & mon remede , je me fortifiois de ceux que je verfois auprès d'elle, avec elle, affis fur fon lit, & tenant fes mains dans les miennes. Les heures couloient dans ces entretiens nocturnes , & je m'en retournois en meilleur état que je n'étois venu; content & calme dans les promettes qu'elle m'avoit fixités , dans les efpérances qu'elle m'avoit données , je m'endormois là-deflus livec la paix du cœur & la réfignation à la Providence. Plaife à Dieu qu'après tant de fujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne & qui ne m'en font plus qu'un fardeau , la mort qui doit la terminer me foit aufli peu cruelle qu'elle me l'eût été dans ce moment-là!

A force de foins , de vigilance & d'incroyables peines , elle me fauva , & il eft certain qu'elle feule pouvoit me fauver. J'ai peu de foi à la médecine des médecins , mais,j'en ai beaucoup à celle des vrais amis; les chofes dont notre bonheur dépend fe font toujours beaucoup mieux que toutes les autres. S'il y a dans la vie un fentiment délicieu^ c'eft celui que nous éprouvâmes d'être rendus l'un à l'autre. Notre attachement mutuel n'en augmenta pas , cela n'étoit pas poffible; mais il prit je ne fais quoi de plus intime , de plus touchant

LIVRE V

dans' fa gran de /implicite. Je devenois tout-à-fait fon œuvre , tout-à-fait fon . enfant , & plus que fi elle eût été ma vraie mcre. Nous commençâmes fans y fonger à ne plus nous féparer l'un de l'autre , à mettre en quelque forte toute notre exiftence en commun , & fcntant que réciproquement nous nous étions non-feulement nécelTaires, mais fuffifans, nous nous accoutumâmes à ne plus pcnfer à rien d'étranger à nous , à borner abfolument notre bonheur & tous nos defirs à cette poffeffion mutuelle & peut-être unique parmi les humains , qui n'étoic point , comme je l'ai dit , celle de l'amour , mais une poffeffion plus eflentielle qui fans tenir aux fens , au fexe , à l'âge , à la figure , tenoit à tout ce par quoi l'on eft foi , & qu'on ne peut perdre qu'en cedant d'être.

A quoi tint-il que cette précieufe crife n'amenât le bonheur du refte de fes jours & des miens ? Ce ne flic pas à moi , je m'en rends le confolanc témoignage. Ce ne fut pas non plus à elle , du moins à fa volonté. Il étoit écrit que bientôt l'invincible naturel reprendroit fon empire. Mais ce fatal retour ne fe €t pas tout d'un coup. Il y eut , grâces au Ciel , un intervalle ; court & précieux intervalle ! qui n'a pas fini par ma faute , & dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal profité.

Quoique guéri de ma grande maladie , je n'avois pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'étoit pas rétablie ; un refte de fievre durait toujours , & me tenoic en langueur. Je n'avois plus de goût à rien qu'à finir mes jours près de celle qui m'éroit chere , à la maintenir dans fes bonnes réfolutions , à lui faire fentir en quoi confiftoit le vrai charme d'une vie heureufe , à rendre la fienne telle autant qu'il dépendoit de moi. Mais je

voyois , je fetitois même que dans une maifon fombre & trifte la continuelle folirude du tétc-à-tère deviendrait à la fin trifte au-fli. Le remede à cela fe préfenta comme de lui-même. Maman m'avoit ordonné le lait & vouloit que j'allafte le prendre à la campagne. J'y confentis , pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer ; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du fauxbourg n'étoit pas proprement il la campagne , entouré de maifons & d'autres jardins , il n'avoit point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs après la mort d ,Anet nous avions quitté ce jardin pour raifon d'économie , n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes , 8c d'autres vues nous faifant peu regretter ce réduit.

Profitant 'maintenant du dégoût que je lui trouvai pour la ville , je lui propofai de l'abandonner tout-à-fait , 8c de nous établir dans une folitude agréable , dans quelque petite maifon allez éloignée pour dérouter les importuns. Elle l'eût fait , & ce parti que fon bon ange 8c le mien me fuggéroit. nous eût vraifemblablement alluré des jours heureux 8c tranquilles, jufqu'au moment où la mort devoir nous féparer. Mais cet état n'étoit pas celui où nous étions appelés. Maman devoit éprouver toutes les peines de l'indigence & du mal - être , après avoir pâlie fa vie dans l'abondance , pour la lui faire quitter avec moins de regret; 8c moi , par un alfemblage de maux de toute efpece , je devois être un jour en exemple à quiconque infpiré du feul amour du bien public 8c de la juftice , ofe , fort de fa feule innocence, dire ouvertement la vérité aux hommes fans s'étayer par des cabales , fans s'être fait des partis pour le protéger. Une

LIVRE V

Une malheureufe crainte la retint. Elle n'ofa quitter fa vilaine maifon de peur de fâcher le propriétaire. Ton projet de retraite eft charmant , me dit-elle , & fort de mon goût ; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma prifon je rifque de perdre mon pain , & quand nous n'en aurons plus dans les bois il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins befoin d'y venir ne la quittons pas tout-h-fair. Payons cette petite penfion au Comte de ***. pour qu'il me laiffè la mienne. Cherchons quelque réduit allez loin de la ville , pour vivre en paix , 6c aflez près pour y revenir toutes les fois qu'il fera néceffaire. Ainfi fût fait. Après avoir un peu cherché , nous nous fixâmes aux Charmettes , une terre de M. de Confié à la porte de Chambéri , mais retirée 6c folitaire comme fi l'on étoit à cent lieues. Entre deux coteaux allez élevés eft un petit vallon nord & fud au fond duquel coule une rigole entre des cailloux & des arbres. Le long de ce vallon à mi - côte font quelques maifons éparfes fort agréables pour quiconque aime un afyle un peu fauvage 6c retiré. Après avoir cl-Tayé deux ou trois de ces maifons , nous choifîmes enfin la plus jolie , appartenant à un gentilhomme qui étoit au fervice , appelé M. Noiret. La maifon étoit trèslogeable. Au-devant un jardin en terraffe , une vigne au-deflus , un verger au-delTous , vis-h-vis un petit bois de Châtaigners , une fontaine à portée ; plus haut dans la montagne des prés pour l'entretien du bétail ; enfin tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeler les tems 6c les dates , nous en primes poffeffion vers la fin de l'été de 1736. Tétois tranfporté , le pre- Mémoires. P p

LES CONFESSIONS

mier jour que nous y couchâmes. O Maman ! dis-je à cette chere amie en l'embraflant & l'inondant de larmes d'attendrifiement & de joie : ce féjour eft celui du bonheur & de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre , •il ne les faut chercher nulle part.

Fin du cinquième Livre .

LES CONFESSIONS

y. y. rousseau.

Hoc erat in votis : modus agri non itd magnut , Hortus ubi, fçf
tcclo vicinus aqutt font #

Et paululùm fyhttt fuper hit foret.

Je ne puis pas ajouter : auclius atque Dî meliits fecere ; mais n'importe , il ne m'en falloir pas davantage ; il ne m'en falloit pas même la propriété : c'étoit aflèz pour moi de la jouiffanee, & il y a long-tems que j'ai dit & fenti que le propriétaire & le poffeffeur font fouvent deux perfonnes trèsdifférentes ; même en laiffant à part les maris & les amans.

Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paifibles , mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens précieux & fi regrettés ! Ah ! recommencez pour moi votre aimable cours ; coulez plus lentement dans mon foudenir s'il eft poffible , que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive fuceffion. Comment ferai -je pour prolonger à mon gré ce récit fi touchant & fi fimple ;

Pp *

JOO

LES CONFESSIION S

pour redire toujours les mêmes chofes & n'ennuyer pas plu? mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyoï moi-même en les recommençant fans celle ? Encore fi tout cela confiftoit en faits , en actions , en paroles , je pourrais le décrire & le rendre, en quelque façon : mais comment dire ce qui n'étoit ni dit ni fait , ni penfé même , mais goûté , mais fenti , fans que je puifle énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce fentiment même. Je me levois avec le foleil & j'étois heureux , je me promenois & j'étois heureux , je voyois Maman & j'étois heureux , je la quittois & j'étois heureux , je parcourais les bois , les côteaùx , j'errais dans les vallons , je lifois , j'étois oïfif, je rravaillois au jardin, je cueillois les fruits , j'aidois au ménage , & le bonheur me fuivoit par-tout ; il n'étoit dans aucune chofe affignable , il étoit tout en moimême , il ne pouvoir me quitter un feul inftanr.

Rien de tout ce qui m'eft arrivé durant cette époque chérie , rien de ce que j'ai fait-, dit & penfé tout le tems qu'elle a duré n'eft échappé de ma mémoire. Les tems qui précèdent & qui fuivent me reviennent par intervalles. Je me 'les rappelle inégalement & confufément ; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il durait encore. Mon imagination , qui dans ma jeunefle alloic toujours en avant & maintenant rétrograde , compenfe par ces doux fouvenirs l'efpoirque j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente ; les feuls retours du paffé peuvent me flatter , & ces retours fi vifs & fi vrais dans

l'époque dont je parle , me font fouvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces fouvenirs un feul exemple qui pourra

faire juger de leur force & de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes , Maman étoic en chaife à porteurs , & je la fuivois à pied. Le chemin monte , elle étoit affez pefante , & craignant de trop fatiguer fes porteurs , elle voulut defcendre à-peu-près à moitié chemin pour faire le refte à pied. En marchant elle vit quelque chofe de bleu dans la haie & me dit ; voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche , je ne me baiflai pas pour l'examiner , & j'ai la vue trop courte pour diftinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jettai feulement en partant un coup d'œil fur celle - là , & près de trente ans fe font partes fans que j'aye revu de la pervenche , ou que j'y aye fait attention. En 1704 étant à Creflier avec mon ami M. Du Peyrou , nous montions une petite montagne au fommet de laquelle il a un joli filon qu'il appelle avec raifon Bellevue. Je commençois alors d'herborifer un peu. En montant & regardant parmi les buiflons , je pouffe un cri de joie : ah voilà de la pervenche ! Sx c'en étoit en effet. Du Peyrou s'aperçut du tranfport , mais il en ignorait la caufe ; il l'apprendra je l'efpere , lorfqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impreflion d'un fi petit objet de celle que m'ont fait tous ceux qui fe rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma première fanté. J'étois languil&nt ; je le devins davantage. Je ne pus fupporter le lait , il fallut le quitter. C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remede ; je me mis à l'eau , Sx fi peu discrètement

qu'elle faillit me guérir , non de mes maux , mais de la vie. Tous les matins en me. levant j'allois à la fontaine

les confessions.

avec un grand gobelet , & j'en buvois fucceffivement en me promenant la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas. L'eau que je buvois étoit un peu crue & difficile à paffer, comme font la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis fi bien qu'en moins de deux mois je me détruisis totalement Pef-tomac que j'avois eu très -bon jufqu'alors. Ne digérant plus, je compris qu'il ne falloit plus efpérer de guérir. Dans ce meme tems il m'arriva un accident aufli fingulier par lui-même que par fes fuites , qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire , en dre-flant une petite table fur fon pied je fentis dans tout mon corps une révolution fubite 6c prefque inconcevable. Je ne faurois mieux la comparer qu'à une cfpece de tempête qui s'éleva dans mon fang 6c gagna dans l'inftant tous mes membres. Mes arteres fe mirent à battre d'une fi grande force , que non-feulement je fentois leur battement , mais que je l'entendois même 6c fur -tout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles fe joignit à cela , & ce bruit étoit triple ou plutôt quadruple , (avoir : un bourdonnement grave & fourd , un murmure plus clair comme d'une eau courante, un fiffiement très - aigu , 6c le battement que je viens de dire & dont je pouvois aifément compter les coups fans me tâter le pouls ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne étoit fi grand qu'il m'ôta la finette d'ouïe que j'avois auparavant , <5c me rendit , non tout-à-fait fourd , mais dur d'oreille , comme je le fuis depuis ce tems-là.

On peut juger de ma surprise & de mon effroi. Je me crus

Digitized by Ce

LIVRE VI

in

mort ; je me mis au lit ; le médecin fut appelé ; je lui contai mon cas en frémissant & le jugeant sans remède. Je crois qu'il en pensa de même , mais il fit son métier. Il m'enfila de longs raisonnemens où je ne compris rien du tout ; puis en conséquence de la sublime théorie il commença in anima vili la cure expérimentale qu'il lui plut de tenter. Elle étoit si pénible , si dégoûtante , & opéreroit si peu que je m'en lassai bientôt, & au bout de quelques semaines voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit & repris ma vie ordinaire, avec mon battement d'arteres & mes bourdonnemens , qui depuis ce temps-là , c'est-à-dire depuis trente ans , ne m'ont pas quitté une minute.

Pavois été jusqu'alors grand dormeur. La totale privation du sommeil qui se joignit à tous ces symptômes , & qui les a constamment accompagnés jusqu'ici , acheva de me persuader qu'il me restoit peu de temps à vivre. Cette persuasion me tranquillisa pour un temps sur le soin de guérir. Ne pouvant prolonger ma vie , je résolus de tirer du peu qu'il m'en restoit tout le parti qu'il étoit possible , & cela se pouvoit par une singulière faveur de la nature , qui dans un état si funeste m'exemptoit des douleurs qu'il sembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit , mais je n'en souffrois pas : il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité

habituelle que de l'infomnie durant les nuits , 6c en tout tems d'une courte haleine qui n'alloit pas jufqu'à l'afthme, 6c ne fe faifoit fentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.

Cet accident qui devoir tuer mon corps ne tua que mes par-tions , 6c j'en bénis le Ciel chaque jour par l'heureux effet

LES CONFESSIONS

qu'il produifit fur mon ame. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix aux chofes que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de foins plus nobles , comme par anticipation fur ceux que j'aurois bientôt à remplir & que j'avois fort négligés jufqu'alors. J'avois Ibuvent travefti la religion à ma mode , mais je n'avois jamais été tout-à-fait fans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce fujet fi trille pour tant de gens , mais fi doux pour qui s'en fait un objet de confolation & d'efpoir. Maman me fut en cette occafion beaucoup plus^ utile que tous les théologiens ntf me l'auroient été.

Elle qui mettoit toute chofe en fyflcme n'avoit pas manqué d'y mettre aulfi la religion, & ce fyftême étoit compofé d'idées très-difpaites , les unes très-faines , les autres très-folles , de fentimens relatifs à fon caraélere , & de préjugés venus de fon éducation. En général les croyans font Dieu comme ils font eux-mêmes , les bons le font bon , les médians le font méchant ; les dévots haineux & bilieux ne voyent que l'enfer parce qu'ils vouldroient damner tout le monde : les âmes aimantes & douces n'y cro5rent gueres , & l'un des étonnemens dont je ne reviens point eft de voir le bon Fénelon en parler dans fon Télémaque , comme s'il y croyoit tout de bon : mais j'efpere qu'il mentoit alors ; car enfin

quelque véridique qu'on fuit , il faut bien mentir quelquefois quand on est Evêque. Maman ne mentoit pas avec moi , & cette ame fins fiel qui ne pouvoit imaginer un Dieu vindicatif & toujours courroucé, ne voyoit que clémence & miséricorde où les dévots ne voyent

que

Digitiz ogle

que justice & punition. Elle disoit souvent qu'il n'y aurait point de justice en Dieu d'être j Liste enveçs nous , parce que ne nous

ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être ce ferait redemander

plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avoir de bizarre étoit que (ans

croire à l'enfer elle ne laissoit pas de croire au purgatoire. Cela

venoit de ce qu'elle ne favoit que faire des âmes des méchants , ne pouvant ni les damner ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fussent devenus ; & il faut avouer qu'en effet &c dans ce monde & dans l'autre , les méchants font toujours bien embarrassés.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel & de la rédemption est détruite par ce système , que la base du Christianisme vulgaire en est ébranlée , & que le Catholicisme au moins ne peut subsister. Maman cependant étoit bonne catholique ou prétendoit l'être , & il est sur qu'elle le prétendoit de très-bonne foi. Il lui sembloit qu'on expliquoit trop littéralement & trop durement l'Ecriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels lui paroissoit comminatoire ou figuré. La mort de Jésus-

Chrifft lui paroifToit un exemple de charité vraiment divine pour apprendre aux hommes*à aimer Dieu & à s'aimer entr'eux de même. En un mot , fidelle à la religion qu'elle avoit embrastée , elle en admettoit fincérement toute la profèffion de foi ; mais quand on venoit à la difeuffion de Chaque article , il fe trouvoit qu'elle croyoit touc autrement que l'Eglife , toujours en s'y foumertanr. Elle avoir là-deffus une fimPLICITÉ de cœur, une franchife plus éloquente que des ergoteries , & qui fouvent embarraffoit jufqu'à fon confdTeur ; car elle ne lui dégu ifoit rien. Je fuis bonne catholi- Mémoires. Q q

LES CONFESSIONS

j05

que, lui difoit-elle , je veux toujours l'être; j'adopte de toutes les puiffances de mon ame les décifions de Sainte Mere Eglife. Je ne fuis pas mtîrrecffe de ma foi , mais je le fuis de ma volonté. Je la foumets fans réferve , <3 c je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus?

Quand il n'y aurait point eu de morale chrétienne , je crois qu'elle l'aurait fuivie , tant elle s'adaptait bien à fon caractère. Elle faifoit tout ce qui écoit ordonné, mais elle l'eût fait de même quand il n'auroit pas été ordonné. Dans les chofes indifférentes elle aimoit à obéir , & s'il ne lui eût pas été permis , prefcrit même de faire gras , elle aurait fait maigre entre Dieu & elle , fans que la prudence eût eu befoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale étoit fubordonnée aux principes de M. de Tavel , ou plutôt elle prétendoit n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de confcience , & fans même en avoir plus de fcrupule que de defir. Je fais que force dévotes

ne font pas fur ce point plus scrupuleufes , mais la différence cil qu'elles font féduites par leurs pallions , & qu'elle ne l'étoit que par fes fol h i fines. Dans les converffions les plus touchantes & j'ofe dire les plus édifiantes elle fût tombée fur ce point fans changer ni d'air ni de ton , fans fe croire en contradiction avec elle— même. Elle l'eût même interrompue au befoin pour le fait, & puis l'eût reprise avec la même férénité qu'auparavant : tant* elle étoit intimement perfojdée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police fociale , dont toute peefonne fenfée pouvoit faire l'interprétation, l'application, l'exception feLn l'eiprit de la thofe , fans le moindre rifque d'offenfer Dieu.

LIVRE VI

Quoique fur ce point je ne fufle affurément pas de fon avis, j'avoue que je n'ofois le combattre , honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallu faire pour cela. Tau rois bien cherché d'établir la réglé pour les autres en tâchant de m'en excepter ; mais outre que fon tempérament prévenoit affez l'abus de fes principes, je fais qu'elle n'étoit pas femme à prendre le change, & que reclamer l'exception pour moi c'étoit la lui laiffer pour tous ceux qu'il lui plairoit. Au relie , je compte ici par occafion cette inconféquence avec les autres , quoi qu'elle ait eu toujours peu d'effet dans fa conduite & qu'alors elle n'en eût point du tout ; mais j'ai promis d'expofer fidèlement fes principes , & je veux tenir cet engagement : je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois befoin pour garantir mon ame des terreurs de la mort &C de fes fuites , je pui-

fois avec fécurité dans cette fource de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois jamais fait ; j'aurois voulu tranfporter toute en elle ma vie que je fentois prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle , de la perfuafion qu'il me reftoit peu de tems à vivre , de ma profonde fécurité fur mon fort à venir , réfultoit un état habituel très - calme & fenfuel même , en ce qu'amortiffant toutes les pallions qui portent au loin nos craintes & nos efpérances, il me lailloit jouir fans inquiétude & fans trouble du peu de jours qui m'étoient laiffés. Une chofe contribuoit à les rendre plus agréables ; c'étoit le foin de nourrir fon goût pour la campagne par tous les amufemens que j'y pouvois rafiemblcr. En lui faifiint aimer fon jardin, fa baffe -cour, fes pigeons , fes vaches, je m'affectionnois moi-même à tout cela,

Qq z

LES CONFESSIONS

& ces petites occupations qui reniplilôient ma journée fans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait, & tous les remedes pour conferver ma pauvre machine , & la rétablir même autant que cela fe pou voit.

Les vendanges ,• la récolte des fruits nous amuferent le relie de cette année , & nous attachèrent de plus en plus à la vie rurlique au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret , & nous retournâmes à la ville comme nous ferions allés en exil. Moi furtout qui doutant de revoir le printems croyais dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas fans baifer la terre & les arbres , & fans me retourner plufieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis long-tems mes écolières, ayant perdu le goût des amufe-

mens & des sociétés de la ville , je ne fortois plus , je ne voyois plus perfonne , excepté Maman , & M. Salomon devenu depuis peu Ibn médecin & le mien , honnête homme , homme d'esprit , grand Cartésien , qui parloir allez bien du système du monde , & dont les entretiens agréables & instructifs me valurent mieux que toutes ses ordonnances. Je n'ai jamais pu supporter ce sot & niais remplissage des conversations ordinaires ; mais des conversations utiles & folides m'ont toujours fait grand plaisir , & je ne m'y suis jamais refusé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. Salomon ; il me sembloit que j'anticipois avec lui sur ces hautes connoissances que mon ame alloit acquérir quand elle auroit perdu ses entraves. Ce goût que j'avois pour lui s'étendit aux sujets qu'il traitoit , & je commençai de rechercher les livres qui pouvoient m'aider à le mieux en-

LIVRE VI

tendre. Ceux qui mêloient la dévotion aux sciences , m'étoient les plus convenables ; tels étoient particulièrement ceux de l'Oratoire & de Port-Royal. Je me mis à les lire ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du pere La mi intitulé , Entretiens sur les Sciences. C'étoit une espece d'introduction à la connoissance des livres qui en traitent. Je le lus & le relus cent fois ; je résolus d'en faire mon guide. Enfin je me sentis entraîné peu-à-peu malgré mon état , ou plutôt par mon état vers l'étude avec une force irrésistible , & tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours , j'étudiois avec autant de redoublement que si j'avois dû toujours vivre. On disoit que cela me faisoit du mal ; je crois , moi-même , que cela me fit du bien , & non-seulement à

mon ame , mais à mon corps ; car cette application pour laquelle je me passionnois me devint si délicieuse , que ne pensant plus à mes maux , j'en étois beaucoup moins affédé. Il est pourtant vrai que rien ne me procuroit un soulagement réel ; mais n'ayant pas de douleurs vives , je m'accoutumais à languir , à ne pas dormir , à penser au lieu d'agir , & enfin à regarder le dépérissement succéder si lent de ma machine comme un progrès inévitable que la mort seule pouvoit arrêter.

Non-seulement cette opinion me détacha de tous les vains soins de la vie , mais elle me délivra de l'importunité des remèdes , auxquels on m'avoit jusqu'alors fournis malgré moi. Salomon convaincu que ses drogues ne pouvoient me nuire , m'en épargna le dégoût , & se contenta d'adoucir la douleur de ma pauvre Maman avec quelques-unes de ces ordonnances indifférentes qui leurrent l'espoir du malade , & le maintiennent

LES CONFESIONS

le crédit du médecin. Je quittai l'étroit régime , je repris l'usage du vin , & tout le train de vie d'un homme en fantaisie selon la mesure de mes forces , j'eus sur tout chose , mais ne m'abandonnant de rien. Je sortis même & recommençai d'aller voir mes connaissances , sur-tout M. de Conzié dont le commerce me plaisoit fort. Enfin , soit qu'il me parût beau d'apprendre jusqu'à ma dernière heure , soit qu'un relâchement d'espoir de vivre se cachât au fond de mon cœur , l'attente de la mort loin de ralentir mon goût pour l'étude sembloit l'animer , & je me procurai d'amasser un peu d'acquis pour l'autre monde , comme si j'avois eu n'y avoir que celui que j'aurois emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire appelle Bouchard où se rendoient quelques gens de lettres , & le premier temps que j'avois eu ne pas revoir étant proche , je me précipitai

de quelques livres pour les Charmettes , en cas que j'eulfe le bonheur d'y retourner.

J'eus ce bonheur , & j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons ell inexprimable. Revoir le printems étoit pour moi relTufciter en paradis. A peine les neiges commençoient à fondre que nous quittâmes notre cachot , & nous fûmes aflez-tôt aux Charmettes pôur y avoir les prémices du rofiignol. Dès-lors je ne crus plus mourir ; & réellement il ell fingulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup louffert, mais je n'y ai jamais été alité. Souvent j'ai dit , me fentanc plus mal qu'à l'ordinaire : quand vous me verrez prêt à mourir , portez - moi à l'ombre d'un chêne ; je vous promets que j'en reviendrai.

LIVRE VI

su

Quoique foible je repris mes fondions champêtres , mais d'une manière proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout feul ; mais quand j'avois donné fix coups de bêche , j'étois hors d'haleine , la fueur me ruifleloit, je n'en pouvois plus. Quand j'étois baillé , mes bactemens redoubloient , & le fang me montoit à la tête avec tant de force , qu'il falloît bien vite me redrefler. Contraint de me borner à des foins moins fatigans, je pris entr'autres celui du colombier, & je m'y af-feélonnai fi fore que j'y palliais fouvent plufieurs heures de fuite fans m'ennuyer un moment. Le pigeon elt fort timide, & difficile à apprivoifer. Cependant je vins à bout d'infpirer aux miens tant de

confiance , qu'ils me fuivoient par - tout & fe laiffoient prendre quand je voulois. Je ne pouvois paraître au jardin ni dans la cour fans en avoir à l'inftant deux ou trois • fur les bras , fur la tête , & enfin malgré le plaifir que j'y prenois , ce cortège me devint fi incommode , que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pi% un fingulier plaifir à apprivoifer les animaux , furtout ceux qui font craintifs & fauvages. Il me paroifbit charmant de leur infpirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulois qu'ils m'aimafiént en liberté.

J'ai dit que j'avois apporté des livres. J'en fis ufage; mais d'une manière moins propre à m'inftuire qu'à m'accabler. La fuufle idée que j'avois des chofes , me perfuadoit que pour lire un livre avec fruit il falloit avoir toutes les connoiffances qu'il fuppofoit , bien éloigné de penfer que feuvent l'Auteur ne les avoit pas lui-même , de qu'il les pui-

j ii LES CONFESIONS.

foit dans d'autres livres à mefure qu'il en avoir befoin. Avec cette folle idée j'étois arrêté à chaque inftant, forcé de courir inceffamment d'un livre h l'autre, & quelquefois avant d'être à la dixième page de celui que je voulois étudier , il m'eût fallu épuifer des bibliothèques. Cependant je m'obftinai fi bien à cette extravagante méthode , que j'y perdis un tems infini , & faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus ni rien voir ni rien favoir. Heureufement je m'aperçus que j'enfilois une faufle route qui m'égaroit dans un labyrinthe immense , & j'en fortis avant d'y être tout-à-fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les fciencces , la première chofe qu'on fent en s'y livrant c'elt leur liaifon qui fait qu'elles

s'attirent , s'aident , s'éclairent mutuellement , Ce que l'une ne peut fe paffer de l'autre. Quoique l'esprit humain ne puisse suffire à toutes , Ce qu'il en faille toujours préférer une comme la principale , fi l'on n'a quelque notion des autres , dans la sienne même on se trouve souvent dans l'obscurité. Je sentis que ce que j'avois entrepris étoit bon Ce utile en lui-même , qu'il n'y avoit que la méthode à changer. Prenant d'abord l'encyclopédie j'allois la divisant dans ses branches ; je vis qu'il falloit faire tout le contraire ; les prendre chacune séparément , Ce les poursuivre chacune à part jusqu'au point où elles se réunissent. Ainsi je revins à la synthèse ordinaire ; mais j'y revins en homme qui fait ce qu'il fait. La méditation me tenoit en cela lieu de connoissance , Ce une réflexion très - naturelle aidoit à me bien guider. Soit que je réfléchisse ou que je m'occupe , je n'avois point de tems à perdre. Ne rien faire à près de vingt-cinq ans Ce vouloir

tout

~ Uwif

LIVRE VI

Vi

tout apprendre , c'est s'engager à bien mettre le tems à profit. Ne sachant à quel point le fort ou la mort pouvoir arrêter mon zèle , je voulois à tout événement acquérir des idées de toutes choses , tant pour fonder mes discours [irions naturelles que pour juger par moi-même de ce qui méritoit le mieux d'être cultivé.

Je trouvai dans l'exécution de ce plan un autre avantage auquel je n'avois pas pensé ; celui de mettre beaucoup de tems à profit. Il faut que je ne sois pas né pour l'étude ; car une longue application me fatigue à tel point qu'il m'est impossible de m'occuper demi-heure de suite avec force du même sujet, sur-tout en suivant les idées d'autrui ; car il m'est arrivé quelquefois de me livrer plus long-tems aux miennes & même avec allez de succès. Quand j'ai suivi durant quelques pages un auteur qu'il faut lire avec application , mon esprit l'abandonne & se perd dans les nuages. Si je m'obtiens , je m'épuise inutilement ; les éblouissemens me prennent, je ne vois plus rien. Mais que des sujets différens se succèdent, même sans interruption , l'un me délasse de l'autre , & sans avoir besoin de relâche je les suis plus aisément. Je mis à profit cette observation dans mon plan d'études , & je les entremêlai tellement que je m'occupois tout le jour & ne me fatiguois jamais. Il est vrai que les soins champêtres &c domestiques faisoient des diversions utiles ; mais dans ma ferveur croissante je trouvai bientôt le moyen d'en ménager encore le tems pour l'étude & de m'occuper à la fois de deux choses , sans songer que chacune en alloit moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment & dont j'ex- 1
Mémoires, R r

LES CONFESSIONS

Je ferois souvent mon lecteur , je me suis pourtant une réflexion dont il ne se douterait gueres si je n'avois soin de l'en avertir. Ici par exemple je me rappelle avec délices tous les différens efforts que je fis pour distribuer mon tems de façon que j'y trouvasse à la fois autant d'agrément & d'utilité qu'il étoit possible , & je puis dire que ce tems où je vivois dans la retraite & toujours malade

fut celui de ma vie où je fus le moins oïfif & le moins ennuyé. Deux ou trois mois fe païèrent ainfi à tâter la pente de mon efprit & à jouir dans la plus belle faifon de l'année , & dans un lieu qu'elle rendoit enchanté , du charme de la vie dont je fentois fi bien le prix , de celui d'une fociété aufii libre que douce , fi l'on peut" donner le nom de fociété à une aufii parfaite union , & de celui des belles connoiffances que je me propofois d'acquérir ; car c'étoit pour moi comme fi je les avois déjà poffédées ; ou plutôt c'étoit mieux encore , puifque le plaifir d'apprendre entraînait pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut païer fur ces eflais qui tous étoient pour moi des jouiffances , mais trop Amples pour pouvoir être expliquées. Encore un coup le vrai bonheur ne fe décrit pas , il fe fent , & fe fent d'autant mieux qu'il peut le moins fe décrire , parce qu'il ne réfulte pas d'un recueil de faits , mais qu'il eft un état permanent. Je me répété fouvent , mais je me répéterais bien davantage , fi je difois la même chofe autant de fois qu'elle me vient dans l'efprit. Quand enfin mon train de vie fouvent changé eût pris un cours uniforme , voici à-peu-près quelle en fut la diftribution.

LIVRE VI

Je me levois tous les matins avant le foleil. Je montois par un verger voifin dans un très- joli chemin qui étoit au-ddlus de la vigne & fuivoit la côte jufqu'à Chambéri. Là , tout en me promenant je faifois ma priere , qui ne confilloit pas en un vain balbutiement de levres , mais dans une fincere élévation de cœur à l'Auteur de cette aimable nature dont les beautés étoient fous

mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre : il me femble que les murs & tous ces petits ouvrages des hommes s'interpofent entre Dieu & moi. J'aime à le contempler dans fes œuvres , tandis que mon cœur s'élève à lui. Mes prières étoient pures, je puis le dire , & dignes par-là d'être exaucées. Je ne demandois pour moi & pour celle dont mes vœux ne me féparoient jamais , qu'une vie innocente & tranquille ; exempte du vice, de la douleur , des pénibles befoins , la mort des jultes & leur fort dans l'avenir. Du refie cet acte fe paſſoit plus en admiration & en contemplation qu'en demandes , & je favois qu'auprès du Difpenſateur des vrais biens , le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous font néceffaires ell moins de les demander que de les mériter. Je revenois en me promenant , par un allez grand tour , occupé à confidérer avec intérêt & volupté les objets champêtres dont j'étois environné , les feuls dont l'œil &c le cœur ne fe laffent jamais. Je regardois de loin s'il étoit jour chez Maman; quand je voyois fuir contrevent ouvert , je treffaillis de joie «S c j'accourois. S'il étoit fermé j'entrois au jardin en attendant qu'elle fût réveillée , m'amufant à repaſſer ce que j'avois appris la veille ou à jardiner. Le contrevent s'ouvroit , j'allois l'embraffer

Rr 2

LES CONFESSIONS

j'id

dans fon Ht fouvent encore à moitié endormie , & cet embrasement auſſi pur que tendre tiroir de fon innocence même un charme qui n'ell jamais joint à la volupté des fens.

Nous déjeûnions ordinairement avec du café au lait. C'étoit le tems de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous

cautions le plus à notre aise. Ces féances , pour l'ordinaire allez longues , m'ont biffé un goût vif pour les dejeûnés & je préféré infiniment l'usage d'Angleterre & de Suiffe , où le déjeuné est un vrai repas qui rassemble tout le monde , à celui de France où chacun déjeune seul dans sa chambre , ou le plus souvent ne déjeune point du tout. A prèsun c heure ou deux de causerie , j'allois à mes livres jusqu'au dîné. Je commençois par quelque livre de philosophie , comme la logique de Port - Royal , l'Essai de Locke , Malbranche , Leibnitz , Descartes , &c. Je m'aperçus bientôt que tous ces Auteurs étoient entr'eux en contradiction presque perpétuelle , & je formai le chimérique projet de les accorder , qui me fatigua beaucoup &c me fit perdre bien du tems. Je me brouillois la tête , & je n'avançois point. Enfin renonçant encore à cette méthode j'en pris une infiniment meilleure , & à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait , malgré mon défaut de capacité ; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'étude. En lisant chaque Auteur je me fis une loi d'adopter sa suite toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre , sans jamais disputer avec lui. Je me dis, commençons par me faire un magasin d'idées vraies ou fausses , mais nettes , en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les

Digitized

LIVRE VI

torr'irer & choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvénients , je le sais , mais elle m'a réuflî dans l'objet de m'instruire. Au bout de

quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui , sans réfléchir ,-pour ainsi dire , & presque sans raisonner , je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même & penser sans le secours d'autrui. Alors quand les voyages & les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres , je me suis amusé à repasser & comparer ce que j'avais lu , à peser chaque chose à la balance de la raison, ôc à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire , je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur, & quand j'ai publié mes propres idées , on ne m'a pas accusé d'être un disciple fervile , & de jurer in verba magistri.

Je passais de-là à la géométrie élémentaire ; car je n'ai jamais été plus loin , m'obstinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent & cent fois sur mes pas , & de recommencer incessamment la même marche. Je ne goûtais pas celle d'Euclide qui cherche plutôt la chaîne des démonstrations que la liaison des idées ; je préfèrai la géométrie du Père Lami qui dès-lors devint un de mes Auteurs favoris , & dont je relis encore avec plaisir les ouvrages. L'algèbre fuyait , & ce fut toujours le Père Lami que je pris pour guide ; quand je fus plus avancé je pris la science du calcul du Père Raynaud , puis son analyse démontrée que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai jamais été assez loin pour bien sentir l'application de l'algèbre à la géométrie. Je n'aimais point cette manière d'opérer sans voir ce qu'on fait ; de il me sembloit que

LES CONFESIONS

refondre un problème de géométrie par les équations', c'étoit jouer un air en tournant une manivelle. La première fois que je trouvai par le calcul que le carré d'un binôme étoit composé du

qnarré de chacune de fes parties de du double produit de l'une par l'autre , malgré la juſteſſe de ma multiplication , je n'en voulus rien croire juſqu'à ce que j'eulſe fait la figure. Ce n'étoit pas que je n'eu de un grand goût pour l'algebre en n'y conſidérant que la quantité abſtraite; mais appliquée à l'étendue je voulois voir l'opération ſur les lignes , autrement je n'y comprenois plus rien.

Après cela venoit le latin. C'étoit mon étude la plus pénible , de dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal, mais fans fruit. Ces vers oitrogots me faifoient mal au cœur de ne pouvoient entrer dans mon oreille. Je me perdois dans ces foules de règles , de en apprenant la dernière , j'oubliois tout ce qui avoit précédé. Une étude de mots n'eſt pas ce qu'il faut à un homme fans mémoire , de c'étoit précifément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité , que je m'obdinois à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendois a (fez la conflruſtion pour pouvoir lire un auteur facile , à l'aide d'un dictionnaire. Je fuivis cette route., de je m'en trouvai bien. Je m'appliquai h la traduction , non par écrit , mais mentale , de je m'en tins là. A force de tems de d'exercice je fuiſ parvenu à lire allez couramment les Auteurs latins , mais jamais à pouvoir ni parler ni écrire dans cette langue ; ce qui m'a Couvent mis dans l'embarras quand je me fuiſ trouvé , je ne fais comment, enrôle parmi les gens de lettres. Un autre incon-

LIVRE VI

yénicnt conféquent à cette maniéré d'apprendre , eft que je n'ai jamais fu la profodie, encore moins les réglés de la verfification. Délirant pourtant de fentir l'harmonie de la langue en vers & en proie , j'ai fait bien des efforts pour y parvenir ; mais je fuis convaincu que fans maître cela eft prefque impoffible. Ayant appris la compofition du plus facile de tous les vers qui eft l'hexamètre , j'eus la patience de feander prefque tout Virgile , & d'y marquer les pieds & la quantité ; puis quand j'étois en doute fi une fylلابc étoit longue ou breve, c'étoit mon Virgile que j'allois confulter. On fent que cela me faifoit faire bien des finîtes , à caufe des altérations permifes par les réglés de la verfification. Mais s'il y a de l'avantage à étudier feul , il y a auffi de grands inconvénients , & fur-tout une peine incroyable. Je fais cela mieux que qui que ce foit.

Avant midi je quittois mes livres , & fi le dîné n'étoit pas prêt , j'allois faire vifite h mes amis les pigeons , ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendois appeller j'accourois fort content , & muni d'un grand appétit ; car c'eft encore une chofe à noter , que qu"Jque malade que je puiffe être , l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions trèsagréablement , en caufant de nos affaires , en attendant que Maman pût manger. Deux ou trois fois la femainc quand il faifoit beau , nous allions derrière la maifon prendre le café dans un cabinet frais & touffu que j'avois garni de houblon , & qui nous faifoit grand plaifir durant la chaleur ; nous parlions là une petite heure à vifiter nos légumes , nos fleurs , à ides entretiens relatifs à notre maniéré de vivre , & qui nous

LES CONFESSIONS

en faibfient mieux goûter la douceur. J'avois une autre petite famille au bout du jardin : c'étoient des abeilles. Je ne manquois gueres , & fouvent Maman avec moi d'aller leur rendre vifite ; je m'intéreflbis beaucoup à leur ouvrage , je m'amufois infiniment à les voir revenir de la picorée , leurs petites cuiffes quelquefois fi chargées qu'elles avoient peine à marcher. Les premiers jours la curiofité me rendit indiferet, & elles me piquèrent deux ou trois fois ; mais enfuite nous fîmes fi bien connoiffance , que quelque près que je vinfle elles me laiffoient faire , & quelques pleines que fuffent les ruches, prêtes à jeter leur cflaim , j'en ctois quelquefois entouré , j'en avois fur les mains , fur le vifage , fans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux fê défient de l'homme &c n'ont pas tort ; mais font - ils furs une fois qu'il ne leur veut pas nuire , leur confiance devient fi grande , qu'il faut être plus que barbare pour en abufer.

Je retournois à mes livres : mais mes occupations de l'après-midi dévoient moins porter le nom de travail & d'étude , que de récréations & d'amufement. Je n'ai jamais pu fupporter l'application du cakfnct après mon dîné , & en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupois pourtant; mais fans gêne & prefque fans réglé, à lire fans étudier. La chofe que je fuivois le plus exaéfement étoit l'hiftoire & la géographie , & comme cela ne demandoit point de contention d'efprit, j'y fis autant de progrès que le permettoic mon peu de mémoire. Je voulus étudier le P. Pétau & je m'enfonçai dans les ténèbres de la chronologie ; mais je me dégoûtai de la partie critique qui n'a ni fond ni rive ,

LIVRE VI

8c je m'affectionnai par préférence à l'exaële mesure des tems & à la marche des corps célestes. J'aurois même pris du goût pour l'astronomie si j'avois eu des instrumens ; mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres , &c de quelques observations grossières faites avec une lunette d'approche , seulement pour connoître la situation générale du Ciel : car ma vue courte ne me permet pas de distinguer à yeux nuds allez nettement les choses. Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avois acheté un planisphere céleste pour étudier les constellations. Pavois attaché ce planisphere sur un chafais , & les nuits où le Ciel étoit serein , j'allois dans le jardin poser mon chafais sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphere tourné en-dessous , & pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle , je la mis dans un feu à terre entre les quatre piquets ; puis regardant alternativement le planisphere avec mes yeux , & les choses avec ma lunette , je m'exerçois à connoître les étoiles & à discerner les constellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. Noiret étoit en terrasse ; on voyoit du chemin tout ce qui s'y faisoit. Un soir des payfans passant assez tard , me virent dans un grotesque équipage , occupé à mon opération. La lueur qui donnoit sur mon planisphere &c dont ils ne voyoient pas la cause , parce que la lumière étoit cachée à leurs yeux par les bords du feu , ces quatre piquets , ce papier barbouillé de figures , ce cadre où le jeu de ma lunette qu'ils voyoient aller & venir , donnoient à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'étoit pas propre à les rassurer : un chapeau clabaud par-dessus mes Mémoires. S s

bonnet , & un pet-en-l'air ouette de Maman qu'elle m'avoïé oblige de mettre , offraient à leurs yeux l'image d'un vrai forcier , & comme il étoit près de minuit ils ne doutèrent poino. que ce ne fût le commencement du (abat. Peu curieux d'en voir davantage ils fe fauverent très-alarmés , éveillèrent leurs voifins pour leur conter leur vifion , & Phiftoire courut fi bien que dès le lendemain chacun fut dans le voifinage que le fabat fe tenoit chez M. Noiret. Je ne fais ce qu'eût produit enfin cette rumeur , fi l'un des payfans témoin de mes conjurations n'en eût le même jour porté fa plainte à deux Jéfuites qui vnoicnr nous voir, & qui fans favoir de quoi il s'agiffoit les défabuferent par provifion. Ils nous contèrent l'hiftoire , je leur en dis la caufe , & nous rîmes beaucoup. Cependant il fut réfolu , crainte de récidive que j'obferverois déformais fans lumière & que j'irais confulter le planifphere dans la maifbn. Ceux qui ont lu dans les Lettres de la montagne ma magie de Venife trouveront , je m'affure , que j'avois de longue main une grande vocation pour être forcier.

Tel étoit mon train de vie aux Charmettes quand je n'étois occupé d'aucuns foins champêtres ; car ils avoient toujours la préférence , & dans ce qui n'excédoit pas mes forces , je travaillois comme un payfan ; mais il eft vrai que mon extrême foibleffe ne me laiffoit gueres alors fur cet article que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs , je voulois faire à la fois deux ouvrages , & par cette raifon je n'en faïfois bien aucun. Je m'étois mis dans la tête de me donner par force de la mémoire ; je m'obftinois à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela je portois toujours avec moi quelque livre qu'avec

LIVRE VI

urte peine incroyable j'étudiois & repaffois tout en travaillant. Je ne ûis pas comment l'opiniâtreté de ces vains & continuels efforts ne m'a pas enfin rendu ftupide. Il faut que j'aye appris & rappris bien vingt fois les éclogues de Virgile, dont je ne fais pas un feul mot. J'ai perdu ou dépareille des multitudes de livres , par l'habimde que j'avois d'en porter par-tout avec moi , au colombier , au jardin , au verger , h la vigne. Occupé d'autre chofe je pofois mon livre au pied d'un arbre ou fur la haie ; par -tout j'oubliois de le reprendre , & fouvent au bout de quinze jours je le retrouvois pourri ou rongé des fourmis 6c des limaçor«?Ccttc ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendoit comme hébété , tout occupe que j'étois fans celle à marmoter quelque chofe entre mes dents.

Les écrits de Port-Royal & de l'Oratoire étant ceux que je lifois le plus fréquemment m'avoient rendu demi-Janfénilfte , & malgré toute ma confiance leur dure théologie r.i'épouvantoit quelque-fois. La terreur de l'enfer, que jufques-là j'avois très-peu craint troubloit peu-à-peu ma fécurité , & fi Maman ne m'eût tranquillifié l'ame , cette effrayante doélrine m'eût enfin tout-à-fait bouleversé. Mon confeffeur , qui étoit auffi le lien , contribuoit pour fa part à me maintenir dans une bonne afflicte. C'toit le Perc Hermet , Jéfuite , bon & fage vieillard dont la mémoire me fera toujours en vénération. Quoique Jéfuite , il avoit la fimPLICITÉ d'un enfant , & fa morale moins relâchée que douce étoit précifément ce qu'il me falloit pour balancer les trilles impreffions du Janfénilfme. Ce bon homme & fon compagnon le pere Coppier, venoient

•1*4 LES CONFESSIONS.

fouvont nous voir aux Cfiarmettes , quoique le chemin fût fort rude , & allez long pour des gens de leur âge. Leurs Vifites me fui-foient grand bien : que Dieu veuille le rendre à leurs âmes ; car ils croient trop vieux alors pour que je les préfume en vie encore aujourd'hui. J'allois aullî les voir à Chambéri , je me familiarifois peu-à-peu avec leur maifon ; leur bibliothèque étoit à mon fervice ; le fouvénir de cet heureux tems fe lie avec celui des Jéfuites , au point de me faire aimer l'un par l'autre , & quoique leur doélrine m'ait toujours paru dangcreufe , je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir • de les haïr fincèrement.

Je voudrais favoir s'il palTc quelquefois dans les cœurs des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui païTent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études & d'une vie innocente autant qu'on la puifle mener, & malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agitoit encore fouvont. Je me demaadois : en quel état fuis-je ? Si je mourais à l'infant-mcme , ferois-je damné ? Selon mes Janfénifles la chofe étoit indubitable; mais félon ma confcience il me paroifloit que non. Toujours craintif, & flottant dans cette cruelle incertitude j'avois recours pour en fortir aux expédiens les plus rifibles, & pour lefquels je ferois volontiers enfermer un homme fi je lui en voyois faire autant. Un jour rêvant à ce trille fujet je m'exerçois machinalement à , lancer des pierres contre les troncs des arbres , & cela avec mon adrelTe ordinaire , c'eft-à-dire , fins prefque en toucher aucun. Tout* au milieu de ce bel exercice, je m'avifai de m'eu faire une efpece de pronoftic pour calmer mon in-

LIVRE VI

quiétude. Je me dis , je m'en *rais jeter cette pierre contre l'arbre qui elt vis-à-vis de moi. Si je le touche, ligne de falur; fi je le manque, ligne de damnation. Tout en difant ainfi je jette ma pierre d'une main tremblante & avec un horrible battement de cœur , mais 11 heureufement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre ; ce qui véritablement n'étoit pas difficile ; car j'avois eu foin de le choifir fort gros & fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon _ felut. Je ne fais en me rappelant ce trait fi je dois rire ou gémir fur moi-même. Vous autres grands hommes qui riez furement , félicitez-vous , mais n'infultez pas à ma mifere ; car je vous jure que je la fens bien.

Au relie ces troubles , ces alarmes , inféparables peut-être de la dévotion , n'étoient pas un état permanent. Communément j'étois allez tranquille, & l'impreffion que l'idée d'une mort prochaine faifoit fur mon ame , étoit moins de la triftelfe qu'une langueur paifible , 6c qui même avoit fes douceurs. Je viens de retrouver parmi de vieux papiers une efpece d'exhortation que je me faisois à moi - même , 6c où je me félicitois de mourir à l'âge où l'on trouve alfez de courage en foi pour envifager la mort , 6c fans avoir éprouvé de grands maux ni de corps ni d'efprit durant ma vie. Que j'avois bien raifon! Un prelTentiment me faifoit craindre de vivre pour fouffrir. Il fembloit que je prévoyois le fort qui m'attendoit fur mes vieux jours. Je n'ai jamais été fi près de la fagclTe que durant cette heureufe époque. Sans grands remords fur le paflë ; délivré des foudis de l'avenir , le fentiment qui dominoit conllamment dans mon ame étoit de jouir du préfent.

Les dévots ont pour l'ordinaire une petite Jènfulité très-vive qui leur fait favourer avec délices les plaisirs innocens qui leur font permis. Les mondains leur en font un crime , je ne fais pourquoi, ou plutôt je le fais bien. C'est qu'ils envient aux autres la jouissance des plaisirs fimples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avois ce goût , & je trouvois charmant de le fatisfaire en fureté de confcience. Mon cœur neuf encore se livrait à tout avec un plaisir d'enfant , ou plutôt , fi je l'ose dire , avec une volupté d'ange : car en vérité ces tranquilles jouidances ont la férérité de celles du paradis. Des dînés faits fur l'herbe à Montagnole , des foupés fous le berceau , la récolte des fruits , les vendanges , les veillées à teiller avec nos gens , tout cela faifoit pour nous autant de fêtes auxquelles Maman prenoit le même plaisir que moi. Des promenades plus folitaires avoient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchoit plus en liberté. Nous en fîmes une entr'autres qui fait époque dans ma mémoire ; un jour de St. Louis , dont Maman portoit le nom. Nous partîmes enfemble & feuls de bon matin après la meffe qu'un Carme étoit venu nous dire à la pointe du joui* dans une chapelle attenante à la maifon. J'avois propofé d'aller parcourir la côte oppofée à celle où nous étions , & que nous n'avions point vifitée encore. Nous avions envoyé nos provifions d'avance , car la courfe devoit durer tout le jour. Maman , quoiqu'un peu ronde & grade ne marchoit pas mal ; nous allions de colline en colline & de bois en bois , quelquefois au foleil & fouvent à l'ombre , nous repofant de tems en teins , & nous oubliant des heures entières ; caillant de nous , de nous unipn , de la,

douceur de norre fort, & faifant pour fa durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout fembloit confpirer au bonheur de cette journée. Il avoit plu depuis peu ; point de pouffiere , & des ruif-

feaux bien courans. Un pecit vent frais agitoit les feuilles; l'air étoit pur, l'horifon fans nuages ; la férénité régnoit au ciel comme dans nos cœurs. Notre dîné fût fait chez qri ' payfan & partagé avec fa famille qui nous béniffoit de bon cœur. Ces pauvres Savoyards font fi bonnes gens ! Après le dîné nous gagnâmes l'ombre fous de grands arbres , où tandis que j'amaffois des brins de bois fcc pour faire notre café , Maman s'amufoit à herborifer parmi les brouffailles , & avec les fleurs du bouquet que chemin faifant je lui avois ramaffië, elle me fit remarquer dans leur Itructure mille chofes curieufes qui m'amuferent beaucoup & qui dévoient me donner du goût pour la botanique , mais le moment n'étoit pas venu ; j'étois diitraic par trop d'autres études. Une idée qui vint me frapper fit diverfion aux Heurs & aux plantes. La fituation d'ame où je me trouvais , tout ce que nous avions dit & fait ce jour-là , tous les objets qui m'avoient frappé me rappellerent l'efpece de rêve que tout éveillé j'avois fait à Annecy fept ou huit ans auparavant & dont j'ai rendu compte en fon lieu. Les rapports en>étoient fi frappans qu'en y penfant j'en fus ému jufqu'aux larmes. Dans un tranfport d'attendriffemenc j'embraflai cette chere amie. Maman , Maman , lui dis-je avec paffion , ce jour m'a été promis depuis long-tems , & je ne vois rien au-delà. Mon bonheur , grâce à vous , eft à fon comble , puiffe-t-il ne pas décliner déformais ! Puifle-t-il durer auffi long-tems que j'en confcrverai le goût ! il ne finira qu'avec moi.

les confessions.

Ainfi coulèrent mes jours heureux , & d'autant plus heureux que n'appercvanc rien qui les dût troubler, je n'envifagcois en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'étoit pas que la fource de mes foudis fut abfolument tarie ; mais je lui voyois prendre un autre

cours que je dirigeois de mon mieux fur des objets utiles , afin qu'elle portât- fon remede avec elle. Maman aimoit naturellement 1% campagne , & ce goût ne s'attiédiffoit pas avec moi. Peu-à-peu elle prit celui des foins champêtres ; elle aimoit à faire valoir les terres , & elle avoir fur cela des connoiffances dont elle faifbit ufage avec plaifir. Non contente de ce qui dépendoit de la maifon qu'elle avoir prife , elle louoit tantôt un champ , tantôt un pré. Enfin portant fon humeur entreprenante fur des objets d'agriculture , au lieu de relider oifive dans fa maifon , elle prenoit le train de devenir bientôt une greffe fermiere. Je n'aimois pas trop à la voir ainfi s'étendre, & je m'y oppofois tant que je pouvois; bien fût qu'elle feroit toujours trompée , & que fon humeur libérale de prodigue porterait toujours la dépense au-delà du produit. Toutefois je me confolois en penfant que ce produit du moins ne feroit pas nul & lui aiderait à vivre. De toutes les entreprises qu'elle pouvoir former , celle-là me paroiffoit la moins ruineufe , & fans y envifager comme elle un objet de profit , j'y enviôgeois une occupation continuelle qui la garantirait des mauvaises affaires & des efecs. Dans cette idée je defirois ardemment de recouvrer autant de force & de fanté qu'il m'en falloir pour veiller à fes affaires , pour être piqueur de fes ouvriers ou fon premier ouvrier, & naturellement l'exercice que cela me faifoit faire, m'arrachant

fouvent

LIVRE VI

fouvent à mes livres , & me diftraifant fur mon état, devoit le rendre meilleur.

L'hiver fuivant Barillot revenant d'Italie m'apporta quelques 4 livres , entr'autres le Bontempi & la Cartella per mufica du F. Banchieri qui me donnèrent du goût pour l'hirtoire de la mufique & pour les recherches théoriques de ce bel art. Barillot refta quelque tems avec nous , & comme j'étois majeur depuis plusieurs mois , il fut convenu que j'irois le printems fuivant à Geneve redemander le bien de ma mere ou du moins la part qui m'en revenoit , en attendant qu'on fût ce que mon frere étoit devenu. Cela s'exécuta comme il avoit été réfolu. J'allai à Geneve , mon pere y vint de fon côté. Depuis long-tems il y revenoit fans qu'on lui cherchât querelle quoiqu'il n'eût jamais purgé fon décret : mais comme on avoit de l'eftime pour fon courage & du refpect pour fa probité , on feignoit d'avoir oublié fon affaire , & les magistrats occupés du grand projet qui éclata peu après, ne vouloient pas effaroucher avant le tems la bourgeoifie , en lui rappelant mal-à-propos leur ancienne partialité.

Je craignois qu'on ne me fit des difficultés fur mon changement de religion ; l'on n'en fit aucune. Les loix de Geneve font à cet égard moins dures que celles de Berne T où , quiconque change de religion, perd non-feulement fon état mais fon bien. Le mien ne me fut donc pas difputé , mais fe trouva, je ne fais comment , réduit à fort peu de chofe. Quoiqu'on fût à-peu-près sûr que mon frere étoit mort , on n'en avoit point de preuve juridique. Je manquois de titres fuffifans pour réclamer fa part, & je la laiffai fans regrec 'Mémoires. I t

LES CONFESSIONS

pour aider h vivre h mon pere qui en a joui tant qu'il a vécu. Si-tôt que les formalités de justice furent faites, & que j'eus reçu mon argent , j'en mis quelque partie en livres & je volai porter le relie aux pieds de Maman. Le cœur me battoir de joie durant la route , & le moment où je déposé cet argent dans ses mains , me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette simplicité des belles âmes qui faisaient ces choses-là sans effort , les voyant sans admiration. Cet argent fut employé presque tout entier à mon usage , & cela avec une égale simplicité. L'emploi en eût exactement été le même s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma santé ne se rétablissait point. Je dépérissais au contraire à vue d'oeil. J'étais pâle comme un mort , &c maigre comme un squelette. Mes battements d'arteres étaient terribles , mes palpitations plus fréquentes , j'étais continuellement oppressé , & ma faiblesse enfin devint telle que j'avais peine à me mouvoir; je ne pouvais presser le pas sans étouffer , je ne pouvais me baïsser sans avoir des vertiges , je ne pouvais soulever le plus léger fardeau ; j'étais réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme aussi remuant que moi. Il est certain qu'il se mêlait à tout cela beaucoup de vapeurs: Les vapeurs sont les maladies des gens heureux ; c'était la mienne : les pleurs que je versais souvent sans raison de pleurer» , les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiseau ; l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie , tout cela marquait cet ennui du bien-être qui fait pour ainsi dire extravaguer la sensibilité. Nous sommes si peu faits pour être heureux ici-bas qu'il faut nécessairement

LIVRE VI

<5 'je Pâme ou le corps fouffrent quand ils ne foyffrent pas tous les deux , & que le bon état de l'un fait prefque toujours tort à l'autre. Quand j'aurois pu jouir délicieufement de la vie , ma machine en décadence m'en empêchoit , fans qu'on pût dire où la caufe du mal avoit fon vrai fiége. Dans la • fuite , malgré le déclin des ans & des maux très-réels & très-graves , mon corps femble avoir repris des forces pour mieux fentir mes malheurs , & maintenant que j'écris ceci , infirme & prefque fexagénaire , accablé de douleurs de toute efpece, je me fens pour fouffrir plus de vigueur ôc de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge & dans le fein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever , ayant fait entrer un peu de phyfiologie dans mes lectures , je m'étois mis à étudier l'anatomie , & partant en revue la multitude & le jeu des pièces qui comportaient ma machine , je m'attendois à fentir détraquer tout cela vingt fois le jour ; loin d'être étonné de me trouver mourant , je l'étois que je purte encore vivre , & je ne lifois pas la defeription d'une maladio que je ne crurtc être la mienne. le fuis for que fi je n'avois pas été malade je le ferois devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des fymptômes de la mienne je crovois les avoir toutes , & j'en gagnai par-dertus une plus cruelle encore dont je

m'étois cru délivré ; la fantaisie de guérir : c'en est une difficile à éviter quand on se met à lire des livres de médecine.

A force de chercher , de réfléchir, de comparer , j'allai m'imaginer que la bafe de mon mal étoit un polype au coeur , &

Salomon lui-même parut frappé de çette idée. Raifonnable»

Tt i

LES CONFESSIONS

ment je devois partir de cette opinion pour me confirmer dans ma résolution précédente.- Je ne fis point ainsi. Je tendis tous les efforts de mon esprit pour chercher comment on pouvoit guérir d'un polype au cœur, résolu d'entreprendre cette merveilleuse cure. Dans un voyage que j'avois fait à Montpellier pour aller voir le jardin des plantes & le démonstrateur M. Sauvages , on lui avoit dit que M. Fies avoit guéri un pareil polype. Maman s'en fouvint & m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le desir d'aller consulter M. Fies. L'espoir de guérir me fait retrouver du courage & des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu de Geneve en fournit le moyen. Maman loin de m'en détourner m'y exhorte; & me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas besoin d'aller si loin pour trouver le médecin qu'il me falloit. Le cheval me fatigant trop , j'avois pris une chaise à Grenoble. A Moirans cinq ou six autres chaises arrivèrent à la file après la mienne. Pour le coup c'étoit vraiment l'aventure des brancards. La plupart de ces chaises étoient le cortège d'une nouvelle mariée appelée Madame de***. Avec elle étoit une autre femme appelée Madame N***, moins jeune & moins belle que Madame de***, mais non moins aimable , & qui de Romans où

s'arrêtoir celle-ci .devoit pourfuivre fa route jufqu'au***. près le Pont du St. Efprit. Avec la timidité qu'on me connoît , on s'attend que la connoiffance ne fut pas fi- tôt faite avec des femmes brillantes 6c la fuite qui les entouroit : mais enfin drivant la même route, logeant dans les mêmes auberges.

LIVRE VI

& fous peine de palier pour un loup-garou , forcé de me préfenter à la même table , il falloir bien que cette connoiffance fe fit ; elle fe fit donc , & meme plutôt que je n'aurois voulu ; car tout ce fracas ne convenoit gueres à un malade

& fur-tout à un malade de mon humeur. Mais la curiosité rend

ces coquines de femmes fi infinuantes , que pour parvenir à connoître un homme , elles commencent par lui faire tourner la tête. Ainfi arriva de moi. Madame de***, trop entourée de fes jeunes roquets , n'avoir gueres le tems de m'agacer , & d'ailleurs ce n'en étoit pas la peine , puifque nous allions nous quitter; mais Madame 2V***, moins obfédée, avoir des provifions à faire pour fa route : voilà Madame N***, qui m'entreprend, &c adieu le pauvre Jean- Jaques , ou plutôt adieu la fièvre , les vapeurs , le polype , tout part auprès d'elle , hors certaines palpitations qui me relièrent & dont elle ne vouloir pas me guérir. Le mauvais état de ma fanté fut le premier texte de notre connoiffance. On voyoit que j'étois malade , favoit que j'allois à Montpellier , & il faut que mon air & mes manières n'annonçaffent pas un débauché ; car il fut clair dans la fuite , qu'on ne m'avoit pas foupçonné d'aller y faire un tour de caïcrolle. Quoique l'état de maladie ne foit pas

pour un homme une grande recommandation près des Dames , il me rendit toutefois intéressant pour celles-ci. Le matin elles envoyoient favoir de mes nouvelles , & m'inviter à prendre le chocolat avec elles ; elles s'informoient comment j'avois passé la nuit. Une fois , félon ma louable coutume de parler sans penser, je répondis que je ne favois pas. Cette réponse

LES CONFESSIONS

leur fit croire que j'écois fou; elles m'examinèrent davantage,* & cet examen ne me nuisit pas. J'entendis une fois Madame de***, dire à son amie : il manque de monde , mais il est aimable. Ce mot me raffura beaucoup , & fit que je le devins en effet.

En se familiarisant il fallait parler de foi , dire d'où l'on venoit , qui l'on croit. Cela m'embarraisoit ; car je sentoient très-bien que parmi la bonne compagnie , & avec des femmes galantes ce mot de nouveau converti m'alloit tuer. Je ne fais pas quelle bizarrerie je m'avisai de passer pour Anglois. Je me donnai pour Jacobite , on me prit pour tel ; je m'appellai DudJing , & l'on m'appella M. Dudding. Un maudit Marquis de***, qui étoit lâ , malade ainsi que moi, vieux au par-dessus , & d'assez mauvaise humeur , s'avisait de lier conversation avec M. Dudding. Il me parla du Roi Jacques , du Prétendant , de l'ancienne. Cour de St. Germain. J'étois sûr les épines. Je ne faisais de tout cela que le peu que j'en avois lu dans le Comte Hamilton 9c dans les Gazettes ; cependant je fis de ce peu si bon usage que je me tirai crâfre : heureux qu'on ne se fût pas avisé de me questionner sur la langue angloise dont je ne favois pas un seul mot.

Toute la compagnie se convenoit & voyoit à regret le moment de se quitter. Nous faisions des journées de limacon. Nous nous

trouvâmes un dimanche à St. Marcellin; Madame N ***. voulut aller à la meffe, j'y fus avec elle; cela faillit à gêter mes affaires. Je me comportai çomme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeste & recueillie , elle ;pe crut dévot & prit de moi la plus mauvaise opinion du

LIVRE VI

. îîs

monde, comme elle me l'avoua deux jôurs après. Il me fallut en fuite beaucoup de galanterie pour effacer cette mauvaise impression , ou plutôt Madame N* * *. en femme d'expérience & qui ne se rebutoit pas aisément, voulut bien courir les risques de ses avances pour voir comment je m'en tirerais. Elle m'en fit beaucoup , & de telles , que bien éloigné de préfumer de ma figure , je crus qu'elle se moquoit de moi. Sur cette folie il n'y eut forte de bêtises que je ne fisse ; c'étoit pis que le Marquis du Legs. Madame N* * *. tint bon , me fit tant d'agaceries & me dit des choses si tendres, qu'un homme beaucoup moins fort eût eu bien de la peine à prendre tout cela sérieusement. . Plus elle en faisoit , plus elle me confirmoit dans mon idée , & ce qui me tourmentoît davantage, croit qu'à bon compte je me prenois d'amour tout de bon. Je me disois & je lui disois en foupirant : àh ! que tout cela n'est-il vrai ! je ferois le plus heureux des hommes. Je crois que ma simplicité de novice ne fit qu'irriter sa fantaisie ; elle n'en voulut pas avoir le démenti.

Nous avions laissé à Romans Madame de * * *. & sa fuite. Nous continuions notre . route le plus lentement & le plus agréable-

ment du monde , Madame N * **. le Marquis de * * *. & moi. Le Marquis quoique malade & grondeur , étoit un assez bon homme , mais qui n'aimoit pas trop à manger

fou pain à la fumée du rôti. Madame N* **. cachoit fi peu le goût qu'elle avoit pour moi , qu'il s'en apperçut plutôt que moi-meme, & fes farcafmes malins auraient dû me donner au moins la confiance que je n'ois prendre aux

H* LES CONFESSIONS

bontés de la Dame , fi par un travers d'efprit dont moi feul étois capable , je ne m'étois imaginé qu'ils s'entendoient pour me perfiiHer. Cette fotte idée acheva de me renverfer la tête , & me fit faire le plus plat perfonnage , dans une fituation où, mon cœur étant réellement pris m'en pouvoir diuer un afTez brillant. Je ne conçois pas comment Madame N* * *. ne fe rebuta pas de ma mauffiaderie , & ne me congédia pas avec le dernier mépris. Mais c'étoit une femme d'efprit qui fa voit difeernerfon monde, ôc qui voyoit bien qu'il y avoit plus de Lêtife que de tiédeur dans mes procédés.

Elle parvint enfin à fc faire entendre , & ce ne fut pas fans peine. A Valence nous étions arrivés pour dîner , & fe-. Jon notre louable coutume nous y paflames le rcfle du jour. Nous étions logés hors de la ville à St. Jaques , je me fouviendrai toujours de cette auberge ainfi que de la chambre que Madame N***, y occti-poît. Après le dîné elle voulut fe promener ; elle favoit que le Marquis n'étoit pas allant : c'étoit le moyen de fe ménager un tête-h-tête donc elle avoit bien réfolu de tirer parti ; car il n'y avoit plus de tems à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville, le long des foffés. Là je repris

la longue hiftoire de mes complaints , auxquelles elle répondoit d'un ton fi tendre , me prefTanc quelquefois contre fon cœur le bras qu'elle tenoit , qu'il falloit une ftupidité pareille à la mienne pour m'empêcher de vérifier fi elle parloir férieufement. Ce qu'il y avoit d'impayable croit que j'étois moi-même exceflivement ému. J'ai dit qu'elle étoit aimable ; l'amour la rendoit charmante j il lui rendoit tout l'éclat de la première

jeuneTe ,

LIVRE VI

jeuneffe , & elle mcnaçoit fes agaceries avec tant d'art qu'elle aurait féduit un homme à l'épreuve. J'étois donc fort mal à mon aife & toujours fur le point de m'émaaciper. Mais la crainte d'offenfer ou de déplaire ; la frayeur plus grande encore d'être hué , flfflé , berné , de fournir une hiftoire à table , & d'être complimenté fur mes cntreprifes par l'impitoyable Marquis , me retinrent au point d'être indigné moi-même de ma fotte honte , & de ne la pouvoir . vaincre en me la reprochant. J'étois au fupplice ; j'avois déjà quitté mes propos de Céladon dont je fentois tout le ridicule en fi beau chemin; ne fachant plus quelle contenance tenir ni que dire , je me taifois ; j'avois l'air boudeur ; enfin je faifois tout ce qu'il falloit pour m'attirer le traitement que j'avois redouté. Heureufement Madame N***! prit un parti plus humain. Elle interrompit brufquement ce filence en partant un bras autour de mon cou , & dans l'in ftant fa bouche parla trop clairement fur la mienne pour me lairter mon erreur. La crife ne pouvoit fe 'faire plus à propos. Je devins aimable. Il en étoit tems. Elle m'avoit donné cette

confiance dont le défaut m'a presque toujours empêché d'être moi. Je le fus ' alors. Jamais mes yeux , mes sens , mon cœur & ma bouche n'ont si bien parlé ; jamais je n'ai si pleinement réparé mes torts , & si cette petite conquête avoir coûté des soins à Madame N***, j'eus lieu de croire qu'elle n'y avoir pas regret.

Quand je vivrais cent ans je ne me rappellerais jamais sans plaisir le souvenir de cette charmante femme. Je dis charmante , quoiqu'elle ne fut ni belle ni jeune ; mais n'étant Mémoires. V v

LES CONFESSIONS

non plus ni laide ni vieille , elle n'avoit rien dans <n fleur qui empêchât son esprit & ses grâces de faire tout leur effet.

Tout au contraire des autres femmes , ce qu'elle avoit de moins frais étoit le vifage , & je crois que le rouge le lui avoit gâté. Elle avoit ses raisons pour être facile : c'étoit le moyen de valoir tout son prix. On pouvoit la voir sans l'aimer, mais non pas la posséder sans l'adorer, & cela prouve, ce me semble , qu'elle n'étoit pas toujours aussi prodigue de ses bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'étoit prise d'un goût trop prompt & trop vif pour être excusable , mais où le cœur entrait du moins autant que les sens , & durant le tems court ' & délicieux que je passai auprès d'elle , j'eus lieu de croire aux ménagemens forcés qu'elle m'imposoit, que quoique sensuelle & voluptueuse elle aimoit encore mieux sa fantaisie que ses plaisirs.

Notre intelligence n'échappa pas au Marquis. Il n'en tiroit pas moins sur moi : au contraire il me traitait plus que jamais en pauvre amoureux transfé , martyr des rigueurs de sa Dame. Il ne lui échappa jamais un mot , un sourire , un regard qui pût me faire soupçonner qu'il nous eût devinés , & je l'aurais cru notre

dupe , fi Madame N***, qui voyoit mieux que moi ne m'eût dit qu'il ne l'étoit pas , mais qu'il étoit galant homme; & en effet on ne fauroit avoir des attentions plus honnêtes , ni fe comporter plus poliment qu'il fit toujours même envers moi , fauf fes plai-fimteries , fur-tout depuis mon fuccès : il m'en attribuoit l'honneur peut-être & me fuppofoit moins fot que je ne Pavois paru ; il fe trompoit comme on a vu , mais n'importe ; je proficois de fon

le

LIVRE VI

erreur , & il cil vrai qu'alors les rieurs étant pour moi je prêtois le flanc de bon cœur 6c d'afiez bonne grâce à fes épigrammes , 6c j'y ripoilois quelquefois même affcz heureufement , tout fier de me faire honneur auprès de Madame N* * *. de l'efprit qu'elle m'avôit donné. Je n'étois plus le même homme.

Nous étions dans un pays 6c dans une faifon de bonne chere. Nous la faisions par-tout excellente , grâce aux bons foins du Marquis. Je me ferois pourtant palïë qu'il les étendît jufqu'à nos chambres ; mais il envoyoit devant fon laquais pour les retenir , & le coquin , foit de fcn chef , foit par l'ordre de fon maître , le logeoit toujours à côté de Madame N* **. 6c me fourrait à l'autre bout de la maifon ; mais cela ne m'embarraïbit gueres , & nos rendez-vous n'en étoient que plus piquans. Cette vie délicieufe dura quatre ou cinq jours pendant lefquels- je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai pures , vives , fans aucun mélange de peines ; ce font les premières & les feules que j'aye ainii goût-

tées , & je puis dire que je dois à Madame N* * *. de ne pas mourir fans avoir connu le plaifir.

Si ce que je fentois pour elle n'étoit pas précifément de l'amoûr , c'étoit du moins un retour fi tendre pour celui qu'elle me témoignoit , c'étoit une fenfualité fi brûlante dans le plaifir & une intimité fi douce dans les entretiens , qu'elle avoit tout le charme de la paffion fans en âvoir le délire qui tourne la tête 6c fait qu'on ne fait pas jouir. Je n'ai fenti l'amour vrai qu'une feule fois en nia vie , 6c ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimois pas non plus comme j'avois

Vv »

les confessions.

aime & comme j'aimois Madame de JVarens ; mais c' croit pour cela même que je la poffédois cent fois mieux. Près de Maman , mon plaifir étoit toujours troublé par un fentiment de triftéffe , par un fecret ferrement de cœur que je ne furmontois pas fans peine ; au lieu de me féliciter de la pofféder , je me reprochiois de l'avjlrir. Près de Madame N* **. au contraire, fier d'être homme & d'être heureux , je me livrois à mes fens avec joie , avec confiance , je partageois l'imprclïion que je faifois fur les fiens ; j'étois allez â moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe , & pour tirer dc-lâ dequoi le redoubler.

Je ne me fouviens pas de l'endroit où nous quitta le Marquis qui étoit du pays ; mais nous nous trouvâmes feuls avant d'arriver à Montelimar , & dès-lors Madame N *** » établit fa femme-de-chambre dans ma chaife , & je palfai dans la fienne avec elle. Je puis a durer que la route ne nous eunuyoit pas de cette manière , & j'aurois eu bien de la peine à dire comment le pays que

nous parcourions étoit fait. A Montelimar elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours , durant lesquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart-d'heure pour une visite qui lui attira des importunités défolantes & des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétexta des incommodités qui ne nous empêchèrent pourtant pas d'aller nous promener tous les jours tête-à-tête dans le plus beau pays & sous le plus beau ciel du monde. Oh ces trois jours ! J'ai dû les regretter quelquefois ; il n'en est plus revenu de semblables.

Des amours de voyage ne sont pas faits pour durer. Il

LIVRE VI

fallut nous séparer , & j'avoue qu'il en étoit tems; non que je fusse raflé ni prêt à l'être ; je m'attachois chaque jour davantage ; mais malgré toute la dévotion de la Dame , il ne me restoit gueres que la bonne volonté. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion.

Il fut décidé que puisque ce régime me faisoit du bien j'en userois , & que j'irois passer l'hiver au * * *. sous la direction de Madame N***. Je devois seulement aller à Montpellier cinq ou six semaines , pour lui biffer le tems de préparer les choses de manière à prévenir les contrariétés. Elle me donna d'amples instructions sur ce que je devois faire , sur ce que je devois dire , sur le maniéré dont je devois me comporter. En attendant nous devions nous écrire. Elle me parla beaucoup & sérieusement du bien de ma fanté ; m'exhorta de consulter d'habiles gens , d'être très-attentif à tout ce qu'ils me prescriroient , & se chargea , quelque fêve que

pût être leur* ordonnance , de me b faire exécuter tandis que je ferais auprès d'elle. Je crois qu'elle parloic fincérement , car elle m'aimoit : elle m'en donna mille preuves plus fures que des fa-veurs. Elle jugea par mon équipage , que je ne nageois pas dans l'opulence ; quoiqu'elle ne fût pas riche elle-même , elle voulut à notre réparation me forcer de partager fa bourfe qu'elle apportoit de Grenoble aflez bien garnie , & j'eus beaucoup de peine à m'en défendre. Enfin je b quittai le cœur tout plein d'elle , & lui biffant , ce me femble , un véritable attachement pour moi.

J'achvois ma route en 1a recommençant dans mes fouvenirs , & pour le coup très - content d'être dans une bonne

les confessions.

chaife pour y rever plus à mon aife aux plaifirs que j'avois goûtés , 6c à ceux qui m'étoient promis. Je ne penfois qu'au***, de à la charmante vie qui m'y attendoit; Je ne voyois que Madame N***. de-fes entours. Tout le relie de l'univers n'étoit rien pour moi , Maman même étoir oubliée. Je m'occupois à combiner dans ma tête tous les détails dans lefquels Madame N***, ctoit entrée pour me taire d'avance une idée de fa demeure , de fon voifuiage , de fes fociûcés , de toute fa maniéré de vivre. Elle avoit une fille donc elle m'avoit parlé tres-fouvent en merê idolâtre. Cette fille avoit quinze ans paffés ; elle étoic vive , charmante , de d'un caractère aimable. On m'avoit promis que j'en ferais carelTé , je n'avois pas oublié cette promeffe, 6c j'érois fort curieux d'imaginer comment Mademoifelle N***, traiterait le bon ami de fa Maman. Tels furent les fujets de mes rêveries depuis le Ponc ' St. Efprit jufqu'à Remoulin, On m'avoit dit d'aller voir le Pont-du-Gard ; je n'y manquai pas. Après un déjeuné d'excellentes figures , je pris un guide de j'allai voir le Pont-du- Gard. C'étoit le

premier ouvrage des Romains que j'eusse ni. Je m'attendois à voir
lin monument digne des mains qui l'avoient confiné. Pour le
coup l'objet palpa mon attente , 6c ce fut la seule fois en ma vie. Il
n'appartenoit qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de
ce fin.plc de noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il étoit au
milieu d'un désert où le silence de la solitude rendent l'objet plus
frappant 6c l'admiration plus vive ; car ce prétendu pont n'étoit
qu'un aqueduc. •On se demande quelle force a transporté ces
pierres énormes si loin de toute carrière , 6c a réuni les bras de
tant de

milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun ? Je
parcourus les trois étages de ce superbe édifice que le respect
m'empêchoit presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentisse-
ment de mes pas sous ces immenses voûtes me faisoit croire en-
tendre la forte voix de ceux qui les avoient bâties. Je me perdois
comme un insecte dans cette immensité. Je sentois tout en me fai-
sant petit , je ne fais quoi qui m'élevoit l'ame, & je méditois en
foupirant : que ne suis-je né Romain ! Je reliai là plusieurs heures
dans une contemplation ravissante. J'en revins distrait & rê-
veur , ôc cette rêverie ne fut pas favorable à Madame N* * *. Elle
avoit bien songé à me prémunir contre les filles de Montpellier,
mais non pas contre le Pont-du-Gard. On ne s'avise jamais de
tout.

A Nîmes j'allai voir les Arènes; c'est un ouvrage beaucoup plus
magnifique que le Pont-du-Gard , ôc qui me fit beaucoup moins
d'impression , soit que mon admiration se fût épuisée sur le pre-
mier objet , soit que la situation de l'autre au milieu d'une ville
si peu propre à l'exciter. Ce vaste ôc superbe Cirque est entou-
ré de vilaines petites maisons , & d'autres maisons plus petites &

plus vilaines encore en remplirent l'Arène , de forte que le tout ne produit qu'un effet disparate & confus , où le regret & l'indignation étouffent le plaisir ôc la furprife. J'ai vu depuis le Cirque de Vérone infiniment plus petit ôc moins beau que celui de Nîmes , mais entretenu Ôc confervé avec toute la décence ôc la propreté poffibles , ôc qui par cela même me fit une impreffion plus forte ôc plus agréable. Les François n'ont foin de rien Ôc ne refpedent aucun monument. Ils font tout feu pour

LES CONFESSIONS

entreprendre & ne lavent rien finir ni rien entretenir.

J'étois changé à tel point, & nia fenfualité mife en exercice s'étoit fi bien éveillée que je m'arrêtai un jour au Pont-de- Lunel pour y faire bonne chere , avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret le plus eftimé de l'Europe , méritoit alors de l'être. Ceux qui le tenoient avoient fu tirer parti de fon heureufe fituation pour le tenir abondamment approvifionné & avec choix. C'étoit réellement une chofe curieule de trouver dans une maifon feule & ifolée au milieu de la campagne , une table fournie en poilïon de mer &. d'eau douce , en gibier excellent , en vins fins , ferviç avec ces attentions & ces foins qu'on ne trouve que chez les grands & les riches , & tout cela pour vos trente -cinq fous. Mais le Pont-de-Lunel ne relia pas long -tems fur ce pied, & à force cTufer fa réputation , il la perdit enfin tout-à-fait.

J'avois oublié durant ma route que j'étois malade ; je m'en fouvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étoient bien guéries , mais tous mes autres maux* me reftoient , & quoique l'habitude m'y rendît moins fenfible , c'en étoit afiez pour fe croire mort à qui s'en trouverait attaqué tout-d'un-coup. En effet ils

étoient moins douloureux qu'effrayans , & fuifoient plus fouffrir l'esprit que le corps dont ils sembloient annoncer la destruction. Cela faisoit que dillrait par des pallions vives je ne fongeois plus à mon état ; mais comme il n'étoit pas imaginaire , je le fentois fîtôt que j'étois de sang-froid. Je fongeai donc sérieusement aux conseils de Madame N* * *. & au but de mon voyage. J'allai consulter les praticiens les plus illustres , sur - tout M. Fi\es , de pour surabondance de

précaution

LIVRE VI

précaution je me mis en pension chez un médecin. C'étoit un Irlandois appelle Fit\ - Maris , qui tenoit une table adèz nombreuse d'étudiens en médecine , & il y avoit cela de commode pour un malade h s'y mettre , que M. Fit\ - Maris se contentoit d'une pension honnête pour la nourriture & ne prenoit rien de ses pensionnaires pour ses soins comme médecin. Il se chargea de l'exécution des ordonnances de M. Fi\es , & de veiller sur ma santé. 11 s'acquitta fort bien de cet emploi quant au régime ; on ne gagnoit pas d'indigestions à cette pension-là , & quoique je ne fois pas fort sensible aux privations de cette espèce , les objets de comparaison étoient G proches que je ne pouvois m'empêcher de trouver quelquefois en moi-même , que M***. étoit un meilleur pourvoyeur que M. Fit\ - Maris. Cependant comme on ne mouroit pas de faim , non plus , & que toute cette jeunesse étoit fort gaie , cette manière de vivre me fit du bien réellement & m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je passai la matinée à prendre des

drogues , fur- tout, je ne fais quelles eaux , je crois les eaux de Vais , fie à écrire à Madame N * * *. car la correpondance alloit fon train , fie Rouffèau fe chargeoit de retirer les lettres de fon ami Dudding. A midi j'allois faire un tour à la Canourgue avec quelqu'un de nos jeunes commençaux , qui tous étoient de très-bons enfans ; on fe raffembloit , on alloit dîner. Après dîné ; • une importante affaire occupoit la plupart d'entre nous jufqu'au foir : c'étoit d'aller hors de la ville jouer le goûté en deux ou trois parties de mail. Je ne jouois pas ; je n'en avois ni la force ni l'adreffe mais je parlois , fie fuivant avec l'in- Mémoires. . X x

i46 LES CONFESSIONS.

térct du pari , nos joueurs & leurs boules à travers des chemins raboteux & pleins de pierres , je faisois un exercice agréable 6c fatigant qui me convenoit tout-à-fait. On goûtoit dans un cabaret hors de la ville. Je n'ai pas befoin de dire que ces goûtés étoient gais , mais j'ajouterai qu'ils étoient affez décens , quoique les filles du cabaret fût fient jolies. M. Fit\ - Moris grand joueur de mail , étoit notre préfident , & je puis dire malgré la mauvaife réputation des étudiants , que je trouvai plus de mœurs & d'honnêteté parmi toute cette jeunefle , qu'il ne ferait aifé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étoient plus bruyans que crapuleux , plus gais que libertins , & je me monte fi aifément à un train de vie quand il dt volontaire , que je n'aurois pas mieux demandé que de voir durer celui-là toujours. Il y avoit parmi ces étudiants plufieurs Irlandois , avec lefquels je tâchois d'apprendre quelques mots d'Anglois par précaution pour le ***. car le tems approchoit de m'y rendre. Madame N***, m'en preffoit chaque ordinaire , 6c je me préparais à lui obéir. Il étoit clair que mes médecins , qui n'a voient rien compris à mon mal t me regar-

doient comme un malade imaginaire & me trairaient fur ce pied , avec leur quine , leurs eaux 6c leur petittait. Tout au contraire des théologiens , les médecins 6c les philofophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer , 6c font de leur intelligence la mefure des poffibles. Ges Meilleurs ne connoilloient rien à mon mal ; donc je n'étois pas malade : car comment fu; pofer que des Doâeurs ne fuffent pas tout ? Je vis qu'ils ne cherchoient qu'à m'amufer & me faire manger mon argent , 6c jugeant que leur fublcut

Q igitiz e d Lpy.Goog L*'

LIVRE VI

du * * *. féroit cela tout auffi bien qu'eux , mais plus agréablement , je réfolus de lui donner la préférence , & je quittai Montpellier dans cette fage intention.

Je partis vers la fin de Novembre après fix femair.es ou deux mois de fcjour dans cette ville , où je laifai une douzaine de louis fans aucun profit pour ma fanté ni pour mon inftru&ion , fi ce n'ell un cours d'anatomie commencé fous M. Fit\-Moris , 6c que je fus obligé d'abandonner par l'horrible puanteur des cadavres qu'on difféquoit , 6c qu'il me fut impoffible de fupporter.

Mal à mon aife au-dedans de moi fur la réfolution que j'avois prife , j'y réfléchiflois en m'avançant toujours vers le Pont St. Efpit , qui étoit également la route «lu * * *. & de Chambéri. Les fouv'nirs de Maman 6c fes lettres , quoique moins fréquentes que celles de Madame N ***. réveilloient dans mon cœur des re-

mords que j'avois étouffés durant ma première route. Ils devinrent fi vifs au retour que , balançant l'amour du plaifir, ils me mirent en état d'écouter la raifon feule. D'abord dans le rôle d'aventurier que j'allois recommencer je pouvois être moins heureux que la première fois ; il ne falloir dans tout le * * *. qu'une feule perfonne qui eût été en Angleterre , qui connue les Ai.glois , ou qui fût leur langue , pour me démafquer. La famille de Madame N***. pouvoit fe prendre de mauvaifé humeur contre moi , & me traiter peu honnêtement. Sa fille à laquelle malgré moi je penfois plus qu'il n'eût fallu , m'inquiétoit encore. Je tremblois d'en devenir amoureux , & cette peur faifoit déjà la moitié de l'ouvrage. Allois-je donc pour prix des bontés de la mere ,

Xx 2

LES CONFESSIONS

chercher à corrompre fa fille , à lier le plus décelable commerce , à mettre la dilTention , le déshonneur , le fcandale <5c l'enfer dans Ci maifon ? Cette idée me fit horreur , je pris bien la ferme réfolution de me combattre & de me vaincre fi ce malheureux penchant venoit à fe déclarer. Mais pourquoi m'expofer à ce combat ? Quel miférable état de vivre avec la mere dont je ferois raflâfié , & de brûler pour la fille fans ofer lui montrer mon cœur ? Quelle néceflité d'aller chercher cet état , & m'expofer aux malheurs , aux affronts , aux remords , pour des plaifirs dont j'avois d'avance épuifi le plus grand charme : car il eft certain que ma fâtaifie avoir perdu fa première vivacité- Le goût du plaifir y étoit encore , mais la paffion n'y étoit glus. A cela fe méloient des réflexions relatives à ma fituation , à mes devoirs , à cette Maman fi bonne, fi généreufe , qui déjà chargée de dettes , l'érok encore de mes folles dépcnfes , qui s'épuifoit pour moi , & que je trom-

pois fi indignement. Ce reproche devint fi vif qu'il l'emporta à la fin. En approchant du St. Efprit , je pris la réfolution de brûler l'étape du * * * . & de paffer tout droit. Je l'exécutai couraigeusement , avec quelques foupirs , je l'avoue ; mais auflî avec cette fatisfac&ion intérieure que je goûtois pour la première fois de ma vie de me dire , je mérite ma propre eflime ; je fais préférer mon devoir à mon plaifir. Voilà la première obligation véritable que j'aye à l'étude. C'étoit elle qui m'avoit appris à réfléchir , à comparer. Après les principes fi purs que j'avois adoptés il y avoit peu de tems ; après les réglés de fâgefle & de vertu que je m'étois faites & que je m'érois fenti fi fier de fuivre ; la honte d'être fi peu conféquent à moi-

LIVRE VI

même , de démentir fi- tôt & fi haut mes propres maximes , l'emporta fur la volupté : l'orgueil eut peut-être autant de part à ma réfolution que la vertu ; mais fi cet orgueil n'eft pas la vertu même , il a des effets fi femblables qu'il eft pardonnable de s'y tromper.

- L'un des avantages des bonnes a étions eft d'élever l'ame 6c de la difpofer à en foire de meilleures : car telle eft la foibleffe humaine qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions , l'abftinence du mal qu'on eft tenté de commettre. Sitôt que j'eus pris ma réfolution je devins un autre homme , ou plutôt je redevins celui que j'étois auparavant, •& que ce moment d'ivrefle avoit fait difparoître. Plein de bons fenti- ■mens ôc de bonnes réfolutions , je continuai ma route dans la bonne intention d'expier ma faute ;

ne penfant qu'à régler déformais ma conduite fur les loix de la vertu , à me confacrer fans réferve au fervice de la meilleure des meres , à lui vouer autant de fidélité que j'avois d'attachement pour felle , & à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas ! La fincérité de mon retour au bien fembloit me promettre une autre deftinée ; mais la mienne étoit écrite ôc déjà commencée , ôc quand mon cœur plein d'amour pour les chofes bonnes ôc honnêtes , ne voyoit plus qu'innocence ôc bonheur dans la vie , je touchois au moment fonefte qui devoit traîner à fa fuite la longue chaîne de mes malheurs.

L'emprefTement d'arriver me fit foire plus de diligence que je n'avois compté. Je lui avois annoncé de Valence le jour & l'heure de mon arrivée. Ayant gagné une demi -journée fur mon calcul , je reliai autant de tems à.Chaparillati , afin d'ar-

LES CONFESSIONS

river jufte au moment que j'avois marqué. Je vo lois goûter dans tout fon charme le plaifir de la reuir. J'a.m h mieux le différer un peu pour y joindre celui d'erre attendu. Cette précaution m'avoit toujours réuflî. Pavois vu toujours marquer mon arrivée par une efpece de petite fête : je n'en attendois pas moins cette fois , & ces emprefsemens qui m'étoient fi fenfibles , valoient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exa&ement à l'heure. De tout loin je regardois fi je ne la verrais point fur le chemin ; le cœur me battoir de plus en plus à mefure que j'approchois. J'arrive effoufflé ; car j'avois quitté ma voiture en ville : je ne vois perfonne dans la cour , fur la porte , à la fenêtre ; je commence à me troubler ; je redoute quelque accident. J'entre ; tout eil tranquille ; des ouvriers gou-

raient dans la cuifine ; du relie aucun apprer. La fervante pamt furprifc de me voir ; elle ignorait que je duffe arriver. Je monte , je la vois enfin , cette chere Maman fi tendrement , fi vivement , fi purement aimée ; j'accours , je m'élance à fes pieds. Ah ! te voilà petit ! me dit-elle en m'embraffant : as-tu fait bon voyage ? Comment te portes-tu ? Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai fi elle n'avoit pas reçu ma lettre ? Elle me dit qu'oui. J'aurois cru que non , lui dis - je ; & l'éclairciffement finit là. Un jeune homme étoit avec elle. Je le connoiffois pour l'avoir vu déjà dans la maifon avant mon départ : mais cette fois il y patoiffoit établi , il l'étoit. Bref, je trouvai ma place prife.

Ce jeune homme étoit du Pays-de-Vaud , fon pere appellé Vint\enried , étoit concierge , ou foi-difant capitaine du château de Chillon. Le fils de Monfieur le capitaine étoit garçon

Difljtized t}y Google

LIVRE VL

perruquier , & couroic le monde en cette qualité quand il vint fe préfenter à Madame de Warens , qui le reçut bien , comme elle faifoit tpus les paffans , & fur-tout ceux de fon pays. C'étoit un grand fade blondin , affez bien -fait , le vifage plat , l'efprit de même , parlant comme le beau Liandre , mêlant tous les tons , tous les goûts de fon état avec la longue hiltore de fes bonnes fortunes ; ne nommant que la moitié des Marquifes avec lefquelles il avoir couché , & prétendant n'avoir point coiffé de jolies femmes , dont il n'eût auflï coiffé les maris. Vain , fot , ignorant, infolent ; au demeurant le meilleur fils du monde. Tel fut le fubf-

titut qui me fut donné durant mon abfence , & l'affocié qui me fut offert après mon retour.

O ! Si les âmes dégagées de leurs terreftres entraves , voyenc encore du fein de l'éternelle lumière ce qui fe paffe chez les mortels , pardonnez , ombre chere & refpe&able , fi je ne fais pas plus de grâce à vos fautes qu'aux miennes , fi je dévoile également les unes & les autres aux yeux des lecteurs !■ Je dois , je veux être vrai pour vous comme pour moi-même ; vous y perdrez toujours beaucoup moins que moi. Eh ! Combien votre aimable & doux caractère , votre inépuifable bonté de cœur, votre franchife & toutes vos excellentes vertus ne rachetent-elles pas de foibleffes , fi l'on peut appeller ainfi les torts de votre feule raifon ? Vous eûtes des erreurs & non pas des vices ; votre conduite fut répréhenfible , mais votre cœur fut toujours pur.

Le nouveau venu s'étoit montré zélé , diligent , exad pour toutes fes petites commiffions qui étoient toujours en grand

LES CONFESSIONS

nombre; il s'étoit fait le piqueur de fcs ouvriers. Auffi bruyant que je l'étois peu , il fe faifoit voir & fur-tout entendre h la fois à la charrue , aux foins , au bois , 4 l'écurie , à la baffecour. Il n'y avoit que le jardin qu'il négligeoit, parce que c'étoit un travail trop paifible & qui ne faifoit point de bruit. Son grand plailir étoit de charger & charrier, de feier ou fendre du bois, on le voyoit toujours la hache ou la pioche à la main ; on l'entendoit courir , coigner , crier à pleine tête. Je ne fais de combien d'hommes il faifoit le travail , mais il faifoit toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamare en impofa à ma pauvre Maman ; elle crut ce jeune homme un créfor pour fes affaires. Voulant fe l'attacher ,

elle employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres , & n'oublia pas celui fur lequel elle comptoit le plus.

On a dû connoître mon cœur , fes fentimens les plus confians , les plus vrais , ceux fur-tout qui me ramenoient en ce moment auprès d'elle. Quel prompt & plein bouleversement dans tout mon être ! Qu'on se mette à ma place pour en juger. En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étois peint. Toutes les douces idées que je careffois fi affectueusement disparurent ; & moi qui depuis mon enfance ne faisois voir mon existence qu'avec la fièvre , je me vis seul pour la première fois. Ce moment fut affreux , ceux qui le suivirent furent toujours sombres. J'étois jeune encore : mais ce doux sentiment de jouissance & d'espérance qui vivifie la jeunesse me quitta pour jamais. Dès-lors l'être sensible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les trilles reliefs d'une vie inipide , & fi quelquefois encore une image

de

Digitized by Google_“

LIVRE VI

de bonheur effleura mes desirs ce bonheur n'étoit plus celui qui m'étoit propre , je sentoais qu'en l'obtenant je ne ferois pas vraiment heureux.

J'étois si bête & ma confiance étoit si pleine , que malgré le ton familier du nouveau venu , que je regardois comme un effet de cette facilité d'humeur de Maman , qui rapprochoit tout le

monde d'elle , je ne me ferais pas avifé d'en foupçonner la véritable caufe, fi elle ne me l'eût dite elle-même; mais elle fe preffî de me faire cèt aveu avec une franchilè capable d'ajouter à ma rage , fi mon cœur eût pu fe tourner de ce côté -là ; trouvant quant à elle la chofe toute fimple , me reprochant ma négligence dans b maifon , & m'alléguant mes fréquentes abfences , comme fi elle eût été d'un tempérament fort preffé d'en remplir les vides. Ah , Maman , lut dis-je , le cœur ferré de douleur , qu'ofez-vous m'apprendre ? Quel prix d'un attachement pareil au mien ? Ne m'avez-vous tant de fois confervé b vie que pour m'ôter touc ce qui me la rendoit chere ? J'en mourrai , mais vous me regretterez. Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou , que j'étois un enfant , qu'on ne mourait point de ces chofes-b ; que je ne perdrais rien , que nous n'en ferions pas moins bons amis , pas moins intimes dans tous les fens , que fon tendre attachement pour moi rie pouvoit ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre , en un mot , que tous mes droits demeuraient les mêmes , & qu'en les partageant avec un autre , je n'en étois pas privé pour cela.

Jamais 1a pureté , 1a vérité , la force de mes fentimens pour elle ; jamais b fincérité , l'honnêteté de mon ame ne fe firent Mémoires. Y y

LES CONFESIONS

mieux fentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai â fes pieds, j'embrafilki fes genoux en verfant des torrens de larmes. Non, Maman, lui dis-je avec tranfport; je vous aime trop pour vous avilir ; votre poffeffion m'eft trop chere pour la partager : les regrets qui l'accompagnèrent quand je l'acquis fe font accrus avec mon amour; non, je ne la puis conferver au même prix. Vous au-

rez toujours mes adorations ; foyez-en toujours digne : il m'est plus née (Taire encore de vous honorer que de vous pofféder. C'est à vous , ô Maman , que je vous cède ; c'est à l'union de nos cœurs que je facrifie tous mes plaifirs. Puiffai-je périr mille fois , avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime 1

Je tins cette réfolution avec une confiance digne , j'ofe le dire , du fentiment qui me l'avoit fait former. Dès ce moment je ne vis plus cette Maman fi chérie que des yeux d'un véritable fils ; & il eft à noter que , bien que ma réfolution n'eût point fon approbation fecrete , comme je m'en fuis trop apperçu , elle n'employa jamais pour m'y faire renoncer , ni propos infinuans , ni careffes , ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes favent ufer fans le commettre , & qui manquent rarement de leur réuffir. Réduit à me chercher un fort indépendant d'elle , & n'en pouvant même imaginer , je paffai bientôt à l'autre extrémité & le cherchai tout en elle. Je l'y cherchai fi parfaitement que je parvins prefque à m'oublier moi-même. L'ardent defir de la voir heureufe à quelque prix que ce fût , abforboit toutes mes affections : elle avoit beau féparer fon bonheur du mien , je le voyois mien , en dépit d'elle.

SS

Ainfi commencèrent à germer avec mes malheurs les vertus dont la femente étoit au fond de mon ame , que l'étude avoir cultivées & qui n'attendoient pour éclore que le ferment de l'adverfité. Le premier fruit de cette difpofition fi défintéreffée , fut d'écarter de mon cœur tout fentiment de haine & d'envie contre celui qui m'ji-

voit fupplanté. Je voulus au contraire, & je voulus fincérement m'attacher à ce jeune homme , le former , travailler à fon éducation , lui faire fènrir fon bonheur , l'en rendre digne s'il étoit po/Tible , & faire , en un mot , pour lui tout ce qu 'Anet avoit fait pour moi dans une occafion pareille. Mais la parité manquoit entre les perfonnes. Avec plus de douceur & de lumières , je n'avois pas le fûng-froid & la fermeté d 'Anet , ni cette force de caractère qui en impofoit , & dont j'aurois eu befoin pour réuffir. Je trouvai encore moins dans le jeune homme les qualités qu 'Anet avoit trouvées en moi ; la docilité , l'attachement , la reconnoiffance ; fur-tout le fentiment du tefoin que j'avois de fes foins & Tardent defir de les rendre utiles. Tout cela manquoit ici. Celui que je voulois former ne voyoit en moi qu'un pédant impomin qui n'avoit que du babil. Au contraire , il s'admiroit lui-même comme un homme important dans la maifon , & mefurant les fervices qu'il y croyoit rendre fur le bruit qu'il y fiifoit , il regardoit fes haches & fes pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelque égard il n'avoit pas tort; mais il partoît delà pour fe donner des airs à faire mourir de rire. D tranchoir avec les payfans du Gentilhomme campagnard , bientôt il en fit autant avec moi, & enfin avec Maman elle -même. Son

Yy z

35<f LES CONFESSIONS.

nom de Vint\enried , ne lui paroiffant pas a (fez noble , il le quitta pour celui de Moniteur de CounilUs , & c'ell fous ce dernier nom qu'il a été connu depuis h Chambéri , & en Maurienne où il s'eft marié;.

Enfin tant fit l'illustre perfonnage 'qu'il fut tout dans la maifon & moi rien. Comme lorfque j'avois le malheur de lui déplaire c'étoit Maman , & non pas moi qu'il grondoit , la crainte de l'expofer à fes brutalités me fendoit docile à tout ce qu'il defiroit , & chaque fois qu'il fendoit du bois , emploi qu'il rempliffoit avec une fierté fans égale, il falloir que je faire là fpeélatcur cilîf & tranquille admirateur de fa proueffe. Ce garçon n'étoit pourtant pas abfolument d'un mauvais naturel ; il aimoit Maman parce qu'il étoit impoffible de ne la pas aimer : il n'avoit meme pas pour moi de l'averfion , & quand les intervalles de fes fougues permettoient de lui parler , il nous écoutoit quelquefois allez docilement , convenant franchement qu'il n'étoit qu'un fot, après quoi il n'en faifoit pas moins de nouvelles fottifes. Il avoit d'ailleurs une intelligence fi bornée & des goûts fi bas , qu'il étoit difficile de lui parler raifon & prefque impoffible de fe plaire avec lui. A la poffeffion d'une femme pleine de charmes , il ajouta Je ragoût d'une femme-de-chambre vieille , rouffe , édentée , dont Maman avoit la patience d'endurer le dégoûtant fervice , quoiqu'elle lui fit mal au cœur. Je m'apperçus de ce nouveau manège , & j'en fus outré d'indignation : mais je m'apperçus d'une autre chofe qui m'affecta bien plus vivement encore, & qui me jetta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'étoit paflé jafqu'alors. Ce fut le refroidilTement de Maman envers moi.

fiigitized by Google

La privation que je m'étois impofe , & qu'elle avoit fait feublant d'approuver , eft une de ces chofes que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles faffent , moins par la privation qu'il en réfulte pour elles - mêmes que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur poffeffion. Prenez la femme la plus

fenfée , la plus philofophe , la moins attachée à fes fens, le crime le plus irrémiffible que l'homme dont au refte elle Ce foucie le moins , puiffe commettre envers elle eft d'en pouvoir jouir & de n'en rien faire. L faut bien que ceci foit fans exception , puifqu'une fympathie fi naturelle & fi forte fut altérée en elle par une abftinence qui n'avoit que des motifs de vertu , d'attachement & d'eftime. Dis-lors je cédaï de trouver en elle cette intimité des cœurs qui fit toujours la plus douce jouiffance du mien. Elle ne s'épanchoit plus avec moi que quand elle avoit à Ce plaindre du nouveau venu; quand ils étoient bien enfemble , j'entrois p«u dans fes confidences. Enfin elle prenoit peu-i-peu une manière d'être dont je ne faisois plus partie. Ma préfence lui faisoit plaifir encore, mais elle ne lui faisoit plus befoin, & j'aurois paffé des jours entiers fans la voir , qu'elle ne s'en ferait pas apperçue.

Infenfiblement je me fentis ifolé & feul dans cette même maifon dont auparavant j'étois l'ame, &où je vivois pour ainfi dire à double. Je m'accoutumai peu-à-peu à me féparer de tout ce qui s'y faisoit, de ceux mêmes qui s'habitoient , & pour m'épargner de continuel déchiremens, je m'enfermai avec mes livres ou bien j'allois foupirer & pleurer à mon aife au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt tout-à-fait infupportable. Je fentis que la préfence perfonnelle & l'éloigne-

LES CONFESIONS

ment de cœur d'une femme qui m'étoit fi chere irritoient ma douleur , & qu'en ce fiant de la voir je m'en fentirois moins cruellement féparé. Je formai le projet de quitter fa maifon ; je le lui dis , & loin de s'y oppofer elle le favorifa. Elle avoit à Grenoble une amie appelée Madame Deybens , dont le mari droit ami de M. de Mably grand Prévôt à Lyon. M. Deybens me propofa l'édu-

cation des enfâns de M. de Mably : j'acceptai , & je partis pour Lyon fans biffer ni prefque fentir le moindre regret d'une réparation , dont auparavant la feule idée nous eût donné les angoiffes de la mort.

J'avois à - peu - près les connoiffances néceffaires pour un Précepteur & j'en croyois avoir le talent. Durant un an que je paffai chez M. de Mably j'eus le tems de me défabufer. La douceur de mon naturel m'eût rendu propre à ce métier fi l'empchement n'y eût mêlé fes orages. Tant que tout alloit bien & que je voyois péuflir mes foins & mes peines qu'alors je n'épargnois point , j'étois'un ange. J'étois un diable quand les chofes alloient de travers. Quand mes élèves ne m'entendoient pas j'extravaguois , & quand ils marquoient de la méchanceté je les aurois tués : ce n'étoit pas le moyen de les rendre fivans & fages. J'en avois deux ; ils étoient d'humeurs très-différentes. L'un de 8 à 9 ans appelé S ce. Marie , étoit d'une jolie figure , l'efprit affez ouvert , affez vif, étourdi , badin , malin , mais* d'une malignité gaie. Le cadet appelé Condillac paroiffoit prefque ftupide , muftird , têtue comme une mule , & ne pouvant rien apprendre. On peut juger qu'entre ces deux fujets je n'avois pas befogne faite. Avec de la patience & du fang-froid peut-être aurois-je pu réuflir ; mais faute de

ôigitizecUsy

LIVRE VL

l'une & de l'autre je ne fis rien qui vaille , & mes élèves tournoient très-mal. Je ne manquois pas d'affiduité , mais je manquois d'égalité, fur-tout de pmdence. Je ne favois employer auprès

d'eux que trois inftrumens , toujours inutiles & fouvent pernicious auprès des enfans ; le fentiment , le raifonnement , la colere. Tantôt je m'attendrifiois avec Ste. Marie jufqu'à pleurer , je voulois l'attendrir lui-même comme fi l'enfant étoit fufceptible d'une véritable émotion de cœur* : tantôt je m'épuifois à lui parler raifon comme s'il avoit pu s'entendre , & comme il me faifoit quelquefois des argumens très-fubtils , je le prenois tout de bon pour raifonnable , parce qu'il étoit raifonneur. Le petit Condillac étoit encore plus embarraffant ; parce que n'entendant rien , ne répondant rien , ne s'émouvant de rien , & d'une opiniâtreté à toute épreuve , il ne triomphoit jamais mieux . de moi que quand il m'avoit mis en fureur ; alors c'étoit lui qui étoit le fage & c'étoit moi qui étoit l'enfant. Je voyois toutes mes fautes, je les fentois ; j'étudiois l'eüprit de mes élèves, je les pénétrois très-bien, & je ne crois pas que jamais une feule fois j'aye été la dupe de leurs rufes : mais que me fervoit de voir le mal , fans favoir appliquer le remede ? En pénétrant tout je n'empêchois rien , je ne réuffifibis à rien , & tout ce que je faifois étoit précifémenc ce qu'il ne falloit pas faire.

Je ne réufliffois gueres mieux pour moi que pour mes élèves. J'avois été recommandé par Madame Deybens à Madame de Mab/y. Elle l'avoit priée de former mes manières & de me donner le ton du monde ; elle y prit quelques, foins & • voulut que j'appriJTe à faire les honneurs de Ci maifon ; mais

LES CONFESSIONS

je m'y pris fi gauchement , j'étois fi honteux , fi fot qu'elle fe rebuta & me planta là. Cela ne m'empêcha pas de devenir félon ma coutume amoureux d'elle. J'en fis affez pour qu'elle s'en aperçût , mais je n'ofai jamais me déclarer ; elle ne fe trouva pas

d'humeur à faire les avances , & j'en fus pour mes lorgneries & mes foupirs, dont même je m'ennuyai bientôt voyant qu'ils n'aboutifioient à rien.

J'avois tout-à-fait perdu chez Maman le goût des petites friponneries , parce que tout étant à moi , je n'avois rien à voler. D'ailleurs , les principes élevés que je m'étois faits devoient me rendre déformais bien fupérieur à de telles baffes , & il eft certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été : mais c'eft moins pour avoir appris à vaincre mes tentations que pour en avoir coupé la racine , & j'aurois grand'peur de voler comme dans mon enfance fi j'étois fujet aux mêmes defirs. J'eus la preuve de cela chez M. de Mably. Environné de petites chofes volables que je ne regardois même pas , je m'avifai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois trèsjoli , dont quelques verres que par-ci par-là je buvois à table m'avoient fort affriandé. Il étoit un peu louche ; je croyois favoir bien coller le vin , je m'en vantai ; on me confia celui-là ; je le collai & le gâtai , mais aux yeux feulement. Il relia toujours agréable à boire , & l'occafion fit que je m'en accommodai de tems en tems de quelques bouteilles pour boire à mon aife en mon petit particulier. Malheureufement je n'ai jamais pu boire fans manger. Comment faire pour avoir du pain ? Il m'étoit impoffible d'en mettre en réferved. En faire acheter par les laquais, c'étoit me déceler & prefque infulter *

le

LIVRE, VI

k maître de la maifon. En acheter moi-même , je n’ofai jamais. Un beau Monfieur l’épée au côté , aller chez un boulanger acheter un morceau de pain , cela fe pouvoit-il? Enfin je me rappelai le pis-aller d’une grande Princeffe à qui l’on difoit que les payfans n’avoient pas de pain , & qui répondit , qu’ils mangent de la brioche. Encore , que de façons pour en venir là ! Sorti feul à ce deffein je parcourois quelquefois toute la ville & palliais devant trente pâtiffiers avant d’entrer chez aucun. Il falloit qu’il n’y eût qifune feule perfonne dans la boutique , & que fa phyfionomie m’attirât beaucoup pour que j’ofaffe franchir le pas. Mais auffi quand j’avois une fois ma chere petite brioche , ôc que bien enfermé dans ma chambre j’allois trouver ma bouteille au fond d’une armoire , quelles bonnes petites buvettes je faifois— là tout feul en lifant quelques pages de roman. Car lire en mangeant fut toujours ma fantaifie au défaut d’un tête-à-tête. C’eft le fupplément de la fociété qui me manque. Je dévore alternativement une page & un morceau : c’eft comme fi mon livre dînoit avec moi.

Je n’ai jamais été dilfolu ni crapuleux , & ne me fuis enivré de ma vie. Ainfi mes petits vols n’étoient pas fort indiscrets : cependant ils fe découvrirent ; les bouteilles me décelèrent. On ne m’en fit- pas fèmblant ; mais je n’eus plus la direction de la cave. En tout cela M. de Mably fe conduifit honnêtement & prudemment. C’étoit un très-galant homme, qui fous un air aufli dur que fon emploi avoir une véritable douceur de cara&ere & une rare bonté de cœur. Il étoit judicieux, équitable , & , ce qu’on n’attendroit pas d’un Officier de Muréchauflee , meme très-humain. En Tenant fon indulgence je Mémoires. Z z

lui en devins plus attaché , & cela me fit prolonger mon féjour dans fa maifon plus que je n'aurois fait fins cela. Mais enfin dégouté d'un métier auquel je n'étois pas propre & d'une fituution très-gênante qui n'avoit rien d'agréable pour moi , après un an d'efliii durant lequel je n'épargnai point mes foins r je me déterminai à quitter mes difciples , bien convaincu que je ne parviendrais jamais à les bien clever. M. de Mably luimême voyoit cela tout au/Ii bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris fur lui de me renvoyer fi je ne lui en eufie épargné la peine , & cet excès de condefcendance en pareil cas n'eft alliirément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendoit mon état plus iafupportable , étoit la comparaifon continuelle que j'en faifois avec celui que j'avois quitté : c^toit le fouvenir de mes cheres Charmettes , de mon jardin , de mes arbres , de ma fontaine , de mon verger , &c fur-tout de celle pour qui j'étois né qui donnoit de l'ame à tout cela. En repenfant à elle, à nosplaifirs, à notre innocente vie , il me prenoit des ferremens de cœur, des écouffemens qui m'ôtoient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'inftant & à pied pour retourner auprès d'elle ; pourvu que je la rcvilfe encore une fois j'aurais été content de mourir è l'inftant meme. Enfin je ne pus réfifter à ces fouvenirs fi tendres qui me rappelloient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me difois que je n'avois pas été allez patient , allez complaifunt , allez carclfant , que je pouvois encore vivre heureux dans une amitié très-douce en y mettant du mien plus que je n'avois fait. Je forme les plus beaux projets du monde , je brûle de les exécuter. Je

LIVRE VI

quitte tout , je renonce à tout , je pars , je vole , j'arrive dans tous les mêmes transports de ma première jeunette , & je me retrouve h Tes pieds. Ah ! j'y ferois mort de joie fi j'avois retrouve dans fon accueil , dans fes curettes , dans fon cœur enfin , le quart de ce que j'y rctrouvois autrefois , & que j'y reportois encore.

Affreuse illusion des choses humaines ! Elle me reçut toujours avec son excellent cœur qui ne pouvoir mourir qu'avec elle : mais je venois rechercher le patte qui n'étoit plus & qui ne pouvoir re-naître. A peine eus-je relié demi-heure avec elle que je fentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même situation défolante que j'avois été forcé de fuir , & cela , fans que je pufle dire qu'il y eût de la faute de perfonne ; car au fond Courtilles n'étoit pas mauvais , & parut me revoir avec plus de plaifir que de chagrin. Mais confient me fouffrir furnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout, & qui ne pouvoit ccfler d'être tout pour moi? Comment vivre étranger dans la maifon dont j'étois l'enfant. L'acped des objets témoins de mon bonheur pafl'é me rendoit la comparaifon plus cruelle. J'aurois moins fouffert dans une autre habitation. Mais me voir rappeler incct-tamment tant de doux fouvenirs , c'étoit irriter le fentiment de mes pertes. Confumé de vains regrets , livré à la plus noire mélancolie , je repris le train de reliair feul hors les heures des repas. Enfermé avec mes livres j'y cherchois des diltradions utiles , & fentant le péril imminent que j'avois tant craint autrefois, je me tourmentoais derechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir quand Maman n'auroit plus de reflource. J'avois mis

les chofes dans fa maifon fur le pied d'aller fins empirer ; mais depuis moi tout étoit changé. Son Econome étoit un diflipateur. Il vouloir briller : bon cheval , bon équipage ; il aimoit à s'étaler noblement aux yeux des voifins ; il faifoit des cntreprifes continues en chofes où il n'entendoit rien. La penfion fe mangeoit d'avance , les quartiers en étoient engagés , les loyers étoient arriérés & les dettes alloient leur train. Je prevoyois que cette penfion ne tarderoit pas d'être faille & peut-être fupprimée. Enfin je n'envifageois que ruine & défaltres , & le moment m'en fembloit fi proche que j'en fennois d'avance toutes les horreurs.

Mon cher cabinet étoit ma feule diffraction. A force d'y chercher des rmedes contre le trouble de mon ame , je m'avifai d'y en chercher contre les maux que je prévoyois , & revenant à mes anciennes idées , me voilà bâtiflant de nouveaux châteaux en Efpagne, pour tirer cette pauvre Marna» des extrémités cruelles où je la voyois prête à tomber. Je ne me fêtois pas a fiez favant & ne me croyois pas a fiez d'efprit pour briller dans la république des lettres , & faire une fortune par cette voie. Une nouvelle idée qui fe préfenra m'infpira la confiance que la médiocrité de mes talens ne pouvoit me donner. Je n'avois pas abandonne la mufique en ce fiant de l'enfeigner. Au contraire , j'en avois afiez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme favant en cette partie. En rérléclii fiant à la peine que j'avois eue d'apprendre à déchiffrer la note , & à celle que j'avois encore à chanter à livre ouvert , je vins à penfer que cette difficulté pouvoit bien venir de la chofe autant que de moi , fâchant

fur-tout qu'en général apprendre la mufique , n'étoit pour perfonne une chofe ai fée. En examinant la conftitucion des lignes je les trouvois fouvent fort mal inventés. Il y avoit long-tems que

j'avois pensé à noter l'échelle par chiffres pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes & portées , lorsqu'il falloir noter le moindre petit air. J'avois été arrêté par les difficultés des oélaves , & par celles de la mesure & des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'esprit , & je vis en y repensant, que ces difficultés n'étoient pas insurmontables. J'y rêvai avec succès & je parvins à noter quelque musique que ce fût par mes chiffres avec la plus grande exactitude , & je puis dire avec la plus grande simplicité. Dès ce moment je crus ma fortune faite, & dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devois tout , je ne songai qu'à partir pour Paris , ne doutant pas qu'en présentant mon projet à l'Académie je ne fisse une révolution. J'avois rapporté de Lyon quelque argent; je vendis mes livres. En quinze jours ma résolution fût prise & exécutée. Enfin plein des idées magnifiques qui me l'avoient inspirée , & toujours le même dans tous les tems , je partis de Savoie avec mon système de musique , comme autrefois j'étois parti de Turin avec ma fontaine de Héron,

Telles ont été les erreurs & les fautes de ma jeunesse. J'en ai narré l'histoire avec une fidélité dont mon cœur est content. Si dans la suite j'honorai mon âge mur de quelques vertus , je les aurois dites avec la même franchise , & c'étoit mon dessein. Mais il faut m'arrêter ici. Le tems peut lever

■ 3<f« LES CONFESSIONS.

bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la postérité , peut-être un jour elle apprendra ce que j'avois à dire. Alors on saura pourquoi je me tais.

Fin du fixieme Livre.

PROMENEUR SOLITAIRE

G* . w ■■ »"-r— -r^jjpg

C» ■■ -- aQ

Me voici donc feul fur la terre , n'ayant plus de frere de prochain , d'ami , de fociété que moi - même. Le plus fociable & le plus aimant des humains en a été proferic par un accord unanime. Ils ont cherché dans les raffinemens de leur haine quel tourment pouvoir être le plus cruel à mon ame fenfible , & ils ont brifé violemment tous les liens qui m'attachoient à eux. Paurois *iimé les hommes en dépit d'eux - mêmes. Us n'ont pu qu'en cédant de l'être fe dérober à mon affe&ion. Les voilà donc étrangers , inconnus , nuis enfin pour moi puifqu'ils l'ont voulu. Mais moi , détaché d'eux & de tout, que fuis - je moi - même ? Voilà ce qui me refte à chercher. Malheureufement cette recherche doit être précédée d'un coup-d'œil fur ma pofition. C'eft une idée par laquelle il faut néceffkirement que je pafle , pour arriver d'eux à moi. •

Depuis quinze ans 6c plus que je fuis dans cette étrange pofition , elle me paraît encore un rêve. Je m'imagine toujours qu'une indigeftion me tourmente , que je dors d'un mauvais Mémoires. . A a a

LES RÊVER FE S

fommeil , & que je vais me réveiller bien foulagé de ma peine en me retrouvant avec mes amis. Oui , fans doute , il faut que jaye fait fans que je m'en apperçufle un faut de la veille au fommeil , ou plutôt de la vie à la mort. Tiré je ne fais comment de

l'ordre des choses , je me suis vu précipité dans un chaos incompréhensible où je n'aperçois rien du tout; & plus je pense à ma fin à t ion présente , & moins je puis comprendre où je suis.

Eh ! Comment aurois-je pu prévoir le destin qui m'attendoit ? Comment le puis - je concevoir encore aujourd'hui que j'y suis livré ? Pouvois-je dans mon bon sens supposer qu'un jour, moi le même homme que j'étais , le même que . je suis encore , je palferois , je ferais tenu sans le moindre doute pour un monstre , un empoisonneur , un aflà/En , que je deviendrais l'horreur de la race humaine , le jouet de la canaille , que toute la salutation que me feraient les passans ferait de cracher sur moi ; qu'une génération toute entière s'amuseroit d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant? Quand cette étrange révolution se fit, pris au dépourvu , j'en fus d'abord bouleversé. Mes agitations , mon indignation me plongèrent dans un délire qui n'a pas eu trop de dix ans pour se calmer , & dans cet intervalle , tombé d'erreur en erreur » de faute en faute , de sottise en sottise , j'ai fourni par mes imprudences aux directeurs de ma destinée autant d'instrumens qu'ils ont habilement mis en œuvre pour la fixer sans retour.

Je me suis débattu long-temps aussi violemment que vainement. Sans adresse , sans art, sans diluLition , sans prudence ,

franc, ouvert, impatient, emporté, je n'ai fait en me débattant que m'enlacer davantage , & leur donner incessamment de nouvelles prises qu'ils n'ont eu garde de négliger. Sentant enfin tous mes efforts inutiles & me tourmentant à pure perte, j'ai pris le seul parti qui me restoit à prendre , celui de me soumettre à ma destinée sans plus résister contre la nécessité. J'ai trouvé dans cette résignation le dédommagement de tous mes maux par la

tranquillité qu'elle me procure , &c qui ne pouvoir s'allier avec le travail continuel d'une réfiitance auffi pénible qu'infruéhieufe.

Une autre chofe a contribué à cette tranquillité. Dans tous les rafinemens de leur haine , mes perfécuteurs en ont omis un que leur animofité leur a fait oublier; c'étoit d'en graduer fi bien les effets , qu'ils puffent entretenir & renouveler mes douleurs fans celle , en me portant toujours quelque nouvelle atteinte. S'ils avoient eu l'adrefle de me laifTer quelque lueur d'efpérance , ils me tiendraient encore par-là. Us pourraient faire encore de moi leur jouet par quelque faux leurre, & me navrer enfuite d'un tourment toujours nouveau par mon attente déçue. Mais ils ont d'avance épuifé toutes leurs reflources ; en ne me laifTant rien ils fe font tout ôcr à euxmêmes. La diffamation , la dépreffion , la dérifion , l'opprtfbre dont ils m'ont couvert ne font pas plus fufceptibles d'augmentation que d'adouuffement ; nous fommes également hors d'état , eux de les aggraver , & moi de m'y fouflraire, Us fe font tellement prefTés de porter à fon cômble la mefure de ma mifere, que toute la puiffance humaine, aidée de toutes les rufes de l'enfer, n'y fauroit plus rien ajouter. La

Aaa x

douleur phyfique elle-même au lieu d'augmenter mes peines y feroic diverfion. En m'arrachant des cris , peut-être , elle m'épargneroit des gémiffemens , ôc les déchiremens de mon corps fufpendroient ceux de mon cœur. •

Qu'ai-je encore à craindre d'eux puifque tout eft fait ? Ne pouvant plus empirer mon état, ils ne (auroient plus m'infpirer d'alarmes. L'inquiétude & l'effroi font des maux dont ils m'ont pour jamais délivré : c'eft toujours un foulagement. Les maux

réels ont fur moi peu de prife ; je prends aifément mon parti fur ceux que j'éprouve , mais non pas fur ceux que je crains. Mon imagination effarouchée les combine , les retourne , les étend & les augmente. Leur attente me tourmente cent fois plus que leur préfence , & la menace m'eft plus terrible que le coup. Si-tôt qu'ils arrivent , l'événement leur ôtant tout ce qu'ils avoient d'imaginaire , les réduit à leur juſte valeur. Je les trouve alors beaucoup moindres que je ne me les étois figurés , & même au milieu de ma fouffrance , je ne laiffe pas de me fentir foulagé. Dans cet état , affranchi de toute nouvelle crainte & délivré de l'inquiétude , de l'eſpérance , la feule habitude fuffira pour me rendre de jour en jour plus infupportable une fituation que rien ne peut empirer , & à meſure que le fentiment s'en émouffe par la durée, ils n'ont plus de moyens pour le ranimer. Voilà le bien que m'ont fait mes perfécuteurs en épuifant fans meſure tous les traits de leur animofité. Ils fe font ôté fur moi tout empire , & je puis déformais me moquer d'eux.

Il n'y a pas deux mois encore qu'un plein calme eft rétabli dans mon cœur. Depuis long-tems je ne craignois plus

PREMIERE PROMENADE. m

rien ; mais j'eſpérois encore , & cet eſpoir tantôt bercé , tantôt fruſtré , étoit une prife par laquelle mille pallions diverſes ne ceſſoient de m'agiter. Un événement aulſi trille qu'imprévu vient enfin d'effacer de mon cœur ce foible rayon d'eſpérance," ôc m'a fait voir ma deltinée fixée à jamais fans retour icibas. Dès-lors je me fuis réligné lâns réferve , & j'ai retrouvé la paix.

Si-tôt que j'ai commencé d'entrevoir la trame dans toute fon étendue , j'ai perdu pour jamais l'idée de ramener de mon vivant

le public fut mon compte , Sc même ce retour ne pouvant plus être réciproque me feroit désormais bien inutile. Les hommes auroient beau revenir à moi , ils ne me retrouveraient plus. Avec le dédain qu'ils m'ont inspiré , leur commerce me. feroit infipide & même à charge , & je suis cent Ibis plus heureux dans ma folitude , que je ne pourrais l'être en vivant avec eux. Ils ont arraché de mon cœur toutes les douceurs de la société. Elles n'y pourraient plus germer derechef à mon âge ; il est trop tard. Qu'ils me fassent désormais du bien ou du mal tout m'est indifférent de leur part , & quoi qu'ils fassent , mes contemporains ne feront jamais rien pour moi.

Mais je comptois encore sur l'avenir , & j'espérois qu'une génération meilleure , examinant mieux & les jugemens portés par celle-ci sur mon compte , & sa conduite avec moi , démêlerait aisément l'artifice de ceux qui la dirigent , & me verrait enfin tel que je suis. C'est cet espoir qui m'a fait écrire mes Dialogues , & qui m'a fuggéré mille folles tentatives pour les faire palier à la postérité. Cet espoir , quoiqu'éloi-

LES RÊVERIES

gné , tenoit mon ame dans la même agitation que quand je cherchois encore dans le fiasco un cœur qui fût , & mes espérances que j'avois beau jeter au loin me rendaient également le jouer des hommes d'aujourd'hui. J'ai dit dans mes Dialogues sur quoi je fondeois cette attente. Je me trompois. Je l'ai senti par bonheur aller à tems pour trouver encore avant ma dernière heure un intervalle de pleine quiétude , & de repos absolu. Cet intervalle a commencé à l'époque dont je parle , & j'ai lieu de croire qu'il ne fera plus interrompu.

Il se passe bien peu de jours que de nouvelles réflexions ne me confirment combien j'étois dans l'erreur de compter sur le retour du public , même dans un autre âge ; puisqu'il est conduit dans ce qui me regarde par des guides qui se renouvellent sans celle dans les Corps qui m'ont pris en aversion. Les particuliers meurent ; mais les Corps collectifs ils meurent point. Les mêmes passions s'y perpétuent , & leur haine ardente immortelle comme le démon qui l'inspire , a toujours la même activité. Quand tous mes ennemis particuliers feront morts , les Médecins, les Oratoriens vivront encore, & quand je n'aurois pour persécuteurs que ces deux Corps-là , je dois être sûr qu'ils ne laisseront pas plus de paix à ma mémoire après ma mort , qu'ils n'en laissent à ma personne de mon vivant. Peut-être, par-trait de tems, les Médecins que j'ai réellement offensés pourroient-ils s'apaiser : mais les Oratoriens que j'aimois , que j'allois , en qui j'avois toute confiance & que je n'offensai jamais , les Oratoriens gens d'église & demi-moines , feront à jamais implacables , leur propre iniquité fait mon crime que leur amour-propre ne me

PREMIERE PROMENADE. 37S

pardonnera jamais , & le public dont ils auront soin d'entretenir & ranimer l'animosité sans cesse , ne s'apaisera pas plus qu'eux.

Tout est fini pour moi sur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal. Il ne me reste plus rien à espérer ni à craindre en ce monde , & m'y voilà tranquille au fond de l'abyme , pauvre mortel infortuné , mais impassible comme Dieu même.

Tout ce qui m'est extérieur , m'est étranger désormais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain , ni semblables , ni frères. Je suis

fur la terre comme dans une planète étrangère où je ferais tombé de celle que j'habitois. Si je reconnois autour de moi quelque chose , ce ' ne font que des objets affligeans & déchirans pour mon cœur , & je ne peux jeter les yeux sur ce qui me touche & m'entoure sans y trouver toujours quelque sujet de dédain qui m'indigne , ou de douleur qui m'afflige. Ecartons donc de mon esprit tous les pénibles objets dont je m'occuperais aussi douloureusement qu'inutilement. Seul pour le reste de ma vie , puisque je ne trouve qu'en moi la consolation , l'espérance & la paix , je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. C'est dans cet état que je reprends la fuite de l'examen sévère & sincère que j'appellai jadis mes Confessions. Je consacrerai mes derniers jours à m'étudier moi-même & à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi. Livrons-nous tout entier à la douleur de converser avec mon âme , puisqu'elle est la seule que les hommes ne puissent m'ôter. Si à force de réfléchir sur mes dispositions intérieures , je parviens à les

LES rêveries;

mettre en meilleur ordre & à corriger le mal qui peut y relire , mes méditations ne feront pas entièrement inutiles , & quoique je ne sois plus bon à rien sur la terre , je n'aurai pas tout-à-fait perdu mes derniers jours. Les loisirs de

mes promenades journalières ont souvent été remplis de contemplations charmantes , dont j'ai regret d'avoir perdu le souvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore ; chaque fois que je les relirai m'en rendra la jouissance. J'oublierai mes malheurs , mes persécuteurs , mes opprobres , en songeant au prix qu'avoit mérité mon cœur.

Ces feuilles ne feront proprement qu'un informe journal de mes rêveries. Il y fera beaucoup question de moi , parce qu'un folitaire qui réfléchit s'occupe nécessairement beaucoup de lui-même. On relie toutes les idées étrangères qui me partent par la tête en me promenant , y trouveront également leur place. Je dirai ce que j'ai pensé tout comme il m'en est venu , & avec autant peu de liaison que les idées de la veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain. Mais il en résultera toujours une nouvelle connaissance de mon naturel & de mon humeur par celle des sentiments & des pensées, dont mon esprit fait sa pâture journalière dans l'étrange état où je suis. Ces feuilles peuvent donc être regardées comme un appendice de mes Confessions , mais je ne leur en donne plus le titre , ne sentant plus rien à dire qui puisse le mériter. Mon cœur s'est purifié à la coupe de l'adversité , & j'y trouve à peine en le fondant avec foin , quelque chose de penchant irrépressible. Qu'aurais-je encore à confesser quand toutes les affections terrestres en sont arrachées ? Je n'ai pas plus à re-

louer

louer qu'à me blâmer : je suis nul désormais parmi les hommes , & c'est tout ce que je puis être n'ayant plus avec eux de relation réelle , de véritable société. Ne pouvant plus faire aucun bien qui ne tourne à mal, ne pouvant plus agir sans nuire à autrui , ou à moi-même , m'abstenir est devenu mon unique devoir , & je le remplis autant qu'il est en moi. Mais dans ce dévouement du corps mon âme est encore active , elle produit encore des sentiments , des pensées , & la vie interne & morale semble encore s'être accrue par la mort de tout intérêt terrestre & temporel. Mon corps n'est plus pour moi qu'un embarras , qu'un obstacle , & je m'en dégage d'avance autant que je puis.

Une situation si singulière mérite assurément d'être examinée
6c décrite , 6c c'est à cet examen que je consacrerai mes derniers lo-
sirs. Pour le faire avec succès il y faudrait procéder avec ordre 6c
méthode : mais je suis incapable de ce travail 6c même il m'écarteroit
de mon but qui est de me rendre compte des modifications
de mon âme 6c de leurs fluctuations. Je ferai sur moi à quelque é-
gard , les opérations que font les physiciens sur l'air pour en
connaître l'état journalier. j'appliquerai le baromètre à mon âme ,
6c ces opérations bien dirigées 6c long-tems répétées me pour-
roient fournir des résultats aussi sûrs que les leurs. Mais je
n'étends pas jusque-là mon entreprise. Je me contenterai de te-
nir le registre des opérations , sans chercher à les réduire en sys-
tème. Je fais la même entreprise que Montagne, mais avec un but
tout contraire au sien : car il n'écrivoit ses ElTais que pour les
autres , 6c je n'écris mes rêveries que Mémoires, B b b

LES RÊVERIES

pour moi. Si dans mes plus vieux jours aux approches du dé-
part , je relie , comme je l'espère , dans la même disposition où je
suis , leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les
écrire , & faisant renaître ainsi pour moi le tems passé , doublera
pour ainsi dire mon existence. En dépit des hommes je aurai
goûter encore le charme de la société , & je vivrai décrépit avec
moi dans un autre âge , comme je vivrais avec un moins vieux
ami.

récrirais mes premières Confessions & mes Dialogues dans un
fouci continuel sur les moyens de les dérober aux mains rapaces
de mes persécuteurs , pour les transmettre s'il étoit possible à
d'autres générations. La même inquiétude ne me tourmente plus
pour cet écrit , je fais qu'elle ferait inutile T & le desir d'être

mieux connu des hommes s'étant éteint dans mon cœur , n'y laiffe qu'une indifférence profonde fur le fort & de mes vrais écrits , &c des monumens de mon innocence , qui déjà peut - être ont été tous pour jamais anéantis. Qu'on épie ce que je fais , qu'on s'inquiète de ces feuilles , qu'on s'en empare , qu'on les fupprime , qu'on les fâlfifie , tout cela m'elt égal déformais. Je ne les cache ni ne les montre. Si on me les enleve de mon vivant , on ne m'enleva ni le plailir de les avoir écrites , ni le fouvenir de leur contenu , ni les méditations folitaires dont elles font le fruit, & dont la fource ne peut s'éteindre qu'av*; mon ame. Si dès mes premières calamités j'avois fu ne point regimber contre ma delli-née , & prendre le parti que je prend» aujourd'hui , tous les efforts des hommes , toutes leurs épouvantables machines eulTent été fur moi fans effet , & ils n'au-

;d by CoogH'

roient pas plus troublé mon repos par toutes leurs trames , qu'ils ne peuvent le troubler déformais par tous leurs fuccès ; qu'ils jouiffent à leur gré de mon opprobre , ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence & d'achever mes jours en paix malgré eux.

ci'-----"" - — w— — — ■■ -■■■ ta

Ayant donc formé le projet de décrire l'état habituel de mon ame dans la plus étrange pofition où fe pùiffe jamais trouver un mortel , je n'ai vu nulle maniéré plus Ample & plus fure d'exécuter cette entreprife, que de tenir un régiftre fi.lle de mes promenades fôitaires & des rêveries qui les remplirent , quand je laiffe ma tête entièrement libre , &c mes idées fuivre leur pente fans réfiftance & fans gêne. Ces heures de folitude & de méditation font

les feules de la journée , où je fois pleinement moi , & à moi fans diverfion , fans obftacle , & où je puifle véritablement dire être ce que la nature a voulu.

J'ai bientôt fenti que j'avois trop tardé d'exécuter ce projet. Mon imagination déjà moins vive , ne s'enflamme plus , comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'anime , je m'enivre moins du délire de la* rêverie ; il y a plus de réminifcence que de création dans ce qu'elle produit déformais , un tiede allanguiffement énerve toutes mes facultés , Fefpric de vie s'éteint en moi par degrés ; mon ame ne s'élance plus qu'avec peine hors de fa caduque enveloppe, ôc fans l'efpérance de l'état auquel j'afpire parce que je m'y fens avoir droit, je n'exifterois plus que par des fouvenirs. Ainfi pour me contempler moi-même avant mon déclin , il faut que je remonte au moins de quelques années au tems où perdant tout efpoir ici-bas , & ne trouvant plus d'aliment pour mon cœur fur la terre , je m'accoutumois peu-à-peu à le

DEUXIEME PROMENADE. 38i

nourrir de fa propre fubftance ,* & à chercher toute fa pâture au-dedans de moi.

Cette reffource , dont je m'avifai trop tard , devint fi féconde qu'elle fuffit bientôt pour me dédommager de tout. L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le fentiment & prefque le fou venir de mes maux , j'appris ainfi par ma propre expérience que la fource du vrai bonheur eil en nous , & qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiauit miférable Celui qui fait vouloir être heureux. Depuis quatre ou cinq ans je goûtois habituellement ces délices internes que trouvent dans la contemplation les âmes aimantes & douces. Ces raviffemens , ces extafes

que j'éprouvois quelquefois en me promenant ainfi feul , étoient des jouiſſances que je devois à mes perfécuteurs : fans eux, je n'aurois jamais trouvé ni connu les tréfors que je portois en moi-même. Au milieu de tant de richeſſes , comment en tenir un ré-giſtre fidelle ? En voulant me rappeller tant de douces rêveries , au lieu de les décrire j'y retombois. C'eſt un état que fon fouvenir ramene , & qu'on ceſſeroit bientôt de connoître , en ceſſant tout-à-fait de le fentir.

réprouvai bien cet effet dans les promenades qui fuivirent le projet d'écrire la fuite de mes Conféſſions , fur-tout dans celle dont je vais parler , & dans laquelle un accident imprévu vint rompre le fil de mes idées , Sc leur donner pour quelque tems un autre cours.

Le jeudi 24 Octobre 1775 , je fuivis après dîné les boulevards jufqu'à la rue du Chemin- verd par laquelle je gagnois les hauteurs de Ménil-montant , & de-lit, prenant les

LES RÊVERIES

fentiers à travers les vignes & lès prairies , je traveralai jufqu'à Charonne le riant payſage qui fépare ces deux villages ; puis je fis un détour pour revenir par les mêmes prairies en prenant un autre chemin. Je m'amuſois à les parcourir avec ce plaifir & cet intérêt que m'ont toujours donné les fîtes agréables, & marrétant quelquefois à fixer des plantes dans la verdure. J'en apperçus deux que je voyois allez rarement autour de Paris, & que je trou-vai très-abondantes dans ce canton-là. L'une eſt le Pifris hiera-cioiſes, de la famille des compoſées , & l'autre le Bupleurum fal-catum de celles des ombellifères. Cette découverte me réjouit & m'amuſa très-long-tems , &c finit par celle d'une plante encore

plus rare fur - tout dans un pays élevé , favoir le CeraJUum aqua-
licum que , malgré l'accident qui m'arriva le même jour, j'ai re-
trouvé dans un livre que j'avois fur moi , & plt^cé dans mon
herbier.

Enfin après avoir parcouru en détail plufieurs autres plantes
que je voyois encore en fleurs , & dont l'afpccl & l'énumération
qui m'étoit familière me donnoit néanmoins toujours du plaifir,
je quittai peu-à-peu ces menues obfervations pour me livrer à
l'impreffion, non moins agréable, mais plus touchante que faifoit
fur moi l'enfcmbble de tout cela. Depuis quelques jours on avoit
achevé la vendange ; les promeneurs de la ville s'étoient déjà reti-
rés ; les payfins auflî quittoient les champs jufques aux travaux
d'hiver. La campagne encore verte Ce riante , mais défeuillée en
partie & déjà prefque déferre , offroit par-tout l'image de la foli-
tude & des approches de l'hiver. Il réfultoit de fon afpccf un

D. . Giu -*

mélange d'impreffion douce & trifte , trop analogue à mon âge
&c b. mon fort, pour que je ne m'en fiffe pas l'application. Je me
voyois au déclin d'une vie innocente & infortunée , l'ame encore
pleine de fentimens vivaces & l'efprit encore orné de quelques
fleurs , mais déjà flétries par la triftelie & defféchées par les en-
nuis. .Seul de déiaiffé je fentois venir le froid des premières
glaces , & mon imagination tarifante ne peuploit plus ma folitude
d'êtres formés félon mon cœur. Je me difois en foupirant : qu'ai -
je fait ici-bas ? J'étois fait pour vivre , &c je meurs fans avoir
vécu. Au moins ce n'a pas été ma faute , & je porterai à l'Auteur
de mon être , finon l'offrande des bonnes œuvres qu'on ne m'a
pas laiffé faire , du moins un tribut de bonnes intentions fruftrées
, de fentimens fains mais rendus fans effet & d'une patience à

l'épreuve des mépris des hommes. Je m'attendrissais sur ces réflexions , je récapitulais les mouvemens de mon ame dès ma jeunesse , & pendant mon âge mûr , & depuis qu'on m'a féquetré de la société des hommes , & durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenais avec complaisance sur toutes les affections de mon cœur, sur les attachemens si tendres mais si aveugles , sur les idées moins tristes que consolantes dont mon esprit s'étoit nourri depuis quelques années , & je me préparais à les rappeler assez pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que j'avois pris à m'y livrer. Mon après-midi se passa dans ces paisibles méditations , & je m'en revenais très-content de ma journée , quand au fort de ma rêverie , j'en fus tiré par l'événement qui me resta à raconter.

J'étais sur les fix heures à la descente de Mcnil-monrant, presque vis-à-vis du Galant Jardinier , quand des personnes qui marchaient devant moi , s'étant tout-à-coup brusquement écartées , je vis fondre sur moi un gros chien danois qui , s'élançant à toutes jambes devant un carrosse , n'eut pas même le tems de retenir sa course ou de se détourner quand il m'aperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avois d'éviter d'être jetté par terre , étoit de faire un grand saut si juste ^ que le chien paflât sous moi tandis que je ferais en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair, & que je n'eus le tems ni de raisonner ni d'exécuter , fût la dernière avant mon accident. Je ne sentis ni le coup ni la chute, ni rien de ce qui s'enfuit jusqu'au moment où je revins à moi.

Il étoit presque nuit quand je repris connaissance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me racontèrent ce qui venoit de m'arriver. Le chien danois n'ayant pu retenir son élan s'étoit précipité sur mes deux jambes , & me cho-

quant de fa mafle & de fa vîteffe , m'avoit fait tomber la tête en avant : la mâchoire fupérieure portant tout le poids de mon corps , avoir frappé fur un pavé tres-raboteux , 6c la chute avoir été d'autant plus violente qu'étant à la defcente , ma tête avoit donné plus bas que mes pieds.

Le carrofle auquel appartenoit le chien fuivoit immédiatement , & m'auroit paflé fur le corps , fi le cocher n'eût à l'inftant retenu fes chevaux. Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avoient relevé , & qui me foutenoient encore lorfque je revins à moi. L'état auquel je me trouvai dans cet inflant elt trop fingulier pour n'en pas faire ici la defeription.

La

Digitized by Google

La nuit s'avançoit. J'apperçus le Ciel , quelques étoiles ,

& un peu de verdure. Cette première fenfation fut un moment délicieux. Je ne me fentois encore que par là. Je naiffois dans cet inflant à la vie , & il me fembloit que je remplillois de ma légère exiltence tous les objets que j'appercevois. Tout entier au moment préfent je ne me fouvenois de rien ; je n'avois nulle notion diftincte de mon individu , pas la moindre idée de ce qui venoit de m'arriver ; je ne favois ni qui j'étois, ni où j'étois } je ne fentois ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyois couler mon fang , comme j'aurois vu couler un ruifleau , fans fonger feulement que ce fang m'apparriat en aucune forte.

Je fentois dans tout mon être un calme raviffant , auquel chaque fois que je me le rappelle je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaifirs connus.

On me demanda où je demeurais ; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étais ; on me dit , à la haute borne ; c'était comme si l'on m'eût dit au mont Atlas. Il fallut de-» mander successivement le pays , la ville & le quartier où je •

me retrouvais. Encore cela ne put-il suffire pour me reconnaître ; il me fallut tout le trajet de-là jusqu'au boulevard pour me rappeler ma demeure & mon nom. Un Monsieur que je ne connaissais pas & qui eut la charité de m'accompagner quelque temps , apprenant que je demeurais si loin , me conseilla de prendre au Temple un fiacre pour me reconduire chez moi. Je marchais très-bien , très-légèrement , sans sentir ni douleur ni blessure , quoique je courais toujours beaucoup de sang. Mais j'avais un frisson glacial qui faisait claquer d'une façon très-incommode mes dents frissonnantes. Ar- Mémoires, Ccc

3 85 LES RÊVERIES

Arrivé au Temple , je pensai que puisque je marchais sans peine il valait mieux continuer ainsi ma route à pied , que de m'exposer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainsi la demilieu qu'il y a du Temple à la rue Plâtrière , marchant sans peine , évitant les embarras, les voitures, choquant & suivant mon chemin tout aussi-bien que j'aurais pu faire en pleine santé. J'arrive , j'ouvre le ferret qu'on a fait mettre à la porte de la rue , je monte l'escalier dans l'obscurité , & j'entre enfin chez moi sans autre accident que ma chute & ses suites, dont je ne m'apercevais pas même alors.

Les cris de ma femme en me voyant , me firent comprendre que j'étais plus maltraité que je ne pensais. Je passai la nuit sans connaître encore & sentir mon mal. Voici ce que je sentis & trouvai le lendemain. Pouvais la levre supérieure fendue en-dedans jus-

qu'au nez , en - dehors la peau l'avoit mieux garantie , & empêchoit la totale féparation , quatre dents enfoncées à la mâchoire fupérieure , toute la partie du vifage qui la couvre extrêmement enflée & meurtrie , le pouce droit foulé & très-gros , le pouce gauche grièvement bleffé , le bras gauche foulé , le genou gauche auffi trèsenflé & qu'une contufion forte & douloureuse empêchoit totalement de plier. Mais avec tout ce fracas , rien de brifé , pas même une dent , bonheur qui tient du prodige dans une chute comme celle-là.

Voilà très-fidellemenr l'hiftoire de mon accident. En peu de jours cette hiftoire fe répandit dans Paris tellement changée & défigurée qu'il étoit impoffible d'y rien reconnoître. J'aurais dû compter d'avance fur cette métamorphofe ; mais

Digi tized. I: yXioogfc

il s'y joignit tant de circonftances bizarres ; tant de propos obscurs & de réticences raccompagnèrent ; on m'en parloit d'un air fi rifiblement difcret que tous ces myfteres m'inquiétèrent. J'ai toujours haï les ténèbres elles m'infpirent naturellement une horreur que celles dont on m'environne depuis tant d'années n'ont pas dû diminuer. Parmi toutes les Angularités de cette époque je n'en remarquerai tju'une , mais fuffifante pour foire juger des autres.

M. ***. avec lequel je n'avois eu jamais aucune relation ; envoya fon fecrétaire s'informer de mes nouvelles , & me foire d'infiantes offres de fervice qui ne me parurent pas dans la circonftance , d'une grande utilité pour mon foulagement. Son fecrétaire ne latfla pas de me preffer très-vivement de me prévaloir de fes offres , jufqu'à me dire que fi je ne me fiois pas à lui, je pouvois

écrire dire&ement à M. ***. Ce grand empreflemenr & l'air de confidence qu'il y joignit , me firent comprendre qu'il y avoit fous tout cela quelque myftere que je cherchois vainement à pénétrer. Il n'en felloit pas tant pour m'effaroucher , fur-tout dans l'état d'agitation où mon accident & la fièvre qui s'y étoit jointe avoit mis ma tête. Je me livrais à mille conjectures inquiétantes & triftes, & je feifois fur tout ce qui fe paffoit autour de moi , des commentaires qui marquoient plutôt le délire de la fièvre , que le fang-froid d'un homme qui ne prend plus d'intérêt à rien.

Un autre événement vint achever de troubler ma tranquillité. Madame***, m'avoit recherché depuis quelques années, fons que je puflè deviner pourquoi. De petits cadeaux affrétés, de frequentes vifites fons objet de fons plaifir, me mar-

LÉS RÊVERIES

quoient affez un but fecret à tout cela , mais ne me le mon- troient pas. Elle m'avoit parlé d'un rorhan qu'elle vouloir faire pour le préfenter à la Reine. Je lui avois dis ce que je penfois des femmes auteurs. Elle m'avoit fait entendre que ce projet avoit pour but le rctabliffement de fa fortune T pour lequel elle avoit befoin de protection ; je n'avois rien* à répondre à cela. Elle me dit depuis que n'ayant pu avoir accès auprès de la Reine , elle étoit déterminée à donner fon livre au public. Ce n'étoit plus le cas de lui donner des confeils qu'elle ne me demandoit pas , & qu'elle n'auroit pas foivis. Elle m'avoit parlé de me montrer aupara- vant le manuferit. Je la priaï de n'en rien faire , & elle n'en fit rien.

Un beau jour durant ma convalefcence , je reçus de là part ce livre tout imprimé & rrrcme relié , & je vis dans la préface de fi

greffes louanges de moi t fi mauffadement plaquées & avec tant d'affeétarion que j'en fus défagréablement affeélé. La rude flagornerie qui s'y faifoit fentir ne s'allia jamais avec la bienveillance ; mon cœur ne fauroit fe tromper là-deffus.

Quelques jours après Madame * * *. me vint voir avec fa fille. Elle m'apprit que fon livre faifoit le plus grand bruit à caufe d'une note qui le lui attirait ; j'avois à peine remarqué cette note en parcourant rapidement ce roman. Je la relus après le départ de Madame***, j'en examinai la tournure , j'y crus trouver le motif de fes vifires , de fes cajoleries , des greffes louanges de fa préface , & je jugeai que tout cela n'avoit d'autre but que de difpofer le public à m'attribuer la note , & par conféquent le blâme qu'elle pouvoit attirer à fon auteur dans la tirtonffaucc où elle étoit publiée.

Je n'avois aucun moyen de détruire ce bruit & l'impreffion qu'il pouvoir faire , & tout ce qui dépendoit de moi étoit de ne pas l'entretenir , en fouffrant la continuation des vaines & oflenflives vifites de Madame ***. & de fa fille. Voici pour cet effet, le billet que j'écrivis à la mere.

“ Roujfeau ne recevant chez lui aucun auteur , remercie » Madame ***. de fes bontés, & la prie de ne plus l'ho- » norer de fes vifites. »

Elle me répondit par une lettre honnête dans la forme mais tournée comme toutes celles que l'on m'écrivit en pareil cas. J'avois barbarement porté le poignard dans fon cœur fenfible , & je devois croire au ton de fa lettre qu'ayant pour moi des fentimens fi vifs & fi vrais , elle ne fupporteroit point fans mourir cette rupture. C'eft ainfi que la droiture & la franchife en toute chofe , font des crimes affreux dans le monde, & je paraîtrais à mes contem-

porains méchant & féroce , quand je n'aurois à leurs yeux d'autre crime que de n'être pas faux & perfide comme eux.

J'étois déjà forti pkifieurs fois & je me pramenois même affez fouvent aux Thuilleries , quand je vis à l'étonnement de plufieurs de ceux qui me rencontraient , qu'il y avoir encore à mon égard quelqu'autre nouvelle que j'ignoris. J'appris enfin que le bruit public étoit , que j'étois mort de ma chute ; & ce bruit fe répandit fi rapidement & fi opiniâtrement que plus de quinze jours après que j'en fus inlruit, l'on en parla à la Cour comme d'une chofe fure. Le Courrier d'Avignon , à ce qu'on eut foin de m'écrire , annonçant cette heureufe nouvelle , ne manqua pas d'anticiper à cette

LES RÊVERIES

occafion fur le tribut d'outrages & d'indignités qu'on prépare à ma mémoire après ma mort , en forme d'oraifon filnebre.

Cette nouvelle fut accompagnée d'une circonftance encore plus finguliere que je n'appris que par hafard , & dont je n'ai pu favoir aucun détail. C'elt qu'on avoit ouvert en même-tems une foufcription pour l'impreffion des manufcrits que l'on trouverait chez moi. Je compris par là qu'on tenoit prêt un recueil d'écrits fabriques tout exprès pour me les attribuer d'abord après ma mort : car de penfer qu'on imprimât fidellement aucun de ceux qu'on pourrait trouver en effet , c'étoit une bétife qui ne pouvoir entrer dans l'efprit d'un homme fenfé, & dont quinze ans d'expérience ne m'ont que trop garanti.

Ces remarques , faites coup fur coup & fuivies de beaucoup d'autres qui n'étoient gueres moins étonnantes , effarouchèrent derechef mon imagination que je croyois amortie , & ces noires

ténèbres qu'on renfermoit sans relâche autour de moi , ranimèrent toute l'horreur qu'elles m'inspirent naturellement. Je me fatiguai à faire sur tout cela mille commentaires , & à tâcher de comprendre des mystères qu'on a rendus inexplicables pour moi. Le seul résultat confiant de tant d'énigmes fut la confirmation de toutes mes conclusions précédentes , savoir , que la destinée de ma personne , & celle de ma réputation ayant été fixées de concert par toute la génération présente , nul effort de ma part ne pouvoit m'y soustraire , puisqu'il m'est de toute impossibilité de transmettre aucun dépôt à d'autres âges sans le faire passer dans celui-ci par des mains intéressées à le supprimer.

D ig it iz ed by - G t t « g 4 e

Mais cette fois j'allai plus loin. Lamas de tant de circonstances fortuites , l'élévation de tous mes plus cruels ennemis , affectée pour ainsi dire par la fortune , tous ceux qui gouvernent l'Etat , tous ceux qui dirigent l'opinion publique , tous les gens en place , tous les hommes en crédit triés comme sur le volet parmi ceux qui ont contre moi quelque animosité secrète , pour concourir au commun complot , cet accord universel est trop extraordinaire pour être purement fortuit. Un seul homme qui eût refusé d'en être complice , un seul événement qui lui eût été contraire , une seule circonstance imprévue qui lui eût fait obstacle , suffisoit pour le faire échouer. Mais toutes les volontés , toutes les fatalités , la fortune , & toutes les révolutions ont affermi l'œuvre des hommes , & un concours si frappant qui tient du prodige , ne peut me laisser douter que son plein succès ne soit écrit dans les décrets éternels. Des foules d'observations particulières , soit dans le passé , soit dans le présent , en confirment tellement dans cette opinion , que je ne puis m'empêcher de regarder désormais

comme un de ces secrets du Ciel impénétrables à la raison humaine , la même œuvre que je n'envifageois jufqu'ici que comme un fruit de la méchanceté des hommes.

Cette idée loin de m'être cruelle & déchirante , me console , me tranquillife , &c m'aide à me réfigner. Je ne vais pas fi loin que St. Auguffin qui fe fiût confolé d'être damné fi telle eût été la volonté de Dieu. Ma réfignation vient d'une fource moins défintéreffée , il eft vrai , mais non moins pure &c plus digne à mon gré de l'Etre parfait que j'adore.

3P> LES RÊVERIES,'

Dieu eft juſte ; il veut que je fouffre ; & il fait que je fuis innocent. Voilà le motif de ma confiance ; mon cœur & ma raifon me crient qu'elle ne me trompera pas. Laiflons donc faire les hommes & la deftinée ; apprenons à fouffrir fans murmure ; tout doit à la fin rentrer dans l'ordre , & mon tour viendra tôt ou tard.

TROISIEME

Digitized by Google

G» agg V3

Je deviens vieux en apprenant toujours.

Soi on repérait Couvent ce vers d.ins fa vieille lie. Il a un Cens dans lequel je pourrais le dire aulfi dans la mienne ; mais c'eft une bien trille fcience que celle que depuis vingt ans l'expérience m'a fait acquérir : l'ignorance etl encore préférable. L'adverfité

fans douce eft un grand maître; niais ce maître fait payer cher fes leçons , 6c fouvent le profit qu'au en retire ne vaut pas le prix qu'elles ont coûté. D'ailleurs avant qu'on ait obtenu tout cet acquis par des leçons fi tardives , l'à-propos d'en ufer fe palfe. La jeunefie eft le tems d'étudier la fugeflè ; la vieillesfe eft le tems de la pratiquer. L'expérience inftruit toujours, je l'avoue; mais elle ne profite que pour l'efpace qu'on a devant foi. Eft -il tems au moment qu'il faudrait mourir d'apprendre comment on aurait dû vivre ?

Eh que me fervent des lumières fi tard & fi douloureusement acquifes fur ma deftinée & fur les pallions d'autrui dont elle eft l'œuvre ! Je n'ai appris û mieux connoître. les hommes que pour mieux fentir la mifere où ils m'ont plongé, fans que cette connoiffance en me découvrant tous leurs pièges m'en ait pu faire éviter aucun. Que ne fuis-je relié toujours dans cette imbéeille mais douce confiance qui me rendit durant tant d'années la proie 6c le jouet de mes bruvans amis , fins qu'enveloppé de toutes leurs trames j'en euïe même le moindre foupçou ! J'étois leur dupe 6c leur victime , il Mémoires. D d d

LES RÊVERIES

eft vrai , mais je me croyois aimé d'eux , & mon cœur jouiffbic de l'amitié qu'ils m'avoient infpirée en leur en attribuant autant pour moi. Ces douces illufions font détruites. La trille vérité que le tems & la raifon m'ont dévoilée , en me faifant fenrir mon malheur , m'a fait voir qu'il étoit fans remede & qu'il ne me reftoit qu'à m'y réfigner. Ainfi toutes les expériences de mon âge font pour moi dans mon état fans utilité préfente , & fans profit pour l'avenir.

Nous entrons en lice à notre naissance , nous en sortons à la mort. Que sert d'apprendre à mieux conduire son char quand- on en est au bout de la carrière ? Il ne relie plus à penser alors que comment on en sortira. L'étude d'un vieillard , s'il lui en relie encore à faire , est uniquement d'apprendre à mourir , & c'est précisément celle qu'on fait le moins à mon âge ; on y pense à tout , hormis à cela. Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfants , & en sortent de plus mauvaise grâce que les jeunes gens. C'est- que tous leurs travaux ayant été pour cette vie , ils voyent à la fin qu'ils ont perdu leurs peines. Tous leurs biens , tous leurs fruits de leurs laborieuses veilles , ils quittent tout quand ils s'en vont. Ils n'ont songé à rien acquérir durant leur vie qu'ils puissent emporter à leur mort.

Je me suis dit tout cela quand il étoit temps de me le dire,; & si je n'ai pas mieux pu tirer parti de mes réflexions , ce n'est pas faute de les avoir faites à temps , & de les avoir bien digérées. Jeté dès mon enfance dans le tourbillon du monde , j'appris de bonne heure par l'expérience que je n'é-

tais pas fait pour y vivre, & que je n'y parviendrais jamais à l'état dont mon cœur sentoit le besoin. Cessant donc de chercher parmi les hommes le bonheur que je sentois n'y pouvoir trouver , mon ardente imagination fautoit déjà par-dessus l'espace de ma vie à peine commencée , comme fut un terrain qui m'étoit étranger , pour se reposer sur une affûte tranquille où je puisse me fixer.

Ce sentiment nourri par l'éducation dès mon enfance &c renforcé durant toute ma vie par ce long tiltu de misères &c d'infortunes qui l'a remplie , m'a fait chercher dans tous les temps à connaître la nature & la destination de mon être avec plus d'inté-

rêt & de foin que je n'en ai trouvé dans aucun autre homme. J'en ai beaucoup vu qui philofophoient bien plus doctement que moi , mais leur philofophie leur étoit pour ainfi dire étrangère. Voulant être plus favans que d'autres , ils étudioient l'univers pour favoir comment il étoit arrangé, comme ils auraient étudié quelque machine qu'ils auraient apperçue , par pure curiofité. Ils étudioient la nature humaine pour en pouvoir parler fivamment , mais non pas pour fe connoître; ils travailloient pour in fini ire les autres , mais non pas pour s'éclairer en -dedans. Piuſieurs d'entr'eux 11e vouloient que faire un livre , n'importoit quel , pourvu qu'il fût accueilli. Quand le leur étoit fait & publié , fon contenu ne les intéreffoit plus en aucune forte , fi ce n'efi pour le faire adopter aux autres & pour le défendre au cas qu'il fut attaqué , mais du reſte fans en rien tirer pour leur propre ufâge , fans s'embarraſſer même que ce contenu fût faïx ou vrai , pourvu qu'il ne fut pas réfuté. Pour moi quand

Ddd i

39ô LES RÊVERIES,

j'ai dcſiré d'apprendre, c'éroic pour favoir moi-même & non pas pour enſeigner ; j'ai toujours cru qu'avant d'inſtruire les autres il falloir commencer par favoir allez pour foi , & de toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes , il n'y en a gueres que je n'eufle faite également feul dans une ille déferte où j'aurois été confiné pour le reſte de mes jours. Ce qu'on doit faire dépend beaucoup de ce qu'on doit croire , & dans tout ce qui ne tient pas aux premiers bcſoins de la nature , nos opinions font la réglé de nos actions. Dans ce principe qui fut toujours le mien , j'ai cherché fouvent &c long-tems pour diriger l'emploi de ma vie , à connoître fa véritable fin , & je me fuis

bientôt confolé de mon peu d'aptitude à me conduire habilement dans ce monde , en fentant qu'il n'y falloit pas chercher cette fin.

Né dans une famille où régnoient les mœurs & la piété , élevé enfuite avec douceur chez un miniftre plein de fagelfe & de religion , j'avois reçu dès ma plus tendre enfance des principes , des maximes , d'autres diraient des préjugés , qui ne m'ont jamais tout-à-fait abandonné. Enfant encore , & livré à moi - même , alléché par des careffes , féduit par la vanité , leurré par l'efpérance , forcé par la néceffité , je me fis catholique ; mais je demeurai toujours chrétien , & bientôt gagné par l'habitude mon cœur s'attacha fincéremenr à ma nouvelle religion. Les inftuctions , les exemples de Madame de IV ar eus m'affermirent dans cet attachement. La folitude champêtre où j'ai paffé la fleur de ma jeunefTe , l'étude des bons livres à laquelle je me livrai tout entier , ret>

-Bigitized by 4

forcèrent auprès d'elle mes difpofitions naturelles aux fen timens affectueux, & me rendirent dévot prefque à la maniéré de Fénelon. La méditation dans la retraite , l'étude de la nature , la contemplation de l'univers forcent un folitaire à s'élancer inceffamment vers l'Auteur des chofes , & à chercher avec une douce inquiétude la fin de tout ce qu'il voit & la caufe de tout ce qu'il fent. Lorfque ma deftinée me rejetta dans le torrent du monde , je n'y retrouvai plus rien qui pût flatter un moment mon cœur. Le regret de mes doux loifirs me fuivit par-tout , & jetta l'indifférence & le dégoût fur tout ce qui pouvoit fe trouver à ma portée , propre à mener à la fortune & aux honneurs. Incertain dans mes inquiets defirs , j'efpérois peu , j'obtins moins , & je fentis dans des lueurs même de profpérité que quand j'aurois obtenu tout ce

que je croyois chercher, je n'y aurois point trouvé ce bonheur dont mon cœur étoit avide fans en faveur démêler l'ob- jet. Ainfi tout contribuoit à détacher mes affections de ce monde , même avant les malheurs qui dévoient m'y rendre tout-à-fait étranger. Je parvins jufqu'à l'âge de quarante ans flottant entre l'indigence & la fortune , entre la fageffe & l'égarement, plein de vices d'habitude fans aucun mauvais penchant dans le cœur , vivant au hafard fans principes bien décidés par ma raifon , & diftrait fur mes devoirs fans les méprifer , mais fouvent fans les bien connoître.

Dès ma jeuneffe j'avois fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir, & celui de mes prétentions en tout genre. Bien réfolu , dès cet âge atteint \$c dans quelque firuacion que je fufTe , de ne plus me

J9Ü LES RÊVERIES

débattre pour en fortir , & de paffer le refte de mes jours 5 vivre au jour la journée fans plus m'occuper de l'avenir. Le moment venu , j'exécutai ce projet fans peine , & quoiqu'alors ma fortune femblât vouloir prendre une affliette plus fixe t j'y renonçai non-feulement fans regret mais avec un plaifir véritable. En me délivrant de tous ces leurres , de toutes ces vains efpérances , je me livrai pleinement à l'incurie & au repos d'efprit qui fit toujours mon goût le plus dominant 6c mon penchant le plus durable. Je quittai le monde 6c fes pompes , je renonçai à toutes parures , plus d'épée , plus de montre , plus de bas blancs , de dorure , de coiffure , une perruque toute Ample , un bon gros habit de drap , & mieux que tout cela , je déracinai de mon cœur les cupidités & les convoitifes qui donnent du prix h tout ce que je quittois. Je renonçai à la place que j'occupois alors , pour laquelle je n'étois nulle-» ment propre , 6c je me mis à copier de la muGque

à tant la page , occupation pour laquelle j'avois eu toujours un goût décidé.

Je ne bornai pas ma réforme aux chofes extérieures. Je fends que celle - là même en exigeoit une autre plus pénible fans doute , mais plus néceffaire dans les opinions , & réfohj de n'en pas faire à deux fois , j'entrepris de foumettre mon intérieur à un examen févcre qui le réglât pour le relie de ma vie tel que je voulois le trouver à ma mort.

Une grande révolution qui venoit de fe faire en moi un autre monde moral qui fe dévoiloit à mes regards , les infenfés jugemens des hommes , dont fans prévoir encore combien j'en ferais la victime , je commençois à fentir l'ab-

T iro I S I E M E PROMENADE. 199

furdicc , le befoin toujours croiflant d'un autre bien que la glo-riole littéraire dont à peine la vapeur m'avoit atteint que j'en étois déjà dégoûté , le deûr enfin de tracer pour le refte de ma carrière une route moins incertaine que celle dans laquelle j'en venois de pa(Ter la plus belle moitié, tout m'obligeoit à cette grande revue dont je fentois depuis longrems le befoin. Je l'entrepris donc, & je ne négligeai rien de ce qui dépendoit de moi pour bien exécuter cette entreprife.

C'eft de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde , & ce goût vif pour la folitude , qui ne m'a plus quitté depuis ce tems-là. L'ouvrage que j'entreprenois ne pouvoir s'exécuter que dans une retraite abfolue ; il demandoit de longues & paifibles méditations que le tumulte de la fociété ne fouffre pas. Cela me força de prendre pour un tems une autre manière de vivre dont enfuite je me trouvai fi bien , que ne

l'ayant interrompue depuis lors que par force & pour peu d'inf-tans , je l'ai reprise de tout mon cœur & m'y fuis borné sans peine , auili-tôt que je l'ai pu & quand enfuite les hommes m'ont réduit à vivre feul , j'ai trouvé qu'en me féquefrant pour me rendre mi-férable , ils avoient plus fait pour mon bonheur que je n'avois fu faire moi-même.

Je me livrai au travail que j'avois entrepris avec un zele proportionné , & à l'importance de la chofe & au befoin que je fentois en avoir. Je vivois alors avec des philofcplies modernes qui ne reficmbloient guercs aux anciens : au lieu de lever mes doutes & de fixer mes irréfolutioas , ils

LES RÊVERIES

avoient ébranlé toutes les certitudes que je croyois avoir fur les points qu'il m'importoit le plus de connoître : car , ardens millionnaires d'athéïfme , & très-imperieux dogmatiques , ils n'enduroient point sans colere , que fur quelque point que ce pût être , on ofât penfer autrement qu'eux. Je nfétois défendu fouvent aïiez fbiblement par haine pour la difpute ,

& par peu de talent pour la foutenir ; mais jamais je n'adoptai leur défolante doctrine , & cette réliftance , à des hommes aulli intolérans , qui d'ailleurs avoient leurs vues , ne fut' pas une des moindres caufes qui attifèrent leur animofité.

Ils ne m'avoient pas perfuadé , mais ils m'avoient inquiété.

Leurs argumens m'avoient ébranlé , sans m'avoir jamais convaincu ; je n'y trouvois point de bonne réponfe , mais je fen-tois qu'il y en devoit avoir. Je m'acculois moins d'erreur , que d'ineptie , & mon coeur leur répondoit mieux que ma raifon.

Je me dis enfin ; me laifierai-je éternellement ballotter par les fophifmes des mieux difans , dont je ne fuis pas même fûr que les opinions qu'ils prêchent & qu'ils ont tant d'ardeur à faire adopter aux autres foient bien les leurs à eux- •

mêmes ? Leurs pallions , qui gouvernent leur doctrine , leur intérêt de faire croire ceci ou cela , rendent impoliïble à pénétrer ce qu'ils croient eux - mêmes. l'eut-on chercher de la bonne foi dans des chefs de parti ? Leur philofophie eft pour les autres ; il m'en faudrait une pour moi. Cherchons-la de toutes mes forces tandis qu'il eft remis encore, afin d'avoir une réglé fixe de conduite pour le relie de mes jours. Me voilà dans la maturité de l'âge , dans toute force de l'entendement. Déjà je touche -au déclin. Si j'ar-

tcr.ds

Qigitizad by Çüagk'

tends encore, je n'aurai plus dans ma délibération tardive l'ufage de toutes mes forces ; mes facultés intellectuelles auront déjà perdu de leur activité ; je ferai moins bien ce que je puis faire aujourd'hui de mon mieux pcfiïble : faillirons ce moment favorable ; il eft l'époque de ma réforme externe & matérielle, qu'il foit auffi celle de ma réforme intellectuelle & morale. Fixons une bonne fois mes opinions , mes principes , & foyons pour le relie de ma vie ce que j'aurai trouvé devoir être après y avoir bien penfé.

J'exécutai ce projet lentement & à diverfes reprifès , mais avec tout l'effort & toute l'attention dont j'étois capable. Je fentois vivement que le repos du relie de mes jours & mon fort total en dépendoient. Je m'y trouvai d'abord dans un tel * labyrinthe d'em-

barras , de difficultés , d'objections , de torruofités , de ténèbres que vingt fois tenté de tout abandonner , je fus prêt , renonçant à de vaines recherches , de m'en tenir dans mes délibérations , aux réglés de la prudence commune , fans plus en chercher dans des principes que j'avois tant de peine à débrouiller. Mais cette prudence même m'étoit tellement *

étrangère , je me fentois fi peu propre à l'acquérir , que la prendre pour mon guide, n'étoit autre chofe que vouloir à travers les mers & les orages, chercher fans gouvernail, fins bouffole, un fanal prefque inaccessible , & qui ne m'indiquoit aucun port.

Je perfiflai : pour la première fois de ma vie j'eus du courage, & je dois à fon fuccès d'avoir pu foutenir l'horrible dellinée qui dès -lors commençoit à m'envelopper fans que • j'en euffe le moindre foupçon. Après les recherches les plus Mémoires. “ E e e

ardentes & les plus finceres qui jamais peut-être aient étti faites par aucun mortel , je me décidai pour toute ma vie fur tous les fentimens qu'il m'importoit d'avoir, & fi j'ai pu me tromper dans mes réfultats , je fuis fur au moins que mon erreur ne peut m'être imputée à crime ; car j'ai fait tous mes efforts pour m'en garantir. Je ne doute point, il eft vrai , que les préjugés de l'enfance & les vœux fecrets de mon cœur n'aient fait pencher la balance du côté le plus confolant pour moi. On fe défend difficilement de croire ce qu'on defire avec tant d'ardeur , & qui peut douter que l'intérêt d'admettre ou rejeter les jugemens de l'autre vie ne détermine b foi de la plupart des hommes fur leur efpérance ou leur crainte. Tout cela pouvoir fifeiner mon jugement , j'en conviens , mais non pas altérer ma bonne foi : car je craignois de me tromper fur toute chofe. Si tout confiftoit dans l'ufage de cette vie il m'importoit de le favoir , pour en tirer du moins le

meilleur parti qu'il dépendroic de moi tandis qu'il étoit encore tems & n'être pas rout-ù-fait dupe. Mais ce que j'avois le plus à redouter au monde dans b difpofition où je me fentois , étoit d'expofer le fort étemel de mon ame pour 1a jouiffance des biens de ce monde , qui ne m'ont jamais paru d'un grand prix.

J'avoue encore que je ne levai pas toujours à ma fatiskéliion toutes ces difficultés qui m'avoient embarraffé , de dont nos philofophes avoient fi fouvent rebattu mes oreilles. Mais , réfolu de me décider enfin fur des matières où l'intellige ice humaine a fi peu de prife , & trouvant de toutes parts des mylleres impénétrables & des objections infolubles^ •

-Bigitized-by Coc

TROISIEME PROMENADE. 40j

j'adoptai dans chaque queftion le fentiment qui me parut le mieux établi directement , le plus croyable en lui -même, fans m'arrêter aux objeélions que je ne pouvois réfoudre , mais qui fe retorquoient par d'autres objeélions non moins fortes dans le fyftême oppofé. Le ton dogmatique fur ces matières ne convient qu'à des charlatans ; mais il importe d'avoir un fentiment pour foi , & de le choilir avec toute la maturité de jugement qu'on y peut mettre. Si malgré cela nous tombons dans l'erreur , nous n'en faurions porter la peine en bonne juftice, puifque nous n'en aurons point la coulpe. Voilà le principe inébranlable qui fert de bafe à ma fécurité.

Le réfultat de mes pénibles recherches , fut tel à-peu-près que je l'ai configné depuis dans la profeflion de foi du Vicaire Savoyard , ouvrage indignement profitué & profané dans la géné-

ration présente, mais qui peut faire un jour révolution parmi les hommes , si jamais il y renaît du bon sens & de la bonne foi.

Depuis lors , relié tranquille dans les principes que j'avois adoptés après une méditation si longue & si réfléchie , j'en ai fait la règle immuable de ma conduite & de ma foi, fins plus m'inquiéter ni des objections que je n'avois pu prévoir , & qui se présentent nouvellement de tous à autre à mon esprit. Elles m'ont inquiété quelquefois , mais elles ne m'ont jamais ébranlé. Je me suis toujours dit : tout cela ne font que des arguties & des subtilités métaphysiques qui ne font d'aucun poids auprès des principes fondamentaux adoptés par ma raison , confirmés par mon cœur, & qui tous portent le sceau de l'assentiment intérieur dans le si-

Eee i

LES RÊVERIES

lence des passions. Dans des matières si supérieures à l'entendement humain , une objection que je ne puis résoudre, renverra-t-elle tout un corps de doctrine si folide , si bien liée , & formée avec tant de méditation & de soin , si bien appropriée à ma raison , à mon cœur , à tout mon être , de renforcée de l'assentiment intérieur que je sens manquer à toutes les autres? Non, de vaines argumentations ne détruiront jamais la convenance que j'apprends entre ma nature immortelle & la constitution de ce monde , & l'ordre providentiel que j'y vois régner. J'y trouve dans l'ordre moral correspondance & dont le système est le résultat de mes recherches , les appuis dont j'ai besoin pour supporter les misères de ma vie. Dans tout autre système je vivrais sans ressource , & je mourrais sans espoir. Je ferais la plus malheureuse des créatures.

Tenons - nous en donc à celui qui feul fuffic pour me rendre heureux en "dépit de la fortune 6c des hommes.

Cette délibération & la conclufion que j'en tirai ne femblent-elles pas avoir été diciccs par le Ciel même pour me préparer à la deitinée qui m'artendoit , 6c me mettre en état de la foutenir? Que ferois-je devenu , que deviendrois-je encore dans les angoiffes affreufes qui m'attendoient 6c dans l'incroyable firuation où je fuis réduit pour le relie de ma vie , fi, relié fans afyle où je pulïe échapper à mes implacables perfecuteurs , fans dédommagement des opprobres qu'ils me font effiiyer en ce monde, 6c fans efpoir d'obtenir jamais la jullice qui m'étoit due , je m'étois vu livré tout entier au plus horrible fort qu'ait éprouvé fur la terre aucun mortel i

Tandis que, tranquille dans mon innocence je n'imaginois qu'eftime & bienveillance pour moi parmi les hommes; tandis que mon cœur ouvert & confiant s'épanchoit avec des amis & des frétés , les traîtres m'enlaçoient en filence de rets forgés au fond des enfers. Surpris par les plus imprévus de tous les malheurs & les plus terribles pour une ame fiere , traîné dans la fange fans jamais favoir par qui ni pourquoi , plongé dans un abyme d'ignominie , enveloppé d'horribles ténèbres h travers lefquelles je n'appercevois que de finiftres objets , à la première furprife je fus terrafic , & jamais je ne ferais revenu de l'abattement où me jetta ce genre imprévu de malheurs , fi je ne m'étois ménagé d'avance des forces pour me relever dans mes chûtes.

Ce ne fut qu'après des années d'agitations que , reprenant enfin mes efprits & commençant de rentrer en moi-même , je fentis le prix des rcîburces que je m'écois ménagées pour l'adverfité. Décidé fur toutes les chofes dont il m'importoit de juger, je vis, en

comparant mes maximes à ma situation, que je donnois aux infensés jugemens des hommes , & aux petits événemens de cette courte vie , beaucoup plus d'importance qu'ils n'en avoient. Que cette vie n'étant qu'un état d'épreuves , il importoit peu que ces épreuves fussent de telle ou telle sorte pourvu qu'il en résultât l'effet auquel elles étoient destinées , & que par conséquent plus les épreuves étoient grandes , fortes , multipliées , plus il étoit avantageux de les avoir soutenir. Toutes les plus vives peines perdent leur force pour quiconque en voit le dédommagement grand & sûr ; & la certitude de ce dédommagement étoit le principal

LES RÊVERIES

fruit que j'avois retiré de mes méditations précédentes.

Il est vrai qu'au milieu des outrages sans nombre & des indignités sans mesure dont je me sentois accablé de toutes parts , des intervalles d'inquiétude & de doutes venoient de tems à autre ébranler mon espérance & troubler ma tranquillité. Les puissantes objections que je n'avois pu résoudre se présentoient alors à mon esprit avec plus de force, pour achever de m'abattre précieusement dans les momens , où surchargé du poids de ma destinée , j'étois prêt à tomber dans le découragement. Souvent des argumens nouveaux que j'entendois faire me revenoient dans l'esprit à l'appui de ceux qui m'avoient déjà tourmenté. Ah ! me disois-je alors dans des ferremens de cœur prêts à m'étouffer , qui me garantira du défespoir si dans l'horreur de mon sort je ne vois plus que des chimères dans les consolations que me fournissoit ma raison ? Si détruisant ainî son propre ouvrage , elle renverse tout l'appui d'espérance & de confiance qu'elle m'avoit ménagé dans l'adversité. Quel appui que des illusions qui ne bercent que moi seul au monde ? Toute la génération présente ne voit qu'erreurs &

préjugés dans les fentimens dont je me nourris feul ; elle trouve la vérité , l'évidence dans le fyftême contraire au mien ; elle femble même ne pouvoir croire que je l'adopte de bonne foi, & moi-même en m'y livrant de toute ma volonté , j'y trouve des difficultés infurmontables qu'il m'eſt impoſſible de réfoudre & qui ne m'empêchent pas d'y perfifter. Suis-je donc feul fage , feul éclairé parmi les mortels ? Pour croire que les chofes font ainſi fuffit-il qu'elles me conviennent ? Puis-je prendre une

Di ! iifl L, Qoogle

TROISIEME PROMENADE. 407

confiance éclairée en des apparences qui n'ont rien de folide aux yeux du relie des hommes , & qui me femblcroient illuſoires à moi-même ſi mon cœur ne foutenoit pas ma raifon ? N'eût-il pas mieux valu combattre mes perfécuteurs à armes égales en adoptant leurs maximes , que de relier ſur les chimères des miennes en proie à leurs atteintes fans agir pour les repoulſer ? Je me crois fage , & je ne ſuis que "dupe , viſime & martyr d'une vainc erreur.

Combien de fois dans ces momens de doute & d'incertitude je fus prêt à m'abandonner au défefpoir. Si jamais j'avois paſſé dans cet état un mois entier , c'étoit fait de ma vie de de moi. Mais ces crifes , quoi qu'autreſbis aſſez fréquentes ont toujours été courtes , & maintenant que je n'en ſuis pas délivré tout - à - fait encore , elles font ſi rares & ſi rapides , qu'elles n'ont pas même b force de troubler mon repos. Ce font de légères inquiétudes qui n'aſUclent pas plu9 mon ame , qu'une plume qui tombe dans la rivière ne peut altérer le cours de l'eau. Pai fenti que remettre en délibération les mêmes points ſur leſquels je m'étois ci-devant décidé ,

étoit me fuppofer de nouvelles lumières ou le jugement plus formé , ou plus de zele pour la vérité que je n'avois lors de mes recherches , qu'aucun de ces cas n'étant ni ne pouvant être le mien , je ne pouvois préférer par aucune raifon folide , des opinions qui dans l'accablement du défefpoir ne me tentoient que pour augmenter ma mifere , à des fentimens adoptés dans b vigueur de l'âge , dans toute b maturité de l'efprit , après l'examen le plus réfléchi , & dans des tems où le calme de ma vie ne me laifflbit d'autre

408 les rêveries,

intérêt dominant que celui de connoître la vérité. Aujourd'hui que mon cœur ferré de détreiïe , mon ame affaiffée par les ennuis , mon imagination effarouchée , ma tête troublée par tant d'affreux mylcrez dont je fuis environné , aujourd'hui que toutes mes facultés affoiblies par la vieilleffe & les angoiffes ont perdu tout leur reflort , irai - je m'ôter à plaifir toutes les reffources que je m'étois ménagées , &c donner plus de confiance à ma raifon déclinante pour me" rendre injuftement malheureux , qu'à ma raifon pleine & vigoureuse pour me dédommager des maux que je fouffre Cuis les avoir mérités ? Non , je ne fuis ni plus fage , ni mieux inftruit , ni de meilleure foi que quand je me décidai fur ces grandes queffions ; je n'ignorois pas alors Jes difficultés dont je me laide troubler aujourd'hui ; elles ne m'arrêrèrent pas , & s'il s'en préfente quelques nouvelles dont on ne s'étoic pas encore avifé , *ce font les fophifmes d'une fubtile métaphyfique qui ne fauroient balancer les vérités éternelles acmifes de tous les tems , par tous les Sages , reconnues par toutes, les nations, & gravées dans le cœur humain en caractères ineffaçables. Je favois en méditant fur ces matières que l'entendement humain circonferit par

les fens , ne les pouvoir embrasser dans toute leur étendue. Je m'en tins donc à ce qui étoit à ma portée fans m'engager dans ce qui la paffoit. Ce parti étoit raifonnable, je l'embraflai jadis & m'y tins avec l'affentiment de mon cœur & de ma raifon. Sur quel fondement y renoncerois-je aujourd'hui que tant de puiffians motifs m'y doivent tenir attaché? Quel danger vois-je à le fuivre ? Quel profit trouverois-je à l'abandonner ? En prenant

la

TROISIEME PROMENADE; 4c9

la doctrine de mes perfecuteurs prendrais-je auffi leur morale ? Cette morale fans racine 6c fans fruit , qu'ils étalent pompeusement dans des livres ou dans quelque action d'éclat fur le théâtre , fans qu'il en pénétré jamais rien dans le cœur ni dans la raifon ; ou bien cette autre morale fecrete 6c cruelle , doctrine intérieure de tous leurs initiés , à laquelle l'autre ne fort que de mafque , qu'ils fuivent feule dans leur conduite , & qu'ils ont fi habilement pratiquée à mon égard. Cette morale purement offenfve , ne fert point à la défenfe , 6c n'est bonne qu'à l'agreffion. De quoi me ferviroit - elle dans l'état où ils m'ont réduit ? Ma feule innocence me fondent dans les malheurs , &c combien me rendrois-je plus malheureux encore , fi m'ôtant cette unique mais puiffante refource , j'y fubftituois la méchanceté ? Les atteindrois-je dans l'art de nuire , & quand j'y réuffirois , de quel mal me foulageroit celui que je leur pourrais faire ? Je perdrais ma propre eftime , & je ne gagnerais rien à la place,

C'est ainfi que raifonnant avec moi-même je parvins à ne plus me laiffer ébranler dans mes principes par des argumens captieux , par des objections infolubles , & par des difficultés qui pal-

Toient ma portée 6c peut-être celle de l'esprit humain. Le mien , reliant dans la plus folide affiette que j'avois pu lui. donner, s'accoutuma fi bien à s'y reposer à l'abri de ma conscience , qu'aucune doctrine étrangère ancienne ou nouvelle ne peut plus l'émouvoir , ni troubler un instant mon repos. Tombé dans la langueur & l'apathie d'esprit, j'ai oublié jusqu'aux raisonnemens sur lesquels je fondeis ma croyance & mes maximes; mais je n'oublie- Mesmement. F f f

410

LES RÊVERIES

rai jamais les conclusions que j'en ai tirées avec l'approbation de ma conscience & de ma raison , & je m'y tiens désormais. Que tous les philosophes viennent ergoter contre : ils perdront leur tems & leurs peines. Je me tiens pour le relie de ma vie en toute chose , au parti que j'ai pris quand j'étois plus en état de bien choisir.

Tranquille dans ces dispositions , j'y trouve avec le contentement de moi , l'espérance & les consolations dont j'ai besoin dans ma situation. Il n'est pas possible qu'une folie — tude aille complétée , aille permanente , aille trille en elle-même , l'animosité toujours fenible & toujours aigre de toute la génération présente , les indignités dont elle m'accable sans celle , ne me jettent quelquefois dans l'abattement , l'espérance ébranlée, les doutes décourageans reviennent encore de tems à autre troubler mon ame & la remplir de tristesse. C'est alors qu'incapable des opérations de l'esprit nécessaires pour me raffermir moi - même , j'ai besoin de me rappeler mes anciennes résolutions , les loix , l'attention , la sincérité de cœur que j'ai mises à les prendre reviennent alors à mon fou-

venir & me rendent toute ma confiance. Je me refuse ainli à toutes nouvelles idées comme à des erreurs funelles , qui n'ont qu'une faulfe apparence , & ne font bonnes qu'à troubler mon repos.

Ainli retenu dans l'étroite fphere de mes anciennes connoiffances , je n'ai pas , comme Solon , le bonheur de pouvoir m'inllruire chaque jour en vieilliffant , & je dois même me garantir du dangereux orgueil de vouloir apprendre ce que je fuis déformais hors d'état de bien l'avoir. Mais s'il me

- Jüigitizedby.G.OQje

TROISIEME PROMENADE. 4n

relie peu d'acquiGtions à efpérer du côté des lumières utiles , il m'en relie de bien importantes à faire du côté des vertus nécelaires à mon état. C'eft - là qu'il feroit tems d'enrichir de d'orner mon ame d'un acquis qu'elle pût emporter avec elle, lorfqe délivrée de ce corps qui l'offufque & l'aveugle, de voyant la vérité fans voile , elle appercevra la mifere de toutes ces connoiffances dont nos faux favans font fi vains. Elle gémira des momens perdus en cette vie à les vouloir acquérir. Mais la patience , la douceur , la refignation , l'intégrité, la jultice impartiale, font un bien qu'on emporte avec foi , de dont on peut s'enrichir fans ceffe , fans craindre que la mort même nous en fâfTe perdre le prix. C'elt à cette unique & utile étude que je confacre le relie de ma vieillesfe. Heureux fi par mes progrès fur moi-même , j'apprends £ fortir de la vie , non meilleur , car cela n'eft pas pofEble , mais plus vertueux que je n'y fiais entré !

Fff »

Dans le petit nombre de livres que je lis quelquefois encore , Plutarque est celui qui m'attache & me profite le plus» Ce fût la première lecture de mon enfance , ce fera la dernière de ma vieillesse ; c'est presque le seul Auteur que je n'ai jamais lu sans en tirer quelque fruit. Avant-hier je lisois dans ses œuvres morales le traité , comment on pourra tirer utilité de ses ennemis ? Le même jour en rangeant quelques brochures qui m'ont été envoyées par les Auteurs , je tombai sur un des journaux de l'Abbé R***, au titre duquel il avoit mis ces paroles *vitam vero impendunt* , R * * *. Trop au fait des tournures d« ces Mesieurs , pour prendre le change sur celle-là , je compris qu'il avoit cru sous cet air de politesse me dire une cruelle contre-vérité : mais sur quoi fondé ? Pourquoi ce farcasme ? Quel sujet y pouvois-je avoir donné ? Pour mettre à profit les leçons du bon Plutarque , je résolus d'employer à m'examiner sur le mensonge , la promenade du lendemain , & j'y vins bien confirmé dans l'opinion déjà prise que , le connois-toi toi-même du Temple de Delphes n'étoit pas une maxime si facile à fuir , que je l'avois cru dans mes Confessions.

Le lendemain m'étant mis en marche pour exécuter cette réflexion , la première idée qui me vint en commençant à me recueillir , fut celle d'un mensonge affreux fait dans ma première jeunesse dont le souvenir m'a troublé toute ma vie , & vient jusques dans ma vieillesse contrifler encore mon cœur

QigilizecLby ,G<

QUATRIEME PROMENADE. 4rj

à déjà navré de tant d'autres façons. Ce mensonge , qui fut un grand crime en lui-même , en dût être un plus grand encore par

ses effets que j'ai toujours ignorés , mais que le remords m'a fait supposer aussi cruels qu'il étoit possible. Cependant à ne consulter que la disposition où j'étois en le faisant , ce mensonge ne fut qu'un fruit de la mauvaise honte , & bien loin qu'il partît d'une intention de nuire à celle qui en fut la victime , je puis jurer à la face du Ciel qu'à l'instant même où cette honte invincible me l'arrachoit , j'aurois donné tout mon sang avec joie pour en détourner l'effet sur moi seul, C'est un délire que je ne puis expliquer, qu'en disant comme je crois le sentir , qu'en cet instant mon naturel timide subjuguait tous les vœux de mon cœur.

Le souvenir de ce malheureux acte & les inextinguibles regrets qu'il m'a laissés , m'ont inspiré pour le mensonge une horreur qui a dû garantir mon cœur de ce vice pour le reste de ma vie. Lorsque je pris ma devise je me sentois fait pour la mériter , & je ne doutois pas que je n'en fusse digne quand fut le mot de l'Abbé R***, je commençai de m'examiner plus sérieusement.

Alors en m'explorant avec plus de soin , je fus bien surpris du nombre de choses de mon invention que je me rappellois avoir dites comme vraies dans le même temps où , fier en moi-même de mon amour pour la vérité , je lui sacrifiois ma pureté , mes intérêts , ma personne , avec une impartialité dont je ne connois nul autre exemple parmi les humains.

Ce qui me surprit le plus étoit qu'en me rappelant ces

4T4 les rêveries,

choses controuvées , je n'en sentois aucun vrai repentir. Moi dont l'horreur pour le fausseté n'a rien dans mon cœur qui la balance , moi qui braverais les supplices s'il les falloit éviter par un mensonge , par quelle bizarre incohérence mentois-je ainsi de

gaîté de cœur fans néce/lité , ‘fans profit , &c par quelle inconcevable contradi&ion n’en fentois - je pas le moindre regret , moi que le remords d’un menfonge n’a ceflé d’affliger pendant cinquante ans ? Je ne me fuis jamais endurci fur mes fautes ; l’infinâ moral m’a toujours bien conduit , ma confcience a gardé fa première intégrité , & quand même elle fe ferait altérée en fe pliant à mes intérêts , comment, gardant toute fa droiture dans les occafions où l’homme forcé par fes pallions peut au moins s’excufer fur fa foibleffe , la perd-elle uniquement dans les chofes indifférentes où le vice n’a point d’excufe ? Je vis que de la folution de ce problème dépendoit la jufteffe du jugement que j’avois à porter en ce point fur moi-même , & après l’avoir bien examiné , voici de quelle manière je parvins à me l’expliquer.

Je me fouviens d’avoir lu dans un livre de philofophie que mentir c’ell cacher une vérité que l’on doit manifefter. Il fuit bien de cette définition que taire une vérité qu’on n’eft pas obligé de dire n’eft pas mentir : mais celui qui non content en pareil cas de ne pas dire la vérité dit le contraire , ment-il alors , ou ne ment-il pas ? Selon la définition l’on ne finirait dire qu’il ment. Car s’il donne de la feuffe monnoie à un homme auquel il ne doit rien , il trompe cet homme , (ans doute , mais il ne le vole pas.

Il le préfente ici deux queftions à examiner, très-important-

-Qigitized by _GpogJe

QUATRIEME PROMENADE. 418

tes l’une & l’autre. La première , quand & comment on doit à autrui la vérité , puifqu’on ne la doit pas toujours. La fécondé , s’il eft des cas où l’on puifTe tromper innocemment. Cette fécondé queftion eft très-décidce , je le fais bien ; négativement dans les

livres , où la plus austere morale ne coûte rien à l'Auteur , affirmativement dans la société où la morale des livres passe pour un bavardage impossible à pratiquer. Laissons donc ces autorités qui se contredisent , & cherchons par nos propres principes à résoudre pour moi ces questions. *

La vérité générale & abstraite est le plus précieux de tous les biens. Sans elle l'homme est aveugle ; elle est l'œil de la raison. C'est par elle que l'homme apprend à se conduire, à être ce qu'il doit être , à faire ce qu'il doit faire , à tendre à sa véritable fin. La vérité particulière & individuelle n'est pas toujours un bien , elle est quelquefois un mal , très-souvent une chose indifférente. Les choses qu'il importe à un homme de savoir & dont la connaissance est nécessaire à son bonheur , ne sont peut-être pas en grand nombre , mais en quelque nombre qu'elles soient elles sont un bien qui lui appartient qu'il a droit de réclamer par-tout où il le trouve , & dont on ne peut le frustrer sans commettre le plus inique de tous les vols , puisqu'elle est de ces biens communs à tous , dont la communication n'en prive point celui qui le donne.

Quant aux vérités qui n'ont aucune sorte d'utilité , ni pour l'instruction ni dans la pratique , comment feroient-elles un bien dû , puisqu'elles ne sont pas même un bien , & puisque la propriété n'est fondée que sur l'utilité , où il n'y a point

d'utilité possible il ne peut y avoir de propriété. On peut réclamer un terrain quoique stérile , parce qu'on peut au moins habiter sur le sol : mais qu'un fait oisif , indifférent à tous égards , & sans conséquence pour personne soit vrai ou faux , cela n'intéresse ni que ce soit. Dans l'ordre moral rien n'est inutile , non plus que dans l'ordre physique. Rien ne peut être dû de ce qui n'est bon à rien ; pour qu'une chose soit due il faut qu'elle soit , ou puisse être

utile. Ainfi la vérité due eft celle qui intéreffe la juftice , & c'eft profaner ce nom facré de vérité que de l'appliquer aux chofes vaines dont Pexiftence eft indifférente à tous , & dont la connoiffance eft inutile à tout. La vérité dépouillée de toute cfpece d'utilité même pof. fible , ne peut donc pas être une chofe due , & par conféquent celui qui la tait ou la déguife , ne ment point.

Mais eft-il de ces vérités fi parftiitement ftériles qu'elles foient de tout point inutiles à tout ? c'eft un autre article k difeuter & auquel je reviendrai tout-h-l'heure. Quant à préfens paffons à la fécondé queftion.

Ne pas dire ce qui eft vrai , & dire ce qui eft faux font deux chofes très-différentes ; mais dont peut néanmoins réfulter le même effet ; car ce réfultat eft affurément bien 1® même toutes les fois que cet effet eft nul. Par -tout où la vérité eft indifférente , l'erreur contraire eft indifférente auffi * d'où il fuit qu'en pareil cas celui qui trompe en difant le contraire de la vérité n'eft pas plus injufte que celui qui trompe en ne la déclarant pas ; car en fait de vérités inutiles , l'erreur n'a rien de pire que l'ignorance. Que je croye le fable Qui eft au fond de la mer blanc ou rouge , cela ne m'importe

pas

Qigitizedby G.QDgle

JE

pas plus que d'ignorer de quelle couleur il eft. Comment pourroit-cn être injufte en ne nuifant à perfonne , puifque l'injuftice

ne confifte que dans le tort fait à autrui.

Mais ces queftions ainfi fommairement décidées ne fauroient me fournir encore aucune application fure pour la pratique , fans beaucoup d'éclairciffemens préalables néceffaires pour fi ire avec juftefle cette application dans tous les cas qui peuvent fe préfenter. Car fi l'obligation de dire la vérité n'ell fondée que fur fon utilité , comment me conftituerai-je juge de cette utilité ? Très-fouvent l'avantage de l'un fait le préjudice de l'autre , l'intérêt particulier eft prefque* toujours en oppofition avec l'intérêt public. Comment fe conduire en pareil cas ? Faut-il facrifier l'utilité de l'abfent à.cel!e de la perfonne à qui l'on parle ? Faut-il taire ou dire la vérité qui profitant à l'un nuit à l'autre ? Faut-il pefer tour ce qu'on doit dire à l'unique balance du bien public , ou à telle de la juftite distributive , & fuis-je alluré de connoître alfez tous les rapports de la choie pour ne difpenfer les lumières dont je difpofe que fur les réglés de l'équité ? De plus , en examinant ce qu'on doit aux autres , ai-je examiné fuffilâmmement ce qu'on fe doit à foi-même , ce qu'on doit à la vérité pour elle feule ? Si je ne fais aucun tort à un autre en le trompant , s'enfuit-il que je ne m'en fade point à moi-même , & fuffit-il de n'être jamais injufte pour être toujours innocent ?

Que d'embarrafla rites difcuffiõs dont ii feroir aifé de fe tirer en fe dilant , foyons toujours vrai au rifque de tour ce qui en peut arriver. La juftice elle -même eft dans la vérité des ihcfcs ; le menfonge eft toujours iniquité , d'erreur eft.

Mémoires. G g g

418 lesrèveries, *

toujours imposture , quand on donne ce qui n'est pas pour la réglé de ce qu'on doit faire ou croire. Et quelque effet qui résulte de la vérité on est toujours inculpable quand on l'a dite , parce qu'on n'y a rien mis du sien.

Mais c'est - là trancher la question sans la résoudre. Il ne s'agissait pas de prononcer s'il ferait bon de dire toujours la vérité , mais si l'on y était toujours également obligé , & sur la définition que j'examinais , supposant que non , de distinguer les cas où la vérité est rigoureusement due , de ceux où l'on peut la taire sans injustice & la déguiser sans mensonge : car j'ai trouvé que de tels cas existoient réellement. Ce dont il s'agit est donc de chercher une règle sûre pour les connaître & les bien déterminer.

Mais d'où tirer cette règle & la preuve de son infailibilité ?....;

Dans toutes les questions de morale difficiles comme celle-ci, je me suis toujours bien trouvé de les résoudre par le témoignage de ma conscience , plutôt que par les lumières de ma raison. Jamais l'instinct moral ne m'a trompé : il a gardé jusqu'ici sa pureté dans mon cœur allez pour que je puisse m'y confier , & s'il se tait quelquefois devant mes passions dans ma conduite , il reprend bien son empire sur elles dans mes fautes •

venir. C'est-là que je me juge moi-même avec autant de fermeté peut-être , que je ferai jugé par le Souverain Juge après cette vie.

Juger des discours des hommes par les effets qu'ils produisent , c'est souvent mal les apprécier. Outre que ces effets ne sont pas toujours sensibles & faciles à connaître , ils varient à l'infini comme les circonstances dans lesquelles ces discours

D - ec ; . s. «ut ■

QUATRIEME PROMENADE. 4x,

sont tenus. Mais c'est uniquement l'intention de celui qui les tient qui les apprécie , & détermine leur degré de malice ou de bonté. Dire faux n'est mentir que par l'intention de tromper , & l'intention même de tromper loin d'être toujours jointe avec celle de nuire , a quelquefois un but tout contraire. Mais pour rendre un mensonge innocent il ne suffit pas que l'intention de nuire ne soit pas expresse , il faut de plus la certitude que l'erreur dans laquelle on jette ceux à qui l'on parle ne peut nuire à eux ni à personne en quelque façon que ce soit. Il est rare & difficile qu'on puisse avoir cette certitude ; suffit-il difficile & rare qu'un mensonge soit parfaitement innocent. Mentir pour son avantage à soi-même est imposture» mentir pour l'avantage d'autrui est fraude , mentir pour nuire est calomnie ; c'est la pire espèce de mensonge. Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui, n'est pas mentir : ce n'est pas mensonge , c'est fiction.

Les fictions qui ont un objet moral s'appellent apologues ou fables , & comme leur objet n'est ou ne doit être que d'envelopper des vérités utiles sous des formes sensibles & agréables , en pareil cas on ne s'attache guères à cacher le mensonge de fait qui n'est que l'habit de la vérité ; & celui qui ne débite une fable que pour qu'il y ait une fable , ne ment en aucune façon. _ •

Il est d'autres fictions purement oiseuses , telles que sont la plupart des contes & des romans qui , sans renfermer aucune infinité véritable n'ont pour objet que l'amusement. Celleslà , dépouillées de toute utilité morale ne peuvent s'apprécier que par l'intention de celui qui les invente , & lorsqu'il les

G g g i

410 LES RÊVERIES

débiter avec affirmation comme des vérités reçues , on ne peut guère convenir qu'elles ne soient de vrais mensonges. Cependant, qui jamais s'est fait un grand scrupule de ces mensonges-là , & qui jamais en a fait un reproche grave à ceux qui les ont fait ? S'il y a par exemple quelque objet moral dans le Temple de Gnide , cet objet est bien offusqué & gâté par les détails voluptueux & par les images lascives. Qu'a fait l'Auteur pour couvrir cela d'un vernis de modestie ? Il a feint que son ouvrage étoit la traduction d'un manuscrit Grec , & il a fait l'histoire de la découverte de ce manuscrit de la façon la plus propre à persuader ses lecteurs de la vérité de son récit. Si ce n'est pas là un mensonge bien positif , qu'on me dise donc ce que c'est que mentir ? Cependant qui est-ce qui s'est avisé de faire à l'Auteur un crime de ce mensonge , de le traiter pour cela d'imposteur ?

On dira vainement que ce n'est-là qu'une plaisanterie , que l'Auteur tout en affirmant ne vouloir persuader par son ne , qu'il n'a persuadé par son ne en effet, & que le public n'a pas douté un moment qu'il ne fut lui-même l'Auteur de l'ouvrage prétendu Grec dont il se donnoit pour le traducteur. Je répondrai qu'une pareille plaisanterie sans aucun objet n'eût été qu'un bien sot enfantillage , & qu'un menteur ne ment pas moins quand il affirme

quoiqu'il ne persuade pas , qu'il faut détacher "du public infatigable des multitudes de lecteurs (impies & crédules à qui l'histoire du manuscrit narrée par un Auteur grave avec un air de bonne-foi en a réellement imposé , & qui ont eu sans crainte dans une coupe de forme antique , le poison dont ils se feraient au moins défiés s'il leur eût été présenté dans un vase moderne,

Que ces distinctions se trouvent ou non dans les livres , elles ne s'en font pas moins dans le cœur de tout homme de bien avec lui-même , qui ne veut rien se permettre que sa conscience puisse lui reprocher. Car dire une chose fautive à son avantage , n'est pas moins mentir que si on la disoit au préjudice d'autrui ; quoique le mensonge soit moins criminel. Donner l'avantage à qui ne doit pas l'avoir , c'est troubler l'ordre de la justice ; attribuer fausement à soi-même ou à autrui un acte d'où peut résulter louange ou blâme , inculpation ou disculpation , c'est faire une chose injuste ; or , tout ce qui , contraire à la vérité , bleste la justice en quelque façon que ce soit , c'est mensonge. Voilà la limite exacte* mais tout ce qui , contraire à la vérité , n'intéresse la justice en aucune sorte n'est que fiction , & j'avoue que quiconque se reproche une pure fiction comme un mensonge a la conscience plus délicate que moi.

Ce qu'on appelle mensonges officiels sont de vrais mensonges , parce qu'en imposer à l'avantage soit d'autrui , soit de soi-même , n'est pas moins injuste , que d'en imposer à son détriment. Quiconque loue ou blâme contre la vérité , ment , dès qu'il s'agit d'une personne réelle. S'il s'agit d'un être imaginaire , il en peut dire tout ce qu'il veut sans mentir , à moins qu'il ne juge sur la moralité des faits qu'il invente , & qu'il n'en juge fausement : car

alors s'il ne ment pas dans le fait , il ment contre la vérité morale , cent fois plus respectable que celle des faits.

J'ai vu de ces gens qu'on appelle vrais dans le monde. Toute leur véracité s'épuise dans les conversations oiseuses à citer fidel-

LES REVERIES

lement , les lieux , les temps , les personnes , à ne se permettre aucune fiction , à ne broder aucune circonstance , à ne rien exagérer. En tout ce qui ne touche point à leur intérêt , ils sont dans leurs narrations de la plus inviolable fidélité. Mais s'agit-il de traiter quelque affaire qui les regarde , de narrer quelque fait qui leur touche de près; toutes les couleurs sont employées pour présenter les choses sous le jour qui leur est le plus avantageux , & si le mensonge leur est utile & qu'ils s'abstiennent de le dire eux-mêmes , ils le favorisent avec adresse , & sont en sorte qu'on l'adopte sans le leur pouvoir imputer. Ainsi le veut la prudence : adieu la véracité.

L'homme que j'appelle vrai fait tout le contraire. En choses parfaitement indifférentes , la vérité qu'alors l'autre respicera si fort , le touche fort peu , & il ne se fera gueres de scrupule d'amuser une compagnie par des faits controuvés , dont il ne résulte aucun jugement injuste , ni pour ni contre qui que ce soit vivant ou mort. -Mais tout discours qui produit pour quelqu'un profit ou dommage , estime ou mépris , louange ou blâme contre la justice & la vérité , est un mensonge qui jamais n'approchera de son cœur , ni de sa bouche , ni de sa plume. Il est solidement vrai , même contre son intérêt , quoiqu'il se pique assez peu de l'être dans les conversations oiseuses. Il est vrai en ce qu'il ne cherche à tromper personne , qu'il est aussi fidèle à la vérité qui l'accuse , qu'à

celle qui l'honore , 6c qu'îT n'en impose jamais pour son avantage , ni pour nuire à son ennemi. La différence donc qu'il y a entre mon homme vrai , ôc l'autre , est que celui du monde est très-srij-foureusement fidelle à toute vérité qui ne lui coûte rien ,

Digitized by Google

QUATRIEME PROMENADE. 4*j

mais pas au-delà , & que le mien ne la lût jamais si fidèlement que quand il .faut s'immoler pour elle.

Mais , diroit - on , comment accorder ce relâchement avec cet ardent amour pour la vrité dont je le glorifie? Cet amour est donc 'faux puisqu'il souffre tant d'alliage? Non, il est pur & vrai : mais il n'est qu'une émanation de l'amour de la justice , & ne veut jamais être faux , quoiqu'il soit souvent fiibu-* leux. Justice & vérité sont dans son esprit deux. mots synonymes qu'il prend l'un pour .l'autre indifféremment. La fautive vérité que son cœur adore ne confie point en faits indifférens , & en noms inutiles , mais à rendre fidèlement à chacun ce qui lui est dû en choses qui sont véritablement fiennes , en imputations bonnes ou mauvaises , en rétributions d'honneur ou de blâme , de louange & d'improbation. Il n'est faux ni contre autrui , parce que son équité l'en empêche 6c qu'il ne veut nuire à personne injustement ; ni pour lui-même , parce que sa conscience l'en empêche , & qu'il ne fauroit s'approprier ce qui n'est pas à lui. C'est sur-tout de sa propre estime qu'il est jaloux; c'est le bien dont il peut le moins se passer , & il fentiroit une perte réelle d'acquérir celle des autres aux dépens de ce bien-là. Il mentira donc quelquefois en choses indifférentes, sans scrupule & sans croire mentir, jamais pour le dommage ou le profit d'autrui , ni de lui-même. En tout ce qui tient aux vérités

hiftoiriques ,.en tout ce qui a trait à la conduite des hommes , à la juftice , à la fociabilité , aux lumières utiles , il garantira de l'erreur, 6c lui-même ç & les autres autant qu'il dépendra de lui. Tout menfonge hors de-là , félon lui n'en eft pas un. Si le Temple de Gnide eft un

LES RÊVERIES

ouvrage utile , l'hiftoire du manuferic Grec n'elt qu'une fiction très-innocente ; elle elt un menfonge très'-puniffable , fi l'ouvrage eft dangereux.

Telles furent mes réglés de confcience fur le menfonge & fur la vérité. Mon cœur fuivoit machinalement cés réglés avant que ma raifon les eût adoptées , & l'inftinâ moral en fit feul l'application. Le criminel menfonge dont la pauvre Marion fut la victime m'a laitfc . d'ineffaçables remoeds , qui m'ont garanti tout le relie de ma vie non-feulement de tout menfonge de cette efpece , mais de tous ceux qui de quelque façon que ce pût être poitvoient toucher l'intérêt & la réputation d'autrui. En généralifant ainfi l'exclufion , je me fuif difpenfé de pefer exactement l'avantage, & le préjudice, & de marquer les limites précifes du menfonge nuifible , & du menfonge officieux ; en regardant l'un & l'autre comme coupables , je me les fuif interdits tous les deux.

En ceci comme en tout le relie mon tempérament a beaucoup in Hué fur mes maximes , ou plutôt fur mes habitudes ; car je n'ai gueres agi par réglés , ou n'ai gueres fuivi d'autres réglés en toute chofe que les impulftions de mon naturel. Jamais menfonge prémédité n'approcha de ma penfée , jamais je n'ai menti pour mon intérêt ; mais fouvent j'ai menti par honte, pour- me tirer d'embarras en chofes indifférentes , ou qui n'intéreffoitnt tout au plus

que moi feul , lors qu'ayant à fouteiir un entretien la lenteur de mes idées, & l'aridité de ma converfation , me forçoient de recourir aux fictions pour avoir quelque chofe à dire. Quand il faut néccffairement par- & 1er, & que des vérités amufantes ne fe prefentent pas affez-

tôt

côt à mon efpric , je débite des fables pour ne pas demeurer muet ; mais dans l'invention de ces fables , j'ai foin , tant que je puis , qu'elles ne foient pas des nienfonges , c'eft-à-dire , qu'elles ne bleffent ni la juftice ni la vérité due , & ^qu'elles ne foient que des fêlions indifférentes à tout le monde & à moi. Mon dcfir ferait bien d'y fubflituer au moins à la vérité des faits une vérité morale ; c'eft-à-dire d'y bien repréfenter les affections naturelles au cœur humain , & d'en faire fortir toujours quelque inftruétion utile , d'en faire en un mot des contes moraux , des apologues ; mais il faudrait plus de préfence d'efprit que je n'en ai , dç plus de facilité dans la parole pour favoir mettre à profit pour i'inftruàion , le babil de la converfation. Sa marche , plus rapide que celle de mes idées me forçant prefque toujours de parler avant de penfer , m'a fouvent fuggéré des fottifes & des inepties , que ma raifon défapprouvoit , & que mon cœur défavouoit à mefure qu'elles échappoient de ma bouche , mais qui précédant mon propre jugement , ne poquoient plus être réformées par fa censure.

C'eft encore par cette première , de irréfiftible impulfion du tempérament , que dans des momens imprévus de rapides , 1? honte de la timidité m'arrachent fouvent des menfonges , auxquels ma volonté n'a point de part ; mais qui la précèdent en quelque forte par la néccffité de répondre à l'inflan t. L'impreflion profonde du fouvenir de la pauvre Marion peut bien retenir

toujours ceux qui pourraient être nuisbles à d'autres , mais non pas ceux qui peuvent fervir à me tirer d'embarras quand il s'agit de moi seul , ce qui n'est pas moins Mémoires , H h h

LES RÊVERIES

4 iS

contre ma conscience & mes principes , que ceux qui peuvent influencer sur le sort d'autrui.

J'attelle le Ciel que si je pouvois l'inflant d'après retirer le menfonge qui m'excuse , & dire la vérité qui me charge sans me faire un nouvel affront en me retraçant , je le ferois de • tout mon cœur; mais la honte de me prendre ainsi moi-même en faute me retient encore , & je me repens très - sincèrement de ma faute , sans néanmoins l'offrir réparer. Un exemple expliquera mieux ce que je veux dire , & montrera que je ne mens ni par intérêt ni par amour-propre , encore moins par envie ou par malignité : mais uniquement par embarras & mauvaise honte , fâchant même très-bien quelquefois que ce menfonge est connu pour tel , & ne peut me servir du tout à rien.

Il y a quelque temps que M. F***, m'engagea contre mon usage à aller avec ma femme , dîner en manière de pic-nic avec lui & M. B***, chez la Dame ***. restauratrice , laquelle & ses deux filles dînèrent aussi avec nous. Au milieu du dîné, l'aînée, qui est mariée depuis peu & qui croit grossière s'avisa de me demander brusquement & en me fixant, si j'avois eu des enfans. Je répondis en rougissant jusqu'aux yeux que je n'avois pas eu ce bonheur. Elle fourit malignement en regardant la compagnie : tout cela n'étoit pas bien obscur , même pour moi.

Il est clair d'abord que cette réponse n'est point celle que j'aurois voulu faire , quand même j'aurois eu l'intention d'en imposer ; car dans la disposition où je voyois les convives j'aurais bien sûr que ma réponse ne changeoit rien à leur opi-

Digitized by Google

nion sur ce point. On s'attendoit à cette négative , on la provoquoit même pour jouir du plaisir de m'avoir fait mentir. Je n'étois pas assez bouché pour ne pas sentir cela. Deux minutes après , la réponse que j'aurois dû faire me vint d'elle-même. Voilà une question peu discrète de la part d'une jeune femme , à un homme qui a vieilli garçon. En parlant ainsi , sans mentir, sans avoir à rougir d'aucun aveu , je mettois les rieurs de mon côté , & je lui faisois une petite leçon qui naturellement devoit la rendre un peu moins impertinente à me questionner. Je ne fis rien de tout cela , je ne dis point ce qu'il falloit dire , je dis ce qu'il ne falloit pas & qui ne pouvoit me servir de rien. Il est donc certain que ni mon jugement ni ma volonté ne dirigèrent ma réponse , & qu'elle fut l'effet machinal de mon embarras. Autrefois je n'avois point cet embarras , & je faisois l'aveu de mes fautes avec plus de franchise que de honte , parce que je ne doutois pas qu'on ne vît ce qui les rachettoit & que je sentoiss au-dedans de moi ; mais l'œil de la malignité me navre & me déconcerte ; en devenant plus malheureux , je suis devenu plus timide , &c jamais je n'ai menti que par timidité.

Je n'ai jamais mieux senti mon aversion naturelle pour le mensonge qu'en écrivant mes Confessions : car c'est là que les tentations auraient été fréquentes & fortes , pour peu que mon penchant m'eût porté de ce côté. Mais loin d'avoir rien dû , rien dissimuler qui fût à ma charge , par un tour d'esprit que j'ai peine à m'expliquer & qui vient peut-être d'éloignement pour toute imi-

tation , je me fentois plutôt porté à mentir dans le fens contraire en m'accusant avec trop de fevé-

41X les rêveries,

rite , qu'en m'exeuant avec trop d'indulgence , & ma ccnf-
cience m'affure qu'un jour je ferai jugé moins lèvcrement que je
ne me fuis jugé moi-même. Oui je le dis & le fens avec une fiere
élévation d'ame , j'ai porté dans cet écrit la bonne foi , la véracité
, la franchife , au/fi loin , plus loin même , au moins je le crois ,
que ne fit jamais aucun autre homme ; fentant que le bien furpaf-
foic le mal , j'avois mon intérêt à tout dire , & j'ai tout dit.

Je n'ai jamais dit moins , j'ai dit plus quelquefois , non dans
les faits , mais dans les circonftances , & cette efpece de men-
fonge fut plutôt l'effet du délire de l'imagination qu'un acte de
volonté. J'ai tort même de l'appeller menfonge , car aucune de
ces additions n'en fut un. J'écrivois mes Confe /fions déjà vieux ,
& dégoûté des vains plaifirs de la vie que j'avois tous effleurés , &
dont mon cœur avoit bien fent» le vide. Je les écrivois de mé-
moire ; cette mémoire me manquoit fouvent ou ne me fourniffoit
que des fouvenirs imparfaits , & j'en rempliffois les lacunes par
des détails que j'imaginois en fupplément de ces fouvenirs , mais
qui ne leur étoient jamais contraires. J'aimois à m'étendre fur les
momens heureux de ma vie , &: je les embelliffois quelquefois des
ornemens que de tendres regrets venoient me fournir. Je difois
les chofes que j'avois oubliées comme il me fembloit qu'elles
avoient dû être , comme elles avoient été peut-être en effet , ja-
mais au contraire de ce que je me rappellois qu'elles avoient été.
Je prêtois quelquefois à la vérité des charmes étrangers , mais ja-
mais je n'ai mis le menfonge à la place pour pallier mes vices* ou
pour m'arroger des vertus.

Que fi quelquefois fans y fonger par un mouvement involontaire j'ai caché le côté di norme en me peignant de profil, ces réticences ont bien été compenfées par d'autres réticences plus bizarres, qui m'ont fouvent fait taire le bien plus foigneufement que le mal. Ceci eft une fingularité de mon naturel qu'il eft fort pardonnable aux hommes de ne pas croire , mais qui tout incroyable qu'elle eft n'en eft pas moins réelle : j'ai fouvent dit le mal dans toute fa turpitude , j'ai rarement dit le bien dans tout ce qu'il eut d'aimable , & fouvent je l'ai tû tout-à-fait parce qu'il m'honoroit trop , & qu'en faifant mes Confeffions j'aurois l'air d'avoir fait mon éloge. J'ai décrit mes jeunes ans fans me vanter des heureufes qualités dont mon cœur étoit doué , & meme en fupprimant les faits qui les mettoient trop en évidence. Je m'en rappelle ici deux de ma première enfance , qui tous deux font bien venus à mon fouvenir en écrivant , mais que j'ai rejettés l'un & l'autre par l'unique raifon dont je viens de parler.

J'allois prefque tous les dimanches pafTer la journée aux Pâquis chez M. Fa\|r, qui avoit époufé une de mes tantes & qui avoit là une fabrique d'indiennes. Un jour j'étois à l'étenduge dans la chambre de la calandre & j'en regardois les rouleaux de" fonte : leur luifant flattoit ma vue , je fus tenté d'y pofer mes doigts & je les promenois avec plaifir fur le lifte du cylindre , quand le jeune Fa\|y s'étant mis dans la roue lui donna un demi-quart de tour fi adroitement , qu'il n'y prit que le bout de mes deux plus longs doigts ; mais c'en fut allez pour qu'ils y fuftent écrasés par le bout & que les deux ongles y reftuffent. Je fis un cri perçant , Fu\|y détourne à

l'instant la roue , mais les ongles ne refterent pas moins au cylindre & le fing ruiflèloit de mes doigts. Fa\y confterné s'écrie , fort de la roue , m'embralTe & me conjure d'appaifer mes cris , ajoutant qu'il étoit perdu. Au fort de ma d juleur la fienne me toucha , je me tus , nous fumes à la carpiere , où il m'aida à laver mes doigts & à étancher mon fang avec de la moufle. Il me fupplia avec larmes de ne point l'accufer ; je le lui promis & le tins fi bien , que plus de vingt ans après , perfonne ne favoit par quelle aventure j'avois deux de mes doigts cicatrisés ; car ils le font demeurés toujours. Je fus détenu dans mon ht plus de trois fo-maincs , & plus de deux mois hors d'état de me fervir de ma main , difant toujours qu'une grofle pierre en tombant m'avoit écrasé mes doigts.

Magnanim» menzôgna ! or quando £ il veto Si bello chc G po-fla A te preporre ?

Cet accident me fût pourtant bien fenfible par la circonftance , car c'étoit le tems des exercices où l'on faifoit manœuvrer la Bourgeoifie , & nous avions fait un rang de trois autres enfâns de mon âge avec lefquels je devois en uniforme faire l'exercice avec la compagnie de mon quartier. J'eus la douleur d'entendre le tambour de la compagnie partant fous ma fenêtrc avec mes trois camarades , tandis que j'étois dans mon lit.

Mon autre hiftoire eft toute femblable , mais d'un âge plus avancé.

Je jouois au mail à Plain-Palais avec un de mes camarades appelle Plince. Nous primes querelle au jeu , nous nous

battîmes , & durant le combat il me donna fur la tête nue un coup de mail fi bien appliqué que d'une main plus forte il m'eût

fait fauter la cervelle. Je tombe à l'instant. Je ne vis de ma vie une agitation pareille à celle de ce pauvre garçon , „

voyant mon sang ruisseler dans mes cheveux. Il crut m'avoir »

tué. Il se précipite sur moi , m'embrasse , me serre étroitement en fondant en larmes & pouffant des cris perçants. Je l'embrassais aussi de toute ma force en pleurant comme lui dans une émotion confuse, qui n'était pas sans quelque douceur.

Enfin il se mit en devoir d'étancher mon sang qui continuait de couler , & voyant que nos deux mouchoirs n'y pouvaient suffire , il m'entraîna chez sa mère qui avait un petit jardin près de-là. Cette bonne Dame faillit à se trouver mal en me voyant dans cet état. Mais elle fut conserver des forces pour me panser , & après avoir bien soigné ma plaie elle y appliqua des fleurs de lys macérées dans l'eau-de-vie , vulnéraire excellent & très-usité dans notre pays. Ses larmes & celles de son fils pénétrèrent mon cœur au point que long-tems je la regardais comme ma mère & son fils comme mon frère , jusqu'à ce qu'ayant perdu l'un & l'autre de vue, je les oubliai peu-à-peu.

- Je gardai le même secret sur cet accident que sur l'autre & il m'en est arrivé cent autres de pareille nature en ma vie , dont je n'ai pas même été tenté de parler dans mes Confessions tant j'y cherchois peu l'art de faire valoir le bien que je faisais dans mon caractère. Non , quand j'ai parlé contre la vérité qui m'était connue , ce n'a jamais été qu'en choses indifférentes & plus, ou par l'embarras de parler ou pour le

plaîfir d'écrire que par aucun motif d'intérêt pour moi , ni d'avantage ou de préjudice d'autrui. Et quiconque lira mes Ccnfeffions impartialement , fi jamais cela arrive , fentira que les aveux que j'y fais font plus liumilians , plus pénibles à taire , que ceux d'un mal plus grand mais moins honteux à dire , & que je n'ai pas dit parce que je ne l'ai pas fait.

Il fuit de toutes ces réflexions que la profefiion de véracité que je me fuis faite , a plus fon fondement fur des fentimens de droiture & d'équité que fur la réalité des' chofes , & que j'ai plus fuivi dans la pratique , les directions, morales de ma conlcicnçe , que les notions abflraites du vrai & du faux. J'ai fouvent débité bien des fables , mais j'ai très-rarement menti. En fuivant ces principes j'ai donné fur moi beaucoup de priſes aux autres , mais je n'ai fait tort à qui que ce fût , & je ne me fuis point attribué à moi-même plus d'avantage qu'il ne m'en étoit dû. C'eſt uniquement par-là , ce me femble , que la vérité eſt une vertu. A tout autre égard elle n'eſt pour nous qu'un être métaphyſique , dont il ne réfulte ni bien ni mal.

Je ne fens pourtant pas mon cœur affez content de ces diſtinctions pour me croire tout-à-fait irrépréhenſible. En pcfmt avec tant de foin ce que je devois aux autres , ai - je afTez examiné ce que je me devois à moi-même ? S'il faut être juſte pour autrui , il faut être vrai pour foi , c'eſt un hom-. mage que l'honnête-homme doit rendre à fa propre dignité. Quand la ſtérilité de ma converſation me forçoit d'y ſuppléer par d'innocentes déliions , j'avois tort , parce qu'il ne faut point pour amuſer autrui s'avilir foi-même ; & quand , entraîné par

'Uor

le plaisir d'écrire , j'ajoutois à des choses réelles des ornemens inventés , j'avois plus de tort encore parce que orner la vérité par des fables , c'est en effet la défigurer.

Mais ce qui me rend plus inexcusable est la devise que j'avois choisie. Cette devise m'obligeoit plus que tout autre homme à une profession plus étroite de la vérité , & il ne suffisoit pas que je lui sacrifiasse par-tout mon intérêt & mes penchans , il falloit lui sacrifier aussi ma foiblesse , & mon naturel timide. Il falloit avoir le courage & la force d'être vrai toujours en toute occasion , & qu'il ne fût jamais ni fictions ni fables d'une bouche & d'une plume , qui s'étoit particulièrement consacrée à la vérité. Voilà ce que j'aurois dû me dire en prenant cette fière devise , & me répéter sans cesse tant que j'en ai la porter. Jamais la fausseté ne déclara mes mensonges , ils sont tous venus de foiblesse , mais cela m'exceuse très-mal. Avec une ame faible on peut tout au plus se

garantir du vice , mais c'est être arrogant & téméraire d'offrir professer de grandes vertus.

Voilà des réflexions qui probablement ne me feroient jamais venues dans l'esprit si l'Abbé R * * *. ne me les eût suggérées.

Il est bien tard , sans doute , pour en faire usage ; mais il n'est pas trop tard au moins pour redresser mon erreur , & remettre ma volonté dans la règle : car c'est désormais tout ce qui dépend de moi. En ceci donc & en toutes choses semblables , la maxime de Solon est applicable à tous les âges , & il n'est jamais trop tard pour apprendre même de ses ennemis , à être sage , vrai , modeste , & à moins préfumer de foi. é

gg— ■. ■ ■■ ^ ■=====■-■== ====t-^gg

De toutes les habitations où j'ai demeuré (& j'en qj eu de • charmantes ,) aucune ne m'a rendu fi véritablement heureux & ne m'a laide de fi tendres regrets que l'Ifle de St. Pierre au milieu du Lac de Bienne. Cette petite Ide qu'on appelle à Neufchâtel l'île de la Motte , ert bien peu connue , même en Suide. Aucun voyageur, que je fâche; n'en fait mention.

« Cependant elle eft très-agréable &c fingulièrement fituée pour

le bonheur d'un homme qui aime à fe circonferire ; car quoique je fois peut-être le feul au monde à qui fa deftinée en ait fait une loi , je ne puis croire être le feul qui ait un goût fi naturel , quoique je ne l'aye trouvé jufqu'ici chez nul autre.

Les rives du Lac de Bienne font plus fauvages & romantiques que celles du Lac dd Gencve , parce que les rochers & les bois y bordent l'eau de plus près ; mais elles ne font pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs & de vignes , moins de villes & de maifons ; il y a aufli plus de verdure naturelle , plus de prairies , d'afyles ombragés de bocages , des contraftes plus fréquens «St des accidens plus rapprochés. Comme il n'y a pas fin ces heureux bords de grandes routes commodés pour les voitures , le pays eft peu fréquenté par les voyageurs ; mais il eft intéreflant pour des contemplatifs folitaires qui aiment à s'enivrer à loifir des char- . mes de la nature , & à fe recueillir dans un filence que ne trouble aucun autre bruit que le^cri des aigles , le ramage

entrecoupé de quelques oifeaux , & le roulement des torrens qui tombent de la montagne. Ce beau baffin d'une forme prefque ronde , enferme dans fon milieu deux petites Ifles , l'une habitée & cultivée d'environ une demi - lieue de tour , l'autre plus petite , déferte & en friche , & qui fera détruite à la fin par les tranfports de la terre qu'on en ôte fans ceffe pour réparer les dégâts que les vagues & les orages font à la grande. C'eft ainfi qu'à la fubftance du foible éli: toujours employée au profit du puiffant.

Il n'y a dans l'ifle qu'une feule maifon , mais grande, agréable & commode , qui appartient à l'hôpital de Berne ainfi que l'Ille , & où loge un Receveur avec fa famille & fes domestiques. Il y entretient une nombreufe baffe-cour , une volière , & des réfervoirs pour le poiffon. L'Ifle 'dans fa petiteffe eft tellement variée dans fes terrains & fes afpe&s, qu'elle offre toutes fortes de fîtes, 6c fuffre toutes fortes de cultures. On y trouve des champs , des vignes , des bois , des vergers , des gras pâturages ombragés de bofquets , 6c bordés d'arbriffeaux de toute efpece dont le bord Mes eaux entretient la fraîcheur ; une haute terraffe plantée de deux rangs d'arbres borde Pille dans fa longueur , 6c dans le milieu de cette terraffe on a bâti un joli filon où les habitans des rives voifines fe raffemblent 6c viennent danfer les dimanches durant les vendanges.

C'eft dans cette Ifle que je me réfugiai après la lapidation de Motiers. J'en trouvai le féjour fi charmant , j'y menois une vie fi convenable à mon humeur que, réfolu d'y finir mes jours je n'avois d'autre inquiétude finon qu'on ne me laillat pas

exécuter ce projet qui ne s'accordait pas avec celui de m'entraîner en Angleterre dont je fentois déjà les premiers effets. Dans les preffentimens qui m'inquiétoient , j'aurois voulu qu'on m'eût fait de cet afyle une prifon perpétuelle , qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie , & qu'en m'ôtant toute puiffance & tout efpoir d'en fortir , on m'eût interdit toute efpece de communication avec la terre ferme , de forte qu'ignorant tout ce qui fe faifoit dans le monde j'en euffe oublié l'exiftence , & qu'on y eût oublié la mienne aufli.

On ne m'a laiffé paffer gueres que deux mais dans cette Ifle; mais j'y aurais paffé deux ans » deux fiecles , & toute l'éternité fans m'y ennuyer un moment , quoique je n'y euffe avec ma compagne , d'autre fociété que celle du Receveur , de là femme & de fes d'Omertiques, qui tous étoient à la vérité de très-bonnes gens , & rien de plus ; mais c'étoit précifémenc ce qu'il me falloit. Je compte ces deux mois pour le tems le plus heureux de ma vie , & tellement heureux , qu'il m'eût fulli durant toute mon exiftence , fans laiffer naître un feu^ infant dans mon amt le defir d'un autre état.

Quel étoit donc ce bonheur & en quoi conliftoit fa jouiffance ? Je le donnerais à deviner à tous les hommes de ce ficelé fur la description de la vie que j'y menois. Le précieux far niente fut la première & la principale de ces jouiffances que je voulus favourer dans toute fa douceur, & tout ce que je fis durant mon féjour, ne fut en effet que l'occupation délicate & néceffaire d'un homme qui s'eft dévoué à l'oifiveté.

L'efpoir qu'on ne demanderait pas mieux que de me laiffer

DieiiiiedJay

dans ce féjour ifolé où je m'étois enlacé de moi-même , donc il m'écoit imposable de forcer fans a/Tillance & fans être bien aperçu , & où je ne pouvois avoir ni communication ni correspondance que par le concours des gens qui m'entouroient , cet espoir, di^je , me donnoit celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avois passés, & l'idée que j'aurois le tems de m'y arranger tout à loisir fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement seul & nud , j'y fis venir fucceflivement ma gouvernante , mes livres & mon petit équipage dont j'eus le plaisir de ne rien déballer , laissant mes caisses & mes malles comme elles étoient arrivées , & vivant dans l'habitation où je comptois achever mes jours comme dans une auberge dont j'aurois dû partir le lendemain. Toutes choses telles qu'elles étoient alloient si bien que vouloir les mieux ranger étoit y gâter quelque chose. Un de mes plus grands délices étoit surtout de laisser toujours mes livres bien encadrés, & de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçaient de prendre la plume pour y répondre , j'empruntois en murmurant l'écritoire du Receveur , Se je me hâtois de la rendre dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la remporter. Au lieu de ces trilles paperasses & de toute cette beuverie. j'emplis ma chambre de fleurs & de foin ; car j'étois alors dans ma première ferveur de Botanique , pour laquelle le docteur d'Ivernois m'avoit inspiré -un goût qui bientôt devint paillon. Ne voulant plus d'œuvre de travail , il m'en falloit une d'amusement qui me plût & qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un par-dieu, J'entrepris de faire

LES RÊVERIES

la Flora petrinfularis fie de décrire toutes les plantes de l'Ifle fans en omettre une feule avec un détail fuffifant pour m'occuper le refte de mes jours. On dit qu'un Al'emand a fait un livre fur un zeft de citron , j'^n aurais fait un fur chaque gramen des prés , fur chaque moulTe des bois , fur chaque lichen qui rapide les rochers ; enfin je ne voulois pas laiffer un poil d'herbe , pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conféquence de ce beau projet , tous les matins après le déjeûné , que nous faifions tous enfemble , j'allois , une loupe à la main fie mon fyftema naturx fous le bras , vifiter un canton de l'Ifle que j'avois pour cet effet divifée en petits quarrés , dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque faifon.^Rien n'eft plus fingulier que les raviffemens , les extafes que j'éprouvois à chaque obfervation que je faifois fur la ftruéture fie l'organisation végétale , fie . fur le jeu des parties fexuelles dans la fructification , dont le fyftème étoit alors tout-à-fait nouveau pour moi. La diltinction des caractères génériques , dont je n'avois pas auparavant la moindre idée m'enchantoit en les vérifiant fur les efpeces communes , en attendant qu'il s'en offrit à moi de plus rares. La fburchure des deux longues étamines de la Brunelle , le reffort de celles de l'Ortie fie de la Pariétaire , l'explofion du fruic de la Balfamine fie de la capfule du Buis , mille petits jeux de la fructification que j'obfervois pour la première fois me combloient de joie , fie j'allois demandant fi l'on avoit vu les cornes de la Brunelle comme La Fontaine demandoit fi l'on avoit lu Habacuc. Au bout de deux ou trois heures je m'en revenois charge d'une ample moilfon , provifion d'a-

mufemenc pour l'après-dînée au logis en cas de pluie. Pern-ployois le relie de la matinée à aller avec le Receveur , fa femme & Thérèfe vifiter leurs ouvriers & leur récolte , mettant le plus

fouvent la main à l'œuvre avec eux , & fouvent des Bernois qui me venoient voir m'ont trouvé juché sur de grands arbres ceint d'un sac que je rempliflois de fruit , & que je dévallois en fuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avois fait dans la matinée & la bonne humeur qui en efl inféparable me rendoient le repos du dîné très-agréable-; mais quand il se prolongeoit trop & que le beau temps m'invitoit , je ne pouvois si long-temps attendre , & pendant qu'on étoit encore à table , je m'efquivois & j'allois me jeter sur dans un bateau que je conduisois au milieu du lac quand l'eau étoit calme , & là , m'étendant tout de mon long dans le bateau les yeux tournés vers le Ciel , je me laissois aller & dériver lentement au gré de l'eau , quelquefois pendant plusieurs heures , plongé dans mille rêveries confuses , mais délicieuses , & qui fins avoir aucun objet bien déterminé n'étoient pas , ne laissoient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avois trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent averti par le bailler du soleil de l'heure de la retraite , je me trouvois si loin de l'Ifle que j'étois forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois , au lieu de m'écarter en pleine eau je me plaifois à côtoyer les verdoyantes rives de l'Ifle dont les limpides eaux & les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes étoit d'aller de la grande à la petite Ifle , d'y débarquer de d'y passer

L'ES R Ê V E R I E S

Après-dînée , tantôt à des promenades très-circonscrites au milieu des morceaux , des bourdaines , des perçages , des ar-

briffeaux de toute efpece , & tantôt m'établiflant au fommet d'un tertre fablonneux , couvert de gazon , de ferpolet , de fleurs , même d'efparcette , 6c de treffles qu'on y avoit vraifemblablement femés autrefois , &c très-propre i loger des lapins qui pouvoient là multiplier en paix fans rien craindre , 6c fans nuire h rien. Je donnai cette idée au Receveur qui fit venir de Neûfchâtel des lapins mâles 6c femelles , 6c nous allâmes en grande pompe , fa femme , une de fes fœurs , Thercfc 6c moi les établir dans la petite Ifle , où ils commençoient â peupler avant mon départ 6c où ils auront profpéré fans doute , s'ils ont pu foutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'étoit pas plus fier que moi menant en triomphe la compagnie 6c les lapins de la grande Ile à la petite , 6c je notoïis avec orgueil , que la Receveufe qui redoutoit l'eau à l'excès 6c s'y trouvoit toujours mal , s'embarqua fous ma conduite avec confiance , 6c ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettoit pas la navigation je pafois mon après-midi à parcourir l'Ile en herborifant à droite 6c à gauche , m'affeyant tantôt dans les réduits les plus rians &c les plus foliraires pour rêver à mon aife , tantôt fur les terraffes 6c les tertres , pour parcourir des yeux le fuperbe 6c raviffant coup - d'œil du lac 6c de fes rivages , couronnés d'un côté par des montagnes prochaines , 6c de l'autre élargis en riches 6c fertiles plaines dans lefquelles la vue s'éten-

doit

CINQUIEME PROMENADE. 441

doit jufqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornoient.

Quand le foir approchoir, je defcendois des cimes de Pille & j'allois volontiers m'aïlloir au bord du lac fur la grève dans quelque afyle caché; là le bruit des vagues & l'agitation de l'eau fixant mes fens , & chaïiant de mon ame toute autre agitation , la plor.geoient dans une rêverie délicate où la nuit me furprenoit fouvern fans que je m'en fuffè apperçu. Le flux & reflux de cette eau , fon bruit continu mais renflé par intervalles frappant fans relâche mon oreille 6c mes yeux , fupplétoient aux mouvemens internes que la rêverie éteignoit en moi, & fuffiifoient pour me faire fentir avec plaifir mon exiftence , fans prendre la peine de penfer. De tems à autre naïffoit quelque foible & courte réflexion fur l'inftabilité des chofes de ce monde dont la furface des eaux m'offroit l'image • mais bientôt ces impreffions légères s'effaçoient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçoit, & qui fans aucun concours aélic de mon ame ne laïffoit pas de m'attacher au point , qu'appellé par l'heure & par le fignal convenu , je ne pouvois m'arracher de-là fans efforts.

Après le foupé, quand la foirée ccoic belle, nous allions encore tous enfemble faire quelque tour de promenade fur la terrasse pour y refpirer l'air du lac & la fraîcheur. On fe repofoit dans le pavillon, on rioit, on caufoit, on chanroit quelque vieille chanfon qui valoir bien le tortillage moderne , 6c enfin l'on s'alloit coucher content de fa journée de n'eQ defirant qu'une femblable pour le lendemain.

Telle eft, laïlüm à part les vifites imprévues & impor- Alémoires. K I: k

LES RÊVERIES

tunes, li maniéré dont j'ai passé mon temps dans cette Île durant le séjour que j'y ai fait. Qu'on me dise à présent ce qu'il y a là d'aflez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets si vifs si tendres & si durables , qu'au bout de quinze ans il m'est impossible de songer à cette habitation chérie sans m'y sentir à chaque fois transporter encore par les élans du desir.

J'ai remarqué dans les vicissitudes d'une longue vie que Tes époques des plus douces jouissances & des plaisirs les plus vifs ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire & me touche le plus. Ces courts momens de délire & de passion , quelques vifs qu'ils puissent être ne sont cependant & par leur vivacité même, que des points bien clairs - semés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares & trop rapides pour constituer un état , & le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instans fugitifs , mais un état simple & permanent , qui n'a rien de vif en lui-même , mais dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité

Tout est dans un flux & continuelsur la terre. Rien n'y garde une forme constante & arrêtée , & nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent & changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus , ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être : il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on gueres ici-bas que du plaisir qui passe ; pour le bonheur qui dure je doute qu'il y soit connu. A peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire : je vous

à rois que cet inflant durât toujours. Et comment peut-on appeller bonheur un état fugitif qui nous laifle encore le cœur inquiet & vide , qui nous fait regretter quelque chofe avant, ou déli-rer encore quelque chofe après ?

Mais s'il eft un état où l'ame trouve une afliette allez folide pour s'y repofer toute entière & raffembler là touffon être , fans avoir befoin de rappeler le paffé , ni d'enjambe fur l'avenir; où le tems ne foit rien pour elle , où le prefent dure Toujours fans néanmoins marquer fa durée & fans aucune rrace de fucceffion , fans aucun autre fentiment de privation ni de jouillànce , de plai-fir ni de peine , de defir ni de crainte que celui feul de notre exiftence, & que ce fentiment feul puiffe la remplir toute entière ; tant que cet état dure , celui qui s'y trouve peut s'appeller heu-reux , non d'un bonheur imparfait, pauvre & relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaifirs de la vie ; mais d'un bonheur fuffi-fant , parfait & plein , qui ne laifle dans l'ame aucun vide qu'elle fente le befoin de remplir. Tel eft l'état où je me fuis trouvé fouvent à l'Ille de St. Pierre dans mes rêveries folitaires, foit cou-ché dans mon bateau que je laiffais dériver au gré de l'eau, foit affis fur les rives du lac agité, foit ailleurs au bord d'une belle ri-vière qu d'un ruifleau murmurant fur le gravier.

De quoi jouit-on dans une pareille lituation ? De rien d'exté-rieur à foi , de rien linon de foi -même & de fa propre exiftence ; tant que cet état dure , on fe fuffit à foi-même , comme Dieu. Le fentiment de l'exiftence dépouillé de toute autre affection efl: par lui-même un fentiment précieux de contentement & de paix , qui fuffiroir feul pour rendre cette

LES RÊVERIES

existence chère & douce , à qui fauroit écarter de soi toutes les impressions sensuelles & terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire & en troubler ici-bas la douceur. Mais la plupart des hommes agités de passions continuelles connoissent peu cet état , 6c ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'instans, n'en conservent qu'une idée obscure & confuse qui ne leur en fait pas sentir le charme. Il ne feroit pas même bon dans la présente constitution des choses , qu'avidés de ces douces extases , ils s'y dégoûtassent de la vie active dont leurs besoins toujours renaissans leur préfèrent le devoir. Mais un infortuné qu'on a retranché de la société humaine , 6c qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile & de bon pour autrui ni pour soi , peut trouver dans cet état , à toutes les félicités humaines des dédommagemens que la fortune & les hommes ne lui fauroient ôter.

- Il est vrai que ces dédommagemens ne peuvent être sentis par toutes les âmes ni dans toutes les situations. Il faut que le cœur soit en paix & qu'aucune passion n'en vienne troubler le calme. Il y faut des dispositions de la part de celui qui les éprouve , il en faut dans le concours des objets environnans. Il n'y faut, ni un repos absolu , ni trop d'agitation , mais un mouvement uniforme & modéré qui n'ait ni secousses ni intervalles. Sans mouvement, la vie n'est qu'une léthargie. Si le mouvement est inégal ou trop fort il réveille ; en nous rappelant aux objets environnans , il détruit le charme de la rêverie, 6c nous arrache d'au-dedans de nous, pour nous remettre à l'instant sous le joug de la fortune & des hommes, & nous rendre au sentiment de nos malheurs. Un silence

absolu porte à la tristesse. Il offre une image de la mort. Alors le secours d'une imagination riante est nécessaire & se présente

aficz naturellement à ceux que le Ciel en a gratifiés. Le mouvement qui ne vient pas du dehors , se fait alors au-dedans de nous. Le repos est moindre , il est vrai , mais il est aussi plus agréable , quand de légères & douces idées , sans agiter le fond de l'ame, ne font pour ainsi dire qu'en effleurer la surface. Il n'en faut qu'assez pour se souvenir de soi-même en oubliant tous ses maux. Cette espèce de rêverie peut se goûter par tout où l'on peut être tranquille, & j'ai souvent pensé qu'à la Bastille , & même dans un cachot où nul objet n'eût frappé ma vue , j'aurais encore pu rêver agréablement.

Mais il faut avouer que cela se faisoit bien mieux & plus agréablement dans une Ile fertile & solitaire , naturellement circonscrite & séparée du reste du monde , où rien ne m'offroit que des images riantes , où rien ne me rappelloit des souvenirs attristans , où la société du petit nombre d'habitans étoit liante & douce sans être intéressante au point de m'occuper incessamment ; où je pouvois enfin me livrer tout le jour sans obstacles & sans soins aux occupations de mon goût , ou à la plus molle oisiveté. L'occasion sans doute étoit belle pour un rêveur , qui , lâchant se nourrir d'agréables chimères au milieu des objets les plus déplaisans , pouvoir s'en raffaîchir à son aise en y faisant concourir tout ce qui frappoit réellement ses sens. En sortant d'une longue & douce rêverie , me voyant entouré de verdure , de Heurs , d'oiseaux & laissant errer mes yeux au loin sur les romanesques rivages qui bordaient une vallée étendue d'eau claire & cristalline , j'allais à mes

446 LES RÊVERIES

fiction tous ces aimables objets , & me trouvant enfin ramené par degrés à moi-même & à ce qui m'entourait , je ne pouvois

marquer le point de réparation des fictions aux réalités; tant tout concourait également à me rendre. chere la vie recueillie & folitaire que je menois dans ce beau féjour. Que ne peut-elle renaître encore ! Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette Ifie chérie fans en reflortir jamais , ni jamais y revoir aucun habitant du continent qui me rappellât le fouvenir des calamités de toute efpece qu'ils fe plaifent à raflembler fur moi depuis tant d'années! Ils feraient bientôt oubliés pour jamais : fans doute ils ne m'oublieraient pas de même : mais que m'importerait, pourvu qu'ils n'euffent aucun accès pour y venir troubler mon repos ? Délivré de toutes les pallions terreftres qu'engendre le tumulte de la vie fociale , mon arae s'élancerait fréquemment au-dcfliis de cette atmofphere , & commercerait d'avance avec les Intelligences céleftes dont elle efpere aller augmenter le nombre dans peu de tems. Les hommes fe garderont , je le fais , de me rendre un fi doux afyle où ils n'ont pas voulu me laifier. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y tranfporter chaque jour fur les ailes de l'imagination , & d'y goûter durant quelques heures , le même plaifir que fi je l'habitois encore. Ce que j'y ferais de plus doux ferait d'y rêver à mon aife. En rêvant que j'y fuis ne fais-je pas la même chofe ? Je fais même plus ; à l'attrait d'ur.c rêverie abftraite & monotone , je joins des images charmantes qui la vivifient. Leurs objets échappoient fouvent à mes fens dans mes extafes, & maintenant, plus ma rêverie eft profonde , plus elle me les peint vivement.

Je fuis fouvent plus au milieu d'eux , &c plus agréablement encore , que quand j'y étois réellement. Le malheur eft qu'à mefure que l'imagination s'attiédit, cela vient avec plus de peine & ne dure pas Ci long-tems. Hélas ! c'eft quand on commence à quitter fa dépouille qu'on en eft le plus oftufqué !

G» — »-■■■— — =-««* ■ ■ ■ jgg

N O us n'avons gueres de mouvement machinal dont nous ne puflions trouver la caufe dans notre cœur , fi nous favions bien l'y chercher.

Hier en palîant fur le nouveau boulevard pour aller herborifer le long de la Bièvre du côté de Genrilly, je fis le crochet ii droite en approchant de la barrière d'enfer , & m'écartant dans la campagne j'allai par la route de Fontainebleau , gagner les hauteurs qui bordent cette petite riviere. Cette marche étoit fort indifférente en elle - même , mais en me rappelant que j'avois fait 'plufieurs fois machinalement le même détour , j'en recherchai la caufe en moi-même , & je ne pus m'empêcher de rire quand je vins à la démêler.

Dans un coin du boulevard , à la fortie de la barrière d'enfer , s'établit journellement en été une femme qui vend du fruit, de la tifanne, & des petits pains. Cette femme a un petit garçon fort gentil , mais boiteux , qui , clopinant avec fes béquilles s'en va d'affez bonne grâce demandant l'aumône aux paffans. J'avois fait une efpece de connoiffance avec ce petit bon homme; il ne manquoit pas chaque fois que je paffois de venir me faire fon petit compliment , toujours fuiivi de ma petite offrande. Les premières fois je fus charmé de le voir , je lui donnois de très-bon cœur 6c je continuai quelque rems de le faire avec le même plaifir, y joignant même le plus fouvent celui d'exciter & d'écouter fon petit babil que je trouvois agréable. Ce plaifir devenu par

degrés

degrés habitude fc trouva, je ne fais comment, transformé dans une efpece de devoir dont je fentis bientôt la gêne ; fur-tout

à caufe de la harangue préliminaire qu'il folloit écouter , & dans laquelle il ne manquoit jamais de m'appeller fouvent M. Rouffèau , pour montrer qu'il me connoiffoit bien , ce qui m'apprenoit allez au contraire qu'il ne me connoiffoit pas plus que ceux qui l'avoient inftruit. Dès-lors je paffois par-là moins volontiers, & enfin je pris machinalement l'habitude de faire le plus fouvent un détour quand j'approchois de cette traverfe.

Voilà ce que je découvris en y réfléchiffant : car rien de tout cela ne s'étoit offert jufqu'alors diftinélement à ma penfée. Cette oblrvation m'en a rappellé fucceffivement des multitudes d'autres qui m'ont bien confirme que leS vrais & premiers motifs de la plupart de mes a étions ne me font pas auffi clairs à moi-même que je me l'étois long-tems figuré. Je fais & je fens que faire du bien eft le plus vrai bonheur que le cœur humain puiffè goûter ; mais il y a long-tems que ce bonheur a été mis hors de ma portée , & ce n'elt pas dans un auffi miférable fort que le mien qu'on peut efpérer de placer avec choix & avec fruit une feule aé-tion réellement bonne. Le plus grand foin de ceux qui règlent ma deftinée ayant été que tout ne fût pour moi que fàuffe & trompeufe apparence , un motif de vertu n'eft jamais qu'un leurre qu'on me préfente pour m'attirer dans le piège où l'on veut m'en-lacer. Je fais cela ; je fais que le feul bien qui foit déformais en ma puiffance eft de m'abftenir d'agir, de peur de mal faire làns le vouloir & Cuis le favoir.

Mémoires. L 1 1

LES RÊVERIES

Mais il fut des te ms plus heureux où fuivant les mouvemens de mon cœur je pouvois quelquefois rendre un autre cœur

content , & je me dois l'honorable témoignage que chaque fois que j'ai pu goûter ce plaisir , je l'ai trouvé plus doux qu'aucun autre. Ce penchant fut vif, vrai , pur , & rien dans mon plus secret intérieur ne l'a jamais démenti. Cependant j'ai senti fou vent le poids de mes propres bienfaits par la chaîne des devoirs qu'ils entraînoient à leur fuite : alors le plaisir a disparu , & je n'ai plus trouvé dans la continuation des memes foins qui m'avoient d'abord charmé , qu'une gêne presque insupportable. Durant mes courtes prospérités beaucoup de gens recouroient à' moi , & jamais dans tous les services que je pus leur rendre aucun d'eux ne fut éconduit. Mais de ces premiers bienfaits versés avec effusion de cœur , naissoient des chaînes d'engagemens successifs que je n'avois pas prévus Ôc dont je ne pouvois plus secouer le joug. Mes premiers services n'étoient aux yeux de ceux qui les recevoient que les arrhes de ceux qui les devoient fuivre ; & dès que quelque infortuné avoir jeté sur moi le grappin d'un bienfait reçu, c'en étoit fait désormais , & ce premier bienfait libre & volontaire devenoit un droit indéfini à tous ceux dont il pouvoir avoir besoin dans la fuite , sans que l'impuissance même suffît pour m'en affranchir. Voilà comment des jouissances très-douces se transforment pour moi dans la fuite en d'onéreux affujettissemens.

Ces chaînes cependant ne me parurent pas très - pelantes tant qu'ignoré du public , je vécus dans l'obscurité. Mais quand une fois ma personne fut affichée par mes écrits , faute grave

SI

fans doute , mais plus qu'expiée par mes malheurs ; dès-lors je devins le bureau général d'adrcfle de tous les fouffreteux ou foifidants tels , de tous les aventuriers qui cherchoient des dupes , de tous ceux qui fous prétexte du grand crédit qu'ils feignoient de m'attribuer vouloient s'emparer de moi de maniéré ou d'autre. C'est alors que j'eus lieu de connoître que tous les penchans de la nature, fans excepter la bienfaifance elle-même, portés ou fuivis dans la fociété fans prudence & fans choix changent de nature & deviennent fouvent auffi nuifibles qu'ils étoient utiles dans leur première direction. Tant de cruelles expériences changèrent peu-à-peu mes premières difpofitions ou plutôt les renfermant enfin dans leurs véritables bornes , elles m'apprirent à fuivre moins aveuglément mon penchant à bien faire , lorfqu'il ne feroit qu'à fàvorifer la méchanceté d'autrui.

Mais je n'ai point regret à ces mêmes expériences , puifqu'elles m'ont procuré par la réflexion de nouvelles lumières fur la connoillknce de moi-même & fur les vrais motifs de ma conduite en mille circonftances fur lefquelles je me fuis fi fouvent fait illufion. J'ai vu que pour bien faire avec plaifir , il falloit que j'agiffe librement , fans contrainte , & que pour m'ôter toute la douceur d'une bonne œuvre il fuflifoit qu'elle devînt un devoir pour moi. Dès-lors le poids de l'obligation me fait un fardeau des plus douce jouiffTances , & comme je l'ai dit dans l'Emile , à ce que je crois , j'euffe été chez les Turcs un mauvais mari à l'heure où le cri public les appelle à remplir les devoirs de leur état.

Voilà ce qui modifie beaucoup l'opinion que j'eus long-tems

LU

4 si LES RÊVERIES,'

de ma propre vertu ; car il n'y en a point à fuivre fes penchans , & h fe donner , quand ils nous y portent , le plaifir de bien foire : mais elle confifte à les vaincre quand le devoir le commande , pour faire ce qu'il nous prefcrit , & voilà ce que j'ai fu moins faire qu'homme du monde. Né fenfible & bon , portant la pitié jufqu'à la foibleffe , & me fentant exalter l'ame par tout ce qui tient à la généralité , je fus humain , bienfaifant , fecourable par goût , par paffion même , tant qu'on n'intéreffa que mon cœur; j'euffe été le meilleur & le plus clément des hommes , fi j'en avois été le plus pui liant , & pour éteindre en moi tout defir de vengeance , il m'eût fuffi de pouvoir me venger. J'aurois même été jufté fans peine contre mon propre intérêt , mais contre celui des perfonnes qui m'étoient cheres je n'aurois pu me réfoudre à l'être. Dès que mon devoir & mon cœur étoient en contradiction , le premier eut rarement la victoire , à moins qu'il ne fallût feulement que m'abftenir; alors j'étois fort le plus fouvent; mais agir contre mon penchant me fut toujours impoffible. Que ce foit les hommes , le devoir ou même la néceffité qui commande , quand mon cœur fe tait , ma volonté refte fourde , & je ne faurois obéir. Je vois le mal qui me menace & je le laiffe arriver plutôt que de m'agiter pour le prévenir. Je commence quelquefois avec effort , mais cet effort me laffe de m'épuife bien vite ; je ne faurois continuer. En toute chofe imaginable ce que je ne fais pas avec plaifir , m'eft bientôt impoffible à faire.

Il y a plus. La contrainte d'accord avec mon defir fuffit pour l'anéantir & le changer en répugnance , en averfion

même , pour peu qu'elle agi (Te trop fortement ; & voilà ce qui me rend pénible la bonne œuvre qu'on exige & que je faisais de moi-même , lorsqu'on ne l'exigeoit pas. Un bienfait purement gratuit est certainement une œuvre que j'aime à faire. Mais quand celui qui l'a reçu s'en fait un titre pour en exiger la continuation sous peine de sa haine , quand il me fait une loi d'être à jamais son bienfaiteur , pour avoir d'abord pris plaisir à l'être , dès-lors la gêne commence , & le plaisir s'évanouit. Ce que je fais alors quand je cède , est foiblesse & mauvaise honte , mais la bonne volonté n'y est plus , & loin que je m'en applaudisse en moi-même , je me reproche en ma conscience de bien faire à contre-cœur.

Je fais qu'il y a une espèce de contrat & même le plus faint de tous entre le bienfaiteur & l'obligé. C'est une sorte de société qu'ils forment l'un avec l'autre , plus étroite que celle qui unit les hommes en général , & où l'obligé s'engage tacitement à la reconnaissance , le bienfaiteur s'engage de même à conserver à l'autre , tant qu'il ne s'en rendra pas indigne , la même bonne volonté qu'il vient de lui témoigner , & à lui en renouveler les effets toutes les fois qu'il le pourra & qu'il en fera requis. Ce ne sont pas là des conditions expresses , mais ce sont des effets naturels de la relation qui vient de s'établir entre eux. Celui qui la première fois refuse un service gratuit qu'on lui demande ne donne aucun droit de se plaindre à celui qu'il a refusé ; mais celui qui dans un cas semblable refuse au même la même grâce qu'il lui accorda ci-devant , frustrer une espérance qu'il l'a autorisée à concevoir ; il trompe & dément une attente qu'il a fait naître. On sent

dans ce refus je ne fais quoi d'injuste & de plus dur que dans l'autre , mais il n'en est pas moins l'effet d'une indépendance que le cœur aime , & à laquelle il ne renonce pas sans effort. Quand je paye une dette c'est un devoir que je remplis ; quand je fais un don c'est un plaisir que je me donne. Or le plaisir de remplir ses devoirs est de ceux que la seule habitude de la vertu fait naître : ceux qui nous viennent immédiatement de la nature ne s'élèvent pas si haut que cela.

Après tant de trilles expériences j'ai appris à prévoir de loin les conséquences de mes premiers mouvemens fuivis , & je me suis souvent abstenu d'une bonne œuvre que j'avois eue dessein & le pouvoir de faire , effrayé de l'attachement auquel dans la fuite je m'allois soumettre , si je m'y livrais inconsciemment. Je n'ai pas toujours senti cette crainte , au contraire dans ma jeunesse je m'attachois par mes propres bienfaits , & j'ai souvent éprouvé de même que ceux que j'obligeois s'affectionnoient à moi par reconnaissance encore plus que par intérêt. Mais les choses ont bien changé de face à cet égard comme à tout autre , aussitôt que mes malheurs ont commencé. J'ai vécu dès-lors dans une génération nouvelle qui ne ressembloit point à la première , & mes propres sentimens pour les autres ont souffert des changemens que j'ai trouvés dans les leurs. Les mêmes gens que j'ai vus successivement dans ces deux générations si différentes, se font pour ainsi dire affimilés successivement à l'une & à l'autre. De vrais & francs qu'ils étoient d'abord , devenus ce qu'ils sont , ils ont fait comme tous les autres. Et par cela seul que les tems sont changés les hommes ont changé comme eux. Eh

SS

comment pcurrois-je garder les mêmes fentimcns peur ceux en qui je trouve le contraire de ce qui les fit naître ! Je ne les hais point , parce que je ne faurois haïr ; mais je ne puis me défendre du mépris qu'ils méritent ni m'abflenir de le leur témoigner.

Peut-être fans m'en appercevoir ai -je changé moi-même plus qu'il n'auroit fallu. Quel naturel ré lift croit fans s'altérer à une fti-tuarion pareille à la mienne ? Convaincu par vingt ans d'expé-rience que tout ce que la nature a mis d'heureufes difpofitions dans mon cœur eft tourné par ma deftinée 6c par ceux qui en dif-pofent , au préjudice de moi-même ou d'autrui, je ne puis plus re-garder une bonne œuvre qu'on me préfente à faire que comme un piège qu'on me tend, 6c fous lequel eft caché quelque mal. Je fais que quel que foit l'effet de l'œuvre je n'en aurai pas moins le mé-rite de ma bonne intention. Oui , ce mérite y eft roujours finis doute , mais le charme intérieur n'y eft plus , .& fi-tôt que ce fti-mulant me manque , je ne fens qu'indifférence 6c glace au -de-dans de moi , 6c fûr qu'au lieu de faire une aétion vraiment utile je ne fais qu'un aêle de dupe , l'indignation de l'amour-propre jointe au défiiveu de la raifon ne m'infpire que répugnance 6c ré-fiftance , où j'euffe été plein d'ardeur 6c de zele dans mon état naturel.

Il eft des fortes d'adverfités qui élèvent 6c renforcent l'ame , mais il en eft qui l'abattenc 6c la tuent ; telle eft celle donc je fuis la proie. Pour peu qu'il y eût eu quelque mauvais levain dans La mienne elle l'eut fait fermenter à l'excès , elle m'eût rendu fréné-tique ; mais elle ne m'a rendu que nul. Hors d'état

de bien faire & pour moi-meme & pour autrui , je m'abftieni d'agir ; & cet état qui n'eft innocent que parce qu'il eft forcé , me fait trouver une forte de douceur h me livrer pleinement fans reproche à mon penchant naturel. Je vais trop loin fans doute , puifque j'évite les occafions d'agir , même ou je ne vois que du bien à faire. Mais certain qu'on ne me laide pas voir les chofes comme elles font, je m'abftiens de juger fur les apparences qu'on leur donne , & de quelque leurre qu'on couvre les motifs d'agir, il fuffit que ces motifs foient laides à ma portée pour que je fois fur qu'ils font trompeurs.

Ma deftinée femble avoir tendu dès mon enfance le premier piège qui m'a rendu long-tems fi facile à tomber dans tous les autres. Je fuis né le plus confiant des hommes , & durant quarante ans entiers jamais cette confiance ne fut trompée une feule fois. Tombé tout-d'un-coup dans un autre ordre de gens & de chofes , j'ai donné dans mille embûches fans jamais en appercevoir aucune , & vingt ans d'expérience ont à peine fuffi pour m'éclairer fur mon fort. Une fois convaincu qu'il n'y a que menfonge & faudeté dans les démonftrations grimacières qu'on me prodigue , j'ai pafTé rapidement h l'autre extrémité : car quand on eft une fois forti de fon naturel , il n'y a plus de bornes qui nous retiennent. Dès-lors je me fuis dégoûté des hommes , & ma volonté concourant avec la leur à cet égard , me tient encore plus éloigné d'eux que ne font toutes leurs machines.

Ils ont beau faire , cette répugnance ne peut jamais aller jufqu'à l'averfion. En penfant à la dépendance où ils fe font

mis

Djgitizgd by GûOgie

S I X I E M E » P R O M E N A D E

mis de moi pour me. tenir dans là leur , ils me font une pitié réelle. Si je ne fuis malheureux, ils le font eux-mêmes, 6c chaque fois que je rentre en moi , je les trouve toujours à plaindre. L'orgueil peut-être se mêle encore à ces jugemens , je me fens trop au-deffus d'eux pour les haïr. Ils peuvent m'instruire tout au plus jusqu'au mépris,, mais jamais jusqu'à la haine : enfin je m'aime trop moi-même , pour pouvoir haïr qui que ce soit. Ce feroit se ferrer , comprimer mon existence , 6c je voudrais plutôt l'étendre sur tout l'univers.

J'aime mieux les fuir que les haïr. Leur aspect frappe mes sens , 6c par eux , mon cœur d'injustices que mille regards cruels me rendent pénibles; mais le mal-être celle aussitôt que l'objet qui le cause a disparu. Je m'occupe d'eux , & bien malgré moi , par leur présence , mais jamais par leur souvenir. Quand je ne les vois plus , ils font pour moi comme s'ils n'existoient point.

Ils ne me font même indifférens qu'en ce qui se rapporte à moi : car dans leurs rapports entre eux , ils peuvent encore m'intéresser 6c m'émouvoir comme les personnages d'un drame que je verais représenter. Il faudroit que mon être moral fût anéanti pour que la justice me devînt indifférente. Le spectacle de l'injustice & de la méchanceté me fait encore bouillir le sang de colère; les actions de vertu où je ne vois ni forfanterie ni ostentation me font toujours trévaillir de joie , 6c m'arrachent encore de douces larmes. Mais il faut que je les voye & j'en apprécie moi-même ; car après ma propre histoire , il faudroit que je fusse insensible pour adopter , sur quoi Mémoires, M m m

que ce fût , le jugement des hommes , 6c pour croire aucune chose sur la foi d'autrui.

Si ma figure 6c mes traits étoient aussi parfaitement inconnus aux hommes que le font mon caractère 6c mon naturel, je vivrais encore sans peine au milieu d'eux. Leur société même pourrait me plaire tant que je leur ferais parfaitement étra%er. Livré sans contrainte à mes inclinations naturelles , je les aimerais encore s'ils ne s'occupoient jamais de moi. J'exercerais sur eux une bienveillance universelle 6c parfaitement défintéressée : mais sans former jamais d'attachement particulier , 6c sans porter le joug d'aucun «jpvoir, je ferais envers eux librement 6c de moi-même , tout ce qu'ils ont tant de peine à faire incités par leur amour-propre*, 6c contraints par toutes leurs loix.

Si j'étois relié libre, obscur, isolé comme j'étois fait pour l'être, je n'aurais fait que du bien : car je n'ai dans le cœur le germe d'aucune passion nuisible. Si j'eusse été invincible 6c tout-puissant comme Dieu-, j'aurais été bienfaisant 6c bon comme lui. C'est la force 6c la liberté qui font les excellens hommes. La foiblesse 6c l'esclavage n'ont jamais fait que des médians. Si j'eusse été possesseur de l'anneau de Gygès il m'eût tiré de la dépendance des hommes 6c les eut mis dans la mienne. Je me suis souvent demandé dans mes châteaux en Espagne quel usage j'aurois fait de cet anneau ; car c'est bien là que la tentation d'abuser doit être près du pouvoir. Maître de contenter mes desirs , pouvant tout , sans pouvoir%être trompé par personne , qu'aurois-je pu désirer avec quelque suite ? Une seule chose : c'eût été de voir tous les cœurs contents. L'aspect

de la félicité publique eût pu feul toucher mon cœur d'un fentiment permanent ; & l'ardent defir d'y concourir eût été ma plus coudante paftion. Toujours juite fans partialité, & toujours bon fans foibleffe, je me ferais également garanti des méfiances aveugles & des haines implacables , parce que voyant les hommes tels qu'ils font , & lifiint aifément au fond de leurs coeurs, j'en aurais peu trouvé d'alfez aimables pour mériter toutes mes affections ; peu d'aflez odieux pour mériter toute ma haine , & que leur méchanceté même m'eût difpofé à les plaindre , par la connoiffance certaine du mal qu'ils fe font ' à eux-mêmes , en voulant en faire à autrui. Peut-être aurois-je eu dans des momens de gaîté l'enfantillage d'opérer quelquefois des prodiges : mais parfaitement déilntérefle pour moi-même, & n'ayant pour loi que mes inclinations naturelles , fur quelques a êtes de juftice févere , j'en aurais fait mille de clémence de d'équité. Miniftre de la Providence & difpenfateur de fes loix , félon mon pouvoir , j'aurois fait des miracles plus fages de plus utiles que ceux de la légende dorée , de du tombeau de Saint Médard.

Il n'y a qu'un feul*point fur lequel la faculté de pénétrer partout H.viüblé m'eût pu faire chercher des tentations auxquelles j'aurois mal réfilté , de une fois entré dans ces voies d'égarément où n'eufai-je point été conduit par elles ? Ce ferait bien mal connoître la nature de moi-même que de me flatter que ces facilités ne m'auraient point feduit , ou que la raifon nv.uroit arrêté dans cette fatale pente. Sûr de moi fur tout autre article , j'étois pjerdu par celui-là feul. Celui que fa puiffance met au-aciuss de l'homme doit-être au-delfus de\$ foibleffes de l'hu-

manité , fans quoi , cet excès de force ne fervira qu'à le mettre en effet au-deffous des autres , & de ce qu'il eût été lui-même s'il fiât refté leur égal.

Tout bien confidéré , je crois que je ferai mieux de jetter mon anneau magique avant qu'il m'ait fait faire quelque fottife. Si les hommes s'obftinent à me voir tout autre que je ne fuis , & -que mon afpeét irrite leur injuflice, pour leur ôter cette vue il faut les fuir , mais non pas m'éclipfer au milieu d'eux. C'eft à eux de fe cacher devant moi , de me dérober leurs manœuvres , de fuir la lumière du jour , de s'enfoncer en terre comme des taupes. Pour moi qu'ils me voyent s'ils peuvent , tant mieux , mais cela leur eft impoffible ; ils ne verront jamais à ma place que le J. J. qu'ils fe font fait , & qu'ils ont fait félon leur cœur pour le haïr à leur aife. J'aurois donc tort de m'affecter de la façon dont ils me voyent : je n'y dois prendre aucun intérêt véritable , car ce n'eft pas moi qu'ils voyent ainfi.

Le réfultat que je puis tirer de toutes ces réflexions eft , que je n'ai jamais été vraiment propre à la fociété civile où tout eft gêne , obligation , devoir , & jufue mon naturel indépendant me rendit toujours incapable des afTujertiffemens néceffaires à qui veut vivre avec les hommes. Tant que j'agis librement , je fuis bon , & je ne fais que du bien ; mais fitôt que je fens le joug, foit de la néceffité foit des hommes je deviens rebelle ou plutôt rétif , alors je fuis nul. Lorfqu'il faut faire le contraire de ma volonté , je ne le fais point , quoi qu'il arrive ; je ne fais pas non plus ma volonté même ,

parce que je fuis foible. Je m'abftiens d'agir : car toute ma

. foiblefle eft pour l'action , toute ma force eft négative , & tous mes péchés font d'omiffion , rarement de commiffion. Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme confiftât à faire ce qu'il veut , mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas , & voilà celle que* j'ai toujours réclamée , fouvent confervée , & par qui j'ai été' le plus en fcandale à mes contemporains. Car pour eux , actifs , remuans , ambitieux , détenant la liberté dans les autres >8c n'en voulant point pour eux-mêmes, pourvu qu'ils falTent quelquefois leur volonté., ou plutôt qu'ils dominent celle d'autrui , ils fe gênent t«ute leur vie à faire ce qui leur répugne , & n'omettent rien de fervile pour commander. Leur tort n'a donc pas ^ de m'écarter de la fociété comme un membre inutile, mais de m'en profiter comme un membrę pernicieux : car j'ai très-peu fait de bien , je l'avoue ; mais pour du mal , il n'en eft entré dans ma volonté de ma vie , &c je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi.

Le recueil de mes longs rêves elt à peine commencé , & déjà je fens qu'il touche à fa £n. U« autre amufement lui* ■ fuccède , m'abforbe , & m'ôte même le tems de rêver. Je m'y livre avec un engouement qui tient de l'extravagance & qui me fait rire moi-même qujnd j'y réfléchis ; mais je ne m'y livre pas moins , parce que dans la fituation où me voilà , je h'ai plus d'autre règle de conduite que de fuivre en tout mon penchant fans contrainte. Je ne peux rien à mon fort, je n'ai que des inclinations innocentes , & tous les jugemens des hommes xtant déformais nuis pour moi , la fagçie même veut qu'en ce qui relie à ma portée je faffe tout cefqui me flatte , foit en public , foit à-part-moi , fins autre réglé que ma fantaific , & fans autre mefure que le peu de force qui m'eft relié. Me voilà donc à mon foin pour toute nourriture ,

6c à la Botanique pour toute occupation. Déjà vieux j'en avois pris la première teinture en Suilfe auprès du Docteur à I veinais , 6c j'avois herborifé allez heureufement durant mes voyages pour prendre une connoiffance paüable du régné végétal. Mais devenu plus que fexagénaire & fédentaire à Paris , les forces • commençant à me manquer pour les grandes herborifations ,

6c d'ailleurs allez livré à ma copie de mufique pour n'avoir pas befoin d'autre occupation , j'avois abandonné cet amufement qui ne m'étoit plus nécelfaire ; j'avois rendu mon herbier , j'avois vendu mes livres , content de revoir quelquefois les plantes communes que je trouvois autour de Paris dans »

mes promenades. Durant cet intervalle le peu que je favois s'eft prefque entièrement effacé de ma mémoire de bien plus rapidement qu'il ne s'y étoit gravé.

Tout-d'un-coup , âgé de foixante-cinçj ans pafics , privé du peu de mémoire que j'avois & des forces qui me relloient pour courir la campagne , fans guide , Cuis livres , fays jardin , fins herbier , rne vojjà repris de cette folie , mais avec plus d'ardeur encore que je n'en eus en m'y livrant la premiere*fois ; me voilà férieufement occupé du fige projet d'apprendre par cœur. tout le regnum vtgitalilc de Murray, tk. de connoître toutes les plantes connues fur la terre. Hors d'état de racheter des livres de Botanique , je me fuis mis en devoir de tranferire ceux qu'on m'a prêtés ,?dc réfolu de refaire un herbier plus riche que le premier, en attendant que j'y mette toutes les plantes de la mer & des Alpes de de tous les arbres des Indes , je commence toujours à bon compte par le Mouron , le Cerfeuil , la Bourache & le Seneçon ; j'herborife favamment fur la cage de mes oifeaux , de à chaque

nouveau brin d'herbe que je rencontre , je me dis avec fatiſſac-
tion , voilà toujours une plante de plus.

Je ne cherche pas à juſtifier le parti que je prends de fuivre
cette fantaifie ; je la trouve rrcs - raifonnable , perſuadé que dans
la poſition où je ſuis , me livrer aux amufemens qui me Battent ,
eſt une grande fageſſe , de même une grande vertu 1 c'eſt le
moyen de ne laiffer germer dans mon cœur aucun levain de ven-
geance ou de haine , de pour trouver encore dans ma deſtinée du
goût à quelque amuſement , il faut aſſurément avoir un naturel
bien épuré d» toutes paſſions irraſe-

bles. C'eſt me venger de mes perſécuteurs à ma manière , je ne
faurois les punir plus cruellement que d'être heureux malgré eux.

Oui , ſans doute , la raiſon me permet, me preſcrit même
de me livrer à tout penchant qui . m'attire 6c que rien ne
m'empêche de fuivre ; mais elle ne m'apprend pas pourquoi ce
penchant m'attire & quel attrait je. puis trouver à une vaine
étude , faite ſans profit , ſans progrès , 6c qui , vieux , rado-

teur , déjà caduque 6c peſant , ſans facilité , ſans mémoire , me
ramene aux exercices de la jeunefſe 6c aux leçons d'un écolier.
Or, c'eſt une bizarrerie que je voudrais m'expliquer; il me ſemble
que , bien éclaircie , elle pourrait jeter quelque nouveau jour ſur
cette connoiſſance de moi-même , à l'acquiſition de laquelle j'ai
confacré mes derniers loifirs.

J'ai penſé quelquefois allez profondément ; mais rarement
avec plaifir , preſque toujours contre mon gré & comme par force
: la rêverie me délaſſe 6c m'amuſe , la réflexion me fatigue &

m'attrifte ; penfer fut toujours pour moi une occupation pénible & fans charme. Quelquefois mes rêveries finiffent par la méditation , mais plus fouvent mes méditations Unifient par la rêverie , 6c durant ces egatemens , mon ame erre 6c plane dans l'univers fur les ailes de l'imagination dans des extafes qui palient toute autre jouiiffance.

Tant que je goûtai celle-là dans toute fa pureté , toute autre occupation me fut toujours infipide. Mais quand une fois , jetté dans la carrière littéraire par des impullions étrangères , je fenris la fatigue du travail d'efprit, 6c l'importunité d'une célébrité malheureufe , jê fentis en même tems languir 6c s'at- ' * tiédir

SEPTIEME PROMENADE. 4<r5

tiédir mes douces rêveries, & hientôt forcé de m'occuper malgré moi de ma trille lituation , je ne pus plus retrouver que bien rarement ces cheres extafes qui durant cinquante ans m'avoient tenu lieu de fortune & de gloire , & fans autre dépcnfe que celle du tems , m'avoient rendu dans l'oifiveté le plus heureux des mortels.

J'avois même à craindre dans mes rêveries que mon imagination effarouchée par mes malheurs ne tournât enfin de ce côté fon activité , & que le continuel fentiment de mes peines me reirrant le cœur par degrés , ne m'accablât enfin de leur poids. Dans cet état , un infinét qui m'cft naturel , me faifant fuir toute idée attriftante , impofa filence à mon imagination , 6c fixant mon attention fur les objets qui m'environnoient , me fit pour la première fois détailler je fpectacle de la nature , que je n'avois gueres contemplé jufqu'alors qu'en mafie , 6c dans fon enemble.

Les arbres , les arbrifTeaux , les plantes font la parure & le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue 6c pelée qui n'étale aux yeux que des pierres , du limon, & des fables. Mais vivifiée par la nature 6c revêtue de sa robe de noces au milieu du cours des eaux 6c du chant des oiseaux , la terre offre à l'homme dans l'harmonie des trois règnes , un spectacle plein de vie , d'intérêt & de charmes , le seul spectacle au monde dont ses yeux & son cœur ne se lassent jamais.

Plus un contemplateur a l'âme sensible , plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce 6c profonde s'empare alors de ses sens , 6c il se perd avec une dé- Mémoires.
N n n

licieuse ivre (Te dans l'immensité de ce beau système avec lequel il se sent identifie. Alors tous les objets particuliers lui échappent ; il ne voit & ne sent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonstance particulière refferme ses idées 6c circoncrive son imagination pour qu'il puisse observer par partie cet univers qu'il s'efforçoit d'embrasser.

C'est ce qui m'arriva naturellement quand mon cœur reffermé par la détresse , rapprochoit 6c concentrait tous ses mouvemens autour de lui pour conserver ce reliquaire de chaleur prêt à s'évaporer 6c s'éteindre dans l'abattement où je tombois par degrés. J'errois nonchalamment dans les bois 6c dans les montagnes , n'osant penser de peur d'attiser mes douleurs. Mon imagination qui se refuse aux objets de peine laissa mes sens se livrer aux impressions légères mais douces des objets environnais. Mes yeux se promenoient sans cesse de l'un à l'autre , 6c il n'étoit pas possible que dans une variété si grande , il ne s'en trouvât qui les fixoient davantage , 6c les arretoient plus long-tems.

Je pris goût à cette récréation des yeux qui dans l'infortune repose , amuse , distrait l'esprit & suspend le sentiment des peines. La nature des objets aide beaucoup à cette diversion & la rend plus séduisante. Les odeurs suaves , les vives couleurs , les plus élégantes formes semblent se disputer à l'envi le droit de fixer notre attention. Il ne faut qu'aimer le plaisir pour se livrer à des sensations si douces , & si cet effet n'a pas lieu sur tous ceux qui en sont frappés , c'est dans les uns faute de sensibilité naturelle , & dans la plupart que leur esprit trop occupé d'autres idées ne se livre qu'à la dérobée aux objets qui frappent leurs sens.

Une autre chose contribue encore à cloigner du règne végétal l'attention des gens de goût ; c'est l'habitude de ne chercher dans les plantes que des drogues & des remèdes. Théophraste s'y étoit pris autrement, & l'on peut regarder ce philosophe comme le seul Botaniste de l'antiquité : aussi n'est-il presque point connu parmi nous ; mais grâce à un certain Dioscoride grand compilateur de recettes , & à ses commentateurs , la médecine s'est tellement emparée des plantes transformées en (Impies qu'on n'y voit que ce qu'on n'y voit point ; favoir les prétendues vertus qu'il plaît au tiers & au quart de leur attribuer. On ne conçoit pas que l'organisation végétale puisse par elle-même mériter quelque attention à des gens qui passent leur vie à arranger soigneusement des coquilles , se moquent de la botanique comme d'une étude inutile quand on n'y joint pas comme ils disent celle des propriétés , c'est-à-dire , quand on n'abandonne pas l'observation de la nature qui ne ment point & qui ne nous dit rien de tout cela , pour se livrer uniquement à l'autorité des hommes qui sont menteurs , & qui nous assurent beaucoup de choses qu'il faut croire sur leur parole , fondée elle-même le plus souvent sur l'autorité d'autrui. Arrêtez-vous dans une prairie émaillée à examiner successivement les fleurs

dont elle brille , ceux qui vous verront faire vous prenant pour un frater, vous demanderont des herbes pour guérir la rogne des enfans , la galle des hommes , ou la morve des chevaux.

Ce dégoûtant préjugé est détruit en partie dans les autres pays où l'on a tout en Angleterre , grâce à Linnæus qui a un peu tiré la botanique des écoles de pharmacie pour la rendre

Nnn i '

h l'histoire naturelle & aux usages économiques; mais en France où cette étude a moins pénétré chez les gens du monde , on est relié sur ce point tellement barbare, qu'un bel-esprit de Paris voyant à Londres un jardin de curieux plein d'arbres & de plantes rares s'écria pour tout éloge ; voilà un fort beau jardin d'Apothicaire ! A ce compte le premier Apothicaire fut Adam. Car il n'est pas aisé d'imaginer un jardin mieux afforti de plantes que celui d'Eden.

Ces idées médicales ne font autrement guères pçipres à rendre agréable l'étude de la botanique , elles flétrissent l'émail des prés , l'éclat des Heurs , déflèchent la fraîcheur des bocages , rendent la verdure & les ombrages infipides & dégoûtans ; toutes ces structures charmantes & gracieuses intéressent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier , & l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergeres, parmi des herbes pour les lavemens.

Toute cette pharmacie ne fouilloit point mes images champêtres , rien n'en étoit plus éloigné que des tifannes , & des emplâtres. J'ai souvent pensé en regardant de près les champs, les vergers , les bois & leurs nombreux habitans , que le regne végétal étoit un magasin d'alimens donnés par la nature à l'homme

<Sc aux animaux. Mais jamais il ne m'cfl venu â l'efprit d'y chercher des drogues & des remedes. Je ne vois rien dans ces diverfes productions qui m'indique un pareil ufage , & elle nous auroit montré le choix , fi elle nous l'avoit prefcrit, comme elle a fait pour les comeftibles. Je fens meme que le plaifir que je prends à parcourir les bocages feroit empq^fonié par le fentiment des infirmités humaines , s'il me

Digilized by GcHJglf

laifloit penferà la lièvre, à la pierre , à la goutte , 6c au mal caduc. Du relie je ne difputerai point aux végétaux les granT des vertus qu'on leur attribue ; je dirai feulement qu'en fuppofant ces vertus réelles , c'ell malice pure aux malades de continuer à l'être ; car de tant de maladies que les hommes fe donnent il n'y en a pas une feule dont vingt fortes d'herbes ne guériffent radicalement*

Ces tournures d'efprit qui rapportent toujours tout à notre intérêt matériel , qui font chercher par-tout du prolit ou des remedes , & qui feraient regarder avec indifférence toute la nature fi l'on fe portoit toujours bien , n'ont jamais été les miennes. Je me fens là-deflus tout à rebours des autres hommes : tout ce qui tient au fentiment de mes befoins attrille & gête mes penlées , & jamais je n'ai trouve de vrais charmes aux plaifirs de l'efprit qu'en perdant tout- à-fait de vue l'intérêt de mon corps. Ainli quand même je croirais à la médecine , & quand même fes remedes feraient agréables , je ne trouverais jamais à m'en occuper , ces délices que donne une contemplation pure & défintérelTée , & mon ame ne fàuroit s'exalter & planer fur la nature , tant que je la fens tenir aux liens de mon corps. D'ailleurs , l'ans avoir eu jamais grande confiance à la médecine j'en ai eu beaucoup à des

médecins que j'eltois , que j'aimois & à qui je laillois gouverner ma carcaliè avec pleine autorité. Quinze ans d'expérience m'ont intruitâmes dépens; rentré maintenant fous les feules loix de la nature , j'ai repris par elles ma première fanté. Quand les médecins Vauroient point contre moi d'autres griefs, qui pourrait s'étonner de leur haine ? Je fuis la preuve vivante de la vanité de leur art , & de l'inutilité de leurs foins.

• ' tES RÊVERIES;

Non rien de perfonnel , rien qui tienne à l'intérêt de mon Torps ne peut occuper vraiment mon ame. Je ne médite , je ne rêve jamais plus délicieufement que quand je m'oublie moi-même. Je fens des cxtafes , des raviffemens «exprimables à me fondre pour ainfi dire dans le fyftème des êtres , à m'identifier avec la nature entière. Tant que les hommes furent mes frères je me faifois des projets de félicité terre (Ire ; ces projets étant toujours relatifs au tout , je ne pouvois être heureux que de la félicité publique , & jamais l'idée d'un bonheur particulier n'a touché mon cœur que quand j'ai vu mes freres ne chercher le leur que dans ma mifere. Alors pour ne les pas haïr il a bien fallu les fuir ; alors me réfugiant chez la mere commune , j'ai cherché dans fes bras à me fou (traire aux atteintes de fes enfans , je fuis devenu folitaire, ou, comme ils difent , infociable & mifantrope , parce que la plus fauvage folitude me paraît préférable à la fociété des médians qui ne fe nourrit que de trahilbns & de haine.

Forcé de m'abftenir de penfer , de peur de penfer à mes malheurs malgré moi ; forcé de contenir les reftes d'une imagination riante , mais languiffante , que tant d'angoilTes pourraient effaoucher à la fin ; forcé de tâcher d'oublier les hommes , qui m'accablent d'ignominie & d'outrages , de peur que l'indignation ne

m'aigrît enfin contr'eux , je ne puis cependant me concentrer tout entier en moi-même , parce que mon ame expansive cherche malgré que j'en aye à étendre ses fentimens & son existence sur d'autres êtres , & je ne puis plus comme autrefois me jeter tête baissée dans ce vaste océan de la nature ; parce que mes facultés affaiblies & relâchées ne trou-

vent plus d'objets assez déterminés , assez fixes , assez à ma portée pour s'y attacher fortement, & que*je ne me sens plus assez de vigueur pour nager dans le chaos de mes anciennes extases. Mes idées ne sont presque plus que des sensations , & la sphère de mon entendement ne paraît pas les objets donc je suis immédiatement entouré.

Fuyant les hommes , cherchant la solitude , n'imaginant plus , pensant encore moins , & cependant doué d'un tempérament vif qui m'éloigne de l'apathie languissante & mélancolique , je commençai de m'occuper de tout ce qui m'entourait , & par un instinct fort naturel , je donnai la préférence aux objets les plus agréables. Le règne minéral n'a rien en soi d'aimable & d'attrayant; ses richesses enfermées dans le sein de la terre semblent avoir été éloignées des regards des hommes pour ne pas tenter leur cupidité : elles sont là comme en réserve pour servir un jour de supplément aux véritables richesses qui sont plus à sa portée & dont il perd le goût à mesure qu'il se corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'industrie , la peine & le travail au secours de ses misères ; il fouille les entrailles de la terre , il va chercher dans son centre aux risques de sa vie aux dépens de sa santé des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offrait d'elle-même quand il favoit en jouir. Il fuit le soleil & le jour qu'il n'est plus digne de voir; il s'enterre tout vivant & fait bien , ne méritant plus de vivre

à la lumière du, jour. Là des carrières , des gouffres, des forges, des fourneaux,; un appareil d'enclumes , de marteaux , de fumée &c de feu < succèdent aux douces images des travaux champêtres. Les vifîges hâves des.

malheureux qui lan^uiffent dans les infectes vapeurs des mines , de noirs forgerons, de hideux cyclopes, font le fpeclacle quel'appareil des mines fubftitue au fein de la terre , à celui de la verdure & des fleurs , du Ciel azurc , des bergers amoureux Ôc des laboureurs robultes fur fa furface.

Il eft aifé , je l'avoue , d'aller ramaffant du fable ôc des pierres , d'en remplir fes poches ôc fon cabinet ôc de fe donner avec cela les airs d'un naturalife : mais ceux qui s'attachent & fe bornent à ces fortes de collerions font pour l'ordinaire de riches ignorans qui ne cherchent à cela que le plaifir de l'étalage. Pour profiter dans l'étude des minéraux il faut être chymifte & phyficien ; il faut faire des expériences pénibles ôc coûteufes , travailler dans des laboratoires , dépenfer beaucoup d'argent , & de tems parmi le charbon , les creufets , les fourneaux , les cornues , dans la fumée , ôc les vapeurs étouffantes, toujours au rifque de fa vie ôc fouvent aux dépens de fa famé. De tout ce trille ôc fatigant travail réfulte pour l'ordinaire beaucoup moins de favior que d'orgueil , ôc où eff le plus médiocre chymifte qui ne croye pas avoir pénétré routes les grandes opérations de la nature , pour avoir trouvé par hafard peut-être quelques petites combinaifons de l'art?

Le règne animal eft plus à notre portée ôc certainement mérite encore mieux d'être étudié ; mais enfin cette étude n'atrelle pas au/fi fes difficultés, fes embarras , fes dégoûts ôc fes peines? fur-tout pour un folitaire qui n'a ni dans fes jeux, ni dans fes travaux

d'afflictance à espérer de personne ; comment observer, différencier, étudier, connaître les oiseaux dans

les

les airs , les poissons 'dans les eaux , les quadrupèdes plus légers que le vent, plus forts que l'homme &c qui ne font pas plus disposés à venir s'offrir à mes recherches , que moi de courir après eux pour les y foumettre de force ? Pauvres donc pour recourir des effarés , des vers , des mouches , & je passerois naïvement à me mettre hors d'haleine pour courir après des papillons , à empaler de pauvres insectes , à différencier des fourmis quand j'en pourrais prendre , ou les charognes des bêtes que par hasard je trouverais mortes. L'étude des animaux n'est rien sans l'anatomie; c'est par elle qu'on apprend à les classer , à distinguer les genres , les espèces. Pour les étudier par leurs mœurs, par leurs caractères, il faudrait avoir des volières, des viviers, des ménageries; il faudrait les contraindre en quelque manière que ce put être à rester rassemblés autour de moi; je n'ai ni le goût ni les moyens de • les tenir en captivité , ni l'agilité nécessaire pour les suivre dans leurs allures quand ils sont en liberté. Il faudra donc les étudier morts , les déchirer, les dépecer , ' fouiller à loisir dans leurs entrailles palpitantes ! Quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique , des cadavres puants , de baveuses & livides chairs, du fang , des intestins dégoûtants , des squelettes affreux , des vapeurs pestilentielles ! Ce n'est pas là , sur ma parole , que J. J. ira chercher ses amusements.

Brillantes fleurs , émail des prés , ombrages frais , ruisseaux , bosquets , verdure , venez purifier mon imagination fautive par tous ces hideux objets. Mon âme morte à tous les grands mouvements

ne peut plus s'affeefer que par des objets fenfibles ; je n'ai plus que des fenfations , & ce n'eft plus que Mémoires. O o o

LES RÊVERIES

par elles que la peine ou le plaifir peuvent m'atteindre ici-bas. Attiré par les rians objets qui m'entourent, je les confidere, je les contemple , je les compare , j'apprends enfin à les claffer , & me voilà tout d'un coup aulll boranilte qu'a befbn de l'être celui qui ne veut étudier la nature que pour trouver fans celle de nouvelles raifons de l'aimer.

Je ne cherche point à m'inftruire : il eft trop tard. D'ailleurs je n'ai jamais vu que tant de fcience contribuât au bonheur de la vie; mais je cherche à me donner des amulcmens doux 6c Amples que je puiffe goûter fans peine , & qui me diftraient de mes malheurs. Je n'ai ni dépenfe à faire , ni peine à prendre pour errer nonchalamment d'herbe en herbe , de plante en plante , pour les examiner , pour comparer leurs divers cara&eres , pour marquer leurs rapports & leurs différences , enfin pour obferver l'organifation végétale de maniéré à fuivre la marche 6c le jeu de ces machines vivantes , à chercher quelquefois avec fuccès leurs loix générales , la raifon 6c la fin de leurs ftru&ures diverfes , & à me livrer aux charmes de l'admiration reconnoiffante , pour la main qui me fait jouir de tout cela.

Les plantes femblent avoir été femées avec profufion fur la terre comme les étoiles dans le ciel pour inviter l'homme par l'attrait du plaifir 6c de la curiofité à l'étude de la nature ; mais les affres font placés loin de nous ; il faut des connoiffances préliminaires , des inffrumcns , ces machines , de bien longues échelles pour les atteindre 6c les rapprocher à notre portée. Les plantes y

font naturellement. Elles naissent sous nos pieds , 6c dans nos mains pour ainsi dire , 6c si la petiteffe

— Digitized-by Google

de leurs parties essentielles les dérobe quelquefois à la simple vue , les instrumens qui les y rendent font d'un beaucoup plus facile usage que ceux de l'astronomie. La botanique est l'étude d'un objet si curieux & si utile : une pointe 6c une loupe font tout l'appareil dont il a besoin pour les observer. Il se promène , il erre librement d'un objet à l'autre , il fait la revue de chaque fleur avec intérêt 6c curiosité , & si-tôt qu'il commence à faillir les loix de leur structure , il goûte à les observer un plaisir , sans peine , aussi vif que s'il lui en coûtait beaucoup. Il y a dans cette oisive occupation un charme qu'on ne sent que dans le plein calme des passions , mais qui suffit seul alors pour rendre la vie heureuse & douce : mais si-tôt qu'on y mêle un motif d'intérêt ou de vanité , soit pour remplir des places , ou pour faire des livres , si-tôt qu'on ne veut apprendre que pour instruire, qu'on n'herborise que pour devenir auteur, ou professeur, tout ce doux charme s'évanouit , on ne voit plus dans les plantes que des instrumens de nos passions , on ne trouve plus aucun vrai plaisir dans leur étude , on ne veut plus favoir, mais montrer qu'on fait , & dans les bois on n'est que sur le théâtre du monde ; occupé du soin de s'y faire admirer ; ou bien se bornant à la botanique de cabinet & de jardin tout au plus , au lieu d'observer les végétaux dans la nature , on ne s'occupe que de systêmes & de méthodes ; matière éternelle de dispute qui ne fait pas connoître une plante de plus , & ne jette aucune véritable lumière sur l'histoire naturelle & le règne végétal.

De-là les haines, les jalousies que la concurrence de célébrité

excite chez les botanistes auteurs, autant 6c plus que chez i

Ooo i

les autres favans. En dénaturant cette aimable étude , ils la tranfplantent au milieu des villes & des academies , où elle ne dégénéré pas moins que les plantes exotiques dans les jardins des curieux.

Des difpofitions bien différentes ont fait pour moi de cette étude une efpece de paillon qui remplit le vide de toutes celles que je n'ai plus. Je gravis les rochers , les montagnes , je m'enfonce dans les vallons , dans les bois pour me dérober autant qu'il eft poffible au fouvenir des hommes , & aux atteintes des méchans. Il nie femble que fous les ombrages d'une forêt , je fuis oublié , libre & paifible comme G je n'avois plus d'ennemis , ou que le feuillage des bois dût me garantir de leurs atteintes , comme il les éloigne de mon fouvenir , & je m'imagine dans ma bêtife qu'en ne penfant point à eux ils ne penferont point à moi. Je trouve une G grande douceur dans cette illuGon que je m'y livre-rais tout entier G ma Gtuation , ma foibleffe & mes befoins me le permettoient. Plus la folitude où je vis alors eft profonde , plus il faut que quelque objet en rempliffe le vide, & ceux que mon imagination me refuse ou que ma mémoire repouffe font fuppléés par les productions fpontanées que la terre non forcée par les hommes , offre à mes yeux de toutes parts. Le plaifir d'aller dans un défert chercher de nouvelles plantes couvre celui d'échapper à mes perfécuteurs , & parvenu dans des lieux où je ne vois nulles traces d'hommes , je refpire plus à mon aife comme dans un afyle où leur haine ne me pourfuit plus.

Je me rappellerai toute ma vie une herborilation que je fis

un jour du côté de la Robaila montagne du juftrcier Ckrc. J'étois feul , je m'enfonçai dans les anfraéluofités de la montagne , & de bois en bois , de roche en roche , je parvins à un réduit fi caché que je n'ai vu de ma vie un nfpeét plus fauvage. De noirs fapins entremêlés de hêtres prodigieux, dont plufieurs tombés de vieilleffe & entrelacés les uns dans les autres , fermoient ce réduit de barrières impénétrables , quelques intervalles que laiffoit cette ombre enceinte n'offraient au-delà que des roches coupées à pic & d'horribles précipices que je n'ofais regarder qu'en me couchant fur le ventre. Le Duc, la Chevêche & l'Orfrayc faifoient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne , quelques petits oifeaux rares mais familiers tempéroient cependant l'horreur de cette folitude , là je trouvai la Dentaïre heptaphyllos , le Ciclamen , le Nidus avis , le grand Laferpitium & quelques autres plantes qui me charmèrent & m'amuferent long-tems : mais infenfiblement dominé par la forte impreffion des objets , j'oubliai la botanique & les plantes , je m'affis fur des oreillers de Lycopodium & de Mouffles , & je me mis à rêver plus à mon aife en penfant que j'étois là dans un refuge ignoré de tout l'univers où les perfécuteurs ne me déterreroient pas. Un mouvement d'orgueil fe mêla bientôt à cette rêverie. Je me comparais à ces grands voyageurs qui découvrent une ille déferte , & je me difois avec complaiffance , fans doute je fuis le premier mortel qui ait pénétré jufqu'ici ; je me regardois prefque comme un autre Colomb. Tandis que je me pavanois dans cette idée j'entendis peu loin de moi, un certain cliquetis que je crus reconnoître ; j'écoute : le même bruit fe

LES RÊVERIES

répété & fc multiplie. Surpris & curieux, je me leve , je perce à travers un fourre de brouffailles du côté d'où venoit le bruit,

& dans une combe à vingt pas du lieu même où je croyois être parvenu le premier , j'apperçois une manufacture de bas.

Je ne faurois exprimer l'agitation confuse & contradictoire que je sentis dans mon coeur à cette découverte. Mon premier mouvement fut un sentiment de joie de me retrouver parmi ' des humains où je m'étois cru totalement seul : mais ce mouvement plus rapide que l'éclair , fit bientôt place à un sentiment douloureux plus durable , comme ne pouvant dans les antres mêmes des Alpes , échapper aux cruelles mains des hommes acharnés à me tourmenter. Car j'étois bien sûr qu'il n'y avoit peut-être pas deux hommes dans cette fabrique qui ne fussent initiés dans le complot dont le prédicant Montmollin s'étoit fait le chef, & qui tiroir de plus loin ses premiers mobiles. Je me hâtai d'écarter cette triviale idée & je finis par rire en moi-même , & de ma vanité puérile & de la manière comique dont j'en avois été puni.

Mais en effet , qui jamais eût dû s'attendre à trouver une manufacture dans un précipice ! Il n'y a que la Suisse au monde qui présente ce mélange de la nature sauvage , & de l'industrie humaine. La Suisse entière n'est pour ainsi dire qu'une grande Ville dont les rues larges & longues plus que celles de St.

Antoine , font fermées de forêts , coupées de montagnes , où dont les maisons éparpillées & isolées ne communiquent entr'elles que par des jardins anglais. Je me rappelai à ce sujet une autre herborisation que Du Peyrou , Defcherny , le colonel Pury , le juillier Clerc &c moi avions faite il y avoit quelque

Digitized by Google

temps sur la montagne de Chafferon , du sommet de laquelle on découvre sept lacs. On nous dit qu'il n'y avoit qu'une seule maison

fur cette montagne , & nous n'eussions furement pas deviné la profession de celui qui l'habitait , si l'on n'eût ajouté que c'étoit un Libraire , 6c qui même faisoit fort bien ses affaires dans le pays (*). Il me semble qu'un seul fait de cette espèce fait mieux connoître la Suisse que toutes les descriptions des voyageurs.

En voici une autre de même nature , ou à peu près qui , ne fait pas moins connoître un peuple fort différent. Durant mon séjour à Grenoble je faisois souvent de petites herborisations hors la Ville avec le fleur * * * avocat de ce pays - là , non pas qu'il aimât ni fût la botanique , mais parce que s'étant fait mon garde de la manche , il le faisoit, autant que la chose étoit possible , uneioi de ne pas me quitter d'un pas. Un jour nous nous promenions le long de l'Isère, dans un lieu tout plein de faules épineux. Je vis sur ces arbriffeaux des fruits mûrs , j'eus la curiosité d'en goûter , 6c leur trouvant une petite acidité très - agréable , je me mis à manger de ces grains pour me rafraîchir ; le fleur * * * se tenoit à côté de moi sans m'imiter & sans rien dire. Un de ses amis survint qui me voyant picorer ces grains , me dit : eh ! Moniteur, que faites-vous là? ignorez-vous que ce fruit empoisonne? Ce fruit empoisonne, m'écriai-je tout surpris ! Sans doute , reprit-il , 6c tout le monde fait si bien cela , que per-

(*) C'est sans doute la ressemblance des noms qui a entraîné M. Ruffet à appliquer l'anecdote du Libraire, à Chaperon , au lieu de Chafferal , autre; montagne tics- élevée fut les frontières de la Principauté de Keufenhâtcl.

LES RÊVERIES

sonne dans le pays ne s'avise d'en goûter. Je regardons le fleur * * * & je lui dis, pourquoi donc ne m'avertissiez-vous pas? Ah,

Moniieur , me répondit-il d'un ton respectueux , je n'osois pas prendre cette liberté. Je me mis à rire de cette humilité Dauphinoise, en continuant néanmoins ma petite collation. J'étois persuadé , comme je le suis encore , que toute production naturelle agréable au goût, ne peut être nuisible au corps , ou ne l'est du moins que par son excès. Cependant j'avoue que je m'écoutai un peu tout le reste de la journée : mais j'en fus quitte pour un peu d'inquiétude ; je soupai très-bien , dormis mieux & me levai le matin en parfaite santé , après avoir avalé la veille , quinze ou vingt grains de ce terrible hyppocras , qui empoisonne à très-petite dose , à ce que tout le monde me dit à Grenoble le lendemain. Cette aventure me parut si plaisante , que je ne m'en la rappelle jamais sans rire de la singulière dérision de M. l'avocat * + *.

Toutes mes courses de botanique , les diverses impressions du local des objets qui m'ont frappé , les idées qu'il m'a fait naître , les incidens qui s'y sont mêlés , tout cela m'a laissé des impressions qui se renouvellent par l'aspect des plantes herborisées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux paysages , ces forêts , ces lacs , ces bosquets , ces rochers , ces montagnes dont l'aspect a toujours touché mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées , je n'ai qu'à ouvrir mon herbier , & bientôt il m'y transporte. Les fragmens des plantes que j'y ai cueillies suffisent pour me rappeler tout Ce magnifique spectacle. Cet herbier est pour moi un journal d'herborisations , qui me les fait recommencer

SEPTIEME PROMENADE. 4st

commencer avec un nouveau charme , & produire l'effet d'un optique qui les peindroit derechef à mes yeux.

C'est la chaîne des idées accessoires qui m'attache à la botanique. Elle rappelle & rappelle à mon imagination toutes les idées qui la flattent davantage , les prés , les eaux , les bois , la solitude , la paix sur-tout , & le repos qu'on trouve au milieu de tout cela , sont retracés par elle incessamment ma mémoire. Elle me fait oublier les persécutions des hommes , leur haine , leur mépris , leurs outrages & tous les maux dont ils ont payé mon tendre & sincère attachement pour eux. Elle me transporte dans des habitations paisibles , au milieu de gens Amables & bons , tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle me rappelle & mon jeune âge , & mes innocens plaisirs , elle m'en fait jouir derechef, & me rend heureux bien souvent encore , au milieu du plus trouble fort qu'ait subi jamais jzn mortel.

Mémoires.

Ppp

EN méditant sur les dispositions de mon ame dans toutes les situations de ma vie , je suis extrêmement frappé de voir si peu de proportion entre les diverses combinaisons de ma destinée , & les sentimens habituels de bien ou mal-être dont elles m'ont affecté. Les divers intervalles de mes courtes prospérités ne m'ont laissé presque aucun souvenir agréable de la manière intime & permanente dont elles m'ont affecté ; & au contraire dans toutes les misères de ma vie , je me sentois confiant ment rempli de sentimens tendres , touchans , délicieux, qui versant un baume salutaire sur les bleffures de mon cœur navré , sembloient en convertir la douleur en vo-

lupté , & dont l'aimable souvenir me revient seul , dégagé de celui des maux que j'éprouvois en même tems. Il me semble que

j'ai plus goûté la douceur de l'existence ; que j'ai réellement plus vécu quand mes sentimens referrés pour ainsi dire , autour de mon cœur par ma destinée , n'alloient point s'évaporant au -dehors , sur tous les objets de l'estime des hommes qui en méritent si peu par eux-mêmes , de qui font l'unique occupation des gens que l'on croit heureux.

Quand tout étoit dans l'ordre autour de moi ; quand j'étois content de tout ce qui m'environnoit & de la sphère dans laquelle j'avois à vivre , je la remplissois de mes affections. Mon ame expansive s'étendoit sur d'autres objets. Et toujours attiré loin de moi par des goûts de mille espèces , par des attachemens aimables qui sans celle occupoient mon cœur , je

Digitized by Google

m'oublois en quelque façon moi-même , j'étois tout entier à ce qui m'étoit étranger , & j'éprouvois dans la continuelle agitation de mon cœur , toute la vicissitude des choses humaines. Cette vie orageuse ne me laissoit ni paix au-dedans , ni repos au -dehors. Heureux en apparence , je n'avois pas un sentiment qui pût soutenir l'épreuve de la réflexion , & dans lequel je pusse vraiment me complaire. Jamais je n'étois parfaitement content ni d'autrui ni de moi -même. Le tumulte du monde m'étourdissoit , la solitude m'ennuyoit , j'avois sans cesse besoin de changer de place , & je n'étois bien nulle part. J'étois fêté pourtant, bien-voulu, bien reçu, considéré par-tout; je n'avois pas un ennemi, pas un malveillant , pas un envieux; comme on ne cherchoit qu'à m'obliger , j'avois souvent le plaisir d'obliger moi - même beaucoup de monde , & sans bien , sans emploi , sans fauteurs , sans grands talens bien développés ni bien connus , je jouissois des avantages attachés à tout cela , & je ne voyois personne dans aucun état

dont le fort me parût préférable au mien. Que me manquoit-il donc pour être heureux ? je l'ignore ; mais je fais que je ne l'étois pas. Que me manque - 1 - il aujourd'hui pour être le plus infortuné des mortels ? rien de tout ce que les hommes ont pu mettre du leur pour cela. Hé bien ! dans cet état déplorable, je ne changerais pas encore d'être & de deitinée contre le plus fortuné d'entr'eux , & j'aime encore mieux être moi dans toute ma misère , que d'être aucun de ces gens-là dans toute leur prospérité. Réduit à moi seul , je me nourris, il est vrai, de ma propre fureur , mais elle ne s'épuise pas ; je me suffise à moi-même , quoique je rumine , pour ainsi dire , à vide , &

Pp p i

4S4 LES RÊVERIES

que mon imagination tarie , & mes idées éteintes ne fournissent plus d'alimens à mon cœur. Mon ame offusquée , obstruée par mes organes s'affaiblit de jour en jour , & sous le poids de ces lourdes masses n'a plus assez de vigueur , pour s'élancer comme autrefois hors de sa vieille enveloppe.

C'est à ce retour sur nous-mêmes , que nous force l'adversité ; & c'est peut-être là ce qui la rend le plus insupportable à la plupart des hommes. Pour moi qui ne trouve à me reprocher que des fautes , j'en accuse ma faiblesse , & je me console car jamais mal prémédité n'approcha de mon cœur.

Cependant à moins d'être stupide , comment contempler un moment ma situation , sans la voir aussi horrible qu'ils l'ont rendue, & sans périr de douleur & de désespoir. Loin de cela , moi le plus sensible des êtres , je la contemple & ne m'en émeus pas ; & sans combats , sans efforts sur moi-même , je me vois presque

avec indifférence dans un état dont nul autre homme peut-être
11e fupporteroit l'afpécet fans effroi.

Comment en fuis-je venu là ? car j'étois bien loin de cette dif-
pofirion paifible au premier foupçon du complot dont j'étois en-
lacé depuis long-tems fans m'en être aucunement apperçu. Cette
découverte nouvelle me bouleverfa. L'infâmie & la trahifon me
furprirent au dépourvu. Quelle ame honnête eft préparée à de
tels genres de peines ? Il faudrait les mériter pour les prévoir. Je
tombai dans tous les pièges qu'on creufa fous mes pas. L'indigna-
tion, la fureur, le délire s'emparèrent de moi : je perdis la tra-
montane. Ma tête fe bouleverfa , & dans les ténèbres horribles où
l'on n'a celle de

me tenir plongé , je n'apperçus plus ni lueur pour me conduire
, ni appui , ni prife où je puffe me tenir ferme , & réfiller au défef-
poir qui m'entraînoit.

Comment vivre heureux & tranquille dans cet état affreux ? J'y
fuis pourtant encore & plus enfoncé que jamais , & j'y ai retrouvé
le calme & la paix , & j'y vis heureux & tranquille , & j'y ris des in-
croyables tourmens que mes perfécuteurs fe donnent (ans ceffe ,
tandis que je relie en paix occupé de fleurs , d'étamines , & d'en-
fantillages , & que je ne fonge pas même à eux.

Comment s'elt fait ce partage ? naturellement , infenfiblemcnt
, & fans peine. La première furprife fut épouvantable. Moi qui me
fentois digne d'amour & d'eltime ; moi qui mfc croyois honoré ,
chéri comme je méritois de l'être , je me vis travelli tout-d'un-
coup en un monltre affreux tel qu'il n'en exifla jamais. Je vois
toute une génération lè précipiter toute entière dans cette
étrange opinion , fans explication , fans doute , fans honte , &

fans que je puisse parvenir à favoir jamais la cause de cette étrange révolution. Je me débattis avec violence & ne fis que mieux m'enlacer. Je voulus forcer mes persécutés à s'expliquer avec moi ; ils n'avoient garde. Après m'être long-tems tourmenté fans succès , il fallut bien prendre haleine. Cependant j'espérois toujours , je me disois : un aveuglement si (lapide , une si absurde prévention ne fauroit gagner tout le genre humain. Il y a des hommes de sens qui ne partagent pas le délire ; il y a des âmes justes qui détestent la fourberie & les traîtres. Cherchons, je trouverai peut-être enfin un homme ; si je le trouve , ils sont confondus.

J'ai cherché vainement; je ne l'ai point trouvé. La ligue est

universelle , sans exception , sans retour, & je suis fur d'achever mes jours dans cette affreuse proscription , sans jamais en pénétrer le mystère.

C'est dans cet état déplorable qu'après de longues angoisses , au lieu du désespoir qui sembloit devoir être enfin mon partage, j'ai retrouvé la sérénité, la tranquillité, la paix, le bonheur même , puisque chaque jour de ma vie me rappelle avec plaisir celui de la veille , & que je n'en desire point d'autre pour le lendemain.

D'où vient cette différence ? d'une seule chose ; c'est que j'ai appris à porter le joug de la nécessité sans murmure. C'est que je m'efforçois de tenir encore à mille choses , & que toutes ces prises m'ayant successivement échappé , réduit à moi seul , j'ai repris enfin mon afflète. Préféré de tous côtés , je demeure en équilibre, parce que je ne m'attache plus à rien , je ne m'appuie que sur moi.

Quand je m'élevois avec tant d'ardeur contre l'opinion , je portois encore fon joug , fans que je m'en apperçuffe. On veut être eftimé des gens qu'on eitime, Sc tant que je pus juger avantageusement des hommes ou du moins de quelques hommes, les jugemens qu'ils portoient de moi ne pouvoient m'être indifférens. Je voyois que fouvent les jugemens du public font équitables ; mais je ne voyois pas que cette équité même étoit l'effet du hafard , que les règles fur lefquelles les hommes fondent leurs opinions ne font tirées que de leurs paffions ou de leurs préjugés , qui en font l'ouvrage , & que lors même qu'ils jugent bien , fouvent encore ces bons jugemens nailfent

D igitized by.Qogglç

d'un mauvais principe , comme lorfqu'ils feignent d'iioncrer en quelque fuccès le mérite d'un homme , non par efprit de juftice, mais pour fe donner un air impartial, en calomniant tout à leur aife le même homme fur d'autres points.

Mais quand après de fi longues & vaines recherches , je les vis tous relier fans exception dans le plus inique & abfurde fyftême que l'efprit infernal pût inventer ; quand je vis qu'à mon egard la raifon étoit bannie de toutes les têtes, & l'équité de tous les cœurs ; quand je vis une génération frénétique fc livrer toute entiere à l'aveugle fureur de fes guides contre un infortuné qui jamais ne fit, ne voulut, ne rendit de mal à perfonne ; quand après avoir vainement cherché un homme , il fallut éteindre enfin ma lanterne , & m'écrier , il n'y en a plus ; alors je commençai à me voir feul fur la terre , & je compris que mes contemporains n'étoient par rapport à moi , que des êtres mécaniques , qui n'agiffoient que par impulffion , 6c dont je ne pouvois calculer Paélion que par les loix du mouvement. Quelque intention , quelque paffion que

j'eufie pu fuppofer dans leurs âmes , elles n'auroient jamais expliqué leur conduite à mon égard , d'une façon que je pufse entendre. C'elt ainfi que leurs difpofitions intérieures cefferent d'être quelque chofe pour moi. Je ne vis plus en eux que des machines différemment mues , dépourvues à mon égard de toute moralité.

Dans tous les maux qui nous arrivent , nous regardons plus à l'intention qu'à l'effet. Une tuile qui tombe d'un toit peut nous blefier davantage , mais ne nous navre pas tant qu'une pierre lancée à defsein par une main malveillante. Le coup

LES RÊVERIES

porte à faux quelquefois , mais l'intention ne manque jamais fon atteinte. La douleur matérielle eft ce qu'on fent le moins dans les atteintes de la fortune , & quand les infortunés ne favent à qui s'en prendre de leurs malheurs , ils s'en prennent à la deftinée qu'ils perfonnifient , & à laquelle ils prêtent des yeux & une intelligence pour les tourmenter à defsein. C'eft ainfi qu'un joueur dépité par fes pertes , fe met en fureur fans l'avoir contre qui. Il imagine un fort qui s'acharne à defsein contre lui pour le tourmenter , & trouvant un aliment à fa colere , il s'anime & s'enflamme contre l'ennemi qu'il s'eft créé. L'homme fage qui ne voit dans tous les malheurs qui lui arrivent que les coups de l'aveugle néceffité , n'a point ces agitations infernées ; il cric dans fa douleur , mais fans emportement , fans colere , il ne fent du mal dont il eft la proie , que l'atteinte matérielle ; & les coups qu'il reçoit ont beau bleffer fa perfonne , pas un n'arrive jufqu'à fon cœur.

C'eft beaucoup que d'en être venu là , mais ce n'eft pas tout. Si l'on s'arrête , c'eft bien avoir coupé le mal , mais c'eft avoir Jaiiê

la racine. Car cette racine n'est pas dans les êtres qui nous font étrangers , elle est en nous mêmes, & c'est -là qu'il faut travailler pour l'arracher tout-à-fait. Voilà ce que je lèntis parfaitement dès que je commençai de revenir à moi. Ma raison ne me montrant qu'abfurdités dans toutes les explications que je cherchois à donner à ce qui m'arrive , je compris que les causes , les instruments , les moyens de tout cela m'étant inconnus «St inexplicables, dévoient être nuis pour moi ; que je devois regarder tous les détails de ma destinée , j'omise autant d'aubres d'une pure fatalité , où je ne devois sup-

poser

- Digüizod-by-Google

poser ni direction , ni intention , ni cause morale ; qu'il falloit m'y foudmettre sans raisonner & sans regimber, parce que cc'a étoit inutile ; que tout ce que j'avois à faire encore fut la terre étant de m'y regarder comme un être purement passif , je ne devois point user à résister inutilement à ma destinée, la force qui m\$ refloit pour la supporter. Voilà ce que je me disois ; ma raison , mon cœur y acquiesçoient , & néanmoins je fentois ce cœur murmurer encore. D'où venoit ce murmure ? Je le cherchai , je le trouvai ; il venoit de l'amour-propre qui après s'être indigné contre les hommes , se foulevoit encore contre la raison.

Cette découverte n'étoit pas si facile à faire qu'on pourrait croire , car un innocent persécuté prend long-tems pour un pur amour de la justice l'orgueil de son petit individu. Mais aussi la véritable source une fois bien connue , est facile à tarir ou du moins à détourner. L'estime de soi-même est le plus grand mobile des âmes fières , l'amour-propre fertile en illusions se déguise & se

faic prendre pour cette eftime ; mais quand la fraude enfin se découvre , & que l'amour-propre ne peut plus se cacher , dès-lors il n'est plus à craindre , & quoiqu'on l'étouffe avec peine , on le subjugue au moins aisément.

Je n'eus jamais beaucoup de pente à l'amour-propre. Mais cette passion factice s'étoit exaltée en moi dans le monde , & fut tout quand je fus auteur ; j'en avois peut-être encore moins qu'un autre , mais j'en avois prodigieusement. Les terribles leçons que j'ai reçues l'ont bientôt renfermé dans ses premières bornes ; il commença par se révolter contre l'injustice , mais il a fini par la dédaigner : en se repliant sur mon ame , Mémoires. Q q q

en coupant les relations extérieures qui le rendent exigeant ; en renonçant aux comparaisons , aux préférences , il s'est contenté que je fusse bon pour moi ; alors redevenant amour de moi-même , il est rentré dans l'ordre de la nature , & m'a délivré du joug de l'opinion.

Dès-lors j'ai retrouvé la paix de l'ame , & presque ^ félicité. Car dans quelque situation qu'on se trouve , ce n'est que par lui qu'on est constamment malheureux. Quand il se tait , & que la raison parle , elle nous console enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter. Elle les anéantit même autant qu'ils n'agissent pas immédiatement sur nous ; car on est sur alors d'éviter leurs plus poignantes atteintes en cessant de s'en occuper. Ils ne font rien pour celui qui n'y pense pas. Les offenses , les vengeances , les pafie-droits , les outrages , les injustices ne font rien pour , celui qui ne voit dans les maux qu'il endure , que le mal même & non pas l'intention ; pour celui dont la place ne dépend pas dans sa propre estime de celle qu'il plaît aux autres de lui accorder. De quelque façon que les hommes veuillent me voir,

ils ne Luroient changer mon être , & malgré leur puiflance , & malgré toutes leurs fourdes intrigues , je continuerai , quoi qu'ils fa fient , d'être en dépit d'eux ce que je fuis. Il eft vrai que leurs difpofitions à mon égard influent fur ma fituation réelle. La barrière qu'ils ont mife entr'eux & moi m'ôte toute reflource de fubfttance & d'aftiftance dans ma vieilleff'e & mes befoins. Elle me rend l'argent même inutile , puifqu'il ne peut me procurer les fervices qui me font néceffilires , il n'y a plus ni commerce ni fecours réciproque , ni correffondance entre

eux & moi. Seul au milieu d'eux , je n'ai que moi feul pour rel-Tource , & cette reffource cil bien foible à mon âge & dans l'état où je fuis. Ces maux font grands , mais ils ont perdu fur moi toute leur force , depuis que j'ai fu les fupporter fans m'en irriter. Les points où le vrai befoin fe fait fentir font toujours rares. La prévoyance & l'imagination les multiplient, & c'elt par cette continuité de fentimens qu'on s'inquiète &c qu'on fe rend malheureux. Pourquoi j'ai beau favoir que je fouffrirai demain, il me fuffit de ne pas fouffrir aujourd'hui pour être tranquille. Je ne m'afféele point du mal que je prévois , mais feulement de celui que je fens , &c cela le réduit à très-peu de chofe. Seul , malade & délaiflé dans mon lit , j'y peux mourir d'indigence , de froid & de faim , fans que perfonne s'en mette en peine. Mais qu'importe fi je ne m'en mets pas en peine moi-même , & fi je m'afféele aufli peu que les autres de mon deftin quel qu'il foit. N'eft-ce rien fur-tout à mon âge que d'avoir appris à voir la vie & la mort , la maladie & la fanté , la richdfe & la mifere , la gloire & la diffamation avec la meme indifférence ? Tous les autres vieillards s'inquiètent de tout , moi je ne m'inquiète de rien ; quoi qu'il puiffe arriver tout m'eft indifférent , & cette indifférence n'eft pas l'ouvrage de ma fageffe , elle eft celui de mes ennemis ; & devient une compenfation des maux

qu'ils me font. En me rendant insensible à l'adversité , ils m'ont fait plus de bien , que s'ils m'eussent épargné ses atteintes. En ne l'éprouvant pas je pouvois toujours la craindre , au lieu qu'en la subjuguant, je ne la crains plus.

Cette disposition me livre au milieu des traverses de ma

Qqq i

LES RÊVERIES

vie , à l'incurie de mon naturel , presque auflui pleinement que si je vivois dans la plus complète prospérité. Hors les courts momens où je suis rappelé par la présence des objets aux plus douloureuses inquiétudes , tout le relie du tems , livré par mes penchans aux affections qui m'attirent , mon cœur se nourrit encore des sentimens pour lesquels il étoit né , & j'en jouis avec les êtres imaginaires qui les produisent, & qui les partagent , comme si ces êtres existoient réellement. Ils existent pour moi qui les ai créés , & je ne crains ni qu'ils me trahissent ni qu'ils m'abandonnent. Ils dureront autant que mes malheurs mêmes & suffiront pour me les faire oublier.

Tout me ramène à la vie heureuse & douce pour laquelle j'étois né ; je passe les trois quarts de ma vie , ou occupé d'objets inutiles & même agréables , auxquels je livre avec délices mon esprit & mes sens ; ou avec les enfans de mes fantaisies que j'ai créés selon mon cœur , & dont le commerce en nourrit les sentimens , ou avec moi seul , content de moi-même & déjà plein du bonheur que je sens m'être dû. En tout ceci l'amour de moi-même fait toute l'œuvre , l'amour-propre n'y entre pour rien. Il n'en est pas ainsi des trilles momens que je passe encore au milieu des hommes , jouet de leurs caresses traîtresses , de leurs complimens empoulés

6c dérifoires, de leur mielleuse malignité. De quelque façon que je m'y fuis pu prendre , l'amour-propre alors fait son jeu. La haine & l'animosité que je vois dans leurs cœurs , à travers cette grossière enveloppe , déchirent le mien de douleur , & l'idée d'être ainsi fortement pris pour dupe ajoute encore à cette douleur un dépit très - puérile , fruit d'un fort amour-

propre dont je fens toute la bêtise , mais que je ne puis subjuguier. Les efforts que j'ai faits pour m'aguerrir à ces regards insultants & moqueurs , sont incroyables. Cent fois j'ai passé par les promenades publiques & par les lieux les plus fréquentés, dans l'unique dessein de m'exercer à ces cruelles luttes. Non-seulement je n'y ai pu parvenir, mais je n'ai même rien avancé , & tous mes pénibles mais vains efforts m'ont laissé tout aussi facile à troubler , à navrer , de à indigner qu 'auparavant.

Dominé par mes sens, quoi que je puisse faire , je n'ai jamais pu résister à leurs impressions , & tant que l'objet agit sur eux , mon cœur ne cesse d'en être affecté ; mais ces affections passagères ne durent qu'autant que la sensation qui les cause. La présence de l'homme haineux m'affecte violemment; mais sitôt qu'il disparaît , l'impression cesse ; à l'instant que je ne le vois plus, je n'y pense plus. J'ai beau savoir qu'il va s'occuper de moi , je ne ferois m'occuper de lui. Le mal que je ne sens point actuellement ne m'affecte en aucune sorte, le persécuteur que je ne vois point est nul pour moi. Je sens l'avantage que cette position donne à ceux qui disposent de ma destinée. Qu'ils en disposent donc tout à leur aise. J'aime encore mieux qu'ils me tourmentent sans résistance , que d'être forcé de penser à eux pour me garantir de leurs coups.

Cette action de mes sens sur mon cœur fait le seul tourment de ma vie. Les lieux où je ne vois personne , je ne pense plus à ma

destinée. Je ne la fens plus , je ne souffre plus. Je suis heureux & content sans diversifia , sans obstacle. Mais j'échappe rarement à quelque atteinte fennible , & lorsque

v;4 LES RÊVERIES,'

j'y pense le moins, un geste, un regard finître que j'aperçois , un mot envenimé que j'entends , un malveuillant que je rencontre suffit pour me bouleverser. Tout ce que je puis faire en pareil cas est d'oublier bien vite & de fuir. Le trouble de mon cœur disparaît avec l'objet qui l'a causé , & je rentre dans le calme aussitôt que je suis seul. Ou si quelque chose m'inquiète, c'est la crainte de rencontrer sur mon passage quelque nouveau sujet de douleur. C'est - là ma seule peine ; mais elle suffit pour altérer mon bonheur. Je loge au milieu de Paris. En sortant de chez moi je soupire après la campagne & la solitude, mais il faut l'aller chercher si loin qu'avant de pouvoir respirer à mon aise , je trouve en mon chemin mille objets qui me ferment le cœur , & la moitié de la journée se passe en angoisses , avant que j'aie atteint l'asyle que je vais chercher. Heureux du moins quand on me laisse achever ma route ! Le moment où j'échappe au cortège des médians est délicieux , & si-tôt que je me vois sous les arbres, au milieu de la verdure , je crois me voir dans le paradis terrestre, & je goûte un plaisir interne au/ssi vif que si j'étais le plus heureux des mortels.

Je me souviens parfaitement que durant mes courtes prospérités , ces mêmes promenades solitaires qui me font aujourd'hui si délicieuses , m'étaient insipides & ennuyeuses. Quand j'étais chez quelqu'un à la campagne , le besoin de faire de l'exercice & de respirer le grand air , me faisoit souvent sortir seul , & m'échappant comme un voleur , je m'allois promener dans le parc ou dans la

campagne. Mais loin d'y trouver le camp heureux que j'y goûte aujourd'hui, j'y

portois l'agitation des vaines idées qui m'avoient occupé dans le falon ; le fouvénir de la compagnie que j'y avois laiffée m'y fuivoit. Dans la folicude , les vapeurs de l'amour-propre & le tumulte du monde terniffoient à mes yeux la fraîcheur des bofquets , & troubloient la paix de la retraite. Pavois beau fuir au fond des bois , une foule importune m'y fuivoit partout , & voiloit pour moi toute la nature. Ce n'eit qu'après m'être détaché des paffions fociales & de leur trille cortege que je l'ai retrouvée avec tous fes charmes..

Convaincu de l'impoiffibilité de contenir ces premiers mouvemens involontaires , j'ai celfé tous mes efforts pour cela. Je laiffe à chaque atteinte , mon fang s'allumer , la colcre & l'indignation s'emparer de mes fens ; je cede à la nature cette première explofion que toutes mes forces ne pourroient arrêter ni fufpendre. Je tâche feulement d'en arrêter les fuites avant qu'elle ait produit aucun effet. Les yeux etineelans , le feu du vifage , le tremblement des membres , les fuffocantes palpitations, tout cela tient au feul phyfique, & le raifonnement n'y peut rien. Mais après avoir laiffe faire au naturel fa première explofion , l'on peut redevenir fon propre maître en reprenant peu-à-peu fes fens ; c'ell ce que j'ai tâché de faire long-tems fans fuccès , mais enfin plus heureufement ; & ceffant d'employer ma force en vaine réfiftance , j'attends le moment de vaincre en laiffant agir ma raifon , car elle ne me parle que quand elle peut fe faire écouter. Eh ! que dis-je , hélas ! ma raifon ? j'aurois grand tort encore de lui faire l'honneur de ce triomphe , car elle n'y a gueres de part ; tout Vient également d'un tempérament yerfatile qu'un vent impé»

49* LES RÊVERIES

tueux agite, mais qui renrre dans le calme à l'infntant que le vent ne fouille plus ; c'est mon naturel ardent qui m'agite , c'est mou naturel indolent qui m'appaise. Je cede h toutes les impulsions présentes , tout choc me donne un mouvement vif & court , fi-tôt qu'il n'y a plus de choc , le mouvement cefle, rien de communiqué ne peut se prolonger en moi. Tous les événemens de la fortune , toutes les machines des hommes ont peu de prise sur un homme ainfi constitué. Pour m'affeeler de peines durables, il faudrait que l'impression se renouvelât à chaque instant. Car les intervalles quelque courts qu'ils soient, fuffifent pour me rendre à moi-même. Je fuis ce qu'il plaît aux hommes tant qu'ils peuvent agir sur mes fens , mais au premier instant de relâche , je redeviens ce que la nature a voulu; c'est-Iâ , quoi qu'on puiffe faire, mon ctat le plus constant , & celui par lequel , en dépit de la deftinée , je goûte un bonheur pour lequel je me fens constitué. J'ai décrit cet état dans une de mes rêveries ; il me convient fi bien que je ne defire autre chose que là durée , & ne crains que de le voir troubler. Le mal que m'ont fait les hommes ne me touche en aucune forte; la crainte feule de celui qu'ils peuvent me faire encore eft capable de m'agiter ; mais certain qu'ils n'ont plus de nouvelle prise par laquelle ils puiffent m'affeâer d'un fentiment permanent , je me ris de toutes leurs trames , & je jouis de moi-même en dépit d'eus.

LES

Le bonheur eft un état permanent qui ne femble pis fait ici-bas pour l'homme. Tout eft sur la terre dans un flux continuuel qui ne permet à rien d'y prendre une forme confiante. Tout change autour de nous. Nous changeons nous-mêmes, & nul ne peut s'affi-

lirer qu'il aimera demain ce qu'il aime aujourd'hui. Ainfi tous nos projets de félicité pour cette vie font des chimères. Profitons du contentement d'esprit quand il vient , gardons-nous de l'éloigner par notre foute, mais ne foifons pas des projets pour l'enchaîner, car ces projets là font de pures folies. J'ai peu vu d'hommes heureux , peutêtre point : mais j'ai fouvent vu des cœurs contens , & de tous les objets qui m'ont frappé , c'est celui qui m'a le plus contenté moi-même. Je crois que c'est une fuite naturelle du pouvoir des fenfotions fur mes fentimens internes. Le bonheur n'a point d'enfeigne extérieure ; pour le connoître il foudroit lire dans le cœur de l'homme heureux ; mais le contentement fe lit dans les yeux , dans le maintien , dans l'accent , dans la démarche , & femble fe communiquer à celui qui l'apperçoit. Eft -il une joufflance plus douce #».c de voir ur% peuple entier fe livrer à la joie un jour de fête , & toifs les cœurs s'épanouir aux rayons expanfifs du plaifir qui pafTe rapidement, mais vivement , à travers les nuages de la vie? .

Il y a trois jours que M. P. vint avec un empreffement extraordinaire me montrer l'éloge de Madame Çoeffrin par Mémoires. Rrr

LES RÊVERIES

M. D. La leclure fut précédée de longs & grands éclats de ■rire fur le ridicule ncologifmc de cette piece , & fur les badins jeux de mots dont il la difoit remplie. Il commença de lire en riant toujours. Je l'écoutois d'un /érieux qui le calma , & voyant que je ne l'imitois point , il cessa enfin de rire. L'article le plus long & le plus recherché de cette piece , rouloit fur le plaifir que prenoit Madame Gcoffrin à voir les enfans fie à les faire causer. L'auteur droit avec raifon , de cette difpofition , une preuve de bon natu-

rel. Mais il ne s'arrêtoit pas là , &: il accufoit décidément de mauvais naturel & de méchanceté, tous ceux qui n'avoient pas le même goût, au point de dire que fi l'on interrogeoit là-dessus ceux qu'on mène au gibet ou à la roue , tous conviendraient qu'ils n'avoient pas aimé les enfans. Ces albertions faisoient un effet singulier dans la place où elles étoient. Supposant tout cela vrai , étoit-ce là l'occasion de le dire , & falloit-il fouiller l'éloge d'une femme estimable des images de supplice & de malfaiteurs? Je compris aisément le motif de cette affectation vilaine , & quand M. P. eut fini de lire , en relevant ce qui m'avoit paru bien dans Féloge , j'ajoutai que l'auteur en l'écrivant , avoit dans le cœur moins d'amitié que de haine.

* Le lendemain le tems étant assez beau quoique froid, j'allai faire une course jusqu'à l'Ecole militaire , comptant d'y trouver des moufles en pleine fleur; en allant je rêvois sur la visite de la veille , & sur l'écrit de M. D. , où je pensois bien que le placage épifodique n'avoit pas été lui-même dessein , & la seule affectation de m'apporter cette brochure , à moi , à qui l'on cache tout , m'apprenoit assez quel en étoit l'objet.

Pavois mis mes enfans aux enfans- trouvés. C'en étoit assez pour m'avoir raverti en père dénaturé , & de-là en étendant & caressant cette idée on avoit peu-à-peu tiré la conséquence évidente que je haïssois les enfans ; en fuivant par la pensée la chaîne de ces gradations , j'admirois avec quel art l'industrie humaine fait changer les choses du blanc au noir. Car je ne crois pas que jamais homme ait plus aimé que moi à voir de petits bambins folâtrer & jouer ensemble , & souvent dans la rue & aux promenades je m'arrête à regarder leur coquetterie & leurs petits jeux , avec un intérêt que je ne vois partager à personne. Le jour même où vint

M. P. une heure avant fa vifite , j'avois eu celle des deux petits du Sou (Toi le* plus jeunes enfans de mon hôte, dont l'aîné peut avoir fept ans. Ils étoient venus m'embralfer de fi bon cœur , & je leur avois rendu fi tendrement leurs carelTes , que malgré la difparité des âges , ils avoicnc'paru fe plaire avec moi finoérement ; Sc pour moi j'étois tranfporté. d'aife de voir que ma vieille ligure ne les avoit pas rebutés ; le cadet même paroilloit venir à moi fi volontiers que , plus enfant qu'eux , je me fentois attacher à lui déjà par préférence, & je le vis partir avec autant de regret que s'il m'eût appartenu.

Je comprends que le reproche d'avoir mis mes enfans aux enfans-trouvés a facilement dégénéré , avec un peu de tournure , en celui d'être un pere dénaturé & de haïr les enfans. Cependant il ell fur que c'elt la crainte d'une deltinée pour eux mille fois pire , & prefque inévitable par toute autre voie , qui m'a le plus déterminé dans cette démarche. Plus indifférent fur ce qu'ils devien-droient , & hors d'état de les élever

Rrr

500

LES RÊVERIES

moi-meme , il aurait fallu dans ma firuacion , les laifler élever par leur mere qui les aurait gâtés , & par fa famille qui en aurait fait des nionftres. Je frémis encore d'y penfer. Ce qi e Mahomet fit de Séide n'eft rien auprès de ce qu'on aurait fait d'eux à mon égard , & les pièges qu'on m'a tendus là-dcflùs . dans la fuite , me confirment allez que le projet en avoit été forméi A la vérité j'ctoïis bien éloigné de prévoir alors ces trames ptores : mais je fâvois que l'education pour eux la moins pcrilleufc étoit celle des

enfâns-trouvcs ; & je les y mis. Je le ferais encore , avec bien moins de doute auflî , fi la chofe étoit à faire , & je fais bien que nul pere n'elt plus tendre que je l'aurais été pour eux , pour peu que l'habitude eût aidé la nature.

Si j'ai fait quelque progrès dans la connoiffTance du cœur humain , c'elt le plaifir que j'avois à voir & obferver les erifaas qui-mJa valu cette connoiffTance. Ce même plaifir dans ma jeunefTe y a mis une efpece d'obllaelc , car je jouois avec les enfans fi gaiment & de fi bon cœur que je ne fongeois gueres à les étudier. Mais quand en vieilliffTant j'ai vu que ma figure caduque les inquiétoit , je me fuis ahftenu de les importuner ; j'ai mieux aimé me priver d'un pl rifir que de troubler leur joie , & content alors de me fatifnre en regardant leurs jeux , & tous leurs petits manèges , j'ai trouve le dédommagement de mon facrifice dans les lumières que ces obfervations m'ont fait acquérir fur les premiers & vrais mouvemens de la nature, auxquels tous nos fa vans ne connoiffent rien. J'ai configné dans mes écrits la preuve que je m'étois occupé de cette recherche trop foigneufement pour ne l'avoir

Pigitjzed by Google

Soi

pas faite avec plaifir , & ce feroit aflurément la chofe du monde la plus incroyable que l'Héloïife & l'Emile fulTent l'ouvrage d'un homme qui n'aimoit pas les enfans.

Je n'eus jamais ni préférence d'efpric ni facilité de parler ; mais depuis mes malheurs ma langue & ma tête fe font de plus en plus cmbarraftées. L'idée & le mot propre m'échappent également , & rien n'exige un meilleur difcernement & un choix d'exprellions

plus jultes que les propos qu'on tient aux enfans. Ce qui augmente encore en' moi cet embarras , eft l'attention des écoutans , les interprétations & le poids qu'ils donnent à tout ce qui part d'un homme qui , ayant écrit exprtfflment pour les enfans, eft fupposé ne devoir leur parler que par oracles. Cette gêne extrême & l'inaptitude que je me fens me trouble , me déconcerte , &c je ferois bien plus à mon aife devant un Monarque d'Afie que devant un bambin qu'il faut faire babiller. .

Un autre inconvénient me tient maintenant plus éloigné d'eux, & depuis mes malheurs je les vois toujours avec le même plaisir , mais je n'ai plus avec eux la même familiarité. Les enfans n'aiment pas la vieillesse. L'aspect de la nature défaillante est hideux il leurs yeux. Leur répugnance que j'apperçois me navre, & j'aime mieux m'abstenir de les caresser que de leur donner de la gêne & du dégoût. Ce motif qui n'agit que sur les âmes vraiment aimantes , est nul pour tous nos docteurs & doctresses. Madame Geoffrin s'embarrassoit fort peu que les enlûs enflent du plaisir avec elle , pourvu qu'elle en eût avec eux. Mais pour moi ce plaisir est pis que nul; il est négatif quand il n'est pas partagé, & je

Soi LES RÊVERIES,

ne suis plus dans la situation ni dans l'âge où je voyois le périclès d'un enfant s'épanouir avec le mien. Si cela pouvoir m'arriver encore , ce plaisir devenu plus rare n'en feroit pour moi que plus vif ; je l'éprouvois bien l'autre matin par celui que je prenois à caresser les petits du Sou (Toi , nonseulement parce que la Bonne qui les conduisoit ne m'en imposoit pas beaucoup , & que je sentoie moins le besoin de m'écouter devant elle ; mais encore parce que l'air jovial avec lequel ils m'aborderent ne les quitta point , & qu'ils ne parurent ni se déplaire ni s'ennuyer avec moi.

Oh! fl j'avois encore quelques momens de pures careſſes qui vinſſent du cœur, ne fût -ce que d'un enfant encore en jaquette , ſi je pouvois Voir encore dans quelques yeux la joie & le contentement d'être avec moi , de combien de maux & de peines ne me dédommageroient pas ces courts mais doux épanchemens de mon cœur ? Ah! je ne ferois pas obligé de chercher parmi les animaux le regard de la bienveillance qui m'eſt déformais refusé parmi les humains. J'en puis juger ſur bien peu d'exemples , mais toujours chers à mon ſouvenir. En voici un qu'en tout autre état j'aurois oublié prefque , & dont l'impreſſion qu'il a fait ſur moi peint bien toucç ma miſere.

Il y a deux ans , que m'étant allé promener du côté de la nouvelle France , je pouffai plus loin , puis tirant à gauche & voulant tourner autour de Montmartre , je traversai le village de Clignancourt. Je marchois diſtrait & rêvant ſans regarder autour de moi , quand tout-à-coup je me ſentis faiſſir ſes genoux. Je regarde , & je vois un petit enfant de cinq ou

ſix ans qui ferroit mes genoux de toute ſa force , en me regardant d'un air ſi familier & ſi careſſant , que mes entrailles s'émurent. Je me diſois , c'eſt ainſi que j'aurois etc traité des miens. Je pris l'enfant dans mes bras, je le baiſai pluſieurs fois dans une eſpece de tranſport , & puis je continuai mon chemin. Je ſentois en marchant qu'il me manquoit quelque choſe. Un beſoin naiſſant me ramenoit ſur mes pas. Je me reprochois d'avoir quitté ſi bruſquemement cet enfant, je croyois voir dans ſon action , ſans cauſe apparente , une forte d'inſpiration qu'il ne falloit pas dédaigner. Enſin cédant à la tentation, je reviens ſur mes pas; je cours à l'enfant, je l'embraille de nouveau & je lui donne de

quoi acheter des petits pains de Nanterre , dont le marchand pa-
floît là par hafard ,

& je commençai à le faire jafer; je lui demandai qui étoit fon

ï*re ? il me le montra qui relioit des tonneaux ; j'étois prêt

à quitter l'enfant pour aller lui parler , quand je vis que j'avois

*

été prévenu par un homme de mauvaife mine , qui me parut

être de ces mouches qu'on tient fans ccflè à mes troufles.

Tandis que cet homme lui parloir à ftreille , je vis les regards
du tonnelier fe fixer attentivement fur moi d'un air qui n'avoit
rien d'amical. Cet objet me reflerra le cœur à l'inftant , & je quit-
tai le pere & l'enfant avec plus de promptitude encore que je n'en
avois mis à revenir fur mes pas, mais dans un trouble -moins
agréable qui changea toutes mes difpofitions. Je les ai pourtant
fenti renaître fouvent depuis lors, je fuis repafle plufieurs fois par
Clignancourt, dans l'cfpérance d'y revoir cet enfant , mais je n'ai
plus revu ni lui ni le pere , & il ne m'ell plus relié de cette ren-
contre qu'un fouvenir aflèz vif, mêlé

LES RÊVERIES

toujours de douceur 6c de trifteffe, comme toutes les émotions
qui pénètrent encore quelquefois juiques à mon cœur.

Il y a compenfation à tout ; fi mes pkifirs font rares 6c courts ,
je les goûte aufli plus vivement quand ils viennent, que s'ils m'é-
toient plus familiers; je les rumine, pour ainfi dire, par de fré-
quens fouvenirs; & quelques rares qu'ils foient, s'ils étoient purs

& fans mélange , je ferois plus heureux , peut-être , que dans ma prospérité. Dans l'extrême misère , on se trouve riche de peu. Un gueux qui trouve un écu en est plus affaîné que ne le feroit un riche en trouvant une bourse d'or. On riroit si l'on voyoit dans mon âme l'impression qu'y font les moindres plaisirs de cette espèce ^que je puis dérober à la vigilance de mes persécuteurs. . Un des plus doux s'offrit il y a quatre ou cinq ans , que je ne me rappelle jamais , fans me sentir ravi d'aide d'en avoir si bien profité. .

Un dimanche nous étions allés , ma femme & moi , dîner à la porte Maillot. Après le dîner nous traversâmes le bois de Boulogne jusqu'à la Muette. Là nous nous assîmes sur l'herbe à l'ombre en attendant que le soleil fut baissé, pour nous en retourner ensuite tout doucement par Passy. Une vingtaine de petites filles conduites par une manière de religieuse , vinrent les unes s'asseoir , les autres folâtrer assez près de nous. Durant leurs jeux vint à passer un Oublieur avec son tambour & son tourniquet , qui cherchoit pratique. Je vis que les petites filles convoitoient fort les oublies», 6c deux ou trois d'entr'elles qui apparemment possédoient quelques liards , demandèrent la permission de jouer. Tandis que la gouvernante héritoit 6c disputoit , j'appellai l'Oublieur 6c je lui dis : faites

tirer

tirer toutes ces Demoiselles chacune à son tour & je vous payerai le tout. Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui seule eût plus que payé ma bourse , quand je l'aurois toute employée à cela.

Comme je vis qu'elles s'empressoient avec un peu de confusion, avec l'agrément de la gouvernante , je les fis ranger toutes

d'un côté , & puis palier de l'autre côté l'une après l'autre , à mesure qu'elles avoient tiré. Quoiqu'il n'y eût point de billet blanc & qu'il revînt au moins une oublie à chacune de celles qui n'auroient rien , qu'aucune d'elles ne pouvoir donc être absolument mécontente ; afin de rendre la fête encore plus gaie , je dis en fecret à l'Oublieur d'ufer de fon adresse ordinaire en sens contraire , en faisant tomber autant de bons lots qu'il pourrait & que je lui en tiendrais compte. Au moyen de cette prévoyance , il y eut près d'une centaine d'oublies distribuées , quoique les jeunes filles ne tiraient chacune qu'une seule fois; car là-deffus je fus inexorable , ne voulant ni favoriser des abus , ni marquer des préférences qui produiraient des mécontentemens. Ma femme infinua à celles qui avoient de bons lots d'en faire part à leurs camarades , au moyen de quoi le partage devint presque égal , & la joie plus générale.

Je priai la religieuse de tirer à son tour , craignant fort qu'elle ne rejetât dédaigneusement mon offre ; elle l'accepta de bonne grâce , tira comme les pensionnaires , & prit sans façon ce qui lui revint. Je lui en fus un gré infini , & je trouvai à cela une forte de politesse qui me plut fort , & qui vaut bien , je crois , celle des fimmagrées. Pendant toute cette opération - A l'épave. Sss

50<1 LES RÊVERIES,

ration, il y eut des disputes qu'on porta devant mon tribunal, 6c ces petites filles venant plaider tour-à-tour leur cause me donnèrent occasion de remarquer , que quoiqu'il n'y en eût aucune de jolie , la gentillette de quelques-unes faisoit oublier leur laideur.

Nous nous quittâmes enfin très-contens les uns des autres , 6c cet après-midi fut un de ceux de ma vie dont je me rappelle le

fouvenir avec le plus de fatisfaction. La fête au refte ne fut pas ruineufe. Pour trente fols qu'il m'en coûta tout au plus , il y eût pour plus de cent écus de contentement ; tant il eft vrai que le plaifir ne fe mefure pas fur la dépenfe , 6c que la joie eft plus amie des liards que des louis. Je fuis revenu plufieurs autres fois à la même place , à la même heure , efpérant d'y rencontrer encore la petite troupe ; mais cela n'eft plus arrivé.

Ceci me rappelle un autre amufement à-peu-près de même efpcce , dont le fouvenir m'eft relié de beaucoup plus loin. C'étoit dans le malheureux tems où fauflé parmi les riches & les gens de lettres , j'étois quelquefois réduit à partager leurs triftes plaifirs. J'étois à la Chevrette au tems de la fête du maître de la maifon ; toute fa famille s'étoit réunie pour la célébrer ; 6c tout l'éclat des plaifirs bruyans fut mis en œuvre pour cet effet. Spectacles , fêf-tins , feux d'artifice , rien ne fût épargné. L'on n'avoit pas le tems de prendre haleine , 6c l'on s'étourdiffoit au lieu de s'amufer. Après le dîner on alla prendre l'air dans l'avenue , où fè tenoit une efpece de foire. On danfoit ; les Meflieurs daignèrent danfer avec les payfannes , mais les Dames gardèrent leur dignité. On vendoic là des

pains d'épice. Un jeune homme de la compagnie s'avifa d'en acheter pour les lancer l'un après l'autre au milieu de la foule , & l'on prit tant de plaifir à voir tous ces manans fe précipiter , fe battre , fe renverfer pour en avoir , que tout le monde voulut fe donner le même plaifir. Et pains d'épice de voler à droite & à gauche , & filles & garçons de courir , d'entaffer , & s'eftropier ; cela paroît charmant à tout le monde. Je fis comme les autres par mauvaife honte , quoiqu'en dedans je ne m'amufaffe pas autant qft'eux. Mais bientôt ennuyé de vider ma bourfe pour faire

écraftes les gens , je laiflai là la bonne compagnie , & je fias me promener feul dans la foire. La variété des objets m’amufa long-tems. J’apperçus entr’autres cinq ou fix favoyards autour d’une petite fille qui avoit encore fur fon inventaire , une douzaine de chétives pommes dont elle aurait bien voulu fe débarraflèr. Les favoyards de leur côté auraient bien voulu l’en débarraflèr , mais ils n’avoient que deux ou trois liards à eux tous , & ce n’étoic pas de quoi faire une grande brèche aux pommes. Cet inventaire étoit pour eux le jardin des Hefpérides , & la petite fille étoit le dragon qui les gardoir. Cette comédie m’amufa long-tems; j’en fis enfin le dénouement en payant les pommes à la petite fille , & les lui faifant diftribuer aux petits garçons. J’eus alors un des plus doux fpeftacles qui puiffent flatter un cœur d’homme , celui de voir la joie unie avec l’innocence de l’âge fe répandre tout autour de moi. Car les fpeâateurs même en la voyant la partagèrent , ic moi qui partageois à fi bon marché cette joie , j’avois de plus celle de fen-tir qu’elle étoit mon ouvrage.

LES RÊVERIES

En comparant cet amufement avec ceux que je venois de quitter , je fentois avec fatisfac&ion la différence qu’il y a des goûts fains , & des plaifirs naturels , à ceux que fait naître l’opulence , & qui ne font gueres que des plaifirs de moquerie, & des goûts exclusifs engendres par le mépris. Car quelle forte de plaifir pouvoir - on prendre à voir des troupeaux d’hommes avilis par la mifere , s’entaffer , s’étouffer , s’eftropier brutalement pour s’arracher avidement quelques morceaux de pains d’épice foulés aux pieds & couverts de boue ?

De mon côté quand j’ai bien réfléchi fur l’elpece de volupté que je goûtois dans ces fortes d’occafions , j’ai trouvé qu’elle

confittoit moins dans un fentiment de bienfaifance que dans le plaifir de voir des vifages contens. Cet afped a pour moi un charme qui , bien qu'il pénètre jufqu'à mon cœur , femble être uniquement de fenlâtion. Si je ne vois la Citisfaction que je caufe , quand même j'en ferais fur , je n'en jouirais qu'à demi. C'efl; même pour moi un plaifir défintéreffé qui ne dépend pas de la part que j'y puis avoir. Car dans les fêtes du peuple , celui de voir des vifages gais m'a toujours vivement attiré. Cette attente a pourtant été fouvent frultrée en France OÙ , cette nation qui fe prétend fi gaie , montre peu cette gaîté dans fes jeux. Souvent j'allois jadis aux guinguettes pour y voir danfer le menu peuple : mais fes danfes étoient fi mauf- Cides , fon maintien fi dolent , fi gauche , que j'en fortois plutôt contrifté que réjoui. Mais à Geneve & en Suiffe , où le rire ne s'évapore pas fans ceffe en folles malignités , tout refpire le contentement & la gaîté dans les fêtes. La mifere n'y porte point fon hideux afped. Le faite n'y montre pas non

plus fon infolence. Le bien-être , k fraternité , k concorde y difpofent les cœurs à s'épanouir , & fouvent dans les tranfports d'une innocente joie , les inconnus s'accoftent , s'embraflent & s'invitent à jouir de concert des pkifirs du jour. Pour jouir moi-même de ces aimables fêtes , je n'ai pas befoin d'en être. Il me fuffit de les voir ; en les voyant je# le9 partage ; & parmi tant de vifages gais , je fuis bien fur qu'il n'y a pas un cœur plus gai que le mien.

Quoique ce ne foit là qu'un plaifir de fenfation, il a certainement une caufe morale , & k preuve en eft , que ce meme afpeél , au lieu de me flatter, de me pkire, peur me déchirer de douleur ôc d'indignation , quand je fais que ces lignes de plaifir & de joie fur

les vifâges des médians ne font que des marques que leu; malignité eft fâcisfaite. La joie innocente eft k feule dont les lignes flattent mon cœur. Ceux de k cruelle & moqueufe joie le navrent St l'affligent quoi qu'elle n'ait nul rapport à moi. Ces lignes , £yis doute v ne fauroienc être exactement les mêmes , partans de principes 11 différens : mais enfin ce font également des lignes de joie , Sc leurs différences fenfibles ne font affurément pas proportionnelles à celles des mouvemens qu'ils excitent en moi.

Ceux de douleur St de peine me font encore plus fenfibles ; au poinc qu'il m'eft impoffible de les foutenir fans être âgitd moi-même d'émotions peut-être encore plus vives que celles qu'ils repréfentent. L'imagination renforçant , k fenfation m'identifie avec l'être fouffrant, Sc me donne fouvent plus d'angoiffe qu'il n'en fent lui-même. Un vilâge mécontent eft encore un fpeâacle qu'il m'eft impoffible de foutenir , fur-tout

510 L E S R Ê V E R I E S,

fi j'ai lieu de penfer que ce mécontentement me regarde. Je ne faurois dire combien l'air grognard & mauffide des valets qui fervent en rechignant , m'a arraché d'écus dans les maifons où j'avois autrefois la fottife de me laiffer entraîner, 6c où les domeftiques m'ont toujours fait payer bien chèrement l'hofpitalité des maîtres. Toujours trop affecté des objets fenfibles , & fur - tout de ceux qui portent figne de plaifir ou de peine , de bienveillance ou d'averfion , je me laiflè entraîner par ces impreffions extérieures , fans pouvoir jamais m'y dérober autrement que par la fuite. Un figne , un gefte , un coup-d'œil d'un inconnu fuffit pour troubler mes plaifirs, ou Calmer mes peines. Je ne fuis à moi que quand je fuis feul , hors de-là je fuis le jouet de tous ceux qui m'entourent.

Je vivois jadis avec plaifir dans le monde, quand je ne voyois dans tous les yeux que bienveillance , ou tout au pis indifférence dans ceux à qui j'étois inconnu ; mais aujourd'hui qu'on ne prend fçàs moins de peine à montrer mon vifage au peuple , qu'à lui mafquer mon naturel , je ne puis mettre le pied dans la rue fans m'y voir entouré d'objets déchirans. Je me hâte de gagner à grands pas la campagne; fi-tôt que je vois la verdure , je commence à refpirer. Faut-il s'étonner fi j'aime la folitude. Je ne vois qu'animofité fur les vifages des hommes , & la nature me rit toujours.

Je fens pourtant encore , il faut l'avouer , du plaifir à vivre au milieu des hommes tant que mon vifage leur eft inconnu. Mais c'eft un plaifir qu'on ne me laide gueres. J'aimois encore , il y a quelques années à traverser les villages , 6c à voir BU matin les laboureurs raccommoier leurs fléaux ou les fèm-

Djgitized by Cioogle

mes fur leur porte avec leurs enfin s. Cette vue avoit je ne fais quoi qui touchoit mon cœur. Je m'arrétois quelquefois , fins y prendre garde , à regarder les petits manèges de ces bonnes gens , & je me fentois foupirer fans fivoir pourquoi. J'ignore fi l'on m'a vu fenfible à ce petit plaifir & fi l'on a voulu me l'ôter encore ; mais au .changement que j'apperçois fur les phyfionomies à mon paflage, & à l'air dont je fuis regardé , je fuis bien forcé de comprendre qu'on a pris grand foin de m'ôter cet incognito. La même chofe m'eft arrivée d'une fiçon plus marquée encore aux Invalides. Ce bel établiffement m'a toujours intéreffé. Je ne vois jamais fans attendriffement & vénération ces groupes de bons vieillards qui peuvent dire comme ceux de Lacédémone :

Nous avons été jadis

Jeunes , vaillant , & hardis.

Une de mes promenades favorites , étoit autour de l'Ecole militaire , & je rencontrais avec plaisir çà & là quelques Invalides qui, ayant confervé l'ancienne honnêteté militaire, me filuoient en paflant. Ce filut que mon cœur leur rendoit an centuple, me fiattoit & augmentoit le plaifir que j'avois à les voir. Comme je ne fais rien cacher de ce qui me touche, je parois fouvent des Invalides & de la façon dont leur afpeâ m'affe&oit. Il n'en fallut pas davantage. Au bout de quelque tems je m'apperçus que je n'étois plus un inconnu pour eux , ou plutôt que je le leur étois bien davantage , puisqu'ils me voyoient du même œil que fait le public. Plus d'honnêteté , plus de falutations. Un air repouflant , un regard farouche avoit fitccédé à leur première urbanité. L'ancienne franchife de leur

512 LES RÈVERIKS,

métier ne leur laiflant pas comme aux autres , couvrir leur animofité d'un mafque ricaneur ôc traître , ils me montrent tout ouvertement la plus violente haine , & tel elt l'excès de ma mifere que je fuis forcé de diftinguer dans mon eftime ceux qui me déguifent le moins leur fureur.

Depuis lors je me promene avec moins de plaifir du côté des Invalides ; cependant comme mes fentimens pour eux ne dépendent pas des leurs pour moi , je ne vois jamais fans refpeél & fans intérêt ces anciens défenfeurs de leur patrie : mais il m'eft bien dur de me voir fi mal payé de leur part de la juftice que je leur rends. Quand par hafard j'en rencontre quelqu'un qui a échappé aux intru étions communes , ou qui ne connoiffant pas

ma figure ne me montre aucune aversion l'honnête salutation de ce feul-là me dédommage du maintien rébarbatif des autres. Je les oublie pour ne m'occuper que de lui , & je m'imagine qu'il a une de ces âmes comme la mienne, où la haine ne fàuroit pénétrer. Feus encore ce plaisir l'année dernière en paflant l'eau pour m'aller promener à l'île aux Cignes. Un pauvre vieux Invalide dans un bateau attendoit compagnie pour traverser. Je me présentai, je dis au batelier de partir. L'eau étoit forte ôc la traversée fut longue. Je n'osois presque pas adresser la parole à l'Invalide de peur d'être rudoyé ôc rebuté comme à l'ordinaire ; mais son air honnête me raffura. Nous causâmes. Il me parut homme de sens ôc de mœurs. Je fus surpris ôc charmé de son ton ouvert & affable. Je n'étois pas accoutumé à tant de faveur. Ma surprise cessa quand j'appris qu'il arrivoit tout nouvellement de province. Je compris qu'on ne lui avoit pas encore montré ma

figure

Digitized by Google

Stj

figure & donné ses instructions. Je profitai de cet incognito pour converser quelque moment avec un homme , & je sentis à la douceur que j'y trouvois, combien la rareté des plaisirs les plus communs est capable d'en augmenter le prix. En sortant du bateau il préparait ses deux pauvres liards. Je payai le passage & le priai de les refaire , en tremblant de le cabrer. Cela n'arriva point ; au contraire il parut sensible à mon attention , & surtout à celle que j'eus encore , comme il étoit plus vieux que moi , de lui aider à sortir du bateau. Qui croirait que je fûs allé enfant pour en pleurer d'aide ? Je mourais d'envie de lui mettre une pièce de

vingt-quatre fols dans la main pour avoir du tabac ; je n'ofai jamais. La même honte qui me retint, m'a fouvent empêché de faire de bonnes actions qui m'auraient comblé de joie ; & dont je ne me fuis abftenu qu'en déplorant mon imbécillité. Cette fois après avoir quitté mon vieux Invalide , je me confolai bientôt en penfant que j'aurais, pourainli dire, agi contre mes propres principes, en mêlant aux chofes honnêtes un prix d'argent qui dégrade leur noblefte 8c fouille leur dé fin térc fie m e nr. Il faut s'emprefler de fecourir ceux qui en ont befoin ; mais-dans le commerce ordinaire de la vie , laifions la bienveillance naturelle 8c l'urbanité foire chacune leur œuvre , fins que jamais rien de vénal 8c de mercantille ofe approcher d'une fi pure fource pour la corrom» pre ou pour l'altérer. On dit qu'en Hollande le peuple fe fait payer pour vous dire l'heure 8c pour vous montrer le chemin. Ce doit être un bien méprifable peuple que celui qui trafique ainfi des plus fimples devoirs de l'humanité.

J'ai remarqué qu'il n'y a que l'Europe feule où l'on vende Mémoires. T 1 1

l'hofpitalité. Dans toute l'Afie on vous loge gratuitement. Je comprends qu'on n'y trouve pas fi bien toutes fes aifes. Mai? n'cft-ce rien que de fe dire , je fuis homme &. reçu chez des humains ? C'elt l'humanité pure qui me donne le couvert. Les petites privations s'endurent fans peine , quand le cœur elt mieux traité que le corps.

-Digitiaed-by

AUjour d'hui jour de Pâques fleuries, il y a précifémnt cinquante ans de ma première connoiffance avec Madame de IVarens. Elle avoit vingt -huit ans alors, étant née avec le fiecle. Je

n'en avois pas encore dix-sept , fie mon tempérament naissant , mais que j'ignorois encore , donnoit une nouvelle chaleur à un coeur naturellement plein de Vie. S'il n'étoit pas étonnant qu'elle conçût de la bienveillance pour un jeune homme vif, mais doux fie modeste , d'une figure aflez agréable , il l'étoit encore moins qu'une femme charmante , pleine d'esprit fie de grâces , m'infpirât avec la reconnoissance , des fentimens plus tendres que je n'en diftinguois pas. Mais ce qui elt moins ordinaire, eft que ce premier moment décida de moi pour toute ma xie , & produifit par un enchaînement inévitable le deftin du refte de mes jours. Mon ame dont mes organes n'avoient point développé les plus précieufes facultés , n'avait encore aucune forme déterminée. Elle attendoit dans une forte d'impatience le moment qui devoir la lui donner , fie ce moment accéléré par cette rencontre ne vint pourtant pas fi-tôt ; fie dans la fimplicité de mœurs qde l'éducation m'a voit donnée, je vis long-tems prolonger pour moi cet état délicieux mais rapide , où l'amour fie l'innocence habitent le même coeur.

Elle m'avoit éloigné. Tout me rappelloit h elle. Il y fallut revenir. Ce retour fixa ma deftinée , fié long-tems encore avant de la pofféder , je ne vivois plus qu'en elle fie pour elle. Ah ! fi j'avois fuffi à fon coeur , comme elle fuffifoit au mien ! Quels paffibles fie délicieux jours nous euffions coulés enfemble ! Nous

Ttt i

51* LÉSRÊTERIES;

en avons paffés de tels, mais qu'ils ont été courts 8c rapides, '

& quel deſtin les a fuivis ! Il n’y a pas de jours où je ne me . rappelle avec joie 8c attendriffement cet unique & court tems de mſ vie où je fus moi pleinement , fans mélange , & fans obſtacle , & où je puis véritablement dire avoir vécu. Je puis dire , à-peu-près comme ce Préfet du Prétoire qui , difgracié fous Vefpaſien , s’en alla finir paifiblement ſes jours à la campagne ; j’ai pajje foi Xante £■ dix ans fur la terre & f en ai vécu fept. Sans ce court mais précieux eſpace je ferais relié peutêtre incertain fur moi ; car tout le relie de ma vie , facile 8c fans réfillance , j’ai été tellement agité , ballotté , tiraillé par les pallions d’autrui que , prefque paſſif dans une vie auſſi orageuſe , j’aurais peine à démêler ce qu’il y a du mien dans ma propre conduite , tant la dure néceſſité n’a ceſſé de s’appesantir fur moi. Mais durant ce petit nombre d’années , aimé d’une femme pleine de complaiſance & de douceur, je fis ce que je vpulois foire, je fus ce que je voulois être, & par l’emploi que je fis de mes loilirs , aidé de ſes leçons & de ſon exemple , je fus donner à mon ame , encore ſimple & neuve , la forme qui lui convenoit davantage , & qu’elle a gardée toujours. Le goût de la folitude & de la contemplation naquit dans mon cœur avec les ſentimens expansifs & tendres faits pour être ſon aliment. Le tumulte 8c le bruit les refferrent 8c les étouffent , le calme 8c la paix les raniment 8c les exaltent. J’ai beſoin de me recueillir pour aimer.* rengageai Maman à vivre à la campagne. Une maifon ifolée au penchant d’un vallon fut notre aſyle , 8c c’eſt-là que dans l’eſpace de quatre ou cinq ans j’ai joui d’un ſiecle de vie , 8c d’tm bonheur pur & plein qui couvre

Digitrzed-by-C

de ſon charme tout ce que mon fort préſent a d’affreux. Pavois beſoin d’une amie ſelon mon coeur, je la poſſédois. J’avois deſiré

la campagne , je l'avois obtenue. Je ne pouvois souffrir l'affujettifement , j'étois parfaitement libre & mieux que libre, car affujetti par mes /euls attachemens , je ne faisois que ce que je voilois faire. Tout mon tems étoit rempli par des foins afféhéux ou par des occupations champêtres. Je ne desirois rien que la continuation d'un état si doux ; ma seule peine étoit la crainte qu'il ne durât pas long-tems , & cette crainte née de la gêne de notre situation n'étoit pas sans fondement. Dès lors je songai à me donner en même tems des diversions sur cette inquiétude , & des ressources pour en prévenir l'effet. Je pensai qu'une provision de talens étoit la plus sure ressource contre la misère , & je résolus d'employer mes loirs à me mettre en état, s'il étoit possible, de rendre un jour à la meilleure des femmes , l'affiance que j'en avois reçue. . . .

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_GbcBHFJO76AC. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.